Jean O'Neil et Jean-Paul Desbiens † (1927-2006)

Alias le *Frère Untel*, professeur de philosophie

(2001)

ENTRE JEAN

Correspondance 1993-2000

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi

Courriel: mgpaquet@videotron.ca

[Page web personnelle](#) dans la section des bénévoles.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par [Gemma Paquet](#), bénévole, professeur de soins infirmiers retraitée du Cégep de Chicoutimi,

Courriel : mgpaquet@videotron.ca

à partir du livre de :

Jean O'Neil et Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

ENTRE JEAN. Correspondance 1993-2000.

Montréal : Les Éditions Libre expression, 2001, 345 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 13 octobre 2009 et corrigée le 28 mars 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Desbiens, Jean-Paul
O'Neil, Jean

Entre jean

ISBN 2-89111-933-9

1. O'Neil, Jean - Correspondance. 2. Desbiens, Jean-Paul, 1927- - Correspondance. 3. Littérature canadienne-française - Québec (Province) - Histoire et critique. 1. Littérature canadienne-française - 20e siècle - Histoire et critique. 5. Écrivains canadiens-français - Québec (Province) - Correspondance. I. Desbiens, Jean-Paul, 1927- . II. Titre.

Maquette de la couverture
FRANCE LAFOND
Infographie et mise en pages
SYLVAIN BOUCHER

Jean-O'Neil et Jean-Paul Desbiens (2001)

ENTRE JEAN. Correspondance 1993-2000.

Montréal : Les Éditions Libre expression, 2001, 345pp.

Ouvrages de Jean-Paul Desbiens

[Retour à la table des matières](#)

[Les insolences du Frère Untel](#), Éditions de l'Homme, 1960, 158 p. Traduit en anglais sous le titre *The Impertinences of Brother Anonymous*, Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1965, 125 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.] Réédition française annotée par l'auteur et préfacée par Jacques Hébert en 1988.

[Sous le soleil de la pitié](#), Montréal, Les Éditions du Jour, 1965, 122 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.] Traduit en anglais sous le titre *For Pity's Sake*, Frédéric Côté, Montréal, Harvest House, 1965, 134 p. Nouvelle édition française revue et augmentée en 1973.

[Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget](#). Québec, Presses universitaires Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[Dossier Untel](#), Montréal, Les Éditions du Jour et les Cahiers de Cap-Rouge, 1973, 329 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[Appartenance et Liberté](#) (propos recueillis par Louise Accolas-Bouchard), Saint-Nazaire, Éditions JCL, 1983, 208 p., illustré. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[L'actuel et l'actualité](#), Sainte-Foy, Le Griffon D'Argile, 1986, 438 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[Se dire, c'est tout dire. Journal](#), L'Analyste, Montréal, 1989, 238 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Jérusalem, terra dolorosa, Beauport, Éditions du Beffroi, 1991, 225 p.

[Comment peut-on être autochtone?](#), Secrétariat aux affaires autochtones du Québec, 1993, 36 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Journal d'un homme farouche*](#) (1983-1992), Montréal, Les Éditions du Boréal, 1993, 360 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*L'école, pour quoi faire?*](#) En collaboration avec François Caron, Arthur Tremblay, Jean-Noël Tremblay, Éditions LOGIQUES, Montréal, 1996, 146 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

[*Les années novembre. Journal 1993-1995*](#)). Montréal, Éditions LOGIQUES, 1996, 542 p. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Jean-Paul Desbiens, [**À L'HEURE QU'IL EST. Journal 1996-1997**](#). Montréal: Les Éditions logiques, 1998, 493 pp. [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Traductions

Du courage (De Fortitudine), présentation et traduction française du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur *l'Éthique à Nicomaque*, leçons XIV, XV, XVI, XVIII du Livre III, 1957 (*Les Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 3, no 4, 1975, p. 63-96).

[*Du maître \(De Magistro\)*](#), présentation et traduction française de la question XI du *De veritate* de saint Thomas d'Aquin, 1958 (*Les Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 2, no 2, 1974, p. 13-73). [Livre disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

Ouvrages de Jean O'Neil

[Retour à la table des matières](#)

- Je voulais te parler de Jeremiah, d'Ozelina et de tous les autres...*, HMH, 1967 ; Libre Expression, 1994.
- Les Hirondelles*, HMH, 1973, Libre Expression, 1995.
- Cap-aux-Oies*, Libre Expression, 1980, et 1991 en édition illustrée.
- Giriki et le prince de Quécan*, Libre Expression, 1982.
- Montréal by Foot*, Les Éditions du Ginkgo, 1983.
- Oka*, Les Éditions du Ginkgo, 1987.
- Promenades et Tombeaux*, Libre Expression, 1989, et 1996 en édition illustrée.
- Gabzou*, Libre Expression, 1990.
- L'Ile aux Grues*, Libre Expression, 1991.
- Lise et les trois Jacques*, Libre Expression, 1992.
- Géographie d'amours*, Libre Expression, 1993.
- Bonjour, Charles !*, Libre Expression, 1994.
- Le Fleuve*, Libre Expression, 1995.
- Ladicté coste du nort*, Libre Expression, 1996.
- Stornoway*, Libre Expression, 1996.
- Les Terres Rompues*, Libre Expression, 1997.
- Chère chair*, Libre Expression, 1998.
- Les Montérégiennes*, Libre Expression, 1999.
- Hivers*, Libre Expression, 1999.
- Les Escapades de Jean O'Neil*, Libre Expression, 2000.
- Le Livre des Prophètes*, Libre Expression, 2000.
- Le Roman de Renart*, Libre Expression, 2000.

COLLECTIFS

- Poèmes*, dans IMAGINE, science-fiction, littératures de l'imaginaire, no 21 (vol.V, no 4), avril 1984.
- Le Temps d'une guerre*, récit, dans UN ÉTÉ, UN ENFANT, Québec Amérique, 1990.
- L'Amour de moy*, récit, dans LE LANGAGE DE L'AMOUR, Musée de la Civilisation, 1993.
- Gilles Archambault*, collection Musée populaire, Éditions Ciel d'images, Québec, 1998.

Les Escaliers de Montréal, album photographique de Pierre Philippe Brunet, Hurtubise HMH, Montréal, 1998.

THÉÂTRE (non publié)

Les Bonheurs-z-essentiels, Théâtre de l'Estoc, 1966.

Les Balançoires, Théâtre de Quat'Sous, 1972.

ENTRE JEAN.
Correspondance 1993-2000. (2001)

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#)

Les écrivains JEAN-PAUL DESBIENS et JEAN O'NEIL nous font entrer dans l'intimité de leurs échanges épistolaires. Le célèbre auteur des *Insolences du frère Untel* écrivait une première lettre à JEAN O'NEIL en février 1993 après avoir lu son ouvrage *Promenades et Tombeaux*. Ils n'ont pas cessé de correspondre depuis.

Délectable, cette correspondance possède l'âpreté que permet l'intimité, la sincérité que requièrent l'amitié et le respect. Remarques sur l'actualité et ses personnages, commentaires de lectures, discussions sur les auteurs aimés ou détestés, ces propos échangés « entre Jean » invitent à un savoureux partage.

ENTRE JEAN.
Correspondance 1993-2000. (2001)

PRÉSENTATION

I

par Jean-Paul Desbiens

Dès ma première lettre à Jean O'Neil (le 8 février 1993), je révélais la genèse (une genèse est toujours l'objet d'une révélation postérieure) de ce qui est devenu le volume que vous lirez incontinent, intrépide lecteur. En vérité, ni l'O'Neil ni moi-même n'envisagions la suite de la chose, qui, sans être inédite, n'est pas banale. Il n'est pas rare, en effet, que deux écrivains entretiennent une longue correspondance. Sans vouloir m'écraser sous la comparaison, et Jean O'Neil du même coup, je mentionne la correspondance entre Claudel et Gide. je pourrais mentionner aussi les lettres de Mme de Sévigné à sa fille. Mais dans le cas de Claudel et de Gide, on connaît les recueils de lettres publiés séparément. Dans le cas de Mme de Sevigné, on ne sait pas si mademoiselle ou madame sa fille lui répondait. Et comment va mademoiselle votre mère ? Dans le cas présent, l'échange épistolaire est publié selon l'ordre chronologique.

Jean O'Neil et moi-même ne nous sommes rencontrés qu'une fois un peu longuement. Ce ne fut d'ailleurs pas la rencontre du siècle : les écrivains sont faits pour être lus et non pas pour être fréquentés, car ils possèdent en général un gros ego et les ego se repoussent comme des billes aimantées de pôles contraires. Il suffit de savoir ce que Gide disait de Charles Du Bos, dans son dos, évidemment : « Ce pauvre Charlie, il voudrait devenir directeur de la NRF ! » Autant dire que je

connais Jean O'Neil par ses livres ; davantage, par ses lettres, à quoi s'ajoutent de nombreuses conversations téléphoniques et deux ou trois rencontres furtives dont l'une par pur hasard.

Mais alors, à quoi tient notre relation, car enfin, relation il y a ? Faut-il invoquer les trois A dont parle Michel Tournier (*Petites Proses*, Folio, 1988) : Amour, Amitié, Admiration ? L'amour ne peut se développer et se vérifier, s'il n'en meurt pas, que dans une vie commune. L'amitié suppose la réciprocité. Je n'hésite pas à parler d'amitié entre Jean O'Neil et moi-même. Mais les deux premiers A présupposent le troisième : l'admiration. Chez Jean O'Neil, elle a commencé à mon insu. J'y fais allusion dans ma première lettre. Chez moi, elle s'est développée à mesure que je lisais ses livres et elle avait le champ d'autant plus libre que nous ne jouons pas sur la même patinoire. Je reviens sur ce sujet dans plusieurs de mes lettres. Les animaux ni ne s'admirent ni ne se jalourent. Mais « je conviens qu'il n'est pas facile d'admirer un homme vivant » (Alain).

Deux remarques « préemptives ». La première porte sur la langue. Les licences poétiques sont légitimes et honorées. Plus généralement, elles sont la liberté que prend un écrivain avec les règles de versification ou de grammaire. Le genre épistolaire s'y prête particulièrement. Au contraire, par exemple, des genres bureaucratique ou universitaire qui préfèrent le jargon et la langue de bois. En ce qui me concerne, en tout cas, j'ai pris pas mal de licences dans mes lettres. Licencié ès lettres.

Ma seconde remarque porte sur la suppression de certains jugements sur des personnes vivantes ou de certains commentaires que je me permettais dans mes lettres, mais qui n'étaient pas habillés pour sortir dehors. Justement, on s'habille pour aller en ville. Et même entre amis, on s'habille. Voyez Pascal : « Je mets en fait que, si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. » Seuls les enfants disent que monsieur le visiteur a un gros nez. Et si le visiteur est vraiment gros, et pas seulement son nez, la mère elle-même finira par dire à l'enfant : « Arrête de faire le tour du monde ! » Soit-même, d'ailleurs, quand on « sort dehors », on se fait toujours une petite beauté.

Ces remarques prises en compte, la lecture que vous entreprenez de la correspondance entre deux écrivains est assez comparable à la rencontre de deux navires

qui naviguent l'un vers l'autre tous fards éteints, prenant soin cependant de se saluer de la sirène.

Jean-Paul Desbiens

II

par Jean O'Neil

Nous étions convenus d'écrire chacun notre présentation, mais après avoir lu la sienne, je me suis dit que la mienne serait superflue. Sauf que j'avais des travaux à terminer et que, durant tout ce temps, ma propre introduction se construisait et voulait absolument aboutir, contre mon gré presque. Puis je me suis résigné pour ajouter ceci à ce que Jean-Paul Desbiens raconte.

Je sens le besoin de me justifier d'avoir entretenu cette correspondance avec lui parce qu'il est un personnage suspect dans notre société. Même à soixante-quatorze ans, il fonce et défonce. Je l'estime énormément parce que je partage avec lui une certaine vision de cette même société et, à vrai dire, nous vivons tous les deux dans la solitude de notre marginalité. Mais je suis suspect de moi-même et de la relation que j'entretiens avec lui, suspect parce que je me rappelle le vieil adage latin : *Asinus asinum fricat*, l'âne flatte l'âne. Ne devrais-je pas avoir honte de me commettre avec celui que tant de gens considèrent comme le dernier des réactionnaires, le fou qui, fidèle à son engagement, est encore frère mariste à soixante-quatorze ans ? Se poser la question, c'est donner la réponse belle aux gazetiers.

Si besoin est de me justifier, je reprendrai ses mots à lui et je dirai que je l'admire profondément depuis les premières pages qu'il a écrites dans *Le Devoir*, pages que je lisais dans le train qui allait me laisser au Petit-Cap avant ma longue promenade vers Petite-Rivière-Saint-François, Baie-Saint-Paul et l'île aux Cou-dres, en juin 1960.

Quarante ans déjà ! L'Union nationale venait de s'écrouler, et durant toute cette période, il est un de ceux qui ne l'a pas réinventée sous un autre nom, ni ses magouilles sous un autre couvercle. Bref, en ces jours, en ces interminables années où le fédéralisme se tiraille avec l'indépendance et la souveraineté, sans la moindre attache politique, nous sommes tous deux fédéralistes, indépendants et souverains.

Tout ce qu'il écrit ne m'intéresse pas également, et réciproquement, mais j'adore le lire, surtout quand il m'écrit à moi, quand il chante la beauté, la bonté et qu'il vitupère la bêtise.

Autre chose, il a passé à travers une jeunesse pauvre et difficile, à travers une tuberculose extrêmement coercitive, mais son œuvre n'en a jamais souffert. Elle est vivante et dynamique. *Sous le soleil de la pitié* est un petit chef-d'œuvre que je ne me fais jamais faute de relire, alors que depuis quarante ans notre littérature est affligée de tous ceux et celles qui portent l'âme de leur jeunesse en écharpe dans une logorrhée psycho-thérapeutique toujours très populaire.

Voilà !

J'ajoute que je n'écris pas aussi souvent ni aussi longuement que lui. Son état de vie le dispense de faire le marché, la cuisine, la vaisselle, la lessive et le ménage, toutes choses qui rognent un certain temps de la journée, heureusement d'ailleurs. La guerre des compagnies téléphoniques et les rabais que cette guerre nous valait m'avaient plutôt incité à la conversation, jusqu'à ce que Sprint double ses tarifs d'un seul coup, en une nuit, sans avertissement. Je m'ennuie beaucoup de ces conversations, mais lui me répond que les écrits restent.

Ouin pis ?

Jean O'Neil

Le 8 février 1993

M.Jean O'Neil

a/s Éditions Libre Expression

Monsieur O'Neil,

L'été dernier j'avais formé le projet de vous écrire en écho à la série d'articles publiés dans *Le Devoir* sur les îles du Fleuve. J'espère ne pas me « tromper d'été » ! C'était précisément à la suite de votre article intitulé « Maudits Irlandais * ». Quand on s'appelle O'Neil, on a le droit de parler ainsi, comme un chanoine a le droit de critiquer l'Église. J'ai lu tous vos articles de cet été-là, avec admiration et une pointe d'envie. Je voulais vous féliciter, mais je n'ai pas donné suite à mon projet. Samedi, en lisant votre *Promenades et Tombeaux *** dans *La Presse*, je me suis dit : je lui écris demain. je ne l'ai pas fait. Et voici qu'aujourd'hui, en lisant le chapitre 10, je tombe sur un paragraphe où il est question de mon cher JE. Je vous aurais écrit hier, ou l'été dernier, que j'aurais moins l'air de renvoyer l'ascenseur. N'importe ! C'est écrit dans mon agenda, en date d'hier : « écrire Jean O'Neil ».

Je comprends mieux vos « îles », maintenant que je sais votre admiration pour Félix-Antoine Savard. Vous dites des choses très justes à son sujet dans le chapitre publié aujourd'hui. J'ai bien aimé votre « saint-denys-garneautait ». Pour avoir un peu fréquenté André Laurendeau, vers 1964, je connaissais le culte que cer-

* Allusion à un article publié dans *Le Devoir* à l'été 1992 et repris dans *Géographie d'amours*, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1993. Il s'agit d'un article sur les Irlandais atteints du choléra et descendant à la Grosse Île au XIX^e siècle.

** *Promenades et Tombeaux*, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1989. Repris en feuilleton dans *La Presse* en 1993 et réédité avec des illustrations de Gilles Archambault en 1996, chez Libre Expression aussi.

tains milieux montréalais vouaient à Saint-Denys Garneau. je ne suis jamais entré dans cette religion.

Ce que vous dites incidemment de René Lévesque est bien vu. Lui et Félix Leclerc sont fort surfaits, à beaucoup d'égards. Peut-être n'aimons-nous que les perdants !

Je vous envoie mon petit mot via votre éditeur, ne sachant pas comment vous joindre autrement.

Continuez vos amoureuses promenades.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 12 février 1993

M. Jean-Paul Desbiens

5050, rue Clément-Lockquell

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cher Jean-Paul Desbiens,

J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir mais je l'avais à peine lue que je recevais un appel de Radio-Canada m'apprenant que le scénario pour lequel on m'avait sollicité avait finalement été confié à un autre. Vous n'y pouviez rien mais j'aurais préféré que la lettre arrive après l'appel !

C'est que je vous aime depuis les débuts de votre « vie publique » et si vous mettez la patte sur *Promenades et Tombeaux* quelque part dans la bibliothèque de votre institution, vous pourrez jeter un coup d'œil à la page 43 et il y sera encore question de vous.

J'avais déjà quitté *La Presse* quand vous y êtes entré et personne ne vous comprenait mieux que moi quand vous en êtes sorti mais j'adorais vos éditoriaux et je n'oublierai jamais « On n'est pas des bœufs pour chier en marchant » qui n'avait pas paru dans la seconde édition de *La Grosse*.

Plus récemment, il y avait vos billets hebdomadaires, envolés eux aussi, et, pour ne rien vous cacher, toute discrète qu'elle soit, il m'a toujours semblé qu'il y avait une ligne directe entre nous. Surtout que, amusante coïncidence, c'est la deuxième fois que vous m'écrivez, et les deux fois à la suite d'un texte sur Félix-Antoine Savard. La première fois, c'était à l'automne 1965 au sujet d'un interview que j'avais publié lors de la création de *La Dalle des morts* au Théâtre du Nouveau-Monde. Je croyais avoir gardé votre lettre mais je ne la trouve pas dans mon petit désordre.

Coïncidence encore, je cherche vos livres dans ma bibli et ils sont à côté de ceux de Monseigneur. Dans *Les Insolences...* je trouve deux coupures de presse : « Les Forces de l'ordre », du 13 mars 1985, et « Denis et Damiens », du 27 février 1985. Dans *Sous le soleil...* je trouve « À propos de la mort de René Lévesque ». Je vous le dis, la ligne directe !

N'aimons-nous vraiment que les perdants ? Peut-être, et sans doute en sommes-nous, mais les gagnants sont le plus souvent des gens du court terme, sans source, sans vision ni lendemain. Tant de gens sont perdants parce qu'ils voient plus juste et plus loin. Faut-il nommer Jésus et Caïphe, Mozart et Salieri, Van Gogh et Bouguereau ? L'intelligence et le talent font injure au commun des mortels, ce que Chamfort expliquait en disant : « La plupart des idées reçues sont fausses, ce pourquoi elles ont convenu au plus grand nombre. » Et encore : « Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots ; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie. » Évidemment, les dictionnaires le traitent de misanthrope et, bien sûr, il s'est suicidé face à la sottise de son époque. Sieyès et Talleyrand ne se sont pas suicidés.

Bon. Assez bavardé. Merci beaucoup. Merci d'autant plus que des lettres comme la vôtre ne pleuvent pas. Au fait, je ne comprends pas que vous lisiez le feuilleton de *I-a Presse* mais ça me fait rigoler car je demandais à quelqu'un l'autre jour : « Qui peut bien lire ça ? » Là, j'ai un élément de réponse.

Je vous laisse mon adresse non pas pour vous engager dans une correspondance assidue mais pour vous montrer que le hasard me fait habiter depuis trois ans dans une rue nommée en mon honneur.

Avec toute mon amitié.

Jean O'Neil

Rue Prud'homme

Montréal

Puisque j'ai débordé la page, j'irai de deux P.-S.

1. Votre adresse me rappelle Clément Lockquell * que j'ai connu dans ses derniers milles. Il était plutôt malheureux et j'étais plutôt pressé. Il se cherchait évidemment des conversations et j'en avais peu à lui offrir. Pauvre homme ! J'aimerais vieillir moins malheureux que lui.

2. Je viens de parler à mon frère Pierre qui garde un excellent souvenir de vous, qui vous salue fort cordialement et qui se reproche de ne pas vous écrire de temps en temps quand il a le plaisir de vous lire.

* Clément Lockquell, frère des écoles chrétiennes, 1908-1984. Éducateur, il est également l'auteur de l'ouvrage *Les élus que vous êtes*, collection du Nénuphar, Fides, Montréal, 1973.

Le 22 février 1993

Jean O'Neil

Rue Prud'homme

Montréal

Cher Prud'homme,

Vous aurez déjà vérifié, sans doute, que prud'homme vient de preux. Le mot *prude* également. Au féminin, on disait : *prode femme*. *Pudeur* branche sur la même racine. Pudeur n'est pas pudibonderie. Au demeurant, je vous pressens plutôt timide. La timidité est signe de valeur, au contraire, évidemment, de l'effronterie. Quant à l'insolence, chez les jeunes, elle est signe d'innocence ; chez les vieux et les sourds (ce qui va souvent ensemble), elle accompagne le suprême détachement. Entre ces deux états, on est toutes sortes de choses : papelard, complice, hypocrite, résigné, généralement « haineux et docile », comme dit l'indéfonçable Céline. Bon ! trêve de sémantique.

J'espérais (sans l'attendre) un petit mot de votre part, d'autant que je ne connaissais pas votre adresse. Vous m'avez écrit bien davantage qu'un petit mot. Je vous remercie.

Ainsi donc, Radio-Canada, après vous avoir sollicité pour un scénario, le confie à un autre *. Vous ne saurez sans doute jamais pourquoi. En fait, les médias ne parlent plus guère que d'eux-mêmes. La télévision, notamment, au lieu de nous montrer le monde, se montre de plus en plus elle-même. Elle est devenue son propre objet. Aucun média n'aura, somme toute, vieilli aussi vite.

Quand je vous ai écrit : « ... n'aimons-nous donc que les perdants ? », je me suis mal exprimé. Parlant nommément de René Lévesque et de Félix Leclerc, j'aurais dû dire, car, au fond, c'est à cela que je pensais : « N'aimons-nous donc que les déracinés ? » Félix Leclerc, malgré sa « pose » sur son Île, n'a voulu aucun symbole chrétien sur sa pierre tombale ; René Lévesque non plus. je ne réagis pas,

* Les appels de notes numériques renvoient aux notes originales des auteurs placées en fin de lettre.

ici, en tant que « religieux » (je le suis si peu, eu égard à mon statut officiel) ; Je réagis en humaniste, si j'ose dire. Il faut voir le tombeau de Ben Gourion, en Israël. juif pratiquant ou pas (j'ignore où il en était à ce sujet), il n'a pas renié l'Étoile de David.

Vous me parlez de mes petites écritures. Par narcissisme, j'ai relu les trois articles auxquels vous faites allusion. Je les ai trouvés excellents. Je devais être en boisson quand je les ai écrits.

Vous me parlez aussi de Clément Lockquell. Je n'ai pas retrouvé l'hommage que j'avais publié dans *Le Soleil* après sa mort : je vous en aurais fait tenir une copie. Ses dernières années, en effet, ne furent pas très heureuses. Sa santé était délabrée, mais cela n'explique pas tout. Il était sans interlocuteurs. Les communautés de Frères enseignants ne produisent guère de pairs pour le genre d'homme qu'il était. Ah ! et puis, il n'était pas très commode. « Le secret de la vieillesse, c'est de conclure un pacte honorable avec la solitude » (Garcia Márquez). Cela n'explique pas l'étonnante productivité des Français. Je pense à des hommes comme Thibon, Légaut, Guitton. Ce dernier, à 92 ans, est en train de nous donner le meilleur miel de sa vie d'étude et de réflexion. Par exemple, *L'Absurde et le mystère* (Desclée, 1985) ou encore *L'Impur* (Desclée, 1991). Avec, entre-temps, *Portrait du père Lagrange* (Laffont, 1991). Guitton n'a pas eu la vie facile. Prisonnier de guerre pendant cinq ans, il a connu la « déchéance nationale » après la « libération », parce qu'il avait écrit, du fond de sa prison, une espèce d'hommage au Maréchal. De Gaulle refusa de le réhabiliter. Il fallut attendre Pompidou.

Saluez bien Monsieur votre frère. Je me reproche, moi aussi, de ne point lui avoir fait signe au moment où il a traversé la mer intérieure de la politique radio-canadienne.

Amicalement,

Jean-Paul Desbiens

P -S. - Dans vos Promenades, section 10 du feuilleton, vous me déniez le génie pour raison de stabilité. Claudel : « Dieu lui a donné le génie, mais lui a refusé l'intelligence » Journal, Pléiade, p. 96). Je ne sais pas de qui il parlait. Par contre,

je passe mon temps à dire (uniquement à des amis) que je ne suis pas intelligent, n'étant que génial, comme tout le monde. Et le monde, *ils* pensent que je me vante.

1. « Consolez-vous, mon Père, ceux que vous haïssez sont affligés » (Pascal, 19e Provinciale). Voyez-moi ce « consolez » au début ; cet « affligés » à la fin, avec, en plein centre, la flèche du « haïssez ». Pour vous « consoler », mais sans flèche, je vous informe que les Éditions de l'Homme viennent de refuser le manuscrit de mon journal pour la période allant du 1er janvier 1983 au 31 décembre 1992. Comment vont-elles s'arranger avec la postérité ?

TÉLÉCOPIE

Montréal, le 27 février 1993

M. André Bastien
Éditions Libre Expression
2016, rue Saint-Hubert
Montréal

De : Jean O'Neil

Mon cher André,

J'espère que vous avez fait un bon voyage, ton épouse et toi, et je vous souhaite un agréable retour.

Je t'envoie ce message samedi car je serai à Sherbrooke lundi et tu voudras peut-être réagir rapidement à la nouvelle suivante.

Je t'ai raconté avoir reçu une lettre de Jean-Paul Desbiens au sujet d'un passage du feuilleton de La Presse. Je lui ai répondu et il en était suffisamment content pour m'écrire à nouveau et, parmi toutes sortes de choses colorées de son style bien particulier, il me dit ceci :

« ... je vous informe que les Éditions de l'Homme viennent de refuser le manuscrit de mon journal pour la période du 1er janvier 1983 au 31 décembre 1992. »

Il ne demande ni ne suggère quoi que ce soit mais j'ai pensé que ce passage pouvait t'intéresser et je te donne ses coordonnées. Si tu décidais de communiquer avec lui, tu devrais peut-être lui dire que je t'ai mis sur la piste. Quant à moi, je lui

dois encore une réponse et je lui dirai que j'ai passé le tuyau à « mon bon ami » André Bastien de Libre Expression.

J'ignore évidemment la teneur du manuscrit mais je présume que ce doit être plutôt raide pour les bonnes âmes. Salut et fais-moi part de ta réaction.

De retour mardi.

Jean O'Neil

Montréal, le 3 mars 1993

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Re-bonjour donc.

Peut-être bien que je vous dois des excuses pour le génie en moins. Je ne conteste votre affirmation qu'à demi et c'est quand vous ajoutez « comme tout le monde ». Si tout le monde était génial, on vivrait dans une autre république que la celle que nous entretenons de nos discours anticonstitutionnellement « totaniques » et de notre nationalisme non pas seulement ombilical mais littéralement « trou-de-cultant ». Bof ! Nous avons les petits moyens de nos petites contradictions et au lieu de construire un vrai pays social dans un pays géographique qui attend encore que nous nous grouillions, mieux vaut exiger l'indépendance, réclamer une augmentation de salaire ainsi qu'une diminution des heures de travail avant de prendre l'avion pour aller passer l'hiver en Floride et l'été dans les Europes.

Génial comme tout le monde ? Comme Pierre Bourgault, peut-être. Une amie m'apprenait l'autre jour qu'il avait récemment fait une faillite personnelle et je lui ai répondu qu'il y avait une importante distinction entre les verbes « faire » et « être ».

Il y a trente ans, je travaillais auprès de cet hufluberlu à *La Presse*. Il pratiquait son art oratoire debout sur un pupitre, devant une Lysiane Gagnon et un Claude Jasmin émerveillés. Comme je ne pratiquais pas sa religion, il m'appelait le jeune vieillard. Vingt ans plus tard, curieux n'est-ce pas, je suivais des cours d'allemand à l'Institut Goethe afin de pouvoir lire Henrich Heine dans le texte et un collègue, assistant du responsable de la pastorale à l'université McGill, me disait que j'avais l'air d'un ancien jeune homme.

Non, s'il vous plaît, si vous dites que vous avez du génie, n'ajoutez pas « comme tout le monde ». Moi, pour un, je n'en ai (presque) pas et il me semble que les Cincinnatus et les paysans du Danube ne courent malheureusement pas les rues, comme le démontrent actuellement les intouchables parlementaires italiens, les gentils Serbes et les purs Bosniaques.

Je n'ai pas osé vous le dire dans ma dernière lettre mais j'ai un autre de mes frères qui vous tenait pour « notre conscience nationale ». Si je le lui écrivais, me disais-je, il croirait que je le beurre et que je le bourre en même temps. J'ignore si mon frère, enseignant comme vous, pense encore la même chose depuis qu'il n'a plus l'occasion de vous lire.

Parlant de lecture, je me suis hâté, sans la moindre autorisation, de signaler à mon bon ami André Bastien, de Libre Expression, votre charmante position face aux Éditions de l'Homme. La suite ne me regarde pas.

J'attends moi-même les corrections d'un autre manuscrit que j'ai commis et qui devrait paraître en avril, m'a-t-on dit. J'ai comme l'impression qu'avril va être tard cette année.

15 mars de la même année

Bastien a hospitalisé sa cocotte de dix ans pour une sévère intervention chirurgicale, ce qui retardera avril encore davantage. Le secret c'est d'être patient et c'est un secret de polichinelle que je ne le suis pas.

25 mars d'icelle

La finirai-je, cette lettre ? En faisant du ménage dans le même petit désordre, j'ai trouvé un commentaire de Monseigneur Foglia qui nous met dans la même poche sans que nous sachions si c'est pour le meilleur ou pour le pire tant ce monsieur a l'art des simplifications (géniales ?), au contraire d'André Laurendeau qu'un syndicaliste qualifiait de « machine à trancher le baloney mince ».

Je viens de terminer la révision dudit manuscrit et j'ai toujours comparé cet exercice au plaisir de mâcher ses caleçons mais c'est terminé et en ce beau matin de l'Annonciation, je suis tout fin prêt à vivre le printemps qui sourit à la fenêtre. Je vous le souhaite doux comme une fleur nouvelle et vous fais mes salutations pascals qui, prononcées à haute voix, sont aussi salivantes que grammaticales.

« Joyeuses Pâques aux bonnes gens et Pâques joyeux aux gens bons. »

Amicalement,

Jean O'Neil

Le 3 avril 1993

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur O'Neil,

Je ne dis pas « cher Ami », car il ne faut pas user trop tôt des grands mots. je pourrais dire : « Monsieur Jean ». Au Lac, dire Monsieur et le prénom, c'est, tout ensemble, une marque de respect et de familiarité. Et puis, l'amitié est plus rare que l'amour même, qui ne court déjà pas les rues. C'est pas comme le génie ! Mon Dieu ! j'espère que vous aurez compris que je blaguais. Et encore ! J'ai comme l'idée que l'on naît génial et que l'on s'éteint tranquillement ; que l'on est constamment « éteint » par l'école, la société, la bêtise. Sauf ceux qui peuvent se rabattre sur l'intelligence. Mais l'intelligence elle-même n'est pas une notion univoque. Les Q.I. nous ont beaucoup blousés à ce sujet. Marcel Légaut a écrit *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (Aubier, 1973). C'était déjà le fruit de 40 ans de réflexion. Quelle qualité d'intelligence faut-il pour entrer dans l'intelligence de quoi que ce soit ? Convenons que je suis un « génie » et n'en parlons plus.

Vous mentionnez Pierre Bourgault. Hé ! oui, j'ai appris sa faillite « personnelle », qui est de l'ordre de 80 000 \$ en arrérages d'impôts, tant au fédéral qu'au provincial. Vous en connaissez beaucoup, vous, de citoyens envers qui les pouvoirs sont aussi patients ? Et vous savez très bien qu'une « faillite personnelle » est un abri judiciaire supplémentaire. Les médias et les universités continuent de se l'arracher.

Vous mentionnez aussi Foglia. Je n'avais pas lu la chronique où il nous « met dans la même poche ». Dans *Jérusalem, terra dolorosa*, je le grafignais au passage, l'espace de quatre lignes. Huit mois plus tard, il m'avait descendu dans une de ses chroniques. *Jérusalem* a tiré à six ou sept cents exemplaires. Sa chronique tire à 250 000. Pour un homme qui « descend » tout le monde, de Jésus-Christ à un « cher collègue », en passant par le pape, j'ai trouvé qu'il avait le cuir mince. Au demeurant, j'admire sa désinvolture et son immense talent. Tiens ! nous voici po-

gnés avec trois mots équivoques : génie, intelligence, talent. J'en sortirais bien un quatrième, qui fait foi des trois autres et du reste : caractère. Quand on se trouve en face d'un homme de caractère, on le sait très bien, et on ne s'inquiète pas de son génie, de son intelligence, de son talent.

J'arrive de Tête-à-la-Baleine (j'ai reçu votre lettre juste avant de partir), où j'ai tenu « séminaire » pendant deux jours avec les 54 élèves, les neuf professeurs et une quarantaine de parents. Le directeur qui m'avait invité est un frère de Sainte-Croix, qui vit sur la Côte depuis 18 ans, après avoir été 18 ans au Bangladesh. J'ai accepté son invitation parce que c'est un frère (que je ne connaissais pas), et un frère qui vit loin. Pour se rendre là, on doit utiliser tous les véhicules connus : avion, hélicoptère, motoneige, bottes. Et on défonce un fuseau horaire. Là-bas, ils sont à l'heure des Maritimes. Pour un directeur d'école, c'est commode : l'après-midi, à 16 h, chez lui, il peut encore téléphoner à un fonctionnaire à Québec. Le directeur se rend à l'école en motoneige (l'école est à deux pas de sa résidence), car, dit-il, « un Mexicain ne traverse pas la rue sans son cheval ». Il me disait aussi qu'il pratique « l'apostolat des fleurs ». Il a fait la preuve qu'on peut faire pousser cent variétés de fleurs dont les gens disaient : « Ça vient pas, par icitte. » J'ai grimpé poussivement sur le morne qui est juste derrière l'école. On pouvait apercevoir la ligne bleue de la mer, derrière les quelque 300 îles qui écaillent la côte devant le village.

Boréal a accepté mon manuscrit. Il me reste à « mâcher mes bobettes », comme vous ne dites pas. Au Lac-Saint-Jean, on dit bobettes, pour caleçons.

Là-dessus, cher prud'homme, je vous dis : « Joyeuses Pâques closes », car ma lettre vous parviendra probablement après Pâques, vu l'état de la civilisation où nous sommes. Du temps de mon enfance, une lettre partait de Métabetchouan et arrivait à Montréal le lendemain. La Poste a toujours été le critère d'une civilisation. Si, par ailleurs, vous ne distinguez pas « Pâques fleuries » et « Pâques closes », allez voir votre grammaire. Mais je veux dire davantage, en cette veille des Pâques fleuries : nonobstant le fait que vous recevrez cette lettre après Pâques, je vous dis : bénissez le Premier-Né d'entre les morts. Le train de l'histoire va comme il peut, mais la Locomotive est sortie du tunnel, et les wagons suivront, avec leurs passagers. L'époque est confondante. C'est le chaos partout. Dans *Time Magazine* de cette semaine, on voyait la photo d'un enfant qui faisait ses derniers pas. Un vautour le guettait à quelques mètres de distance. Cet enfant aura été sauvé,

puisque'il a été vu. Des millions ne le sont pas. Je ne suis pas « millénariste », mais cette fin de siècle n'est pas amusante. Le XXe siècle, un siècle pour rien. Un Rip Van Winkle qui se serait endormi en 1914 aurait entendu, comme dernier mot : « Sarajevo ». Se réveillant, 70 ans plus tard, il entendrait quoi ? « Sarajevo ». Et il verrait, à Moscou, des foules qui « réclament » Staline.

Mais l'Esprit plane sur le chaos, comme avant la Création, selon l'enseignement de la Genèse. L'extrême désordre annonce l'apparition du cosmos, c'est-à-dire de l'ordre. Je ne parle pas de l'ordre fasciste, qui s'explique d'ailleurs fort bien. Voir *La Révolte des masses* du prophète Ortega y Gasset. Je parle de l'ordre auquel revient l'Enfant prodigue de l'Évangile. Mais là, je commence à parler au-dessus de mon instruction. C'est des choses qui arrivent. Disons que je parle selon mon espérance, qui n'est pas à confondre avec l'optimisme. Il y a des clubs pour ça, comme il y a des « maisons de tolérance » (C Claudel).

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 14 mai 1993

Madame Hélène de Billy

Monsieur Jean-Paul Desbiens

Monsieur Georges-Hébert Germain

Monsieur Jean-Louis Lévesque

Monsieur Michel Pelletier

Chers amis que je connais si peu,

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai lu vos lettres d'appui à ma candidature au prix Athanase-David.

Cette aventure, couplée avec la parution de mon dernier livre, m'a démoli temporairement et a peut-être retardé la livraison de l'exemplaire qui vous est réservé.

Je vous prie de m'en excuser.

Vos témoignages indiquent que je suis un écrivain lisible mais je suis un très mauvais quêteur et je n'en suis que plus reconnaissant envers vous.

Devrais-je obtenir ce prix, je m'empresserais de recommander qu'il ne soit plus jamais sollicité.

Ceci dit, je vous remercie avec des tonnes d'humilité et je vous garde une petite place bien précise dans mon cœur.

Dieu vous garde, Lui aussi !

Jean O'Neil

Le 10 juillet 1993

Jean O'Neil

Montréal

Cher Géographe,

J'aurais dû vous écrire après votre lettre circulaire du 14 mai dernier à propos du prix présumé Athanase-David. Le lendemain, je recevais votre *Géographie d'amours*, que j'ai lu d'une traite. J'ai même eu l'occasion de le prêter, mais il m'est revenu.

Vous avez bien failli m'avoir quand vous prétendiez ignorer qui a dit : « Que d'eau ! Que d'eau ! » Grand talent comme je suis, je m'apprêtais à vous informer avant de voir, p. 26, que vous saviez. Je ne vous direz donc pas qu'il me paraît y avoir une coquille, p. 180, à propos de la date de la bataille de Saratoga * ! Mais c'est peut-être un autre truc pédagogique.

Alain disait qu'une « pensée sans image est une pensée sans objet ». À propos de la voie maritime, vous écrivez « escalier liquide ». Cette métaphore vaut le chapitre tout entier. C'est le genre de métaphore qu'on n'oublie plus, comme la « faucille d'or » de Hugo.

Page 37, vous parlez du Saint-Laurent, « chemin qui marche ». Vous savez sans doute que la métaphore était connue d'Aristote, qui ne l'appliquait pas au Saint-Laurent, cependant. Page 78, vous parlez de mon Lac (majuscule, s.vp.) rebaptisé par Jean Dequen, sj. Le nom montagnais est *Piequouagami*, terme qui signifie « lac plat ». On dira que tous les lacs sont plats. Pas sur ! Non loin de là, il existe un lac « penché ». Les dorés y nagent à reculons. Le lac plat fut ainsi nommé, j'imagine, pour la raison qu'il est peu profond, malgré son étendue. C'est une soucoupe ; une assiette à soupe, si vous préférez. Profondeur maximum : 63,4

* *Géographie d'amours*, Jean O'Neil, Libre Expression, 1993. À la page 180, une coquille donne la victoire de Saratoga à Arnold en 1977 plutôt qu'en 1777.

mètres *, juste en face de Desbiens. Une bonne partie de la superficie est une couronne de cinq ou six mètres de profondeur résultant de l'exhaussement du Lac par le barrage d'Alma, en 1927. Des vingtaines de kilomètres carrés de terre arable furent noyés. Les écolos empêcheraient sans doute ce genre de chose aujourd'hui. Au demeurant, c'est à partir de ce moment-là que la région s'est industrialisée.

Le cap Trinité, ben ! je l'ai monté à pied (évidemment) à l'automne 82 et je me propose de recommencer, en plus poussif, la semaine prochaine, avec des amis.

Page 117. Les carmélites de Tewkesbury. je connais le coin. J'ai fait mon scolasticat à Valcartier, en 1945-1946, et j'ai marché tout ce coin de pays, Montagnes comprises. Pour six ou sept cents âmes, il avait trois « mitaines » et une église catholique pour accommoder les (maudits) Irlandais catholiques. La vingtaine de scolastiques que nous étions faisaient le service du chant et du chœur. J'étais cérémoniaire. Été comme hiver, il fallait se payer la grand-messe, et les vêpres, en soirée. Et un kilomètre et demi à pied. Le chant était beau et grégorien. Au total, j'ai bien aimé, sauf le prône et l'homélie en français et en anglais. Le reste était en latin.

Je vous fais tenir une brochure sur la question autochtone. L'introduction dit assez les circonstances qui m'ont amené à me « pencher » sur la question. J'arrive tout juste de Sherbrooke, où j'ai donné une communication à un groupe d'étudiants adultes qui participent à une session intensive organisée par la faculté de théologie. Et voilà comment on devient un « expert ».

Je n'ai rien vu dans les journaux touchant le prix Athanase-David. D'après votre lettre du 14 mai, je suppose qu'on vous a communiqué les lettres d'appui à votre candidature. Sinon, je vous ferais parvenir une copie de la mienne.

Bonnes vacances ! Amitié à votre frère Pierre, qui est devenu consultant pour je ne sais plus quelle firme.

Jean-Paul Desbiens

* À 74 ans, Jean-Paul Desbiens vit et écrit en pouces, pieds, milles, etc. Pour les fins du présent volume, ce frère mariste a été converti au métrique par l'éditeur.

Le 15 juillet 1993

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bien le bonjour.

J'ai à peine reçu votre envoi que j'y répons illico. Je n'ai pas grande inspiration et je suis même un peu aplati comme la Terre aux pôles mais je vous dois cette lettre depuis plus d'un mois car je vous ai retrouvé avec beaucoup de plaisir dans *Colloque du centenaire du frère Marie-Victorin* *. Le pire c'est que je l'avais déjà lu mais que je ne m'en souvenais pas. C'est en cherchant un renseignement sur le jardin botanique que je vous ai croisé et relu. « La beauté est d'abord éducatrice. [...] L'éducateur, le maître, c'est celui qui dispose d'un surplus d'être, comme le suggère l'étymologie du mot magister : *magis existere*. »

J'aime beaucoup ces choses et elles me rappellent que je devrais relire Lewis Thomas et son *A Long Line of Cells*. Il « étymologise » beaucoup lui aussi et ça n'est jamais désagréable. *Notes on Punctuation* est un simple chef d'œuvre.

Bon !

Je n'ai pas encore lu votre compendium sur les autochtones ** mais je suis bien aise de le recevoir et j'y porterai un oeil attentif un de ces quatre matins. Le commentaire de je-ne-sais-trop-qui, Marcel Adam peut-être, m'avait mis en appétit.

Pour ce qui est de mon livre, je m'en remets à peine et je jure que je n'écrirai plus. Promesse d'ivrogne, ce que je ne suis pas. La coquille de Saratoga m'a bien fait rire. Il y aurait une réimpression que je la laisserais peut-être. C'est drôle

* Bulletin de la Société d'animation du jardin et de l'Institut botaniques, vol. 9, no 3, Montréal, novembre 1985.

** *Comment peut-on être Autochtone ?*, Jean-Paul Desbiens, Secrétariat aux Affaires autochtones, Québec, printemps 1993. [Texte disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT.]

comme ça réveille un lecteur ! Je vous vois écrire *Dequen* là où je suis le *Dictionnaire biographique du Canada* avec de *Quen* ; et *Piequouagami*, là où la Société historique du Saguenay écrit *Plekouagami*. Je suis tellement tanné de ces chicanes d'orthographe ! On peut passer des heures à chercher celle qui semble la plus convenable mais tout est à recommencer quand le correcteur s'y met.

Pour le prix, je n'ai pas de nouvelles et je n'en attends plus. Je ne vous dirai même pas tout le mal que je pense de ces concours. J'ai des difficultés avec ma mère parce qu'elle est entêtée et qu'elle a trop souvent raison. Elle m'a déjà dit : « Toi, Jean, tu seras jamais dans le ring ! » Incidemment, ma propriétaire est pareille. Fille de Chicoutimi, en visite régulière chez deux psychiatres qui ignorent chacun l'existence de l'autre, bourrée de médicaments. Sa devise : « Faut toujours que l'monde ait peur de toi ! »

C'est vous dire à quel point je suis de bonne humeur !

J'ai une chronique estivale dans le cahier Tourisme du samedi de *La Presse* et il sera un peu question des autochtones, si peu, dans le numéro du 31 juillet. Je ne suis pas certain que vous ayez déjà fait la concordance des temps que j'y propose. *

La photo du matou coupé, couché dans les fleurs du Mexicain de la Côte, est toujours à côté de mon téléphone car je ne sais pas où la mettre. Je la vois souvent, ce qui me fait penser à vous et à ladite Côte que j'aimerais bien revoir mais les pigistes aussi peu doués que moi pour le lobbying ne prennent pas de vacances car ils n'ont pas les moyens de s'éloigner très longtemps du téléphone.

Je reçois tout de même avec plaisir vos vœux de bonnes vacances et je transmets vos salutations à Pierre qui est au cabinet de relations publiques National. Il est dans le ring, lui !

Amitiés.

Jean O'Neil

* Article sur les ossements amérindiens conservés à Coteau-du-Lac. Repris dans *Bonjour, Charles !* Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1994.

Le 16 juillet 1993

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bonjour encore.

L'un de ces quatre matins s'est révélé être le jour même et j'ai beaucoup aimé la fenêtre que vous ouvrez pour aérer la question autochtone. Je commencerai toutefois par quelques critiques.

1. Jacques Cartier a couvert d'honneurs Domagaya et Taignoagny qu'il avait emmenés en France en 1534 et qu'il a ramenés au pays en 1535. Mais quand il est reparti en 1536, c'est le vieux chef lui-même, leur père, qu'il a fait prisonnier avec quelques autres, dont une fillette, et qu'il a emmenés en France d'où ils ne sont jamais revenus car les galipettes royales et les magouilles courtisanes ont empêché le Malouin de reprendre la mer avant 1541. Ce genre d'équivoque, pour ceux qui la voient, pourrait affaiblir votre propos auprès des esprits malveillants, ce qui n'est pas mon cas, sachez-le.

2. je comprends mal que vous soyez à l'aise dans un fauteuil Louis XV alors que vous le traitez si justement de charogne dans votre billet de *La Presse* du 27 février 1985 sur Damiens. Bien sûr, vous me répondrez qu'il ne fabriquait pas ses meubles louis-même et vous aurez parfaitement raison.

3. J'ai bien ri de voir que vous vous cachiez pour écouter Rina Ketty chanter *Sombreros et mantilles*. De ma plus tendre enfance, je garde cette précieuse image qui pour moi était plus rutilante que toutes les richesses d'Ali Baba :

Je revois dans un boléro

Sous les charmilles

Des Carmen et des Figaro

Dont les yeux brillent

et de mon passage au Saint-Office, dit aussi l'Orifice de la langue française, je garde le souvenir de mon patron à la silhouette boulotte qui se cachait pour écouter Fernand Gignac. Il se cachait bien en vain car, à chaque Noël, ses cinq fils se tordaient de rire sur le plancher du salon en lui offrant le plus récent disque du chanteur au genou, à la moustache et à la pipe. Ce cher Jean-Yvon est mort de froid, une avant-veille de Noël, dans un taxi qu'il avait trop attendu.

4. Enfin, je vous reprocherais de ne pas avoir insisté suffisamment sur « *the sovereign fiefdoms are ends in themselves providing career tracks and bases of power* ». Ce sont les chefs qui maintiennent les réserves, pour leur propre pouvoir. La plupart des Indiens en sortent et vivent le genre d'intégration que vous préconisez. Jean-Paul Nolet et Mira Cree, par exemple. Mais les femmes en mangent une maudite claque et nos ardentes féministes sont sans doute trop occupées avec leur propre nombril pour enquêter sur celui des Amérindiennes.

Quelle belle réflexion, tout de même, et l'air passe tout grand avec le soleil par la fenêtre ouverte. Au fait, les fonctionnaires et les sachems l'ont-ils déjà refermée ?

Pour votre pénitence, je vous envoie mon propre *Oka*. Vous n'êtes pas obligé de l'aimer, ni même de le lire, mais puisqu'on partage une correspondance, je ne vois pas pourquoi on ne partagerait pas nos « sauvages ».

Amitiés encore.

Jean O'Neil

Le 20 juillet 1993

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur Jean,

Ce matin, je m'étais dit que je m'attellerais au dossier que la *Revue Notre-Dame* (la RND des caisses populaires) m'a demandé pour septembre prochain. Le sujet : « La vérité ». Rien que ça ! Je refoule le « dossier » pour répondre à votre lettre du 16 sur les sauvages et Rina Ketty. Comme quoi vous êtes devenu une mauvaise fréquentation, c'est-à-dire une « occasion prochaine de péché » (cf. *Petit Catéchisme*, p. 222).

1. Je prends bonne note des précisions que vous me fournissez touchant les touristes de Jacques Cartier. La mention que j'en fais demeure vraie en substance. J'ai pris mon information dans *Histoire, 1534-1968*, de Bouchard, Lacoursière, Provencher, Vaugois (Boréal express, 1968). Mettons que j'ai jazzé un peu.

2. Où ai-je bien pu écrire que « je me sens à l'aise dans un fauteuil Louis XV » ? D'abord, je n'ai pas souvenance d'en avoir jamais rencontré un qui fût d'époque ; ensuite, si je me suis déjà assis dans une « réplique », j'ai sûrement dû sacrer. J'estime, en effet, que le corps humain ne change pas au gré des designers et qu'il n'y a pas cinquante manières d'asseoir un chrétien comme du monde. Enfin je n'aime vraiment que les chaises berçantes qui ne craquent pas. Ce n'est déjà pas si simple d'en trouver. Je pourrais bien ajouter que les fauteuils trop profonds sont hostiles aux ivrognes qui veulent « renouveler ».

3. Je crois avoir très bien vu (et assez dit) que les autochtones, comme toutes les minorités, sont davantage exploités par leurs propres « chefs » que par les Blancs.

Ai-je rêvé avoir lu votre *Oka* en feuilleton dans *La Presse* ? Quoi qu'il en soit, je le lirai (ou relira). Parole !

Dans votre lettre précédente, vous me parlez de Lewis Thomas. Je n'ai lu de lui, en traduction, que *La Méduse et l'escargot*. Le livre m'avait été prêté. Je me reproche maintenant de ne pas l'avoir acheté ou volé. Au sujet de livres « volés », je vous fais tenir un petit poème amusant.

Amicalement,

Jean-Paul Desbiens

*La peste soit des gens qui par désinvolture
Conservent les bouquins qu'ils vous ont empruntés
J'ai perdu tous les miens dans semblable aventure
Il ne me reste plus que ceux qu'on m'a prêtés*

Alexandre de Laborde

Montréal, le 24 juillet 1993

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bonjour pour la dernière fois.

Je suis en effet le dernier des imbéciles.

C'est que, vous lisant, je suis allé vous relire, et dans votre églogue sur Marie-Vic, vous écrivez :

« Par association d'idées, je note que Marie-Victorin signait certaines de ses chroniques dans *Le Devoir* de la façon suivante : M. Son pays. Ce pseudonyme est aussi attendrissant qu'un fauteuil Louis XV Humbles moeurs ! » *Colloque du centenaire du frère Marie-Victorin*, Bulletin de la Société d'animation du jardin et de l'Institut botaniques, Montréal, novembre 1985, vol. 9, no 3, page 24 en haut à gauche, troisième ligne.

Au moment de vous écrire, j'ai mêlé le même homme en des instants différents de sa vie.

J'en suis confus et je me promets de ne plus vous mêler, mais sait-on ce que l'on promet ?

Auf wiedersehen.

Jean O'Neil

Le 17 août 1993

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur Jean,

J'ai lu votre *Oka* en deux séances et avec mauvaise conscience, pour la raison que, normalement discipliné, j'aurais dû, ces deux jours-là, m'atteler à un texte que je devais rédiger. En l'espace de six mois, j'aurai donc lu trois de vos ouvrages. Cela me suffit pour vous déclarer le meilleur écrivain francophone en haut du 45e parallèle, étant entendu que je suis le meilleur en haut du 48,5e. Cela vous laisse une large bande, et la plus peuplée. Je m'étonne qu'on parle si peu de vous. Autrement dit, je m'étonne du peu d'espace que vous occupez, disons, dans les médias.

J'admire qu'à partir du Chemin de croix-prétexte, vous ayez su décrire toute une époque et en dégager l'aventure autochtone. Et ce, avant la crise d'Oka. *Motu proprio*, donc. J'imagine que vous devez être fier de cet ouvrage, de son actualité, de sa présentation, des illustrations. Combien d'exemplaires a-t-on vendus ? Ma question n'est pas de curiosité et si elle l'est, c'est au sens où Montaigne employait ce mot qui veut dire : soin, intérêt. Comme dans *curé*, en français, ou *care*, en anglais.

Il serait trop long de faire état, dans une lettre, de tous les soulignés que j'ai faits dans mon exemplaire. Je note cependant que mon chapitre préféré est peut-être le chapitre 10. Plus loin, le « guide » fait état des chiens et des chats, pour déplorer qu'il en soit si peu question dans les Écritures. Dans Tobit, on mentionne que le chien courait devant le vieux Tobit, montrant sa joie en agitant la queue : *tunc praecurrit canis qui simul fuerat in via et quasi nuntius adveniens blandimento suae caudae gaudebat* (11, 9). Quant au chat, il n'en est fait qu'une seule mention dans toute la Bible (Lettre de Jérémie, v.21), au désespoir de Julien

Green, qui aime les chats, je suppose, et dont « le chapelet fait un bruit d'enfer », comme disait son « cher collègue » Mauriac. Aucun rapport dans tout ça.

Samedi, le 31 juillet, vous êtes paru dans deux gazettes *La Presse*, pour votre article sur 9G49B, et *Le Soleil*, pour votre entrevue avec Anne-Marie Voisard. Samedi dernier, c'était le tour de Notre-Dame-du-Saguenay. Je fais lire ces articles autour de moi. Si ! si ! je suis monté à la statue, le 16 juillet dernier. Le trajet peut se faire en trois ou quatre heures, selon l'indication du Ministère, placée à l'entrée du sentier. J'y ai mis les quatre heures « réglementaires » et sué toute l'eau de mon corps. Plus les mollets endoloris pendant quatre jours. J'étais avec du monde pas mal plus jeune que moi. Ils y ont mis trois heures. Et moi aussi, j'ai admiré des pères de famille avec un enfant à califourchon sur les épaules. Qu'est-ce que ça fait pas, un père ? *To what avail* ? Réponse : tout investissement dans l'amour est un gain pour (le cap) Éternité. Qui a dit : « Les enfants ne sont

jamais ingrats dès lors qu'ils sont heureux » ? On peut être heureux à retardement, mais il faut bien qu'il y ait eu semence.

Tenez ! c'est plus fort que moi, je vous impose (on n'impose jamais une lecture, sauf séance tenante, comme je fais parfois avec des amis) la lecture du dossier que j'ai fait pour la revue *RND* *, qui paraîtra à l'automne. J'ai piraté votre *Oka* ** (p. 107). Piraté et trafiqué.

Vous me demandez si j'ai déjà « fait la concordance des temps » que vous proposez dans votre article sur les os de Coteau-du-Lac. Pas telle que vous l'avez faite. Mais j'ai déjà écrit que les Inuit couraient sur les glaces du pôle trois ou quatre mille ans avant la naissance du Christ. Avant eux, d'autre sorte de monde courait ailleurs. Je suis un peu agacé de lire, même sous des signatures prestigieuses (Guitton, par exemple), que Jésus est bien loin dans l'histoire. Il n'est pas loin du tout ; le christianisme est jeune. Et Jésus était, est et vient. Fin de l'homélie.

Jean-Paul Desbiens

* *Revue Notre-Dame*, publiée par les Caisses populaires Desjardins.

** Jean O'Neil, Éditions du Ginkgo, Montréal, 1987.

Montréal, le 15 septembre 1993

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bien le bonjour.

Je vous dois une longue lettre et vous l'aurez mais je suis dans un blitz et tous mes efforts poussent vers la sortie.

Mais de toute urgence, il vous faut lire *Les Portageurs de la Chamouchouane* *, de Georges Villeneuve, notaire à Mistassini. Si vous ne le trouvez pas, demandez-le carrément à M. Villeneuve et dites-lui que c'est moi qui vous envoie.

Tout le Lac est là, y compris Jean-Paul Desbiens dans sa conception de l'univers tel qu'il l'a d'abord perçu chez les siens.

À bientôt.

Jean O'Neil

* Georges Villeneuve, *Les Presses d'Amérique*, Montréal, 4e trimestre, 1992.

Montréal, le 23 septembre 1993

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bien le bonjour.

J'ai mis beaucoup d'empressement à vous recommander *Les Portageurs de la Chamouchouane*. J'étais pris par cette expédition du diable, absolument impensable pour un prématuré résistant mais fluide comme bibi, et on a beau chanter que notre histoire est une épopée, ce ne sont que des mots sur un certain air d'où est absente l'effroyable réalité des pauvres qui ont fait la fortune des riches au prix de leur vie. Ne vous en faites pas, je ne cherche pas à renverser les rôles par quelque théorie sacrée à la Marx ou à la Mao. Nous n'échappons à la nature que par le spirituel si tant est que nous y échappons. Pour le corporel, nous sommes rigoureusement assujettis aux lois de l'univers où les fleurs ne s'épanouissent que dans le terreau des feuilles mortes.

Le livre est effectivement un lexique du répertoire des forestiers et des « hommes à chevaux » de votre patelin et il rapporte, m'a-t-on dit, des faits authentiques et vérifiables à 85%.

Tout maladroit qu'il soit, il reste que c'est un témoignage important sur la façon dont ce pays s'est développé, sur la façon dont tous les pays se développent ou s'enrichissent moralement grâce à des hommes comme Livingstone, par exemple.

En vérité, j'ai beaucoup aimé votre papier *De veritate* mais je me demande si plusieurs lecteurs de *RND* peuvent l'avaler. Je connais mal la revue car il n'y a pas de caisse pop dans mon coin et je me suis toujours arrangé pour être à distance de marche - deux kilomètres ne me « bâdrent » pas le moins du monde - de mes diverses pourvoiries. Sauf erreur, c'est bien la revue du Mouvement Desjardins. C'est du moins à ma caisse que je la trouvais quand j'habitais Longueuil il y a deux mille ans.

Vous êtes bien aimable de poser la question : « Le peuple veut-il connaître la vérité ? » J'allais dire « jamais ». je serai conciliant et me contenterai de répondre « rarement ». Le plus bel exemple contemporain est la vie et l'œuvre de René Lé-

vesque qui n'a jamais su prendre de décisions ailleurs que devant un jupon ou une main de poker. Sa veuve et les réseaux viennent d'empêcher Claude Fournier de tourner un film sur le sujet et pourtant, c'étaient de grands amis. Il dit qu'il va publier un livre à la place. Êtes-vous certain qu'on le croira ? Et même si on le croit, pensez-vous qu'on va rebaptiser le boulevard Saint-Cyrille en l'honneur du père de Marie-Victorin ?

De toute évidence vous êtes un grand lecteur de ce que j'appelle « les philosophes », y compris Céline, et j'apprécie beaucoup les citations que vous en tirez. « Nous voici parvenus au but de vingt siècles de haute civilisation et, cependant, aucun régime ne résisterait à deux mois de vérité » (Céline). « Les masses populaires ont coutume de réclamer du pain et le moyen qu'elles emploient consiste généralement à détruire les boulangeries » (Ortega y Gasset).

Je les lis rarement depuis plusieurs années, sans mépris pour eux mais parce que je suis plutôt fasciné par l'univers des connaissances, ou par la connaissance des univers. Je mange beaucoup de documentation et de poésie quand elle n'est pas « psychoméphitique » ou quand elle ne tient pas plutôt de la poésie. J'entends tellement de belles choses sur Céline que je devrais m'y mettre mais il faudrait que je me casse une jambe ou que, sauf votre respect, je fasse du sanatorium. Cela finira comme cela finit si souvent, par une biographie. Le Tolstoï de Troyat et le *James Joyce* d'Ellmann m'apportent davantage qu'*Anna Karenine* ou *Ulysse*. Il faut dire aussi que j'en suis encore à gagner mon pain et que mon temps n'est pas élastique.

Entre nous, cela suffira-t-il pour un jeudi matin, le premier de l'automne, gris comme la première souris qui tente de se réfugier dans la cave alors qu'hier flam-bait des derniers feux triomphants de l'été ?

Je sais que vous êtes demandé à gauche et à droite dans le vaste monde de la pensée et de la parole et je ne vous demande rien sauf que j'ai toujours beaucoup de plaisir à recevoir de vos nouvelles.

Bon automne parmi les fruits, les feuilles, les pluies et les neiges.

Jean O'Neil

Le 13 octobre 1993

Jean O'Neil

Montréal

Votre dernière lettre est datée du 23 septembre. J'ai couru pas mal depuis : promotion du *Journal*, conférence à Métabetchouan, devant les religieuses et religieux du diocèse de Chicoutimi, en présence de l'Ordinaire du lieu, comme on dit ; préparation d'une conférence demain, à Montréal, à l'occasion d'un des « soupers de *Cité libre* », etc. Vive la retraite.

J'ai quand même donné suite rapidement à votre recommandation touchant *Les Portageurs de la Chamouchouane*, comme vous verrez par la photocopie que je vous fais tenir. J'ai reçu le volume par retour du courrier, avec une dédicace bien sentie. À l'heure qu'il est, j'ai lu la moitié de l'ouvrage. Je vais le terminer, car il m'intéresse. Il décrit la vie que mon père a menée, précisément à l'époque dont il est question, et bien longtemps après. Il a été bûcheron, charretier, draveur, cho-boy. Il a connu le curé Bluteau dont parle l'auteur. J'ai passé mon enfance devant une photo de mon père, debout sur une charge de billots. C'était la plus grosse charge de cette saison-là. La photo était de forme ovale, avec une vitre bombée. Elle est disparue quand nous avons vendu la maison. J'étais trop jeune pour deviner que je m'ennuierais de cette photo et que je voudrais bien l'avoir maintenant et depuis longtemps.

Il est bien dommage que le livre soit si gauchement construit. Je signale un « anachronisme » que l'on trouve dès la page 17, et qui revient souvent : « marminton ». J'ai dû apprendre ce terme au noviciat, peut-être plus tard. Mon père disait : « cho-boy » (de *chore-boy* : *aide-cuisinier* dans les chantiers). Cf. *Dictionnaire des canadianismes*, Larousse. Un de mes frères l'a été, dans les années 40. Il n'a pas toffé la runne ; il ne pouvait pas supporter de voir maltraiter les chevaux.

Vous me parlez de Céline. je l'ai découvert en 1955. Depuis, j'ai tout lu ce qu'il a écrit, et qui est publié. Car il y a encore des oeuvres qui ne sont par reve-

nues sur le marché, après l'interdiction dont elles furent l'objet après la guerre. Je ne tiens pas à les lire. Le *Voyage* me suffit. Céline, c'est Job sans Dieu.

Je suis, en effet, « demandé à gauche et à droite dans le vaste (?) monde de la pensée et de la parole ». Me croirez-vous si je dis que cela m'étonne et me pèse ? Suis-je de quelque utilité ? Comment savoir ? Il est 20h 15 ; la page est pleine et je suis vidé. Bonsoir !

Jean-Paul Desbiens

Joyeux Noël

*J'ai vu tomber la neige
Comme aux jours de l'enfance
Et tous les sortilèges
De sa poésie blanche
M'ont remis en mémoire
La senteur des tiroirs
Où dormaient les mitaines
Et les foulards de laine
Parmi les boules à mites
Qui roulaient un peu vite
Sur le plancher ciré
De la chambre à coucher
J'ai vu tomber la neige
Etagée en arpèges
Comme aux jours de l'enfance
Ma vie en devint blanche
Et j'ai marché dedans
À grands pas sous le vent
Parmi des souvenirs
Où je ne peux vieillir
Car la neige était belle
Comme au premier Noël*

Merci de notre amitié.

Tous mes vœux.

Jean O'Neil

Décembre 1993

Le 8 février 1994

Jean O'Neil

Montréal

Cher Charles ^{*},

J'ai bien reçu votre poème de Noël, que je fais lire à mes amis, avec un brin de vanité. Je connais une femme qui n'aurait pas détesté recevoir ce genre de « carte » de Noël. Elle a surtout aimé « la neige/Étagée en arpèges ». Un moment, j'ai songé à vous répondre en vers, moi aussi. Ç'aurait été des vers de trois pieds, comme dans le poème d'Hugo : *Le Pas d'armes du roi Jean II, le Bon*. Mais je me suis dit qu'un croquenotes ne doit pas se produire devant un professionnel.

Je ne vous passe pas de préférer le spiritisme de King au whisky de Macdonald (p. 21) et surtout, s'agissant de fantômes, de n'avoir point mentionné que le King s'était fait tirer une photo grandeur nature de la patineuse Barbara Ann Scott, en patins et en tutu. Le whisky ou le gin, c'est peut-être plus traître que le spiritisme, mais c'est moins « vieux cochon ».

J'ai un ami qui demeure dans la région du lac Mégantic. J'ai comme souvenance qu'il m'a déjà parlé de votre Morrison. M'aurait-il dit qu'on l'avait déjà vu se promener à dos d'original ? je ne jure de rien.

J'ai déjà passé une journée de rêve, moi aussi, sur l'île aux Noix. À ce sujet, vous mentionnez Eugène Achard. Il s'agit d'un ancien frère mariste, français d'origine, dumpé à Iberville par les bons soins du petit père Combes. Il avait composé le premier manuel de géographie des frères maristes ; celui que j'ai eu entre les mains du temps de mes écolâtries à Métabetchouan. Le « collègue » était tenu par les frères maristes. Eussé-je été chez les FEC ^{*}, j'aurais sans doute eu un autre

^{*} Cette lettre commente *Bonjour, Charles !*, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1994.

^{*} Frères des écoles chrétiennes.

manuel. L'instruction, à l'époque, était zonée. Le Saint-Esprit également : chaque communauté avait son territoire de chasse aux vocations et aussi, mais à un degré moindre, sa spécialité en matière de manuels scolaires. Toujours est-il qu'Eugène Achard a dû quitter la communauté pour d'obscures raisons de droits d'auteur ou de poursuites judiciaires. Je n'ai jamais tiré la chose au clair. Il avait, en effet, écrit cavalièrement des Mexicains, dans son manuel, que ces derniers avaient le pistolet prompt. Le gouvernement mexicain aurait menacé la communauté de poursuites en libelle diffamatoire. Il disait aussi qu'il existait cinq races : la blanche, la jaune, la noire, la brune, la rouge. Il était aussi question d'une chaîne de montagnes quelque part en haut du 55e parallèle. Le bouclier canadien, j'imagine.

Eugène Achard est mort très vieux, au bout d'une quarantaine de livres. Sa vieille sœur, célibataire, faisait office de gouvernante, de secrétaire et, peut-être, d'impresario. Si jamais vous voulez en savoir davantage sur lui, dépêchez-vous d'aller consulter le frère Laetare Maheux, à Iberville. Il est vieux, archiviste, fin, saint et sourd.

J'ai lu dans *Le Devoir* qu'on vous compare à Daudet. Ça se prend, comme référence. Je vous comparerais plutôt à un barman qui réduit sa littérature avec de l'information historique et scientifique. Je dis réduire au sens où l'on réduit son gin (ou son whisky) avec de l'eau.

J'en suis donc à la page 49 de votre *Charles*, et je vous salue là-dessus.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 15 février 1994

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bien le bonjour, cher ami.

Ceci est un S.O.S et Je vous prie de le considérer comme tel, vous qui, mieux que quiconque, connaissez les oeuvres de miséricorde temporelles.

Un ami me téléphone pour me dire que Georges Villeneuve est dans la détresse. Il s'ennuie un peu dans son lointain Mistassini d'où les enfants sont partis et où sa chère épouse se bat contre un cancer. Pire que tout, il n'a pas la moindre nouvelle du Frère Untel dont il attendait si goulûment le commentaire.

Moi qui suis un être invisible, je suis toujours perturbé par mes publications et je devine très bien que votre récente, sur laquelle je reviendrai, doit vous avoir accaparé plus qu'un tantinet.

Je regrette de vous avoir embarqué dans cette galère, mais auriez-vous la bonté de lui envoyer un mot ?

J'ai reçu votre lettre le jour de la Saint-Valentin et je le prends comme une heureuse coïncidence. J'y répondrai longuement d'ailleurs car elle m'a bien fait rire et j'ai beaucoup à vous dire, tant sur King et Eugène Achard que sur Hugo ! Mais ce sera pour un autre jour.

Sachez que vous n'êtes jamais obligé de m'écrire. Autant votre conversation me plaît, autant je comprends que d'autres en aient infiniment plus besoin que moi.

Merci et amitiés.

Jean O'Neil

Le 21 février 1994

Georges Villeneuve

Mistassini

Monsieur Villeneuve,

Le 22 septembre dernier, à la suite d'une demande de ma part, sur la « recommandation » de Jean O'Neil, j'ai reçu vos *Portageurs de la Chamouchouane*. Me voici, cinq mois plus tard ! je dois m'expliquer ou m'excuser, ou les deux.

Disons d'abord que j'ai eu un automne fort chargé publication et promotion du *Journal d'un homme farouche* ; conférences à Métabetchouan, Montréal, Gatineau, Ottawa ; multiples entrevues à la radio et à la télévision ; publication de deux longs articles dans *La Presse*, etc. Et le « etc. » embarque pas mal de monde ! Je ne suis pas encore déterré de ma correspondance en retard.

Disons ensuite qu'après avoir lu vos *Portageurs* en deux ou trois séances je les ai prêtés à mon frère qui demeure à Chicoutimi. Au moment de vous donner signe de vie, je n'avais pas le volume sous la main.

Je ne suis pas en train de vous dire que je n'ai pas eu une minute de libre depuis cinq mois, mais je vous dis bel et bien que je ne trouve pas facilement deux heures de « loisir et de santé tout ensemble », comme disait Pascal. Par « santé », entendez une certaine forme de « forme intellectuelle ».

Mon retard à vous donner signe de vie aura eu du bon, cependant. En fouillant dans mes boîtes d'archives, dimanche dernier, je suis tombé sur une lettre que vous m'aviez écrite le 9 décembre 1960. J'espère que je vous avais, alors, répondu. Mais je n'en suis pas sûr : à cette époque, je recevais des dizaines de lettres par semaine ; j'étais professeur à temps complet, sans aucune assistance « secrétariale », il va sans dire, et je faisais l'apprentissage du Frère Untel.

Je vous envoie une photocopie de votre lettre. Vous verrez par vous-même que les choses, comme on dit, ont évolué de manière que ni vous ni moi ne pouvions prévoir. En ce qui concerne le « prestige » des Frères, en tout cas, pour ce qu'il en reste, de prestige et de Frères. Plus généralement, vous verrez, à 34 ans de distance, que nous sommes de l'autre côté d'une révolution culturelle dont la révolution dite tranquille n'aura été qu'une houle d'avant-tempête.

Je ne vous parle guère de vos *Portageurs*, pour la raison que je n'ai pas votre livre (ni donc mes soulignés) sous la main, comme je vous disais plus haut. je téléphone à mon frère demain pour le récupérer.

Dans une lettre récente, Jean O'Neil m'apprenait que votre femme est gravement malade. On n'entre pas, de loin, dans la peine d'un autre. Je ne me sens guère habile à « écrire » ma sympathie, ni tellement autorisé à invoquer mes invocations qui sont pourtant fréquentes et aussi universelles que ma foi me l'assure. Je vous dis simplement courage et douceur.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 24 février 1994

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Et re-bonjour en ce matin de tempête dont
je me serais passé allégrement, tout pressé que
je suis de sortir ma trottinette à quatre roues.

Le Pas d'armes du roi Jean II, le Bon m'a bien amusé et je ne le connaissais pas. Il n'y a qu'à vous qu'on puisse l'avouer en ce pays où la poésie est un exercice clinique : j'aime bien relire Victor Hugo. Ou plutôt, certaines choses de Victor Hugo, et pour vous rendre la monnaie de votre pièce, je vous citerai, *Sonnez, sonnez toujours*, que je considère comme le triomphe de l'inspiration morale sur l'organisation sociale.

*Sonnez, sonnez toujours, clairons de la pensée.
Quand Josué rêveur, la tête aux cieux dressée,
Suivi des siens, marchait, et, prophète irrité,
Sonnait de la trompette autour de la cité,
Au premier tour qu'il fit le roi se mit à rire ;
Au second tour, riant toujours, il lui fit dire
- Crois-tu donc renverser ma ville avec du vent ?
À la troisième fois l'arche allait en avant,
Puis les trompettes, puis toute l'armée en marche,
Et les petits enfants venaient cracher sur l'arche,
Et, soufflant dans leur trompe, imitaient le clairon ;
Au quatrième tour, bravant les fils d'Aaron,
Entre les vieux créneaux tout brunis par la rouille,
Les femmes s'asseyaient enfilant leur quenouille,*

*Et se moquaient, jetant des pierres aux Hébreux ;
À la cinquième fois, sur ces murs ténébreux,
Aveugles et boiteux vinrent, et leurs huées
Raillaient le noir clairon sonnant sous les nuées ;
À la sixième fois, sur sa tour de granit
Si haute qu'au sommet l'aigle faisait son nid,
Si dure que l'éclair l'eût en vain foudroyée,
Le roi revint, riant a gorge déployée,
Et cria : - Ces Hébreux sont bons musiciens !
Autour du roi joyeux riaient tous les anciens
Qui le soir sont assis au temple et délibèrent.
À la septième fois, les murailles tombèrent.*

J'ai ressenti une petite volupté inattendue en vous recopiant ce poème. C'est que je rentrais tout juste de chez mon éditeur à qui j'ai remis une copie retouchée de mon premier livre, *Je voulais te parler de Jeremiah, d'Ozélina et de tous les autres...* *. Il fut publié chez HMH en 1967 et le prince des tapettes prit toute une page dans *Le Devoir* pour écrire que c'était de la merde. Mon éditeur a fait des pieds et des mains pour se faire remettre les droits par HMH et il veut le publier dès cette année. Pendant ce temps, j'ignore où est rendu le prince des tapettes qui faisait la roue devant ses éphèbes de McGill. « Sonnez, sonnez toujours... »

Ça, c'était pour votre premier paragraphe. Le deuxième concernait le spiritisme, le whisky et un vieux cochon. Comment pouvez-vous refuser à un premier ministre le plaisir de voir une de ses commettantes aller cueillir l'or sur des patinoires lointaines, dût-elle y aller en tutu ? Comment lui refuser cette fugace vision de bonheur et le désir de la prolonger, moins pour la satisfaction d'une libido chez lui absente que pour l'édification et la confusion de ses visiteurs qui le prenaient pour un vieux pédé ?

Troisième paragraphe. Non, Morrison ne se promenait pas à dos d'original mais votre quiproquo est effrayant d'à-propos. Le soir de Pâques, en sortant de la cabane de ses parents à qui il venait d'annoncer qu'il se rendait à la justice, il fut

* Jean O'Neil, HMH, 1967 ; Libre Expression, 1994.

abattu par un chasseur de prime, un Métis du nom de Pierre. Quelque chose dont toute la fierté, l'essentiel de la vie, était de se pavaner dans les rues de Mégantic avec un orignal apprivoisé.

Eugène Achard, maintenant. J'avais une tante qui était fonctionnaire au Département de l'instruction publique (je crois que vous avez connu cette institution), et, à l'entendre, elle n'était rien de moins que la secrétaire du secrétaire ! En tout cas, elle avait accès à des piles de littérature subventionnée et les petits O'Neil ont sans doute reçu - et lu, si je parle pour moi - la quasi-totalité des oeuvres de votre ancien collègue, collection qui s'est dispersée avec eux. Comme lecteur de journal, j'ai assisté à son décès, frappé qu'il fut par une automobile à l'angle des rues Sainte-Catherine et So-and-So. je vous annonce maintenant que je vais essayer de retrouver son manuel de géographie et que je ne désespère pas d'aller saluer le frère Laetare Maheux à Iberville, en route pour Covey Hill, si jamais l'hiver me rend l'usage de la trottinette dont il fut déjà question.

Le verbe réduire, au sens de Jean-Paul Desbiens *esquire*, m'est apparu pour la première fois dans un magasin général des Éboulements, chez Brod, où je cherchais en vain une bouteille de « ginger ale ».

- Si c'est pour « reduire », j'ai ben d'aut'chose, qu'il me dit.

Et je vous ferai remarquer qu'il se passait allègrement de l'accent aigu.

Je devais également vous parler de votre livre que j'ai feuilleté mais que je n'ai pas encore lu pour vrai. Sachant que Pierre et moi avions quelque « accointance » avec vous, mon frère Georges, celui qui vous considère comme notre conscience nationale, passant par une librairie, est allé voir l'index « juste pour voir ». Il a sursauté en y voyant le nom d'Huguette et s'est empressé d'aller voir. Huguette est l'épouse de mon troisième frère, qui est aussi le premier, Louis.

J'ai encore outrepassé la page sans avoir plus à vous dire sinon que ma soupe sent fort bon et m'invite à vous saluer bien cordialement dans les meilleurs délais.

Merci de votre amitié, Josué.

Jean O'Neil

24 juillet 1994

Jean O'Neil

Montréal

Cher espacé,

À cause de mon intendance, j'ai des problèmes de logistique qui font, entre autres, que je ne lis plus *La Presse* régulièrement depuis un bon mois et demi. Hier matin, J'ai eu l'occasion de me procurer ladite gazette. je suis tombé sur votre article, cahier G-16.

Comme d'habitude, vous lisant, je remarque la *quantité et la qualité* de l'information, comme dit le cliché. Mais je ne cliche pas, présentement. Je dis que l'on trouve toujours dans vos écrits, mine de rien, beaucoup d'informations, et fiables, en très peu de mots. Par exemple, ceci : en 1831, 60 000 immigrants arrivèrent à Québec, une ville de 33 000 habitants. Qui sait cela, aujourd'hui ?

On peut aussi faire un rapprochement avec ce qui se passe à Goma, en 1994. Le rapprochement n'est pas consolant.

Les photos reproduites dans le corps de l'article sont-elles consolantes ? En un sens, oui. Alain disait : *Qui se souvient fait des immortels*.

Je vous écrirais peut-être plus longuement s'il ne faisait pas si chaud et humide, phénomènes qui n'existent pas au Rwanda. La vérité, c'est que j'ai été obligé de changer de machine à traitement de texte, pour cause d'obsolétisme, et que je suis présentement un *Polynésien téléphonant*, comme disait encore Alain, *ce qui ne fait pas un homme*, ajoutait-il. Soit dit en passant, je n'ai pas encore trouvé les guillemets sur ma nouvelle machine, ce qui m'oblige à jouer avec le gras et l'italique. Je *dominais* l'autre machine. Voici un mois que je suis retourné à zéro. *Le progrès dévore le progrès* (Pascal).

By the way, avez-vous lu, dans *La Presse* du même jour, l'article du cahier A, p. 20 ? Cela a quelque rapport avec le vôtre.

Tant mieux si vous savez d'où vous venez, contrairement à votre chou. Qui sommes-nous, d'où venons-nous, où allons-nous ? demandait l'abbé Thomas Moreux, dans une plaquette qui fit longtemps toute ma science astronomique, qui n'a pas *guère* augmenté depuis, nonobstant la collision de la comète je ne sais plus quoi avec Jupiter, dont je ne sais rien.

Jean-Paul Desbiens

Le 11 septembre 1994

Jean O'Neil

Montréal

Cher écrivain,

Décidément, vous êtes un bon écrivain. Si je ne dis pas « un grand », ce n'est pas par mesquinerie ¹, mais par souci de ne pas banaliser le compliment. Chose certaine, mon admiration pour ce que je connais de votre oeuvre, à cette heure, n'est entachée d'aucune jalousie, pour la raison que nous ne parcourons pas la même piste.

La preuve (le signe) que vous êtes un bon écrivain, c'est que j'ai lu, hier, d'une traite, votre *Jeremiah*, et que ce matin, très tôt, avant mes dévotions matitunales ^{*}, j'ai relu une vingtaine de pages. Une autre preuve, c'est que ce livre a traversé vingt-sept ans, sans aucun battage médiatique. Bien au contraire ! je crois me souvenir que vous m'avez écrit que votre *Jeremiah* avait été éreinté dans *Le Devoir* au moment de sa parution.

Je vous l'ai déjà écrit je ne vous connais comme écrivain et même comme journaliste que depuis votre série d'articles publiés dans *Le Devoir* durant l'été 92 ou 93. Vous connaissez la suite.

Que l'on vous ait éreinté, en 1967, n'est pas étonnant. Votre chapitre intitulé « Cul-de-sac » n'était pas de nature à vous faire inviter à souper en ville. Que l'on vous ressorte en 1994 est la preuve (le signe) que le « bruit et la fureur » *font* long feu. J'emploie ce cliché selon son vrai sens et non selon le contresens courant.

¹ « De socle à socle, on ne se salue guère » (Mauriac à propos de Jean Cocteau).

^{*} Dans sa lettre suivante, du 20 septembre 1994, Jean-Paul Desbiens fait allusion aux syllabes dans ce mot.

Digression. je vous interdis d'employer le mot « incontournable » (ce que vous ne faites pas), qui a remplacé le « peaufiné » de naguère (je ne dis pas jadis) dans les papiers peaufinés et incontournables de nos journalistes. Fin de la digression.

Deux mots sur *Jeremiah* : a) on y découvre votre être libertaire et pourtant chaloupant les contraintes de la vie ; b) votre dédicataire est bien chanceux. Il ne le sait peut-être pas ; il le sait peut-être. Mon père ne savait ni lire ni écrire ; c'était quand même un seigneur ; ma mère savait lire et écrire et, en plus, elle parlait anglais. Ça lui a nui de savoir parler anglais : elle était perçue comme trop haute par les vollailles * des cordes à linge. La voisine, justement, faisait exprès pour faire sécher ses corsets à baleines du côté de la maison chez nous, sachant que ma mère n'avait pas les moyens de s'en payer.

P-S. haineux : vous n'êtes pas doué pour les titres commerciaux. Je plains l'élève qui doit inscrire votre *Jeremiah* au complet sur une fiche d'emprunt à la bibliothèque.

Jean-Paul Desbiens

* Toujours dans sa lettre suivante, Jean-Paul Desbiens mentionne l'erreur d'orthographe.

Montréal, le 15 septembre 1994

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures, Qué (Can)

Cher ami vous,

Me voici soudainement en déficit de deux « épistoles » devers mon épistolier des dimanches. Grave, très grave serait la situation si je n'avais un lapin dans ma bottine qui, remontant par où il veut jusqu'au chapeau, puisse saluer mon correspondant des deux oreilles. Du temps où l'intendance vous privait de *La Presse* en ce bel été, je vous adressai, passant par Métabetchouan et Desbiens, un clin d'œil que vous n'avez pas reçu et dont je vous joins copie ^{*}.

Et de un.

Pas plus que vous je ne cours les compliments mais, comme Moises Alou au champ gauche quand il n'est pas en grève, je me fais fort de les attraper quand ils sont dirigés vers mon pacage. Et lorsque Jean-Paul Desbiens m'écrit : « Je dis que l'on trouve toujours dans vos écrits, mine de rien, beaucoup d'informations, et fiables, en très peu de mots », je gobe avec le panier de mon gant, car cela n'est pas un accident de parcours mais le fruit d'une démarche que je poursuis toujours très attentivement. Le plus d'informations possible dans le moins de mots. Mieux encore, le plus dans le moins. Et si le lecteur pouvait comprendre, le + dans le -. Merci.

Et de deux.

En commentant l'article sur la Grosse Île ^{**}, vous me parlez d'autre chose en A-20 de *La Presse* le même jour. Peut-être ai-je lu mais j'ignore de quoi il s'agit.

^{*} « Le nombril du Québec », article paru dans *La Presse* le 16 juillet 1994 et repris dans *Le Fleuve*, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1995.

^{**} « Dix mille morts et des millions de survivants », article paru dans *La Presse* le 23 juillet 1994 et aussi repris dans *Le Fleuve*.

S'il s'agit du Rwanda, c'est synagogue. À un voisin qui faisait aiguiser sa machette par le rémouleur qui descend la rue avec sa clochette, je demandai cet été s'il partait pour le bois ou pour Kigali.

J'aime bien aussi : « Votre chapitre intitulé "Cul-de-sac" n'était pas de nature à vous faire inviter à souper en ville. » De cette phrase, je dirais qu'elle contient beaucoup d'informations, et fiables, en peu de mots. J'ai dû lire ça quelque part.

J'ai utilisé le mot incontournable pour la dernière fois le 3 septembre dernier. Ma fille devait faire naître un deuxième petit-fils à son cher papa le 25 août dernier mais le petit Thomas n'était pas pressé et quand j'ai reçu Marie-Ève et Jacques, épuisés, à bout de patience, le 3 septembre, j'ai dit à Popina : « Profites-en (ou profite-z-en ?) car tu n'en as plus que pour 24 heures. Tu accoucheras lundi, le 5, pour deux raisons dont chacune est suffisante en soi et dont les deux ensemble sont incontournables. Le lundi 5 sera le jour de la nouvelle lune, à 13 h 34, et ce sera également la fête du Travail ! Ce coquin de Thomas a failli me faire mentir. Il est bien né le 5, mais à 22h 55.

Merci pour le mot « dédicataire » que je ne connaissais pas et qui sera mon acquisition pour aujourd'hui.

Et puis, que je chiale un peu ! Je suis en train de traduire une beurrée pour avoir du pain, « The Evolution of Fertility Decline », un papier de sociologue, pas très bien écrit et soporifique à souhait. Mais je me sauve souvent de mon travail pour marcher dans les parcs ou dans des rues que je ne connais pas afin de boire les plus belles journées de l'année dans la paix des petits matins et des après-midi déserts, avant que les écoliers n'envahissent le théâtre. L'automne, c'est la distribution des prix de l'été.

Je pense bien que je vais vous laisser là-dessus, en vous remerciant encore pour votre amitié et en vous le disant de la façon la plus simple qui soit.

Atque in perpetuum, Frater, ave atque vale.

Jean O'Neil

Le 20 septembre 1994

Jean O'Neil

Montréal

Moyen écrivain,

Je n'ai pas écrit : écrivain moyen. « Moyen » signifie : très grand, très fort (cf. Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, Larousse, 1989).

Vous n'étiez pas en « déficit d'épistoles », je me fais plaisir en vous écrivant, mais je n'attends pas de réponse automatique. Je ne suis nullement indifférent, mais mon détachement est considérable.

Merci pour le « clin d'œil ». Il m'avait en effet échappé, pour la raison déjà dite. Comme vous, je tiens Louis Hémon (sa *Maria Chapdelaine*) pour un très grand écrivain. Quant au Lac (toujours la majuscule, en l'occurrence), en plus des souvenirs de mon enfance, j'ai vécu avec dans mon âge adulte, du temps que j'étais provincial à Desbiens. Assis dans mon bureau, le Lac bordait ma fenêtre.

Je ne me souviens plus, moi non plus, de ce qu'il y avait à la page A-20 de *La Presse* du 23 juillet. Vu que je mentionnais Goma, il était peut-être question de cette photo où l'on voit un *bulldozer* français pousser des cadavres dans une fosse commune.

Quand j'ai écrit « dédicataire », je l'ai risqué sur le modèle de locataire. Je ne trouve pas le terme dans mon Gros *Robert* (édition de 1965) ; mais je le trouve dans le *Dictionnaire du français plus* (CEC, 1987).

Vous aurez corrigé mon « matitunales » de ma dernière lettre par « matutinales ». Et vous aurez enlevé un « l » à mes « vollailles » de cordes à linge.

Vous mentionnez la ville d'Alma. Ce nom viendrait, comme celui du pont du même nom, à Paris, d'une victoire franco-anglaise, durant la guerre de Crimée.

Sous même pli, quelques écritures récentes, proprement incontournables (emploi délibéré et donc doublement peccamineux). Ainsi donc, vous avez une Ma-

rie-Ève dans votre parenté. Dans l'hymne *Ave Maris stella*, on trouve ce jeu de mots liturgique : *mutans Aevae nomen* (Ave/Eva) L'Ave de Gabriel à l'Ève nouvelle. Je peux bien m'appesantir un peu là-dessus, en la fête de Notre-Dame de la Salette, si chère à Léon Bloy.

Ave !

Jean-Paul Desbiens

Joyeux Noël

*Noël est un ours à l'envers
Il dort l'été il sort l'hiver
Bien emmitouflé dans la ouate
Et cache au fond d'une boîte
Il passe l'année à l'écart
Oublie dans quelque placard
Passent l'amour et le printemps
Passent la pluie et le beau temps
Passent la mort et les naissances
Passent l'amitié et l'absence
Passent l'été et ses folies
Passent les fleurs passent les fruits
Noël reste dans son cocon
Au fond de la boîte en carton
Mais aux premiers jours de l'hiver
Quand la neige poudre dans l'air
Noël s'éveille dans le froid
Et s'essaye encore une fois
Avec un enfant des cantiques
Quelques ampoules électriques
Quelques cadeaux quelques bonbons
Et de l'amour à profusion
Noël se fait toute douceur
Et offre son petit bonheur*

Bonjour, cher ami !

Toute mon amitié, tous mes vœux.

Jean O'Neil, Décembre 1994

Le 22 janvier 1995

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur le Notaire du Fleuve,

Léon Bloy disait que saint Jérôme, qui est doublement mon patron dans l'éternité, était « le notaire du Saint-Esprit ». Dès lors, qu'est-ce qui m'empêche de vous appeler le notaire du Fleuve, que j'ai sous les yeux, comme j'avais le Lac, il y a quelques années.

J'ai dû prêter votre *Oka* et votre *Jeremiah*, car je ne les retrouve plus dans mon bureau pourtant en (dés)ordre. J'ai même trouvé sous mon lit votre *Fleuve*, que j'ai reçu par vos soins il y a quelques jours. J'ai dû l'apporter dans ma chambre, car je ne me couche jamais, quelle que soit l'heure, sans apporter quelque chose à lire : San-Antonio, *Time Magazine*, Jules Renard, Jean O'Neil, etc. N'importe ! Toujours est-il que j'ai cherché le *Fleuve* pendant deux heures, hier matin. Je me disais :

- je l'ai pas prêté, puisque je l'ai pas lu ² ;
- je l'ai pas jeté, puisqu'on jette pas « du pain », comme disaient mes père et mère.

² *Ex ore mendico* : je mens par la bouche. Durant l'année scolaire, je lis *La Presse* tous les jours. Durant l'été, je la lis occasionnellement. Or, vu que le hasard fait les choses aussi bien que les *planificatores magnifici*, j'ai tombé (sic) sur votre article intitulé « Le nombril du Québec ». J'ai donc lu mon nom (p. 78 du volume). Quand est-ce qu'on « manque » son nom ? Au demeurant, le nombril, c'est tannant à laver, mais il en fallait un. La meilleure recette, c'est une goutte d'alcool à friction ou de peroxyde, plus un quart d'heure immobile. À moins d'avoir les moyens d'y verser de la vodka Absolut.

Il reste que je ne l'ai pas lu, pas plus que je n'ai répondu à votre poème de Noël. En ce qui a trait à votre poème, je m'étais dit : je vas lui répondre en vers ! Ça m'a comme passé comme idée.

Il est bien évident que j'ai reconnu quelqu'un dans la silhouette qui figure en « quatrième de couverture », comme je crois que l'on dit dans le métier.

Votre « inventaire du pays » vaut bien celui de Monsieur et de Madame.

J'admire, au sens où Pascal employait ce terme, le genre de relation que nous avons : jamais vu, jamais parlé à, jamais téléphoné à, juste lu. Il est tout à fait probable que les choses soient bien mieux ainsi. Qui me dit que deux heures ou deux jours avec Pascal ne m'eussent pas déçu ? (Je m'occupe pas de ses états d'âme en les circonstances imaginées ici.) Qu'est-ce que ça me donnerait de rencontrer Guittou, ou Domenach, ou Légaut (il est mort en 1990, et je l'ai effectivement rencontré en 1981 ou 1982, à Chicoutimi), ou Thibon, ou Jünger (100 ans, je répète, 100 ans, le 29 mars prochain), ou le Frère Untel ? Ou Jean O'Neil, tiens ! Mettons !

Vous vous êtes souvent, mais non pas lourdement, expliqué quant à la « fiabilité » des *informations* que vous fournissez dans vos écritures. Je suis davantage empirique, intuitif, synchrétique que vous. Moins onirique, cependant. Mais qu'en sais-je ? Et que veux-je en savoir ? En tout cas, pour les bouttes que je connais, dans ce que vous écrivez, je suis en mesure de vérifier *l'exactitude* de vos notations. Le fromage Perron, je connais. Mais pourquoi vous n'avez rien dit du miel du Lac, dont *Sélection* a déjà parlé, il y a longtemps ? Le plus blond, le plus doux du monde. Les Irlandais sont racistes.

Jean-Paul Desbiens

P-S. - Remarque de pion : p. 34, on vous fait dire : item. N'est-ce pas plutôt *idem* ?

Le 23 janvier 1995

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur le Notaire (suite),

Je vous écrivais hier que j'avais reçu votre *Fleuve*, mais que je ne l'avais pas remonté ou descendu. Eh bien, il est arrivé ce qu'il devait arriver. Revenant d'une promenade sur le lac Saint-Augustin, je m'ai mis à vous lire. Il était 15h 5. Il est maintenant 17h 7, et j'en suis à la page 147. Je souligne vos trouvailles de style et d'imagerie, l'abondance de l'information, mine de rien, « le travail effaçant les traces du travail », comme dit Guitton.

Imaginez ! Ma mère chantait la complainte de *l'Empress of Ireland*. Des mots me revenaient en vous lisant.

Je ne comprends toujours pas comment vous « fonctionnez », selon quelle méthode, quelle discipline. En tout cas, je sais qu'un écrivain, c'est quelqu'un comme vous. Heureusement que nous ne courons pas sur la même piste, comme je crois vous avoir écrit : je vous détesterais, car « les peintres ou les poètes ne se disputent que le *rang* ; les philosophes se disputent *l'existence* » (Valéry). Le pire, c'est que citer cette remarque ne me transforme pas en peintre et ne me fait pas philosophe non plus.

Quand est-ce qu'on va vous reconnaître pour de vrai ? Mais le faut-il ? Je n'en suis pas sûr. La durable reconnaissance est posthume. L'autre forme de reconnaissance, c'est la gratitude silencieuse du lecteur inconnu qui, grâce à vous, passe trois ou quatre heures de reconnaissance du pays, selon une troisième acception du terme.

Au demeurant, le meilleur lecteur imaginable n'investira jamais, à lire un livre, la centième partie du temps qu'y aura investi l'auteur. C'est dans l'ordre des choses. Celui qui écrit parasite l'organisation sociale ; il est nourri, logé, chauffé, éclairé, transporté, protégé (par la Police) par des milliers de mains inconnues. À ce sujet, je vous fais tenir une photocopie d'un article paru dans la revue *Dialogue*.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 26 janvier 1995

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-des-Arabs

Bonjour, cher vous !

Bien que l'adverbe soit compris dans l'adjectif, je suis légèrement tristounet à la réception de la votre qui semble amputée d'un premier feuillet, le second s'offrant ainsi

« Le 23 janvier 1995

« Monsieur le Notaire (suite),

« Je vous écrivais hier que j'avais reçu votre *Fleuve*, mais que... »

Le premier de ces feuillets aurait-il pris le bord de la poubelle pour en toucher le fond comme l'Empress ? S'est-il égaré sur une table où les feuillets se disputent jalousement la place ? A-t-il été mangé par la touche *deleatur* ? je l'ignore mais il ne semble pas avoir été lu par le postier ou le facteur.

Je me suis consolé avec Paul Robinson, qui n'est pas consolant du tout, fidèle en cela à plusieurs réalités quotidiennes. Mais moi, au moins, je sais pourquoi j'écris et c'est tout simplement parce que la plupart des autres écrivent mal. Selon le vieux mot de je-ne-sais-trop-qui - c'est vous le maître des citations -, mot qui s'applique à n'importe quelle situation, il n'y a que deux écrivains au Québec, vous et moi. Et, parfois, j'en arrive à m'interroger sur vous.

Pas toujours, cependant. je lisais récemment *Appartenance et liberté* avec beaucoup, beaucoup de plaisir, bien que ce soit le genre de livre que je lis peu ou Proust *because* les définisseurs de situations indéfinissables ou encore les « ceu-

ze » qui ont le temps de vous faire perdre votre temps avec une madeleine thé-trempée. Vous voyez comme j'ai du retard dans ma traversée des « bons livres ». Encore là, citation s.v.p.

Vous vous demandez comment je fonctionne. C'est simple, je ne fonctionne pas. C'est vrai que nous ne courons pas sur la même piste mais, pour moi, c'est toujours un réel plaisir quand la mienne croise soudain la vôtre.

Ceci dit, j'aurais volontiers signé l'article de M. Robinson et je serais plutôt curieux de lire son *Viva Emmanuel Re d'Italia*. J'ai passé à travers Verdi comme à travers les bobettes de mon adolescence mais, comme le dit à peu près Robinson, on peut toujours dire quelque chose à propos de ce qui a été dit sur quelque chose par quelqu'un qui a étudié la chose dans les choses de quelqu'un d'autre.

Mais quand vous dites que « celui qui écrit parasite l'organisation sociale ; il est nourri, logé, chauffe, éclairé, transporté, protégé (par la Police) par des milliers de mains inconnues », je regrette beaucoup beaucoup d'avoir à vous dire que vous ne parlez pas pour moi. Je me passerais volontiers de la police mais, logé, nourri, etc., je pense que je n'haïrais pas ça.

Je vous quitte avec la fin de la page et avec mon amitié, en m'excusant pour l'interligne simple qui me fait économiser une branche d'épinette.

Jean O'Neil

Montréal, le 27 janvier 1995

M. Jean-Paul Desbiens

Saint Augustin, saint Jérôme et saint jean

Bonjour,

Que la vie est difficile !

Je reçois aujourd'hui votre lettre du 22 janvier.

Mais j'avais reçu hier celle du 23 !

Je me suis empressé d'y répondre en vous disant qu'il en manquait un bout, égaré je ne savais où.

Maintenant je sais, sauf que ma réponse est partie.

Or donc, merci pour les deux et merci à la Société canadienne des postes qui met du suspense dans une correspondance qui n'en demandait pas tant.

Je veux tout de même ajouter quelques petites choses à ce que vous recevrez.

D'après mon *Petit Robert*, *item* est meilleur que *idem*.

J'écris toujours sur des choses que je connais ; or j'écris bien peu ; donc, je connais bien peu de choses.

Le miel du Lac appartient au très vaste domaine de mon ignorance e e vous prie de m'en excuser.

Notre relation est tout ce qu'il y a de plus « au boutte ». Je sais bien que, un de ces jours, nous arriverons face à face à un arrêt d'autobus ou à un comptoir de crème glacée mais, comme vous, je n'ai pas hâte. Vous le dites dans vos mots. Moi, j'ai emprunté ceux de mon voisin Armand, de Cap-aux-Oles, à qui je fais dire, dans le chapitre des Béatitudes :

- [...] Les enfants sont loin mais y sont ben !

- C'est pas à cause, on l'sait, mais c'est plaisant d'les voir.

- C'est encore plus plaisant de pas les voir. Ils ont du mal et on le sait pas. Ils se chicanent et on les entend pas. Ils font des bêtises et on le voit pas. Demandez-en pas plus que ça, la mère !

C'est vrai que les Irlandais sont aussi racistes que les Jeannois, ce pourquoi ils les haguissent à mort. Au fait, je dois une lettre à votre frère Omer Couillard, du Lac, avec qui j'échange des renseignements généralogiques.

Merci pour tout et bonne journée.

Jean O'Neil

Le 2 février 1995

en la fête de la Chandeleur

Jean O'Neil

Montréal

Cher notaire notarié,

1. Je dis « notarié », pour la raison que je numérote mes paragraphes. Je vous écris éclaté. Éclaté, ici, est un adverbe. César aurait écrit : *exclapiter*. S'il ne l'a pas écrit, y avait qu'à. Les adverbes ont ceci de commun avec moi qu'ils ne s'accordent jamais. je serais une femme, que j'aurais écrit : « Je vous écris éclaté. » C'est-y clair ?

2. Vous devez lire : *Eclaircissements*, de Michel Serres (Flammarion, Champs, 1994).

3. Jamais plus je ne vous ferai des remarques de pion, du genre : *idem /item*, ou l'inverse. Mais je garde mon idée. J'en fais cependant une dernière (remarque de pion). Page 50 du *Fleuve*, on vous fait écrire : « En deçà du quarante-cinquième parallèle... » Certes, si vous vous situez à Quito. Mais *from* Montréal ? je dis ça, quitte à me faire lancer un *Robert* par la poste. Les pions, ça se dompte pas.

4. En ce qui a trait à la plainte de *l'Empress*, vous citez « Les passagers debout dans leur cabine... » Ma mère chantait « Les passagers criaient avec délire ». *Delire* rime pas mal mieux avec *navire* que votre *cabine*. je dis ça juste pour faire mon fin.

5. Vous écrivez (lettre du 26 janvier) : « Ceci dit... » Erreur lamentable ! Même Radio-Canada ne fait plus la confusion entre *ceci* et *cela*. Voulez-vous une référence ? Pensez-y, avant de demander la chose. Vérifiez dans une grammaire

de garderie. Ontarienne, évidemment. « Ils » viennent de sortir leur « Rapport Parent ». *Love of Learning*, le titre. Nous autres, c'est la troisième décimale qu'on aime. À mort.

Vous dirai-je que Boréal vient de refuser notre (nous étions quatre cosignataires) manuscrit : *L'École, pour quoi faire ??* Double point d'interrogation.

Notes postérieures : a) Vous, on vous réédite ; moi, on me refuse. b) Qu'est-ce que l'envie ? Réponse : « Une tristesse que l'on ressent à la vue du bien du prochain, ou une joie coupable du mal qui lui arrive » (*Petit Catéchisme des provinces ecclésiastiques de Québec*, Montréal et Ottawa, 1888, p. 62).

6. Les deux seuls bons écrivains québécois (contemporains), c'est vous et moi. Vous, entre le 45^e parallèle et le 50^e ; moi, au-delà. Je crois vous avoir déjà dit cela.

7. Céline disait : « Ce que j'écris rendra insignifiants tous mes prédécesseurs. » Je cite de mémoire (et non pas *verbatim*, en irlandais), mais je suis sûr de l'idée. Et je connais quelqu'un qui connaît la citation par coeur. Je peux vous la faire faxer, si vous me poussez au boutte. De toute façon, Céline avait raison. De tous les romans que j'ai lus, je n'en retiens que trois : *Voyage au bout de la nuit* ; *Journal d'un curé de campagne* ; *L'Homme sans qualités*. Et dans cet ordre. J'ajouterais *La Femme pauvre* et *Poil de Carotte*. Terminé ! Je ne négocie plus.

8. Vous me reprochez mon : « ... si l'on est logé, nourri, éclairé, protégé », etc. je maintiens que, quand on a les moyens d'écrire, à moins d'être Job, on parasite l'organisation sociale. On est bel et bien « éclairé, nourri, transporté », etc., par l'organisation sociale. On est un « intellectuel ». Le mot a à peine cent ans d'existence en français (cf. *Le Littré*). Ceci encore : videz toutes les prisons fédérales ou provinciales situées au Québec, et vous ne pouvez plus sortir dans votre prud'hommerie.

9. *Quid* : un« intellectuel » ? Suis-je, êtes-vous, est-il un intellectuel, sommes-nous, etc. ? Je viens de lire, sous la plume (métaphore épuisée) de Jean Larose, que « les intellectuels ne se mêlent pas du débat politique actuel. Ils ont en commun leur antinationalisme ».

Jean Larose arrive tout juste de deux années « sabbatiques » en France. Aux frais de qui ? Pourquoi ne suis-je pas lesbienne, ou ne suis-je pas été (sic) profes-

seur d'université ? J'ai beau être environ un frère, je ne suis même pas homo. Mais vous, quelle sorte d'intellectuel êtes-vous ? De quel bar ?

10. Valéry : « Intellectuels : ceux qui donnent des valeurs à ce qui n'en a point. »

11. Je ne « desmaures » pas à Saint-Augustin-des-Arabes. je demeure dans la municipalité voisine de celle qui fut celle de Saint-Denys Garneau et d'Anne Hébert. Cette dernière nous illumine régulièrement *from* Paris, comme Marie-Claire Blais *from* New York. On aime. On célèbre. Vive le Québec libre de l'hiver. Comme dit mon frère, en fait d'été, on a le 15 juillet, à midi. Les bonnes années. Soit dit en passant, j'aime davantage l'hiver que l'été. À mon âge, on doit se coucher de bonne heure, si l'on doit se lever à la même heure. « Venez de bonne heure (disait Baudelaire), vous ferez le mien. » En hiver, on peut se coucher à 17h (mettons 18h), sans blasphémer le soleil. Mais l'été, c'est insultant...

12. Saviez-vous que les Anglais (j'ai pas dit les Irlandais : ils vomissaient dans le Fleuve) ont payé, rétroactivement, la pension « parlementaire » de Papineau durant les années où il s'était poussé aux États-Unis, après on sait quoi. C'est ben dommage qu'il ait perdu. On serait si bien, si tellement plus libres avec Parizeau et son astuce. Je dis ça pour faire tremper l'hameçon.

À partir de tout de suite, je ne « numérote » plus mes paragraphes, par superstition, comme au Reine Élisabeth, où il n'y a pas d'« étage 13 ». On monte (ou on descend) du 12 au 14, ou du 14 au 12, saoul, pas saoul. Je viens de vérifier l'orthographe du mot.

12-A. Vous me faites perdre pas mal de temps. je veux dire quand on écrit au deuxième meilleur écrivain du Québec, on se force.

12-B. C'est pas vrai. Écrire, c'est toujours forçant. Soyez tout à fait sur que je mets autant de soin, même si moins de mots, à écrire à n'importe qui. Personne n'est « n'importe qui ».

12-C. Au demeurant, écrire à un « écrivain », c'est-à-dire à un être attentif, c'est comme parler à un malade. Quand on est civilisé, on dit pas à un malade qu'il « en a pour six mois ». Mêmement, on dit pas à un écrivain qu'il mélange *item* et

idem. Je trouve, cependant, que vous virgulez pas beaucoup. Mais, disant cela, je re-pionne.

12-D. Écrire « à l'ordinateur », c'est risqué. Risquer quoi ? La facilité. Pour l'heure, je ne m'explique pas là-dessus. D'autres l'ont fait. Si vous voulez des références, je « ferai le nécessaire », comme m'a dit, jadis, un professeur de l'université Laval, qui pouvait me « caler », qui aurait eu raison de le faire, mais qui a eu pitié de moi.

12-E. Gustave Thibon termine son dernier livre par le chapitre intitulé « À Dieu ». Thibon a maintenant 93 ans. Jünger aura 100 ans (100 ans), le 29 mars prochain. Les deux sont aussi lucides que vous et moi, dans l'hypothèse que je le suis. Ils ne disent pas n'importe quoi. Ils n'ont jamais dit n'importe quoi.

12-E Vous n'avez aucunement répondu à ma question. « Comment fonctionnez-vous ? » Vous vous en êtes tiré, comme Parizeau s'en tire avec Lisette. Vous avez répondu : « J'écris parce que les autres écrivent mal. » Vous n'étiez pas obligé de répondre. Vous n'êtes pas un « élu ». Aussi bien, je ne vous écris pas comme on écrit à son député. Ou au « courrier de Solanges », qui est d'ailleurs un très beau prénom. Ô, mon seul ange ! Ou au Premier ministre, comme je m'apprête à faire.

Je vous écris comme on « jette une bouteille à la mer », pour utiliser une métaphore jamais utilisée jusqu'à ce jour, à ma connaissance. Brèfle, comme dit Béru, je vous fais perdre votre temps, lequel est la substance de nos vies.

12-F-A. Ne vous culpabilisez cependant pas plus que le besoin : j'en perds en masse, du temps, tout fin seul. Je suis pourtant en novembre, selon la durée statistique de ma vie. Quand je suis venu au monde, j'avais plus ou moins 55 ans « d'espérance de vie », comme on dit maintenant. Malgré six ans de tuberculose, et autres errances, j'ai 68 ans. Selon les calculs que je viens de parler de, (j'aurais) encore une huitaine d'années à vivre. Sans fumer, sans boire, sans rien. On verra.

Céline a viré de bord le « roman français », en un seul coup. Il est mort, proscrit, en 1961. Avec trois chandails sur le dos, une couple de chats, une femme aux longues cuisses lisses, et une amertume infime. Il abhorrait l'alcool et le tabac. On n'était pas faits pour vivre ensemble, lui et moi ! Sont tous pareils, les « fascistes », les bonnes femmes et les péquistes. Ils commencent par aimer la race pure, les chemises propres, les bobettes et la cravate qui vont avec. Et ils finissent par

les cheminées dont on « célèbre » le cinquantième anniversaire, non pas de leur existence, mais de leur « libération », par les soldats soviétiques. Les seuls êtres que j'admire, sur cette planète, ce sont les saints ou les soldats. Je suis trop vieux pour « m'enrôler dans l'armée ». je n'ai aucune excuse de n'être point un saint : « la seule tristesse », comme disait Léon Bloy.

Céline était une belle charogne. Une charogne pas mal plus noble que « celles » qui négocient leur prime de séparation, ces mois-ci. Céline, il a payé environ le prix de sa « charognerie », qui n'en était pas du tout. C'était simplement de la lucidité maladroite. Maladroite, je veux dire comme un projecteur qui se braque sur un détail : une jambe cassée, une « mère » hystérique. Il a *tout* vu, avant tout le monde.

12-F-B. je parle de Céline. je pourrais parler de Jésus. Il est mort à 33, 37 ans, sans avoir écrit un seul mot, sauf sur le sable, juste pour écœurer les pharisiens, à propos de la femme adultère. Il griffonnait. Ayant griffonné, il a demandé à un Irlandais : « Qui c'est qui tire le premier ? » Un Irlandais connaît la suite. Sinon lui, son père. Et si ni l'un ni l'autre ne sait, qu'est-ce que ça peut faire ? Je suis celui qui ne s'inquiète pas de l'avenir de la « religion ». Le futur est vieux ; il n'y a aucun avenir dans la « religion », pour la raison que Jésus s'est incarné sur notre planète, et qu'il n'a « fondé » aucune religion. S'est-il « promené » ailleurs, je n'en sais rien. De plus grosses têtes que la mienne se sont interrogées à ce sujet. J'ai mon idée là-dessus. Elle me suffit.

Rien n'est perdu. Rien n'est même commencé. Cf. mon no 1, cher notaire du « doyen des fleuves ». Ça, c'est trouvé. J'ai donné votre livre en cadeau à une riveraine du Fleuve, qui m'a remercié en disant que je lui révélais un auteur (Jean O'Neil) et en me donnant une magnifique photo du Fleuve pris dans les glaces, prise par elle-même.

Je me dis, pour me combattre, que les clartés de l'intelligence sont sans rapport avec la rectitude du cœur. Or, seul compte le cœur. On compte les chiffres, mais les chiffres ne nous comptent pas.

En attendant, en attendant quoi ? Il ne reste guère que la bêtise. Rares sont ceux qui osent la méchanceté. Reste la bêtise « au front de taureau », comme disait Homère ou Lautréamont ou Bloy. Ou JE. J'ai des preuves ! J'en suis une.

Je vous écris, par-ci, par-là (ça prend le trait d'union, je viens de vérifier) ; vous me répondez de même. Mais soyez bien sûr d'une chose, je tiens à le dire : je n'attends rien. Aimer, c'est rendre libre. Attendre, c'est être esclave. Ne rien attendre, c'est s'être rendu libre. Je n'attends rien. J'espère tout.

Le 22 septembre 1995

Jean O'Neil

Montréal

M. Lécivain

Pourquoi pas M. Lécivain ? Il y a bien des M. Létourneau et une dame qui s'appelle Lafantaisie. Tel quel dans l'annuaire téléphonique de Québec.

Je voulais vous écrire le 3 ou le 4 juin dernier, après vous avoir rencontré au Salon du livre de Québec. Le curieux de l'affaire, c'est que ladite rencontre s'est produite à peu près comme vous l'aviez imaginé (imaginé, pas de faute en l'occurrence) à tout hasard. Elle s'est produite par hasard, justement. Je ne vous cherchais pas ; passant devant votre cage à signatures, je ne vous ai pas vu ; c'est l'amie qui m'accompagnait qui m'a signalé votre présence. Il manquait seulement la crème glacée. De toute façon, « tout ce que le hasard condamne ou défait n'était pas nécessaire » (*Les Hirondelles* ^{*}).

Durant l'été, à cause des problèmes de logistique dont je vous ai déjà parlé, je n'ai pu attraper que trois ou quatre de vos chroniques. Dans l'une, vous parliez des fanons de baleine dont on se sert (servait) pour faire des baguettes d'huissier. Vous semblez ignorer que l'on se servait aussi des pénis de baleine pour fabriquer des badines d'officiers anglais. Dans une autre chronique, vous avez employé le mot *incontournable*. je ne retrouve plus la coupure. Autrement, je vous indiquerais la date.

Je viens de recevoir, sur vos ordres, *Les Hirondelles*. Que faites-vous donc manger à votre éditeur pour que non seulement il vous édite, mais qu'il vous ré-édite, à 22 ans de distance ? Et vous avez la modestie à crochet d'écrire que vous

^{*} Jean O'Neil, HMH, 1973 ; Libre Expression, Montréal, 1995.

ne comprenez pas pourquoi. Lisez l'avant-propos de Céline pour la réédition de son *Voyage au bout de la nuit*. Ça commence par : « Ah ! on remet le "Voyage" en route. [...] Si j'étais pas tellement contraint, obligé pour gagner ma vie, je vous le dis tout de suite, je supprimerais tout. Je laisserais pas passer plus une ligne. »

Quand j'entre dans un de vos livres, je m'en réchappe pas fût-ce en plein milieu de l'après-midi, et alors que j'ai autre chose à faire, je commence à lire ; je tique sur ceci et cela (par exemple : *découpure*, au lieu de *coupure* (p. 17), par envie et par pionnerie ; je relève des extravagances (par exemple, le petit monsieur de la page 49, qui prend un taxi boulevard De Maisonneuve pour se rendre à la station Henri-Bourassa, pour aller manger un hot-dog). Puis je me demande si le mot puits (p. 59) prend un accent circonflexe et si l'auteur bloque *incontournablement* sur certains mots, comme moi. Trafic (un *f* deux *f* et *puits* en sont deux.

Vos livres sont composés de chapitres (ou de numéros) de deux ou trois pages chacun. Or, je n'ai jamais compris pourquoi, tant qu'à paginer, les éditeurs ne paginent pas les pages intercalaires et celles d'un début de chapitre. C'est le diable, après, pour indiquer une référence. Page 63 est un cas.

Page 85 : FAIRE FAIM FAIRE. Valéry : « L'idée de Faire est la première et la plus humaine. Expliquer, ce n'est jamais que décrire une manière de Faire : ce n'est que refaire par la pensée. » (Les capitales sont de lui.)

À l'heure qu'il est j'en suis à la page (non paginée) 87. Je n'ai pas encore « vu » les hirondelles. Parlant d'hirondelles, l'été 94, j'ai observé un couple tout l'été, plus précisément du 2 mai au 16 juillet. J'avais placé une cabane sur la galerie, à un mètre et demi de ma chaise de travail. Cet été, j'ai manqué mon coup. Les hirondelles ont perdu leur guerre contre les moineaux. Pendant plusieurs jours, je me levais aux dix minutes pour frapper dans la vitre et chasser les moineaux. Puis je me suis dit que c'était du racisme : les moineaux aussi ont droit à une cabane de frère. Et puis, les moineaux passent l'hiver avec nous.

En février dernier, j'avais commencé de vous écrire une longue lettre. J'étais peut-être un peu chaud. Je ne l'ai pas expédiée. Je la relis aujourd'hui et j'y trouve

rétroactivement quelques échos à vos *Hirondelles* (p. 10, non paginée, à p. 87, non paginée). Je me décide à vous envoyer ma lettre du 2 février.

Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

P-S. - Votre portrait, en quatrième de couverture, comme je pense que disent les éditeurs, est excellent. Alain disait à peu près ceci : un bon portrait est une prophétie. Je ne mets pas de guillemets, parce que je cite de mémoire et que je jasse peut-être sa pensée.

Le 27 septembre 1995

Jean O'Neil

Montréal

Les Hirondelles (suite)

Quelques remarques en vrac

- Excellent, le maquignonage avec le bûcheron (chapitre 18) et l'intercalation de la lettre d'Irène. Les chapitres 19 et 20 m'ont rappelé les funérailles de mon frère Lucien, en juillet 91. Si l'on soustrait les porteurs, nous étions quatre : mon frère, l'amie de Lucien, sa logeuse et moi-même. je ne compte pas le célébrant, il était d'office. je ne compte pas la dépouille, comme on dit si bien. Lucien était ailleurs, ou avec nous, mais dans un autre état de la matière. Car la matière se présente sous plus d'états que les trois états classiques du manuel de physique du chanoine Perras : liquide, solide ou gazeux. Pour ne rien dire de l'état second bien connu des ivrognes.

- Page 99 (paginée) : « Je ne sors jamais de moi-même. » Un écrivain court, entretient ce risque, surtout s'il pratique la « littérature » intimiste, comme j'en connais au moins un.

- Page 100 : « Ne s'étant pas embarrassés du pourquoi, ils avaient réussi à percer le comment. » C'est toute la démarche de la science. Pourtant, Aristote se posait la question de savoir pourquoi les chiens couraient de biais. Mais ce *pourquoi* était un *comment* déguisé, puisque la réponse (qu'Aristote n'a jamais trouvée, et que l'on ne connaît peut-être pas encore) commence nécessairement par un *parce que*, tandis que la réponse à un pourquoi commence par un pour. « Pourquoi Dieu vous a-t-il créé ? » (Petit *Catéchisme*, p. 4). Là-dessus, Pascal : « Ce que les hommes, par leurs plus grandes lumières, avaient pu connaître, cette religion l'enseignait à ses enfants. » C'était un peu avant la découverte de l'ADN. Comment

l'ADN conduit-il un adolescent français à tuer 14 personnes, ou un Marc Lépine, 14 femmes bien ciblées ? On trouvera peut-être la réponse un jour, après quoi il restera : mais pourquoi l'ADN ? « Il ne suffit pas de dire qu'un marteau sert à fabriquer des marteaux » (Chesterton). Le pourquoi d'un marteau, c'est peut-être la fabrication des meubles.

Tentative de lecture :

J'ai lu d'une traite les 86 premières pages, et en deux séances, le reste. je n'ai pas décroché, mais je comprenais de moins en moins. D'abord, je n'ai pas rencontré les hirondelles annoncées dans le titre, à moins que l'épigraphe de la page 9 (non paginée) tienne lieu de clé, auquel cas ma serrure fait défaut. « Voici un livre illisible », dites-vous en quatrième de couverture. Coquetterie d'auteur ou défi ?

De plus, j'étais incapable de ne pas me demander, tout au long de ma lecture : « Ce qu'il raconte, est-ce que ça lui est arrivé ? Tous ces voyages, le bateau, les séjours à l'Anse-au-Pet, les sauteries. Et puis, où prenait-il son argent, le monsieur ? » Le détour par la CIP n'explique pas tout. On part pas à deux pour Los Angeles ou Amsterdam comme ça. À moins que le monsieur fût un gigolo, ce que rien ne laisse supposer. Et toujours pas d'hirondelles.

Tout « cela » se passe entre 1966-1967 et janvier 1972, forcément. C'est écrit, page 167. Non pas tout « cela », puisque, page 29 (non paginée), le monsieur parle de son enfance : « Alors, il vécut son enfance, souple et docile. » Page 33 (non paginée), le monsieur est à Montréal. Il a donc 20-25 ans. Si mes supputations sont valides, le monsieur serait présentement une manière de quinqu. Pour faire des recoupements, faudrait retourner à *Jeremiah*. Je l'ai prêté, et je ne sais plus à qui. Ça fait mille fois que je me dis que je ne prêterai plus de volumes, mais je me dompte pas.

À l'occasion d'une petite vieille morte ou évanouie sur le trottoir, il découvre la précarité de l'existence et son côté dérisoire. Il en reste marqué. Il ne peut plus prendre grand-chose au sérieux. Sauf écrire. Mais ça, Job lui-même sur son fumier et son tesson à gales en souhaitait la possibilité.

Je me souviens, moi aussi, d'un ouvrier qui était tombé d'un échafaudage au cours de travaux de réfection de l'église Saint-Patrick, à Québec. Je travaillais au ministère de l'Éducation. Je revois l'ouvrier étendu sur le trottoir, sa casquette à deux pas de sa tête. Je travaillais à sauver l'Éducation au Québec, à l'époque. Avec les merveilleux résultats que l'on connaît et que le ministre Garon étatsérialise.

Et puis, je me demande toujours comment vous fonctionnez. Où prenez-vous toutes vos inventions ? Quelle est la part « autobiographique » ? Quelle est la part de reconstruction et de télescopage de souvenirs ? Et pourquoi la petite fille de Senneterre fout le monsieur à la porte, page 164 ?

Enfin, où sont les hirondelles ? Et pour commencer pourquoi les hirondelles ? Ces hirondelles que tout le monde trouve si fines, si gracieuses, si tout. Elles sont pourtant aussi terribles, cruelles et impitoyables que la Bien-Aimée du *Cantique des cantiques* : *Pluchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata*. Imaginez les hirondelles juste cent fois plus grosses : vous n'oseriez plus sortir sur la galerie.

Tout benoîtement,

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 29 septembre 1995

M. Jean-Paul Desbiens

etc.

Je n'ai pas le temps de vous écrire parce que je suis pris avec une conférence de fou.

Mais j'ai pris le temps de vous lire.

Souffrez que je vous aime beaucoup.

Et j'espère que mes livres compteront toujours des fautes qui vous permettent de m'écrire pour les relever, si c'est la condition de notre correspondance.

Vous avez évidemment raison quand vous parlez des deux seuls écrivains québécois sauf que, comme disait je-sais-pas-qui, je m'interroge parfois à votre sujet. (S.v.p. remarquer que je ne me questionne pas.)

Je pense souvent à vous. J'y ai même pensé en survolant l'autre Saint-Augustin, celui de la Basse-Côte-Nord, où vous aviez un collègue qui, lui-même, avait un matou à la patte coupée. Si j'avais eu son nom, je lui aurais téléphoné de Blanc-Sablon et j'aurais essayé d'aller le voir. Pour entendre parler du Mexique là-haut. Pour voir son chat et pour parler de vous.

Puisque vous insistez, apprenez que je fonctionne de la façon la plus simple du monde. JE SUIS PAUVRE ET JE FONCTIONNE COMME TEL.

Détails à venir.

Je vous envoie copie de ma lettre de la Chandeleur, écrite en février 1960 au sortir de la basilique de Québec, où j'avais relu le *Corona benignitalis anni Dei* de Claudel. Ça paraît pas pantoute !

Amitiés tout de suite.

Jean O'Neil

Le jour de la Purification, l'Église ne sait qu'admirer, tant elle est prise par les événements.

La Présentation et la Purification sont deux choses, et en plus, ce vieillard qui crie son ravissement.

L'Église admire la flamme et le cierge.

Elle adore Jésus et révère la Vierge.

Jésus est la lumière du monde et l'étoile incandescente qui attira les Mages.

Marie, toute pure, donna Jésus, et par là, du cierge elle est l'image.

Ce mystère est grand, du sauveur donné aux hommes, à qui il a fallu d'abord donner la femme.

L'Église se partage entre l'adoration et la vénération, entre le cierge et la flamme.

Les parties de la messe remercient le Père qui nous envoya le Fils,

Mais tandis qu'à l'offertoire le prêtre offre le pain qui sera changé au Christ,

La petite Maîtrise ne se retient plus au jubé,

Elle entonne ce cantique à la gloire de la Vierge de Judée.

« Tu es apparue comme l'Aurore éclatante,

Tu apportes la joie du salut,

C'est par toi qu'est né le Seigneur Dieu,

Le soleil de justice,

Ô éclatante porte de lumière.

Viens, arrive du Liban

Arrive du Liban, viens

Qu'on te couronne. »

Ô Marie, vous êtes le cierge qui fut digne de porter la flamme

Et je ne puis, aujourd'hui, adorer votre fils sans vous regarder dans mon âme.

*C'est en remerciant le Père et c'est en adorant le Fils
Que je vous aperçois, Ò Fulgida Porta Lucis.
Si je bénis mon Seigneur de m'avoir apporté la lumière
À moi et aussi, bien sur, à tous mes frères,
Je bénis aussi mon Seigneur qui vous a faite sa mère
Et qui vous portait déjà depuis les débuts de l'ère.*

*« Vous êtes un jardin privé, une source sacrée,
Mère de Dieu et paradis de grâce.
La pluie est venue, elle a cessé,
L'hiver est passé,
C'est alors que vinrent les fleurs. »*

*Je ne suis pas théologien, ô Marie
Je ne suis pas cet homme qui se bat et qui supplie
Je ne l'affirme pas, je vous le demande :
Êtes-vous celle qui fit fleurir toutes les grâces dans tous les cœurs ? Êtes-
vous, mère de toutes les joies, petites et grandes,
Parce que vous êtes mère de Jésus
Et qu'il est pour nous notre salut ?
Je suis seul dans mon banc. La flamme de mon cierge m'éclaire autant que
le voisin,
Mais c'est le cierge que je tiens et qui est chaud dans ma main.
Je me brûlerais à la flamme si je ne la tenais pas par le cierge.
Merci Seigneur, qui avez cru bon, pour que je reçoive, de me donner
d'abord la Vierge.*

Montréal, le 5 novembre 1995

M. Jean-Paul Desbiens

Où qu'il se trouve

Que faire lorsqu'on se retrouve en pleine détresse, sinon écrire à son frère ?

Mon frère !

Je me sens très honoré des écritures qui me sont personnellement adressées par votre digne personne mais les commentaires y sont si abondants que je me perds un peu dans l'organisation de la réplique.

D'abord, il n'y a pas d'hirondelles. C'est-tu-assez-clair ?

Et le monsieur voyageait beaucoup dans les nuages que sont les livres, car il en a lu quelques-uns. Il a voyagé un peu, aussi, mais pas autant que « il ».

Le monsieur est effectivement une manière de quinquas en fin de parcours et très heureux de l'être. Quant à l'autobiographique, la part est totale car je vis tout ce que J'écris, à défaut d'écrire tout ce que je vis.

Et la petite fille de Senneterre fout le monsieur à la porte à la page 164 parce qu'il eût été trop tôt à la page 163, et trop tard à la page 165.

Ce que je fais manger à mon éditeur est ce qu'il me ressort, un mot de cinq lettres qu'on ne dit pas à un frère.

Vous m'appellez M. L'écrivain en invoquant le précédent de Mme Lafantaisie mais, quand je travaillais chez vous, à Chicoutimi-les-toasts, en 1959, tout le monde se passait l'annuaire du téléphone pour vérifier qu'il y avait bien une dame Alsin Boucher.

Céline avait bien raison et j'ai hâte d'aller le rejoindre.

Mon éditeur a accepté le manuscrit de *Ladicte coste du nort*, qui devrait paraître au cours de l'hiver, et je me suis fait fort d'ajouter qu'une source bien informée

m'avait indiqué à quoi servaient les pénis de baleine dans l'armée britannique. Sauf qu'il ne s'agit pas des pénis mais des os péniens. Nuance !

Je suis écœuré de me faire écœurer avec « découpure » au lieu de « coupure » et je sais cela depuis des siècles, mais je n'ai pas plus de plaisir à relire ces manuscrits qu'à mâcher les bobettes de mes 15 ans.

Le petit monsieur de la page 49 qui prend un taxi pour aller manger un hot-dog à la station Henri-Bourassa était écœuré lui aussi et il savait qu'il allait rencontrer une personne aimable. Dans cette ville, ce n'est pas promis partout.

Le mot « incontournable » se trouve dans mon *Larousse* et dans mon *Robert*. Probablement que je devrais m'en tenir à Léandre Bûcheron.

Vous seriez bien bon d'excuser une faiblesse de ma part. je n'ai pas passé à travers votre article dans *La Presse* aux derniers jours du référendum. Encore là, J'étais écœuré, mais pas de vous.

Je suis plutôt marabout et cela paraît, n'est-ce pas ? Je n'arrive pas à comprendre les immenses pertes de temps et d'argent de mon pays qui s'entête à ne rien faire et qui investit toutes ses énergies dans ce trou noir. J'ai entamé mercredi dernier une série de rencontres dans des bibliothèques municipales. J'ai horreur de ça, mais les gens sont merveilleux et qui suis-je pour snober les gens qui me font le privilège de me lire ? On m'a évidemment demandé ce que je pensais du résultat et j'ai tout bonnement répondu que je le connaissais d'avance, que tout le monde perdait dans cette immense niaiserie inutile, qu'un pays, loin d'être une idéologie et des discours, c'était tout bonnement des hommes et des femmes qui s'aimaient et qui travaillaient sur un territoire donné. Mais je suppose qu'on ne se débarrasse pas plus des Papineau, des Groulx, des Bourgault, des Lévesque, des Landry et des Parizeau qu'on ne se débarrasse du sida.

Non, je ne virgule pas beaucoup et j'ai la coquetterie des phrases très longues où le monde fait sa propre ponctuation à mesure qu'il avance avec moi, pas derrière, avec, en partageant le même souffle.

Voici le moment de l'année où je voudrais me coucher en dessous de mon lit et dormir pendant six mois comme un ours. J'ai beaucoup sprinté depuis le printemps. J'ai bien des compliments mais peu de sous et j'en souffre mais cela fait un peu partie de ma coquetterie, sans doute.

François d'Assise pleurait sur les routes d'Ombrie « parce que l'amour n'est pas aimé ». Augustin disait : « *Ama et fac quod vis.* » Les Beatles nous ont chanté « *All you need is love.* » Il semble toutefois que ce soit une science plus inaccessible que l'aérospatiale.

Cher ami, je vous dis bonsoir et je vous remercie de votre amitié qui m'est précieuse.

Jean O'Neil

Montréal, le 19 décembre 1995

M. Jean-Paul Desbiens

5050, rue Clément-Lockquell

Saint-Augustin-des-hydravions

Red Cap (pour la bière), etc.

« Je subis une "baisse d'empérage", comme il m'arrive assez souvent. Je me sens vaguement coupable de ne faire pratiquement rien. »

Moi aussi, figurez-vous, bien que, chez moi, ce serait plutôt une baisse d'« ampérage » si l'un ou l'autre mot était au dictionnaire. Ouste pour vous montrer que moi aussi je suis capable de « renoter ».)

Donc, j'ai la poche à terre, pour parler comme ma sainte mère. J'ai un manuscrit à remettre pour février et je n'arrive plus à écrire deux mots de suite. « Écoeurite » aiguë, disent mes urines.

Mais, il y a toujours un « mais » j'ai reçu ce matin Les *Cahiers de Cap-Rouge* et « comme on ne met jamais "long" à lire son nom quelque part », je l'ai ouvert nonchalamment, ici et là, pour finir par le lire d'un couvert à l'autre, en sachant bien que « couvert » est pas le bon mot, mais dont au sujet duquel je m'autorise à l'utilisation de, rapport à mon « amperage » qui décline quant à l'« emplitude ».

J'aime bien ce grand garçon qui parle tout seul en marchant. J'aime bien la façon dont vous n'aimiez pas trop le frère Rosaire et j'ai adoré votre testament, surtout la citation du livre des proverbes. Moi qui ne bois plus, excepté quand je me soûle, je ne détesterais pas une lampée de calvados en faisant mes valises, sauf que je suis devenu un peu comme Céline que vous citez et rewritez. Mais je suis plus poigné que Céline. J'abhorre, oui. Mais j'adore aussi. Faudrait pas que je m'organise un référendum !

Je tiens à vous dire que mon testament est pas mal plus rigoureux que le votre et je vous l'enverrais dret-là si je ne devais y apporter d'importantes retouches. je vous le promets pour bientôt.

Vos propos référendaires sont des propos référendaires et vous devinez que ça m'étire la « craque » plus que besoin n'est. Quelle merde ! Je vous trouve bien délicat à l'endroit de Sa Rondelette Majesté Jacques Dernier et de sa marquise de Pompavide. Je les traduirais en haute cour et je les condamnerais tout simplement à quarante jours de jeûne au désert. Et je m'explique mal votre penchant pour le oui. Ce n'est pas parce que Jean Chrétien n'a qu'une seule bougie que le Canada est un mauvais concept.

De toute façon, je m'en sacre et j'attends seulement que l'ange de la lotto se penche sur mon front pour aller finir mes jours dans le plus beau coin du Canada, là où Champlain a eu le plus de fun et là où les jésuites - des connaisseurs - sont allés s'installer en tout premier lieu, dans les plus belles terres et dans le meilleur climat qui soit, à Midland, en Ontario, qui fut un jour Sainte-Marie-aux-Hurons.

Mais pour revenir à vous, je ne m'étonne pas que les éditeurs refusent votre journal. Il n'y a plus que des imbéciles comme moi pour lire cela et pour y trouver quelque intérêt. Vos propos sont à l'extrême marge des marginaux. Quel poids croyez-vous avoir à côté des jumelles Dionne ou contre les princes charmants, dans un marché de 100 000 lecteurs max et dans un marché de 000 000 lecteur les soirs où la télé donne *La Ptite vie*, ce flambeau de notre culture qu'il faut préserver à tout prix contre les 'sties d'Anglais !

Vous voyez que je suis en train de vous construire tout un joyeux Noël et pourtant, je vous dois une fière chandelle car mon « hamper rage » était tellement bas que cette journée a été totalement perdue, alors que j'ai plutôt l'impression - l'illusion ? - d'avoir passé quelques bonnes heures avec un ami.

Et la meilleure de toutes les meilleures, laissez-moi vous en féliciter avec jalousie, car cela fait une éternité que je veux l'écrire et, ou bien j'étais distrait, ou bien je ne savais où la placer, mais ça fait une éternité que je veux crier au monde entier :

- Les feuilles mortes ne se ramassent pas à la pelle, bande de cons ! Espèces de moutons de Prévert ! Lui, il n'en a sans doute jamais ramassé une seule pour

écrire cette chanson que vous reprenez chaque automne en mettant votre cœur en bandoulière.

- Écoute, Ti-cul, ça, la souveraineté, le Big Mac et Patrick Roy, c'est la vie et malheur à qui prétend le contraire. C'est pas vrai que l'empereur est tout nu. Sa robe est tout simplement trop belle pour être vue. Et toi, mon tabarnak, si tu prétends le contraire, on te les coupe à frette !

- Non, non, j'ai rien dit ! Vous avez bien raison. Les feuilles mortes se ramassent à la pelle, la parole est d'argent et le silence est d'or. Scusez, là, j'm'en vas compter mon or !

Voilà ! C'était une journée dans la vie de Jean-René-Couillard-Joseph. Il y en aura d'autres...

20 décembre

Celle-ci, par exemple, qui me trouve tout fringant à 4 h et qui me donne le goût de vous dire encore que...

1. Il y a une différence fondamentale entre nous et j'y vois plus de complémentarité que de contradiction : vous êtes un penseur et un moraliste. Je suis un observateur et un conteur.

2. J'ai découvert ça à travers vos citations de Chesterton. J'ai lu et relu Chesterton, mais rien de ce que vous avez lu et je ne lirai rien de ce que vous avez lu. J'ai lu *The Amazing Adventures of Father Brown, ten brilliant stories of crime*. J'ai lu et je relis une fois par année. C'est une merveille où l'intelligence pète les pages comme un char de briques. Je vous l'enverrais bien mais vous le passeriez à un autre et je ne le reverrais jamais plus.

Je ne prête pas mes bobettes, non plus.

3. Le fardeau de l'éducation, du nationalisme, vous devriez peut-être le passer à un petit jeune en qui vous avez confiance et consacrer un peu de temps à une œuvre essentielle que vous seul Pouvez accomplir : raconter la vie des frères.

Vous et les vôtres subissez, depuis la révolution pissette, la curée de tous les chacals et de toutes les hyènes de la jungle. Moi, je crois à votre grandeur.

J'en ai vu quelques-uns, des frères. Je vous ai vu. Je viens de voir Rosaire. J'aimerais lire la vie des frères, lire leur métier d'homme, sans trop trop insister sur leur vie spirituelle, sans insister plus qu'ils n'insistaient eux-mêmes, mettons. Lors de mon très bref passage à Saint-Benoît-du-Lac, j'ai connu le frère qui réparait les moteurs, celui qui soignait les cochons, celui qui faisait monter le taureau sur les vaches, celui qui faisait les conserves, le cidre et le vin, celui qui arrosait les vergers, celui qui dessinait les cartes de Noël, celui qui tenait la buanderie. Ce dernier, tiens, était un ancien tenancier de taverne à Montréal, et quand il a fait ses vœux solennels, ses confrères lui ont offert une grosse Labatt 50. Il était chauffeur, aussi, et quand il amenait un bon père à Montréal pour quelque pieuse obligation, il l'amenait, de force, manger un steak à la taverne Magnan.

Et je les ai vus prier, chanter, faire des processions... Parlez-nous donc des frères, les humbles et les vrais.

Là c'est tout, mon déjeuner est prêt. Et je vous quitte sur votre testament avec une parole que je répète sans cesse à mes enfants, à mes proches, à mes amis : j'ai pas hâte de mourir mais j'ai mauditement hâte d'être mort. *Rorate caeli de super.*

Atque in perpetuum frater, ave atque vale.

Jean O'Neil

P.S. : 5050, Clément-Lockquell, c'est très référendaire comme adresse !

Joyeux Noël

*Noël revient encore
Nous y sommes toujours
Dans le même décor
Avec le même amour
La joie s'est-elle usée
Comme le cœur lui-même
Ou s'est-elle cachée
Au ventre du poème
Noël est revenu
Il frappe à notre porte
Avec un enfant nu
Qui rit de telle sorte
Que nous rions aussi
D'avoir désespéré
Que nous sommes surpris
De soudain espérer
Même si le soleil
Ne veut plus se lever
Sur les jours ou pareil
Nous devons avancer
Dans la neige et le vent
Où sourit cet enfant
Il s'appelle Thomas
Ou il s'appelle Charles
On ne le comprend pas
Toujours quand il nous parle
Mais il nous tend les bras
Et nous faisons de même*

*Car il porte avec soi
L'espérance suprême
Cet enfant qui par chance
Nous redit notre enfance*

Bonjour vous !

Ah ! si déminer les mots pouvait débiter les sots ! Je n'ai pas tout lu ; j'attends que ce soit complet. Mais je me demande bien pourquoi on nous renvoie à mardi plutôt qu'à lundi, m'enfin !

Que Noël vous trouve en joie et que l'année vous soit féconde.

Merci de votre amitié et toute la mienne.

Jean O'Neil

Noël 1995

Le 7 mars 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cher ami,

Saint Thomas d'Aquin n'est pas le seul assis dans la sagesse aujourd'hui.

M'en voudrez-vous de vous souhaiter un joyeux 69 ?

Blague facile, sans doute, mais, au-delà, il y a l'estime et l'amitié.

Bon anniversaire.

Jean O'Neil

Le 7 mars 1996

Jean O'Neil

Poste chantante

Morial

Monsieur Jean,

Vous devez savoir que dans mon pays (et sans doute ailleurs), quand on se contente de dire : Monsieur Arthur ou Monsieur Jean, on rend hommage.

Je ne vois pas ce qu'il y a de « facile » dans un joyeux 69. Je mens. J'ai déjà lu ça, en 1948, dans *Selection*, sous le titre : *Vive la France !* C'était l'histoire d'un soldat américain qui apprenait les chiffres en français dans un bordel. Je n'avais pas compris la *joke*. Un ami averti m'a éclairé, bien plus tard.

Je ne rends aucun hommage à votre « boîte vocale », encore qu'elle est chantée et qu'elle parle de mars et des corneilles. *Brevior est vita hominum quam cornicum*. Justement, J'entre dans ma septantième année. Or, selon le Psalmiste « le temps de nos années est de 70 ans, 80 pour les plus vigoureux ». Les potentats de l'âge. *In potentatibus aetatis*. Vérifiez. Psaume 90 (ou 89, selon les versions, verset 10).

Toujours est-il que vous ne m'avez pas fait manquer à mon « devoir d'état » avec vos « Dicts de la coste sud ». N'eussent été « les diaphragmatiques trépidations des coliques de l'échéance » (Bloy), j'aurais fait comme j'ai toujours fait avec vos dicts, j'aurais manqué à mon devoir d'état (retraité).

Pour tout dire, j'ai pas encore lu vos *Dicts*. Et vous, avez-vous lu *L'École, pour quoi faire ?*, de monsieur *JE* ? Fin de la négociation. Mais non pas sans vous signaler la coupure sur les « feuilles mortes » (ci-jointe) et votre entrevue avec Réginald Martel (*La Presse* du 28 janvier de l'année courante et taxée). Étant catholique, je ne peux évidemment pas vous dire tout le bien que je pense de M. Régi-

nald, la raison étant qu'il m'a toujours ignoré. Au demeurant, je viens de relire son entrevue avec vous. C'est pas si mal.

Vous parlez d'un M. Jomphe, dans vos *Dicts*. Or, saviez-vous (mais avec un être de votre genre, faut pas se sortir la tête), saviez-vous, risquerai-je, qu'il n'existe que très peu de « rimes », en français, pour le mot « triomphe » ? Heredia en a trouvé une. Jomphe pourrait être la deuxième ou la troisième. Vous pourriez chanter ça dans votre boîte vocale, au lieu de rire des frères en parlant des corneilles.

Je répète que je n'ai pas encore lu vos *Dicts* de la côte ouest, cependant je vous dis que j'ai connu avant vous le maire de Sept-Iles. C'est un ancien frère des écoles chrétiennes, et il parle japonais, du fait qu'il fut en japonaiseries (emprunt à San-Antonio) pendant sept ans. Si jeune et déjà poney. Celui-là, c'est mon préféré. On peut broder : si jeune et déjà loup. Si jeune et déjà dix. Si jeune et des jarretières. Si jeune et des jasmins. Si jeune et déjà sainte. Si jeune et si boire. Celui-là, il est de ma nièce par alliance. Mon problème, c'est que je ne suis pas (si) jeune, mais des jars. Bof ! Un peu facile.

Je vous reviens quand j'aurai lu les *Dicts*. C'est quand même pas de ma faute si je suis paresseux ! C'est la faute à Ottawa.

P-S. 1, le 9 mars 1996 - Il est 9 h 40. Vu que c'est dimanche, que je reviens de la messe, que mon téléphone est débranché, que je n'ai pas le goût d'entreprendre un travail commandé, je lis *Ladicte coste du nort*. Durant l'été dernier, j'avais lu deux ou trois des textes parus dans *La Presse*. Je ne sais à quel moment vous vous êtes trouvé à l'île Providence, mais je sais que c'est à côté de Tête-à-la-Baleine où se trouve le frère Gilles Côté, dont je vous ai déjà parlé. Le Mexicain qui se rend à son école en motoneige et qui, comme votre Amy, fait pousser plus de fleurs que tous les autres habitants du lieu. Si vous êtes passé entre le 30 juin et le 15 août, il est probable, toutefois, qu'il devait être chez ses confrères, à Montréal. Au demeurant, vous m'avez déjà dit que vous ne l'aviez pas rencontré.

Vous poursuivez « l'inventaire » du pays, comme il est écrit en quatrième de couverture. « Observateur et conteur », comme vous dites vous-même de vous-même. Et fort bien toiletté par votre éditeur. Je pense aux illustrations. Ma préférée étant peut-être la dernière, à cause de la nostalgie que j'en tire, n'ayant jamais eu de bicyclette dans mon enfance, bien que sachant aller à.

Dans votre chapitre sur les « Maudits fous », vous parlez avec éloge de quelques missionnaires. Ça repose des Robes noires de la télévision, du cinéma et de nos millionnaires de la dérision. Dommage que le père Alexis Joveneau soit mort ! Directement de Belgique, trente ans à La Romaine, auteur d'un dictionnaire montagnais. Entretenait un drapeau belge dans un carré de sable.

Quand on emploie « incontournable » et que l'on corrige Mercator dans la même page (162), on mérite la raclée de Mme Lebrun.

P-S. 2 (16h 35) Juste pour vous montrer que je suis été sur la Cote, moi aussi, je vous fais tenir un texte de circonstance.

Jean-Paul Desbiens

Ordre du Mérite nord-côtier *(cérémonie d'investiture, Sept-Iles, 5 juin 1994)*

Je vous propose d'abord une allégorie. Dans un organisme humain, le maintien et le développement du corps exigent, entre autres, un système circulatoire complexe. Ce système comprend les grands vaisseaux artériels et veineux. Il comprend aussi plusieurs kilomètres de vaisseaux capillaires, fins comme des cheveux, comme le mot le suggère.

Si l'on considère le corps social, on peut dire que les grands vaisseaux artériels et veineux, ce sont les institutions sociales : le système politique, le système scolaire, le système juridique, le système hospitalier, etc.

Mais pour être irrigué, entretenu, nettoyé, réparé, le corps social a besoin d'un réseau de vaisseaux capillaires qui rejoignent sa surface et son intimité. Ce réseau de vaisseaux capillaires, ce sont les activités bénévoles de centaines de personnes qui en assurent le service.

La caractéristique principale de l'Ordre du Mérite nord-côtier, c'est de proclamer ceux et celles qui ont maintenu et enrichi leur communauté par leur engagement bénévole et soutenu dans le domaine artistique et culturel, dans le domaine sportif, dans le domaine économique ou dans les services sociaux. De ce fait, les récipiendaires sont des inspirations et des modèles dans leur milieu.

Dans le bulletin de votre Ordre, je lis ceci : « C'est pour développer un plus grand sentiment d'appartenance à la Côte-Nord et dans le but de reconnaître les mérites des personnes qui s'y sont dévouées, de façon particulière, dans le bénévolat, que l'Ordre du Mérite nord-côtier a été fondé. Il honore également, en les recevant membres honoraires, les personnes qui par leur prestige, leurs écrits, leur travail ont, d'une façon exceptionnelle, servi et fait connaître la Côte-Nord. »

Je souligne en passant que les jeunes qui viennent de nous réjouir et de nous éblouir par les pièces musicales qu'ils nous ont offertes exercent, eux aussi, une

forme de bénévolat : il n'est pas difficile d'imaginer les centaines d'heures d'exercice nécessaires pour atteindre ce niveau d'excellence.

Quand j'ai pris connaissance de la liste des personnes qui ont présidé la cérémonie d'investiture de votre Ordre, depuis 1982, je me suis demandé au nom de quoi on m'avait invité cette année. Je voyais très bien pourquoi M. Jean-Pierre Côté, alors lieutenant-gouverneur, avait été invité, en 1982. Je voyais très bien aussi pourquoi Mgr Roger Ébacher, M. Claude Béland, M. Roger-D. Landry, Mme Claire Sauciez, M. Pierre Grondin, etc., avaient été invités.

Je voyais très bien pourquoi votre invité, en 1989, fut M. Jean-Marc Dion. J'aimerais pouvoir le saluer ce soir en japonais ! Et puisque je mentionne des noms, permettez-moi d'en ajouter deux.

M. Donald Gallienne, qui est très lié à votre région et à votre Ordre. Je le salue particulièrement en ce jour du cinquantième anniversaire du débarquement en Normandie, vu qu'il était alors en service dans l'armée de l'air alliée.

M. David Glasson, qui a été reçu membre de votre Ordre, en 1986. Je ne l'avais jamais rencontré avant ce matin, Mais je connais sa fille, Sylvie, depuis 1972 ou 1973, alors qu'elle était étudiante au campus Notre-Damede-Foy et pensionnaire dans la résidence où j'habitais moi-même, et avec laquelle je suis en relation d'amitié depuis ce temps.

Au bout du compte, si je me trouve ici aujourd'hui, c'est peut-être pour la raison que Mme Jeanmne Pelletier, votre présidente, est originaire d'Alma, et qu'il y a des connivences souterraines entre la Côte-Nord et le Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Avant hier soir, je demandais à une amie : « Donnez-moi une idée que je pourrais rapporter à ceux que je rencontrerai dimanche. » Elle m'a répondu spontanément : « La Côte-Nord, c'est du monde qui ont bâti un pays et qui vivent dans un pays où il n'y a rien d'acquis. »

En effet, si l'on parle de Québec, de Montréal, de Charlevoix, de la Beauce, du Bas-du-Fleuve, on parle de vieux pays (à notre échelle historique). Mais, s'agissant de la Côte-Nord, on parle d'un pays qui a à peine cinquante ans. M. Jean-Paul Harris, un des récipiendaires d'aujourd'hui, et son épouse ont fait partie des vingt premières familles qui se sont installées à Hauterive. Comparé donc à la côte de Beupré, à Charlevoix, à la Beauce, au Lac-Saint-Jean même, votre pays est jeu-

ne, jeune et rude. Et c'est sans doute une des raisons qui expliquent que vous avez, à ce point, le sens de la fête.

Par association d'idées, je vous soumets maintenant une brève réflexion sur la fête. Fêter, c'est rompre avec l'horaire régulier, l'habillement de fonction, le lieu du travail, le menu accoutumé. Mais si la fête n'était que rupture, ce serait un simple party. Fêter, c'est aussi célébrer un travail accompli, une réussite personnelle ou collective : on fête après la corvée des foins, la construction d'une maison, l'obtention d'un diplôme, l'exploit d'un ancêtre. Mais la fête qui ne serait que célébration d'une chose faite ou d'un passé risquerait de n'être que deuil ou nostalgie. Il faut encore que la fête ouvre sur l'avenir.

Il faut bien reconnaître que les religions, la catholique, en particulier, sont (étaient) savantes en matière de fêtes. Ne dit-on pas encore : « les fêtes », pour désigner la période qui va de Noël aux Rois ? Ne disait-on pas : « la Fête-Dieu » ? Il arrive que c'est justement la Fête-Dieu, aujourd'hui. On dit toujours : la fête du Travail, la fête de l'Action de grâce, la fête de Dollard ? (Dans ce cas, on ne sait plus trop comment l'appeler : « fête de la reine Victoria » n'excite pas grand monde. On sait, en tout cas, qu'il s'agit du troisième lundi de mai. De toute façon, c'est écrit dans les conventions collectives.) On a aussi la fête des Mères, celle des Pères, celle du Soldat inconnu.

Les États ont de la misère à maintenir ou à créer des fêtes. La Saint-Jean ne rassemble pas tous les Québécois, le jour du Canada, non plus. C'est que ces fêtes sont nées de la politique, et la politique est diviseuse, par essence : elle laisse toujours du monde de côté.

Aujourd'hui, vous fêtez. Donc, vous avez rompu avec vos horaires habituels, vos lieux de travail, votre menu quotidien. Vous proclamez des services rendus il y a vingt ou trente ans. Vous souhaitez que ceux que vous venez de proclamer continuent d'œuvrer dans leurs milieux respectifs, mais, surtout, qu'ils soient des modèles et des inspireurs de fierté et de fidélité.

Les êtres ont besoin d'être proclamés, et les sociétés ont besoin de proclamer les êtres. Une société humaine, c'est autre chose qu'une fourmilière. Certes, pour un être qui est proclamé dans une circonstance comme celle d'aujourd'hui, des centaines d'autres ne le sont pas ; du moins, ils ne le sont pas d'une façon publique. Au bout du compte, seul l'amour proclame. La pratique du bénévolat de ceux

que vous honorez aujourd'hui constitue la proclamation des êtres. On en a rapporté plusieurs exemples dans les brèves notices que nous avons entendues cet après-midi.

Dans une perspective d'ordre social, le philosophe Alain disait : « Cérémonie fait orthodoxie. » On pourrait dire : cérémonie fait société. Ce n'est pas pour rien qu'un organisme comme le votre s'appelle un Ordre.

Votre Ordre met l'accent sur le bénévolat. Disons qu'il met l'accent sur la connivence dans l'aventure, la confirmation des solidarités naturelles, par opposition aux complicités passagères et artificielles. C'est toute la différence entre une foule, une masse, et un peuple. Cicéron disait : « *Inter bonos, amicitia ; inter malos factio.* » Je traduis : « Entre les bons, l'amitié, entre les méchants, complicité. »

Je termine en disant que j'ai passablement quadrillé le Québec, depuis plus de trente ans. J'ai rarement participé à une cérémonie aussi chaleureuse, aussi riche de sens religieux et culturel. Aussi bien préparée, également. Votre présidente m'a écrit, la première fois, le 26 novembre 1993, la dernière fois, le 26 mai 1994. Sept mois de « suivi », comme on dit dans le langage contemporain. En clair, cela s'appelle s'occuper de son affaire !

Jean-Paul Desbiens

5 juin 1994

TÉLÉCOPIE

Le 16 mars 1996

À M. Jean-Paul Desbiens

Bien cher frère et ami,

Votre emploi du mot « imperturpide » * avait pour moi quelque chose d'incircournable jusqu'à ce que je trouve ces vers de Louis Fourchette dans *La Prébende d'un peuple*, vers qu'il dédiait, vous l'aurez deviné, à José Maria de Heredia :

*Malgré nous engagés dans un débat stupide,
Nous vaincrons, et pour mieux marquer notre triomphe
Ici et là, partout, nous lancerons des conf-
Ettis multicolores et imperturpides.*

Bon week-end, et que saint Patrick bénisse vos libations.

Jean O'Neil

* Mot inventé par Jean-Paul Desbiens dans une lettre perdue.

Montréal, le 17 mars 1996

Monsieur Jean-Paul Desbiens
Saint-Augustin-de-Desmaures, Qué(can)
G le code postal quelque part

Bonjour,

Je vous ai envoyé hier une télécopie en guise d'agacerie pour votre insolente façon de toujours me reprocher l'usage du mot « incontournable » qui est pourtant au dictionnaire, ce qu'on ne peut dire de l'« imperturbide » pessimisme.

En réponse à votre lettre, je tiens tout de même à m'excuser de n'avoir pas commenté *L'Ecole, pour quoi faire ?* *. Je me souviens de l'avoir lu et c'est à peu près tout. Que je passe aux aveux, maintenant.

Le 9 janvier, j'ai reçu un appel téléphonique de l'employeur de mon fils, 32 ans, me demandant de me présenter au service médical de l'entreprise. Ce que je fis pour accompagner mon fils à l'urgence où on le garda purement et simplement : dépression totale. Je vous fais grâce des détails car je ne me souviens pas de grand-chose, sinon d'avoir passé 48 heures ou presque auprès de lui et d'avoir vécu pendant un mois et demi dans le néant le plus complet.

Ce néant a été « agrémenté » par la parution de mon livre, par un lancement surprise que mon éditeur avait organisé sous le prétexte bidon d'une conférence que je devais donner au Musée McCord. J'ai préparé la conférence pendant quinze jours, entre l'hôpital et mon domicile, et j'aurais certainement pris un billet d'avion pour Ushuaia si j'avais su ce qui se préparait. Entre-temps, j'ai rencontré ce cher

* Jean-Paul Desbiens, en collaboration avec François Caron, Arthur Tremblay et Jean-Noël Tremblay, Éditions Logiques, Montréal, 1996.

Réginald, que je connais depuis des lunes. Son boss l'avait mis dans l'obligation de m'interviewer et le mien m'avait mis dans l'obligation d'accepter.

Tout cela est fort désolant au même titre que le gigon de Saint-Honoré qui a introduit le chant grégorien dans les célébrations de fermeture et d'ouverture des temples du hockey à Montréal. Celui-là, il doit manger son steak avec une boule de crème glacée. Au moins faut-il se réjouir qu'il ait abandonné l'enseignement pour aller plutôt s'occuper d'adultes consentants comme Marcel Aubut et Patrick Roy.

Le résultat de cette maladie, de cette parution, de ce lancement, c'est que j'ai croulé à mon tour. Incapable de manger ou de marcher pendant quatre jours. Incapable de travailler pendant un mois et demi. Ce qui m'a sauvé ? L'obligation d'aller passer trois jours à Sept-Îles pour le Salon du livre de la Côte-Nord, une affaire coulée dans le béton depuis deux mois. J'y ai enfin rencontré du vrai monde et cela est tonique.

Alors « l'école, pourquoi faire ? » je n'en sais trop rien, surtout quand je regarde mon fils et que je lis les journaux.

Vous avez l'air de penser que je flotte dans les nuages « sur l'aile dorée de la pensée », comme dans ce que mon frère appelle l'« air des vaches » du *Nabucco* de Verdi : *Va pensiero su l'ali dorate...* Eh bien non, monsieur. je ne suis à peu près pas lu, sauf par Mme Édith Lebrun...

J'ai bien aimé vos chicanes de clôtures et de territoires mais je n'ai pas un atome d'admiration pour un provo comme Stéphane Dion. D'ailleurs, j'essaie de me faire étranger à ces questions car l'âge me le permet et je plains autant les Stéphane Dion que leurs victimes. La beauté de la vie est ailleurs. Que reste-t-il du siècle dernier en Europe ? Des peintres, des écrivains et des musiciens. Surtout des musiciens. Que restera-t-il de notre siècle au Canada français ? Gabrielle Roy ? Marie-Victorin ? Félix-Antoine Savard ? Marc-Aurèle Fortin ? Je connais quelques musiciens qui ont enfin abandonné l'exécrable société de musique contemporaine, mais jusqu'où iront-ils ?

Vous me croirez sans doute d'un pessimisme imperturbable. Pas du tout. On n'est pas trop pessimiste quand on ne se fait pas trop d'illusions. L'important est de ne pas passer son temps à renifler la crotte autour de soi. J'avais un patron à l'Office de la langue française qui me disait : « Jean, quand quelqu'un sent la marde,

t'es pas obligé de baisser ses culottes pour vérifier s'il a chié dedans. » Ce sont les choses inutiles qui sentent le plus fort. Ce sont les choses les plus inutiles qui nous crient à tue-tête qu'elles sont essentielles : *Time Magazine*, Internet, Coke, Molson, etc.

L'air, l'eau et le pain sont rarement annoncés.

Je vous en souhaite énormément et vous salue bien cordialement.

Jean O'Neil

Le 18 mars 1996

Une petite vite au jean

J'ai inventé l'acronyme CÉGEP/pien/pienne, reconnu (oui, monsieur !) par l'Office de la langue française. Une invention alimentaire, comme on dit : littérature alimentaire. Je croyais avoir inventé, et j'en étais bien davantage fier, le mot *imperturpide* pour qualifier un de mes amis qui est (ou paraît) toujours imperturbable et non moins turpide. Qui s'assemble se ressemble, ou l'inverse. Et voilà que vous m'apprenez que l'inventeur serait un certain Louis Fourchette. Ça dégompe. Quatrième rime avec triomphe, après Jomphe et Conf. L'autre, celle de Heredia, je ne l'ai pas retracée, mais je sais qu'elle existe. Il vous reste à écrire un sonnet sur M. Jomphe. Vous disposez déjà de trois rimes (quatre, si recherche idoine faite).

À propos des libations de saint Patrick, je vous rappelle qu'il se privait du sein maternel tous les vendredis, foi de bollandistes. Les Irlandais commencent jeunes à être *teetotalers* (*Webster's New World Dictionary*).

Dieu vous garde ! Tel que vous avez été, êtes et serez. Ce qui (sera), en mieux, la même chose.

Jean-Paul Desbiens

P.-S. - Cet après-midi, séance de travail avec François Caron. Il m'accuse régulièrement de « balayer » les textes ; de « butiner » de texte en texte, d'être un « technicien de surface » (terme des conventions collectives pour désigner les balayeurs). Incontinent, il vient de me dire que je « scrutine ». Ça avance !

Le 20 mars 1996

Jean O'Neil

Montréal

Cher ami,

- Le printemps a commencé à 3h 06. Je tiens cette information incontournable de Carole (la fille-à-météo de Radio-Canada à Québec).
- Présentement (10 h 37), il fait une tempête comme je les aime pour plusieurs raisons dont l'une, c'est que les tempêtes sont une bonne excuse pour ne sortir point de son poêle.
- Je reçois à l'instant votre lettre datée du 17 mars.

Après lecture, je regrette presque les amuseries et les bouffonneries que je me suis permises dans mes dernières lettres. Vous ne deviez pas avoir le cœur à rire. « Un mois et demi dans le néant le plus complet. » J'ai honte de mes « baisses d'ampérage » quand je vois ce que c'est qu'un vrai malheur, ce qui ne manque pourtant pas, même si l'on s'en tient à ses proches. « Les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne » (Péguy). Je viens de lire une interview du cardinal Lustiger où il dit avoir le cœur serré à la pensée des jeunes qui sont comme des « oiseaux mazoutés ». On peut en laver quelques-uns, en sauver quelques-uns, mais non pas le plus grand nombre.

Vous me dites avoir passé trois jours à Sept-Îles, pendant ou au sortir de votre anéantissement. Il arrive ceci : hier soir, j'ai appris que M. Jean-Marc Dion vient de subir un sévère infarctus. Ce matin, j'ai réussi à joindre sa femme. J'ai eu l'idée de, lui demander si elle avait lu vos Dicts. Elle me répond : « ... le pape de la Côte-Nord... » Elle en était manifestement fière. Elle a d'abord cru que c'est vous qui m'aviez prévenu.

Je n'ai pas le goût de parler de *L'Ecole, pour qui faire ?* (comme disait ma mère). Je n'attends pas qu'un homme comme vous lise cela avec intérêt et profit. Pas le goût non plus de revenir sur Réginald et cie. Je ne suis pas indifférent, mais je me (crois) détaché. En tout cas, j'y tends. Malgré que je réussisse mal à me désengluier de « l'actualité ». Je sais pourtant très bien que les médias, la télévision surtout, nous entretiennent dans le mensonge et la dérision. Même les « documentaires » sont trafiqués.

Dans une de mes premières lettres, je vous « interdisais » d'employer le mot incontournable. Je sais qu'il est consigné dans les dictionnaires, mais je suis tanné de le lire ou de l'entendre. C'est le « peaufiner » des journalistes de naguère. Vétille, de toute façon. Remarque de pion chicanier.

Au total, je me sens bien maladroit dans ma réaction à votre lettre reçue ce matin. Ce qu'il y a de bon dans le vrai malheur, c'est que les imbéciles ne peuvent pas nous y rejoindre. « Quelqu'un vient-il me voir ? Il dit des niaiseries : *vana loquetur cor ejus.* » (ps. 41,7) Le titre du psaume : *Prière dans la maladie et l'abandon.*

Jean-Paul Desbiens

Le 10 juin 1996

Jean O'Neil

Montréal

J'éprouve une espèce de crainte révérencielle à vous faire tenir ce volume ^{*}. « Un gros livre est un grand mal. » De plus, il n'y a aucune circonstance atténuante, comme c'était le cas des péchés, du temps qu'il s'en commettait. En ce qui a trait à la présentation, toutefois, je dois préciser que je n'ai pas eu l'occasion de revoir les épreuves. C'est ainsi que je ne savais rien de la page couverture au sujet de laquelle j'ai eu droit à plusieurs commentaires. Le plus aimable étant : « Ça triche pas. »

Plus de cinquante noms propres, dûment fournis par ordre alphabétique, ne figurent pas à l'Index. Le numéro des pages de ceux qui reviennent le plus souvent ne sont pas tous indiqués. Plusieurs lettres qui figuraient en retrait et en caractères différents sont coulées dans le texte régulier, etc.

En plus, mais sans rapport, je viens d'être opéré pour la maladie de Dupuytren, qui est une maladie familiale, mais non héréditaire. La maladie de Dupuis et frères, me disait hier une âme compatissante.

Cordialement quand même,

Jean-Paul Desbiens

^{*} *Les Années novembre, journal 1993-1995*, Jean-Paul Desbiens, Éditions Logiques, Montréal, 1996. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Montréal, le 16 juin 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Saintes-Lithinées-du-Docteur-Gustin

J'ai trois amours, une belle troïka

Monsieur l'auteur de

Les Années novembre, ceci est un accusé de réception d'un volume où votre sainte face me tombe en pleine face sans qu'il vous en coûte, ni a moi.

Plaisir, donc.

Mais je n'ai pas lu encore. Sinon un tout petit peu.

Alléché par votre lettre préambule, je suis allé voir mon beau petit soi à l'index, me suis cherché dans les pages et me suis trouvé avec la même satisfaction qu'un paon se mirant dans le chrome du pare-chocs de l'autobus du zoo de Charlesbourg de Jean Talon. (Ces compléments détermimatifs à la chaîne de montage Ford m'amuse un tantinet.)

La présente est pour vous dire merci au moment où je suis rendu à la page 33 de la lecture intégrale.

Le livre « me » tombe mal et bien. J'arrive d'un court voyage avec de très charmantes personnes qui ont entre 30 et 40 ans et qui ont une culture superbement différente de la mienne. Je crois que nous avons appréciée mutuellement nos différences. Je ne les envie pas et réciproquement. À dix ans d'être ou de néant, je me sens tellement plus près de vous. Non, je mens. Je me sens plus près d'elles. Non, je mens encore. Je me sens plus près de moi et je m'ennuie moi-même. Alors quoi ? La solution Montherlant ne m'intéresse pas vraiment.

Alors, je vous lirai, entre des préoccupations autres et dites essentielles, en vous remerciant de partager avec moi vos écritures.

Au hasard des pages, je découvre que Pascal est mort à 39 ans, le chanceux ! Depuis le temps que j'ai hâte d'être mort. La mort est certainement la plus grande, la plus belle aventure qui suive les naissances et l'une comme l'autre arrivent aussi simplement qu'un sourire ou qu'un soupir. En attendant il m'arrive d'écrire, ce qui est d'une atroce banalité, comme vous savez.

Lire est plus amusant, quand l'auteur a du chien.

Merci, donc.

Et à plus tard pour les considérations d'un autre novembriste à qui l'on chanta, en cette fête des pépères

*Bon anniversaire le temps passera
Comme la rivière qui coule là-bas
Bon anniversaire le temps sur ton front
Laissera des rides qui t'embelliront*

Avec les amitiés de moi-même, solides comme le fond de terrain, mais non de Saint-Jean-Vianney dont au sujet duquel j'écris actuellement quelques délicieuses infamies.

Allez, hop ! comme au cirque.

Jean O'Neil

Le 2 août 1996

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur Jean,

Tiens ! Ça fait un bout de temps que Je n'ai point eu de vos nouvelles. Peut-être écrivez-vous encore dans *La Presse*, ces semaines-ci, mais durant l'été, je ne la lis pas pour les raisons déjà exposées. En fait, voici pourquoi je vous écris aujourd'hui : hier, à 10 h, j'ai soutenu une entrevue téléphonique à Radio-Canada de Chicoutimi. La jeune femme qui m'interviewait (Paule Thérien, pour votre agenda de maquereau) m'a posé des questions sur le meilleur livre publié au Québec, hormis *Le Fleuve et omnia opera de...* À un moment donné, elle m'a demandé : « Écrivez-vous encore à Jean O'Neil ? » je l'ai remerciée en direct et en ondes de mentionner votre nom. Après quoi j'ai ajouté ce que vous savez déjà, c'est-à-dire que vous êtes le meilleur écrivain québécois contemporain entre les 45e et 50e parallèles. L'autre meilleur étant moi-même, plus haut.

À part ça, et dans l'ordre :

- L'émeute de la Saint-Jean à Québec
- L'écrasement du Boeing 747
- Les jeux d'Atlanta
- La bombe à Atlanta
- Le déluge au Saguenay
- Des festivals partout
- Une semaine juste pour rire de Dieu, à Montréal.

Je ne m'inquiète pas terriblement des humeurs de Dieu. Il est aussi humoriste. (Cf *Le Livre de Jonas*, sa baleine, sa calvitie, son ricin.) Dieu est même ironiste. (Cf *Le Livre de Job*.) Ne pas confondre avec le problème du chômage.

Je veux pas chialer, mais il me semble qu'à mon âge j'aurais eu droit à un mois de juillet un peu plus juillet. Le seul mois qui ne déçoit pas, c'est novembre.

Il est 19h. Il pleut. Les colibris se chicanent pour faire respecter leur *pecking order* autour de la mangeoire d'un vieux frère. C'est pas gros et c'est aussi méchant que moi. Ça vous donne une idée de votre méchanceté. *Pravum est cor omnium* (Jr 17, 9).

Cordialement quand même,

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 7 août 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cher vous,

Madame Paule Thérien a été bien fine de me rappeler à votre mémoire et j'aime bien les compliments quand ils me viennent de quelqu'un que j'aime. Justement, hier, je recevais une lettre d'un lecteur de Québec qui décelait chez moi « la blessure du père », qui me pardonnait d'avoir « déblatéré contre le PQ ou René Levesque (sic) dans *Le Devoir* » parce que mes « écrits Oui) plaisent beaucoup ». Il peut, dit-il, comprendre la façon dont je vois les êtres et les choses et il ne sera plus heurté par mon antinationalisme viscéral. » « Je le comprends et il m'aide à décoder les haines possibles qui s'y terrent. »

« Je vous sens profondément humain, sans complaisance, très sensible. Ça me parle beaucoup.

« Vos textes sur le Saint-Laurent, les montagnes, la nature, sont des proses d'une grande beauté et les regards que vous portez sur les humains sont nourris de ce souffle, de cette force, de cette profondeur que vous inspirent cette fréquentation, cette curiosité, cette passion. Merci. »

En post-scriptum, il ajoutait : « ... on transporte et on transpose les blessures qu'on a reçues. »

Je me suis permis de lui en répliquer une maudite, notamment que je n'ai jamais écrit ce qu'il a cru lire de moi dans *Le Devoir*. (Ce n'est malheureusement pas la première ni la dernière fois qu'on me prend pour mon frère ou pour ma belle-sœur ! Je ne suis pas allé jusqu'à lui souhaiter bon succès dans sa psychanalyse à la Jacques Lacan (Ça me parle !) mais je lui ai écrit : « Je ne voudrais pas com-

mettre les mêmes erreurs que vous mais votre conclusion me semble s'appliquer à vous beaucoup plus qu'à moi. » Et je lui ai réglé le tout « avec mes très cordiales salutations ».

Je fumais, quoi ! Et vous voyez bien que je fume encore !

Mais vous. Le plaisir de vous lire au milieu d'un été extrêmement difficile. (1) * J'avais fait des propositions à *La Presse* qui n'a jamais répondu. Résultat, je boycotte *La Presse* depuis cinq mois et je ne suis privé de rien. (2) Je suis super cassé et je tête mon éditeur d'un mois à l'autre. Pendant deux semaines, je travaille très fort et j'espère toujours un coup de téléphone mais pendant les deux autres, je panique comme une vieille poule. J'ai proposé mes services comme domestique (de la plomberie au repassage, en passant par la menuiserie et la pâtisserie, je sais tout faire !) mais on ne cherchait que des dames et j'ai pensé qu'au mieux je tomberais sur quelqu'un de pire que ma propriétaire. Du même coup, je me suis senti condamné à l'écriture et je m'y suis remis.

J'écris, donc. J'écris sur un très grand sujet, un sujet immense, un sujet à vous couper le souffle : le Saguenay ! Vous savez que j'ai été journaliste au *Progrès* pendant six mois en 1959 et que j'en ai profité pour piller les archives de la Société historique de Mgr Victor **. Mon intérêt n'a jamais lâché et mon arme Janouk Murdock me harcelait depuis longtemps avec les mémoires de son village disparu, Saint-Jean-Vianney. Alors, je me suis lancé dans *Les Terres Rompues*. C'est d'la job mais on est *djobbeur* ou bedon pas. Voilà pour le grand secret... Dois-je préciser que le projet a lui aussi subi les bouleversements des 13 et 14 juillet ?

(3) Vous ai-je dit que *L'Âge du bois*, *Stornoway* devait paraître le 9 septembre ? Mise en pages, illustrations, couverture, tout est fini depuis fin juin. Le livre est dans le congélateur pour l'été et devrait s'en aller chez l'imprimeur dans les prochaines semaines. Je dis bien « devrait ». Mais je dois pas penser à ça. Nous sommes seulement le 7 et je n'ai pas le droit de m'affoler avant le 21. Quant au livre, vous le trouverez dans votre courrier quand vos colibris seront partis.

* Les chiffres correspondent aux commentaires numérotés dans la réponse de Jean-Paul Desbiens à cette lettre, le 10 août 1996.

** Mgr Victor Tremblay, p.d., 1892-1929, historien, écrivain, fondateur de la Société historique du Saguenay et de son périodique *Saguenayensia*.

(4) Vous parlez de juillet. Je souris toujours d'entendre que « nous avons un mois de juillet invraisemblable ». (5) Pour moi, le mois de juillet est toujours à peu près insupportable, comme février. Ce sont les mois des excès, température et tout. (6) Il y a toujours des pluies torrentielles et des tornades en juillet mais on n'en retient rien quand l'eau n'inonde pas sa propre cave ou quand le vent n'emporte que les toits des autres villages.

Les attentats ! Par bonheur, je ne suis pas en autorité car ma réaction serait dévastatrice, dévastatrice comme celle des gens tolérants. (7) je tolère Gilles Rhéaume au même titre que Mordecai Richler, et Bernard Landry au même titre que Jean Chrétien mais Dieu sait à quel point je les méprise dans leurs niaiseries quotidiennes, eux qui tisonnent à longueur d'année les braises de la mesquinerie et de la haine. Ils ont leur équivalent dans tous les milieux et sont toujours les premiers à s'indigner de la violence qu'ils ont générée à leur insu, « car ils ne savent pas ce qu'ils font », a-t-il dit !

Et le déluge ! (8) Quand j'ai entendu Lucien Bouchard vouloir « remettre la région à flot », J'ai failli défaillir ! (Aimez-vous ?) J'ai pensé au président MacMahon qui visitait le sud de la France après un pareil désastre et qui, avec sa verve légendaire, s'était écrié : « Que d'eau ! Que d'eau ! »

« Ce n'est pas vrai, me disais-je. Si j'en parle, les gens vont dire que j'exagère, que j'ai inventé ça. » Mais non, tout le monde a relevé le mot ! Et quelques jours plus tard, une belle journaliste de la télévision nous annonçait gravement que les hôpitaux se remplissaient soudain parce que les gens subissaient un contrecoup émotif après « le feu de l'action ». Soyons indulgents. Sans doute ne serions-nous pas plus brillants s'il nous fallait nous aussi improviser sur le coup... d'eau.

(9) Oui, novembre est un beau mois et je l'ai retrouvé dans le titre d'un livre qui m'a été de belle compagnie pendant des semaines affligeantes. (10) Mais, de grâce, n'attendez pas novembre pour goûter les belles heures d'août, de septembre et d'octobre qui sont devant nous et qui ne demandent qu'à être cueillies avec volupté et reconnaissance dans le juste usufruit du déroulement de la vie, ce déroulement étant la nue-propriété d'autrui, comme il est dit au dictionnaire. (J'apprends du même coup que nous sommes des usufruitiers, ce qui fait de l'humanité un sapré grand verger !)

(11) je n'ai pas regardé cinq minutes des jeux d'Atlanta et je suis fier de moi.
Fier aussi de cette très méchante blague que J'ai inventée :

L'INTERVIEWER : Comment expliquez-vous vos succès au lancement du disque ?

(12) L'ATHLÈTE : je m'exerce toujours avec ceux de Céline Dion.

Je vous refile également la suivante, qui n'est pas de moi :

Qu'ont en commun les politiciens et les couches de bébé ? Il faut les changer souvent, et pour les mêmes raisons.

Parlant d'Atlanta, j'ai tout de même lu *The Gazette* et j'ai été constamment amusé par la réaction des olympiens et des journalistes pour qui l'organisation matérielle des événements était au-dessous de tout, et surtout au-dessous des égards qui leur étaient dus. Au lieu de confier les prochains jeux à Sydney, j'aurais aimé qu'on les confie à Mogadiscio, à Kigali, à Téhéran ou à Kaboul.

(13) Cherchant des notes sur Audubon à la bibliothèque de Westmount, je suis tombé sur une biographie de son voisin de rayon, le poète Wystan Auden, *british*, gai, francophobe, mélomane, que j'ai voulu lire pour connaître l'homme derrière un des plus beaux poèmes que je connaisse, *Musée des Beaux-Arts*, écrit après avoir vu *Icare* de Brueghel à Bruxelles.

Je vous refile la note de bas de page de mon édition : « Les jambes d'Icare disparaissent dans la mer dans un coin de la peinture et le reste n'a rien à voir avec le sujet. »

*About suffering they were never wrong,
The Old Masters : how well they understood
Its human position ; how it takes place
While someone else is eating or opening a window or just
walking dully along ;
How, when the aged are reverently, passionately waiting
For the miraculous birth, there always must be
Children who did not specially want it to happen skating
On a pond at the edge of the wood*

*They never forgot
That even the dreadful martyrdom must run its course
Anyhow in a corner, some untidy spot
Where the dogs go on with their doggy life and the torturer's
horse
Scratches its innocent behind on a tree.*

*In Brueghel's Icarus, for instance : how everything turns away
Quite leisurely from the disaster ; the plowman may
Have heard the splash, the forsaken cry,
But for him it was not an important failure ; the sun shone
As it had on the white legs disappearing into the green
Water ; and the expensive delicate ship that must have seen Something
amazing, a boy falling out of the sky,
Had somewhere to get and sailed calmly on.*

Il me semble que vous aimeriez Auden. Il a des pensées comme :

« Narcisse était un idiot hydrocéphale et il trouvait que ça lui allait bien. »

« Au bout du compte, l'art est de la petite bière. Les choses vraiment sérieuses dans la vie, c'est d'avoir un gagne-pain pour n'être pas un parasite, et d'aimer son prochain. »

« Je crois qu'un préalable pour un conférencier, c'est d'avoir quelque chose à dire. »

(14) Et celle-ci, que vous avez dû éprouver dans votre chair : « Un professeur est une personne qui parle pendant le sommeil d'une autre. »

Auden partageait avec vous quelque chose de magnifique il avait l'arrogance de ses qualités, qu'il ne confondait pas avec ses défauts.

Ce matin, je voulais absolument terminer le chapitre sur les postes du Roi mais j'ai reçu votre lettre et voilà qu'une partie de l'avant-midi y a passé. Les postes du Roi devront attendre et c'est très bien ainsi. Mes brouillons sont d'une effroyable patience. Ils m'attendent toujours, les « mosusses » !

Votre amitié m'est extrêmement précieuse et ce n'est pas parce que vous parlez de moi à la radio ou dans vos livres.

(15) Vous savez pourquoi les femmes sont généralement de mauvaise humeur à la veille de leurs menstruations ? Parce que, bon !

Votre amitié m'est extrêmement précieuse parce que, bon. Merci, et merci de votre lettre.

Jean O'Neil

Le 10 août 1996

en la fête de saint Laurent

Jean O'Neil

*alias Jean des Terres-Rompues,
alias Jean sans Terre (orthographe vérifiée
dans le Petit Larousse),
alias Richard Cœur de Lion (idem),
alias King Lear (lu dans la traduction française
de Jean-Louis Roux. Je mens : c'était Britannicus.
Peut-être ne mens je pas. Je ne sais plus. Je ne suis pas lieutenant-
gouverneur. Je suis vieux.)
(J'arrête, je pourrais aussi bien gaffer. Je
pourrais, par exemple, me mettre à
lanciner sur les Irlandais.)*

Dans ma lettre du 2 août, j'aurais dû vous dire « Monsieur n'est pas tenu de répondre. » je suis celui qui n'attend jamais rien, ce qui est la façon de tout obtenir. Sauf la résurrection des morts, comme dit le credo long, celui de Nicée (*Et expecto resurrectionem mortuorum*), après trois cents ans de bataille avec, entre et contre Athanase, Hilaire, Irénée, Origène, Jérôme (peut-être), Arius, Ambroise, j'en oublie, et j'en mêle. C'était l'époque où l'on se battait pour un iota (littéralement) au nom de Jésus. À Atlanta, on se battait pour des dixièmes de seconde, au nom de Coca-Cola.

Le 2 août, je vous ai écrit tout simplement pour vous dire que Paule Thérien m'avait bel et bien demandé si je vous écrivais encore. La question était intelligente, sensible et, comment dire ? ouvante ? J'ai entré.

Essayons une nouvelle « méthode » : je vous retourne une photocopie de votre lettre avec des chiffres et des surlignés en jaune. Je viens de faire la même chose

avec une lettre d'une religieuse qui me dit beaucoup de bien de mon « œuvre » (c'est son mot), mais qui me trouve sinistre (c'est son mot). Ou encore, cette dame qui me téléphone, hier, pour me dire beaucoup de bien de mon *Novembre*, mais qui n'aime pas ma face en page couverture. Que voulez-vous que la bonne y fasse ? pour reprendre un vieux jeu de mots de frères à propos d'un frère qui s'appelait Boniface, nom qui lui avait été imposé, *from* la maison-mère de France, au moment de sa prise d'habit. Les noms sont prophétiques : le frère en question avait la face longue, mais c'était un saint homme. Un autre s'appelait Florianus. Il est mort vieux et sourd, et j'ignore dans quel état était son anus.

1. Voir 16 plus loin. J'ai ajouté un 1 *bis*, le voici : « Un homme digne refuse ce qu'on lui refuse, plus que ne lui refusent ceux qui le lui refusent » (Valéry).

2. On n'est pas aux États-Unis, où un auteur, avant d'avoir écrit un seul mot, reçoit des avances d'un millions de \$. Je laisse mon « s », sous l'influence du million. Au demeurant, comment tête-t-on un éditeur ? Moi, je prends ce qu'ils m'envoient annuellement (y compris ce que m'envoie la Commission du droit de prêt public d'Ottawa). Ça paye pas mon gin. Aussi bien, nul n'est tenu de le faire. Cette année, fin avril, j'ai appelé Boréal pour m'informer de mes droits d'auteur. Réponse : « Votre compte est négatif » En clair, les invendus, les retours de libraires, que sais-je ? dépassaient les ventes. N'importe ! « Quand on ne serait, pendant sa vie, que l'apôtre d'un seul homme, ce ne serait pas être en vain sur terre, ni lui être un fardeau » (La Bruyère). Écrire, ce n'est que calfeutrer les fentes de son petit bateau. Être lu, ne fût-ce que par un seul lecteur, est une grâce. Pascal, Montaigne, Guitton ignorent qu'ils me sont des compagnons et des interlocuteurs.

Votre situation de « super cassé » me questionne - je suis environ un religieux. N'était de mes vices (publics) et de mon poste budgétaire « livres, journaux, abonnements », je vivrais avec 10 000 \$ à 14 000 \$ par année, tout compté, sauf la « carte soleil ». Mais, je ne suis pas père de famille ; je n'ai pas d'auto ; je ne sors jamais, je ne joue pas au golf, etc. Aucune « vertu » ni ascèse, là-dedans. je viens de le dire, deux lignes plus haut. J'ai rien que pas envie de grand-chose, sauf de conversations. je ne sais plus qui a dit : « On irait au bout du monde, pour un bout de conversation. » Beaucoup le font. Ils reviennent avec des photos et des vidéos. Ils ne voyagent pas ; ils se déplacent.

3. Non.

4. Je fais bien attention de ne jamais me plaindre de la température, sous le gouvernement de la remarque de Pascal : « Le temps et mon humeur ont peu de liaison ; j'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi. »

5. Au Québec, on n'est pas rancunier par rapport à la température. Des qu'il fait soleil pendant trois heures d'affilée, on sort les bateaux, les piscines, les bermudas. La nature est là, qui vous aime et vous tend les bras. C'est un Provençal qui a écrit ça. En vérité, la nature nous déteste. Quand c'est pas les mouches malarieuses, c'est les mouches noires. Quand c'est pas 32 plus, c'est 32 sous. C'est pas Jean O'Neil qui va me faire changer d'idée sur novembre : le mois qui ne déçoit pas, disais-je, parce qu'on n'en attend rien. C'est un mois de trop. Un gouvernement démocratique, PLC, PQ ou PPCC, supprimerait le mois de novembre, taxes, impôts, CARRA *, pensions des vieux, cancers, pituites, etc. Tout. On passerait direct d'octobre à décembre, et on « callerait » le père Noël en septembre.

6. Quand tout un village passe au feu (ou à l'eau), c'est un pique-nique. Quand sa maison passe au feu, c'est un malheur. On ne veut pas être élu par le malheur. Quand tout le monde est dans le malheur, personne n'est dans le malheur. Le « déluge » au Saguenay a « fait » quelques morts. Le même jour, (environ) 1 500, quelque part en Chine. Et avant-hier, une quatre-vingtaine de campeurs, en Espagne. Soit dit en passant, 42 000 morts par année dans des accidents de la route aux États-Unis (statistiques de 1994), et 855, dans des accidents d'avions. Analogiquement : la même chose par rapport au sida vs la malaria. Mais de quoi parlent les médias ? Les médias parlent de ce dont nous parlons, et nous parlons de ce dont parlent les médias.

7. René Lévesque, entre cent, n'avait pas son pareil pour mettre le feu, appeler les pompiers et blâmer Ottawa. Un commis de bureau, quand il est incapable de battre sa femme en rentrant, fesse son chien. Vienne la sécession, ne fût-ce que pour se faire battre par son commis de bureau, et que personne n'ait plus l'excuse de dire que c'est la faute aux Irlandais. Car, enfin, y a des agences pour la défense des femmes battues. Disons l'ONU. Mais il n'y a aucune défense contre les nationaux.

8. Hé oui ! (hé ou eh ?). Qu'un politicien se presse sur les lieux d'une catastrophe, c'est dans le normal du métier, en démocratie, laquelle n'existe pas davantage

* Commission administrative des régimes de retraite et d'assurances.

qu'une ligne droite. La seule ligne droite est dans le regard d'un homme qui contemple deux étoiles. Autrement dit, la démocratie est une idée. Cela dit, qui est élémentaire, il me semble qu'un politicien, sur les lieux d'une catastrophe, pourrait répondre à la meute des micros et des caméras : « Je vois la même chose que vous autres. Je ne sens pas le besoin de répéter que c'est épouvantable. Tout le monde l'a déjà dit. Mon gouvernement va faire ce qu'il peut, misérablement, et de façon fort bureaucratisée, conformément à la société dans laquelle nous sommes inscrits ; dans laquelle nous nous sommes enfermés jusqu'à la troisième décimale. Et maintenant, justement, laissez-moi, non pas décider quoi que ce soit entre une maison et un chalet, mais consulter Gérald Larose, Clément Godbout, les sondages et Lorraine. Cordiales *and compassionate salutations*.

Mais vous n'entendrez plus son : « On va remettre le Saguenay à flot. » Ce cri du cœur ne connaîtra pas la fortune du « Que d'eau ! Que d'eau ! » de Mac-Mahon. Lucien est en téflon, comme on disait de Ronald.

9. Enfin, un lecteur !

10. « Tout est grâce », disait, en mourant de tuberculose, à 24 ans, la petite Thérèse. Et aussi, le héros de Bernanos dans *journal d'un curé de campagne*. Titre de l'autobiographie de C. S. Lewis : *Surpris par la joie*. Un ami bibliste, père de quatre enfants, pauvre comme Job, et qui enseigne les « sciences religieuses » dans un cégep (quand il n'est pas « bumpé » par un professeur d'éducation physique, en application de la règle de l'ancienneté), un ami, dis-je, m'apprend que les deux premiers chapitres de la Genèse ne sont pas une description d'un état *ante*, mais la prophétie de ce qui vient, dont la description se trouve dans les deux derniers chapitres de l'Apocalypse. Le courageux homme prépare présentement un manuel sur l'Ancien Testament. Millions d'exemplaires assurés.

11. Moi, environ une heure, par lâcheté, par fainéantise et je suis pas obligé de tout avouer.

12. Elle « fait » la couverture de *Time Magazine*, cette semaine. Elle a vendu, jusqu'à maintenant, 45 millions d'albums. Tous frais payés, il doit bien lui « coller » une piastre par album. Mais Dieu sait que je ne mènerais pas cette vie robotisée. Par contre, si seulement j'investissais la millième partie de son effort dans ce que je crois, je serais un saint. J'en suis un, mais aucun de ceux qui me connaissent ne le pense. D'après moi, ils ont bien tort. Ça se saura, un jour. Récemment,

je disais à un ami : « Si tu viens pas à mes funérailles, j'irai pas aux tiennes. » Ce puissant déraisonnement me fait penser à votre : « J'ai hâte d'être mort » Lettre du 16 juin 1996). Paralogisme ! Le JE qui dit ça est Un JE qui se survit. Rien contre. En fait, il est plus difficile de « penser » un « avant rien » qu'un « après après ». C'est bien pourtant ce que nous demande la foi catholique, avec l'affirmation d'un Dieu créateur et éternel.

13. Je ne connais pas Auden. Mais j'ai souvent cité, de lui, cette remarque, piquée dans une revue américaine, à propos de « l'immense cohorte des humbles qui, depuis le fond des âges, assurent l'essentiel ». La cohorte des plombiers, des menuisiers, des marins, des ménagères, des « hommes de maintenance », comme on dit. Et, puisque vous savez tout faire (c'est votre mot), venez donc me faire à souper. Et que ça saute !

Merci pour le poème que vous m'avez recopié.

14. Ça m'est jamais arrivé. je ne le tolérais pas. Mais il m'est arrivé de dormir (fort peu souvent, hélas, car je ne suis pas dormeur) pendant une homélie.

15. *joke*, à moi racontée par une femme

- Ça vous prend combien de temps pour faire le ménage de la maison ? Réponse : trois heures.

- Et quand vous êtes menstruée ? Réponse : TROIS HEURES !

16. Avec mes très cordiales salutations, tel qu'annoncé en 1.

Jean-Paul Desbiens

P.-S. 1 - Voilà donc au moins six heures que je converse avec vous. Saint Thomas d'Aquin dit de Jésus : « *Et in mundo conversatus.* » Je sais : en latin, *conversatio* veut dire plus que conversation. Mais cela implique conversation. En tout cas, cela ne veut pas dire placotage et propos de cocktails, même si pour une « fondation » de charité. Mon Dieu, j'aimerais mieux mourir sous une galerie, comme un chien à moitié écrasé par une auto, que d'être objet de « charité ». Voici une prière que j'aime. Elle revient, dans l'office du matin, une fois par mois :

*Ceux qui s'éveillent, qu'ils s'éveillent à toi ;
Ceux qui vont au travail, qu'ils travaillent pour toi ;
Ceux qui restent dans leur maison, qu'ils y restent avec toi ;
Ceux qui rentrent du travail, qu'ils se reposent auprès de toi ;
Ceux qui sont malades ou désespérés, qu'ils se tournent vers toi ;
Ceux qui vont passer la mort, qu'ils meurent en toi.*

Il est facile de réciter ça, même avec un espoir de piété, quand on est un vieux frère retraité et que l'on a, devant soi, deux heures et demie de silence, dévotions et déjeuner (solitaire) compris. Et n'éprouvant pas les « diaphragmatiques trépidations des coliques de l'échéance » (Bloy). Je me lève à 5 h, chaque matin. Mais c'est mon choix. À 5 h 30, beau temps, mauvais temps, hiver comme été, je croise le livreur de journaux qui « pitche » *Le Devoir* ou *Le Soleil* sur le perron de la résidence. À quelle heure a-t-il commencé sa tournée ? Retour à la seule remarque d'Auden connue de moi avant votre poème.

P.-S. 2 - Je me fais plaisir, je me complais, je narcissse (y doit pas manquer de « s »), bref, je vous envoie deux excellents textes, quasiment aussi vieux que vous. Et que je demeure fier de. Faut dire que ç'a rien changé à rien.

P.S. 3 - Vous cherchez à m'humilier à cause de mon ignorance de Wystan Auden (en fait, j'ignorais même son prénom). Mais vous, avez-vous lu *L'Homme à la clé d'or*, autobiographie de Chesterton ?

E-S. 4 - Mon écran m'informe que si je n'arrête pas ici, je vas être obligé de passer de la « police » 12 à la « police » 11 (grosseur des caractères, pour les incultes). Ou bien ajouter une page, ce qui augmente la dépense : papier, encre, poste, génie.

Dimanche, le 18 août 1996

Jean-qui-bâille

Montréal

Votre coup de téléphone du 16 m'a pris par surprise *. On est le valet de cet appareil : « *Le téléphone sonne. Monsieur répond* » (Guitry). Surpris, dis-je, au point que pendant une ou deux secondes j'ai pensé qu'il s'agissait de Louis O'Neill, et que je me demandais bien ce qu'il pouvait me vouloir.

Cette lettre ne sera pas publiée dans *Trente et un décembre*, la tranche présumément posthume de mon journal.

Que retiens-je de notre rencontre ? C'est encore confus. Ç'a pas encore déposé. Il y a trop longtemps que je vous lis et que nous nous écrivons. On construit un être d'après lecture. En plus, je me retrouvais avec une pure inconnue. Farouche comme je suis, je retiens, en tout cas, qu'elle a beaucoup ri. Or, les hommes se souviennent des femmes qui les ont fait pleurer, mais les femmes, des hommes qui les ont fait rire. Cette « moitié du châtiment de la condition humaine » a tellement de peine qu'elle éprouve une grande reconnaissance envers ceux qui la (les) font rire. On sait, en effet, que dans le rire l'esprit vient au secours du corps et que le corps vient au secours de l'esprit par les sanglots. Or, « les femmes ont plus d'esprit que les hommes » (Alain).

J'ai gaffe à propos du chou-fleur. Ou était-ce du brocoli ? J'avais tapé bricoli, et j'ai eu envie de laisser ça comme ça, juste pour me venger.) N'importe ! George Bush aussi détestait le brocoli. On dira pas que c'est pas une caution. Je viens d'aller voir ce qu'il y a pour dîner : il y a du brocoli. je voudrais bien connaître celui qui a inventé le brocoli, le chou, le choufleur, même si de Bruxelles. Tous les choux. Et tous les quecombres.

* De passage à Québec en route pour le Saguenay, Jean O'Neil avait invité Jean-Paul Desbiens à souper chez sa collaboratrice et amie Janouk Murdock. À part une rencontre fortuite au Salon du livre de Québec l'année précédente, ce fut la première véritable conversation entre les deux correspondants.

Et vous : votre soudaine remarque à propos d'un Riopel pendu au mur. Moi et la peinture ! Moi et les devinettes coloriées ! Tenez, j'ai sous les yeux un volume de Dietrich Bonhoeffer, théologien luthérien décapité sur l'ordre de Hitler un mois avant la capitulation de l'Allemagne, après deux ans de prison et sept ans d'interdiction d'enseigner. Il avait trente-neuf ans. En juin 1939, il était aux États-Unis. Il aurait pu y rester. Il a préféré rentrer à Berlin, car, « je n'aurai pas le droit de prendre part à la reconstruction de la vie chrétienne en Allemagne après la guerre si je ne partage pas les épreuves de ce temps avec mon peuple ». Si j'étais pape, je le canoniserais, sans demander la permission à l'Église luthérienne. Ça serait tout un jump vers l'œcuménisme !

La page couverture du volume (*Le Prix de la grâce*, Delachaux et Niestlé, 1967) est bariolée en bleu et en rouge. J'ai essayé (pas longtemps) d'y voir quelque chose. « Devinez ce que j'ai peint, bande de caves ! » Heureusement, on nous informe, en quatrième de couverture, que la peinture en question « s'intitule » : *La Couronne d'épines*. Magritte était plus « aidant » : il a dessiné une pipe, tout ce qu'il y a de plus pipe, et il a pris la peine d'intituler son tableau : *Ceci n'est pas une pipe*.

Amende honorable : depuis que je connais le titre de la peinture de Manessier, je vois la couronne d'épines. Moralité : on ne voit que ce que l'on nous montre.

Et vous : je ne sais pas beaucoup mieux comment vous fonctionnez. Je n'ai pas su poser les bonnes questions. J'aurais dû creuser davantage le fondement de vos positions politiques. Vous parler du mensonge et de la vérité. De Jacques Godbout, de Gifles Marcotte, de Lucien Bouchard (qui est parent avec moi par la branche matrilinéaire.) Et toc ! J'avais qu'à.

Tout cela me confirme dans le sentiment qu'en deçà d'une vie commune quotidienne les êtres ne peuvent pas se rencontrer. Mais il n'y a de vie commune que dans l'exercice d'un métier commun. Ou d'une vie commune, justement. Aussi bien, saint Benoît disait : *ora et labora*. Mais cela demanderait quelque développement. Se rencontrer, dis-je, entre bêtes à mots. C'est peut-être la ménagère de Mgr Savard qui avait la solution. Mettons (je me prive pas) que je rencontre Pascal, Guitton ou Céline. En fait, je ne me présenterais même pas devant Céline. Il détestait la boisson, le tabac et les juifs. Il n'aimait que les danseuses aux longues

cuisses lisses, et les chats. Céline était « fasciste ». Les démocrates n'aiment pas les chats. Les chats, ça ne vote jamais que pour eux-mêmes.

Pascal, donc. Vu que ce dernier « n'a jamais eu que peu d'heures de loisir et de santé tout ensemble », mettons que j'ai rendez-vous avec lui. Je tomberais sur une heure où il est fort occupé ou bien migraineux. J'ignorerais ses *Pensées*. De toute façon, j'ai comme l'idée que le Pascal ne devait pas être facile à vivre avec. Il écrit : « Ma fantaisie me fait haïr un croasseur et un qui souffle en mangeant. » Ma mère disait « piaquer ». Montaigne aussi. À l'époque, on connaissait pas le bricoli. La crème glacée non plus, qui fut inventée sous Louis XIV Les fumeurs furent, un temps, *excommuniés* par Clément VIII, je pense. J'ai pas la patience de vérifier. Il a échoué. Léon XIII prisait. Le frère Azarias aussi, qui salissait son rabat, pendant les retraites annuelles, en pestant contre les fumeurs clandestins (plus ou moins un tiers des frères, à l'époque ; maintenant que la chose est « permise », je suis parmi les derniers). Les États contemporains réussissent mieux que les papes et les provinciaux, avec l'appui des écolo-granolo-fibreux. Mais Jean O'Neil en personne ne me fera jamais manger du quecombre.

J'ai feuilleté les *jardins* ^{*}. Que de beauté dans ces pages ! Et il y en a un milliard de fois plus, un peu partout, n'importe où. Ce qui faisait dire à Bernanos... Cf. mon testament. Beaucoup de « science », dans ces jardins. Beaucoup de goût. Mais aussi et d'abord (jardin des ursulines) une obéissance aux requêtes fondamentales : sécurité et nourriture. Les textes de présentation sont fort bien faits et ils ont dû demander beaucoup de patientes recherches. Au bout du compte, qui lit (et s'attarde sur) un album de ce genre ? N'importe ! Dieu (et les artistes) est prodigue. Job affirme que Dieu a créé les hippopotames aux testicules énormes pour la joie des Anges. Le cher Job n'avait jamais vu un hippopotame de sa vie. Avait-il même entendu parler des licornes, qui figurent sur les armoiries du Canada ? Au demeurant, si une licorne a une corne, deux licornes ont deux cornes. Le raisonnement est *incontournable*, licorne ou pas licorne.

On est autorisé à lire l'excellente coupure ci-jointe. Non mais, le Gorbatchev et sa Raïssa, a quoi pensent-ils aujourd'hui ? On n'est que huit années plus tard. Ils

^{*} *Promenades dans les jardins anciens du Québec*, Paul-Louis Martin et Pierre Morisset, photographies de Janouk Murdock, Éditions du Boréal, Montréal, 1996. Mme Murdock en avait fait cadeau à M. Desbiens lors de cette rencontre.

ne pensent peut-être pas. Khrouchtchev (je suis tanné de ces noms russes ou pollocks. Tout le monde pourrait très bien s'appeler Jean-Noël Tremblay, Jean-Paul II ou Jean-Paul Desbiens. Mais pas Jean O'Neil avec un seul « l », ou Louis O'Neill, avec deux « l ». Surtout pas Janouk : c'est même pas enregistré dans le calendrier Champagnat, où l'on trouve pourtant Blandine et Perpétue, pour ne rien dire de Simon le stylite), K., donc, disait « qu'il ne faut pas penser. Il faut laisser ça aux chevaux : ils ont de grosses têtes ». Et à quoi pensait Mackenzie King (p. 68 des *jardins*) ? Il pensait peut-être (n'importe l'anachronisme de ma remarque) à Barbara Ann Scott, dont il s'était fait « sortir » une photo grandeur nature et en tutu olympique. Vieux garçons, vieux cochons. Et parlant de cochons, personne ne sait pourquoi ils ont la queue en tire-bouchon. Vérification faite : pas de « s » à bouchon, ce qui est stupide.

Demain, les élèves du campus commencent leur année scolaire. Puissent quelques-uns/unes d'entre eux/elles croiser un maître. C'est leur dernière chance. Rencontrer un maître, ça « sauve » trente-cinq ans. *Dixit* Guitton, que vous n'aimez pas. Je crois remarquer ceci : deux ou trois jeunes filles ensemble rient tout le temps. Une jeune fille seule, observée à son insu, a toujours l'air songeuse. Elles pressentent, nonobstant la social-démocratie et le féminisme incorporé, qu'elles font partie de l'immense cohorte, etc. Les hommes sont plus légers, tout compte fait.

Quand je vous ai donné mon « cours » sur les anges, l'autre soir, J'ai oublié de rappeler que la reine des anges, c'est Marie. L'anagramme de Marie, c'est aimer. Cette remarque est du cardinal Richelieu. C'est juste pour dire.

Non mais, qu'est-ce que vous me faites ? Me voilà encore parti.

Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

Québec, le 19 août 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bonjour, vous !

Je ne vous apprends pas que vous avez oublié votre étui à lunettes chez Mme Murdock. Nous l'avons retrouvé hier à notre retour des Terres-Rompues (avec un trait d'union comme dans Mac-Mahon), mais je suis trop paresseux pour m'enfiler les cinq virages hors d'une autoroute que je ne veux d'ailleurs pas prendre, alors je vous laisse ceci aux bons soins des postillons de la reine.

Pour votre information, les Terres-Rompues ne sont pas recousues, et, au cas où on ne vous l'aurait pas assez dit, la ville de La Baie a mangé une maudite claque lors des inondations. Cette fois, c'est la rivière qui a fait « Ha ! Ha ! ».

Je quitte Québec dans la fraîcheur d'un beau matin.

Ave !

Jean O'Neil

Montréal, le 22 août 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-des-cinq-virages-
en-banheue-des-banlieues

Bonjour,

Je reçois votre lettre de dimanche et je ne sais quoi répondre sinon ceci qui est de vous : « C'est peut-être la ménagère de Mgr Savard qui avait la solution. » Peut-être faites-vous allusion à notre conversation de l'autre soir mais moi, Je fais allusion à la page 80 de *Promenades et tombeaux* :

« Lors d'une fin de semaine ordinaire [au chalet de Baie-des-Rochers], Alphonse-Marie Parent, recteur de Laval, y discute un peu d'éducation avec Charles de Koninck, théologien laïque et conseiller du pape Pie XII pour le dogme de l'Assomption. Roger Matton est là aussi. Il achève de composer *L'Escaouette* et, avec Luc Lacoursière, directeur des Archives de Folklore à Laval, il se propose d'enregistrer les chansons de la vieille Mme Morneau. [...] Il y a aussi l'admirable Régina Turcotte, humble ménagère et servante effacée qui rit et fait tout ce que les autres ne font pas. »

... Silence... je reviens à votre lettre :

« Et vous je ne sais pas beaucoup mieux comment vous fonctionnez. Je n'ai pas su poser les bonnes questions. J'aurais dû creuser davantage le fondement de vos positions politiques. Vous parler du mensonge et de la vérité. De Jacques Godbout, de Gilles Marcotte, de Lucien Bouchard... »

Quel charmant oubli ! D'abord, je ne sais pas comment je fonctionne et je ne veux pas le savoir car, alors, je ne fonctionnerais certainement plus. Godbout, Marcotte et Bouchard, vous savez très bien ce que j'en pense et c'est inutile d'en

parler. Vous oubliez cependant Jean-Éthier Plaie, la reine des abeilles, que j'appelais la comtesse Roudoudou.

Vous parlez des *Jardins* : « *Les textes de présentation sont fort bien faits et ils ont dû demander beaucoup de patientes recherches.* » Je veux vous rappeler ce que vous savez déjà : avant les textes, il y eut les photos. Avant les photos, il y eut la recherche. Avant la recherche, il y eut les jardins. Avant les jardins, il y eut des communautés ou des gens riches pour les faire faire. Avant les communautés et les gens riches, il y eut des jardiniers et des jardinières. Avant les jardiniers et les jardinières, il y eut « des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches ». J'aime bien le tout.

Voilà pour aujourd'hui. Avec *Giriki et le prince de Quécan* ^{*}, tel que promis. N'aimez pas trop Jean O'Neil, toutefois. Il est fuyant comme les hirondelles de Cakia Mouni, étrange comme une feuille de ginkgo, insaisissable comme un neutrino et fou comme Alexis le Trotteur. Quand il passe devant la maison, il faut se contenter de le regarder courir en disant :

« Pauvre lui ! »

Amitiés.

Jean O'Neil

^{*} Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1982.

Dimanche, le 29 septembre 1996.

Demain, c'est la Saint-Jérôme.

Je répète pas qu'il fut le notaire du Saint-Esprit.

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur Jean,

Ils sont bien chanceux, les Legendre, d'avoir mis la main sur un chroniqueur comme vous. Et elle dit bien vrai, la quatrième de couverture : « *Stornoway* ajoute un volet à la fresque du pays ^{*}. » Avant de l'oublier, je vous signale tout de suite que, dans le numéro spécial des vingt ans de *L'Actualité*, on a demandé à une vingtaine d'écrivains quel volume ils apporteraient s'ils se trouvaient dans l'obligation d'en apporter un seul sur l'Île de Robinson. L'écrivain haïtien (La Ferrière ?) mentionne *Pomenades et Tombeaux*. Faut dire que c'est un Noir qui fait « l'amou » avec des Blanches. Il doit prononcer « fêres maïs ». Il y en a dans la « Perle des Antilles ».

Je sais que la remarque vous agace, mais enfin je la répète comment fonctionnez-vous ? Je veux dire : comment est-on Jean O'Neil ? Au fond, j'ai ma réponse : on est Jean O'Neil quand on est un écrivain et que l'on travaille beaucoup. Vis-à-vis de vous, je me sens pur. Expliquons-nous. J'ai une forme de jalousie ou d'envie, comment dire ? ou de « concurrence » vis-à-vis de certains écrivains québécois contemporains. Je vous dis pas lesquels, vous seriez dans le cas de bavasser. Je ne sais plus lequel des Legendre disait à un plus jeune Legendre : « Tu peux venir avec nous au chalet, mais, au retour, tais-toi. »

* *L'Age du bois*, *Stornoway*, Jean O'Neil, Libre Expression, 1996.

Si « pur » que je soye, je vous informe que je connaissais l'étymologie de « pitoune ». Ce n'est d'ailleurs pas une étymologie. C'est une information historique. Je connaissais aussi « le steak de jobbeur, ou le steak de chômeur ». Jeune, j'aimais. Merci d'écrire *cenne* (p. 98). Radio-Canada s'entête à faire dire « cent », sans corriger ceux/elles qui disent, à longueur de téléjournal : « On saura demain qu'est-ce qu'il adviendra de l'affaire. » Et puis, mais ç'a aucun rapport, vous avez terminé votre ouvrage le jour de Pâques dernier.

Un de mes confrères, en tout cas, guette vos *Terres Rompues*. Il vit dans ce coin-là. Je l'ai mal informé. je lui ai dit que les *Terres* sortiraient en septembre. J'avais oublié que *Stornoway* était en route. Hier soir, justement, une amie a vu votre *Stornoway* sur mon bureau. Elle a dit : « Pas encore un autre ! » J'ai rétorqué : « Que voulez-vous, faut bien qu'il vive ! » Cette femme veut absolument vous rencontrer. je lui ai donné vos coordonnées. Un bonjour, elle surgira chez vous, la pauvre.

Merci pour le poème *Danny Boy*, du nom du père de Daniel junior. Il est mort face au Nord, juste au moment où il avait atteint la taille d'un chef d'État. Avant, Normand Hudon le caricaturait en Irlandais.

Je ne vous parle pas de *Quecan*, sauf à dire que Giriki est une trouvaille comparable au Jérivadeth de Hugo, que Péguy commente longuement. Sauf à dire aussi que vous auriez bien pu me placer dans la liste des invités au mariage du code postal avec le prince.

Raphaëllement,

Jean-Paul Desbiens

Montréal, en la Saint-Martin,

ce 11 novembre 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Moitié-moitié Clément-Lockquell

A son corps défendant

Avec des hélicoptères

Pour s'envoyer en l'air

Bonjour. J'aime ce Martin comme un François d'Assise, mais je ne sais pas trop pourquoi. Probablement parce que c'est un mythe. Je l'aime assez pour avoir donné son nom à mon fils, qui ne s'en doute pas et c'est très bien ainsi, car mon fils est garçon au bar *Le Cherrier* et la galerie de m'as-tu-vu qui fréquentent le Walhalla des trous-de-cul croiraient que c'est en l'honneur du ministre des Finances de Jean Chrétien. En fait, je vénère Martin parce qu'il a un nom d'âne et que je suis moi-même un âne. C'était marqué dans *La Presse* d'hier, je suis Platero, l'âne de Juan Ramón Jiménez.

Voilà maintenant que je me fais des culpabilités de ne pas vous écrire. Non, je m'exprime mal. La vérité c'est plutôt que je vois tellement de monde ces temps-ci que je m'ennuie de notre solitude à deux, respectueuse, intangible, invisible, permanente comme la communion des saints.

Mon frère Pierre, qui vous appelle toujours « le Frère » sans plus sans moins, a terminé *Les Années novembre* avec une admiration totale. Ce n'est pas lui qui nie dit de vous le dire, mais, comme je sais qu'il ne vous le dira jamais, je vous le dis moi-même, tout plein de componction amicale en ce mois de novembre. Pour votre information, ce même Pierre a subi un quintuple pontage avec un succès total, dix jours avant Boris. Oui, il a beaucoup aimé votre livre et m'a cité de mémoire quelques beaux mots que j'avais oubliés. Comme ce mot sur deux personnages du *Nouvel Observateur*, je-ne-sais-plus-qui et Jean Daniel : « Le premier est un écrivain et l'autre, un Parisien. » je cite de mémoire, évidemment, car le

livre n'est pas revenu. Je crois qu'il l'a prêté à son cardiologue et je souhaiterais bien que, de main à main, le livre fasse le tour de la ville avant de me revenir. Vous préféreriez sans doute que les gens l'achètent mais les gens sont comme moi, ils n'ont pas d'argent, et ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on va s'arrêter de lire. C'est même quand on est pauvre qu'on lit. Les riches s'achètent des albums et regardent les images. Ça prend moins de temps et le temps c'est de l'argent. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils en ont.

Jean René aussi m'a dit beaucoup de bien de votre livre. Mais lui, je le soupçonne de vous l'avoir dit deux fois plutôt qu'une.

C'est tout.

Je fais le tour des salons la mort dans l'âme. D'abord, la plupart des écrivains sont des cabotins super chiants qui vous soupçonnent d'être un maudit baveux si vous restez dans votre réserve sans applaudir leurs steppettes. Ensuite, faire cela m'empêche de faire rien, ce dont j'aurais actuellement grand besoin. Mais l'ange de la loterie refuse toujours de venir donner son coup de pinceau sur le linteau de ma porte... ou de rouler la pierre de mon sépulcre pour venir m'enlever mes bandelettes parfumées en sifflant Jesu *Bleibet meine Reine Freude* sur un air de java. Ça fait que je reste en mon moi-même.

Je dois toutefois confesser que la tournée des salons m'empêche de voir novembre du même oeil que d'habitude. Je suis moins sensible à son ensoleillement degré déprime. Cette semaine, je range mon auto pour l'hiver et j'espère que celui-là s'empressera d'accourir, car attendre m'a toujours horripilé. (Vous ai-je dit que j'étais né à sept mois, précisément pour cette raison ?)

Traînasseries dans les Terres-Rompues, les jours où la brumasse se lève sur le chantier. La semaine dernière, j'y ai croisé un trafiquant du XVIIIe siècle, John Long, qui s'est rendu dans les parages du lac Chibougamau et qui prétend y avoir tué un serpent à sonnettes. Je l'ai vivement rappelé à l'ordre. Cela m'impressionne toujours de voir quelqu'un passer par ici, décrire Tadoussac, « Checooteemee » et la « Shambooshooine » et offrir le tout à sir Joseph Banks, président de la Royal Society et compagnon de James Cook lors de son voyage en Australie et en Nouvelle-Zélande. Comme cela m'impressionne toujours de savoir que James Cook et Antoine de Bougainville se sont affrontés sur les plaines d'Abraham avant d'être les deux premiers explorateurs européens du Pacifique.

Vous m'avez déjà dit que je ne virgulais pas beaucoup. C'est donc vrai.

Là virgule je pense que c'est vraiment tout car je dois me reposer virgule refaire mes forces en vue du Salon de Morial en fin de semaine virgule car j'y rencontrerai avec volupté toutes les sommités virgule de la littérature virgule québécoise et du monde virgule du moins je l'espère point.

Je fais des vœux pour votre santé et votre sainteté, en lisant une biographie des douze premiers Césars, qui ont inventé les Somalie, les Bosnie et les Zaïre bien avant nous, bien que nous ne soyons pas en reste pour leurs réussites.

Avec mes cordiales salutations.

Jean O'Neil

Le 15 novembre 1996

Jean O'Neil

Morial

Frère Âne,

Il ne faut point vous « faire des culpabilités de ne pas (m') écrire ». Vous savez, je vous l'ai déjà dit, que je n'attends jamais de réponse à une lettre « non sollicitée », sauf bien sûr s'il s'agit d'une « lettre » de réclamation de frais de voyage zé de déplacement pour voyages sollicités. À ma connaissance, aucun orgueil là-dedans. Simplement un vieux réflexe de peureux. Je devance tout adieu, me protégeant ainsi, autant que faire se peut, des attentes et des ruptures. On réussit pas toujours ! Un chrétien attend la résurrection des morts et la vie éternelle. Point. C'est dit dans le symbole de Nicée.

Vous dites : « Je m'ennuie de notre solitude à deux, respectueuse, intangible, invisible, permanente comme la communion des saints. » C'est bien ainsi que je vis notre (maintenant) longue communion d'un saint (qui s'ignore) et d'un vieux frère qui souhaite seulement que le Seigneur n'entre pas en jugement avec lui. (Office de ce jour et psaume de la [vieille] messe des funérailles.) On virgule, par chez nous, et on parenthèse.

Me rapportant les mots de Monsieur Pierre au sujet de mon excellent dernier livre, vous faites une œuvre de miséricorde spirituelle. Ne jamais rapporter les mots d'un tiers, s'ils ne sont pas constructifs. Sauf s'il s'agit d'un ennemi commun. Charles de Koninck disait : « Monsieur de Kolnaï et moi, nous avons une chose en commun : nous détestons tous les deux Maritain. »

Dites à Monsieur Pierre que je souhaite à Boris la chance qu'il a eue avec ses pontages.

En quoi suis-je « moitié-moitié Clément Lockquell » ? Avec ou sans hélicoptères. Béro, de San-Antonio, parle toujours de coléoptères. J'ai bien connu le frère

Clément Lockquell. Nous appartenions à des communautés rivales, du temps que l'on zonait le Saint-Esprit. On fait pus ça.

Je vous quitte là-dessus, mais non sans vous informer que saint Martin n'est pas un mythe.

Respectueusement,

Jean-Paul Desbiens

P.-S. - Hier (17 nov.) je me suis rendu au Salon du livre de Montréal. Voyage aller-retour en autobus. Ma présence en cage-à-signature était fixée de 11h à midi. J'ai signé exactement un (1) volume. Six heures d'autobus ! J'avais projeté de vous remettre de main à main la présente enveloppe. Mais votre apparition était programmée à compter de 15h.

Le 25 novembre 1996
en la Sainte-Catherine.

Jean O'Neil
Montréal

Monsieur Prud'homme,

On ne me reprendra plus à vous « révéler » des textes que vous connaissez depuis l'âge de 16 ans.

Néanmoins, et à toutes fins utiles, je vous informe que je possède plusieurs numéros spéciaux de la revue *Saguenayensia*, dont un sur l'inondation des terres basses du Lac-Saint-Jean, à la suite de la construction du barrage d'Alma. J'ai déjà eu (mais je ne le retrouve plus) un numéro qui contenait un long entretien avec Sixte Bouchard.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 28 novembre 1996

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bonjour, vous !

Je reçois votre lettre à l'instant et vous réponds illico car je me dirige de ce pas vers le bureau de poste pour affaires traînantes.

D'abord, je vous interdis de censurer les envois que vous désirez me faire. Si vous permettez, je m'en occuperai moi-même.

Ensuite, en égarant le numéro de *Saguenayensia* sur Sixte Bouchard, vous avez égaré le deuxième d'une série de trois merveilleux articles sur les voyages du père Albanel à la baie d'Hudson, articles écrits par celui qui allait devenir le deuxième meilleur écrivain du Québec...

Je recevrais volontiers, et vous remettrais, le numéro sur l'inondation des terres basses du Lac-Saint-Jean, et si vous avez la patience de fouiller un peu plus loin dans vos possessions, j'aurais besoin de celui qui a été consacré au grand feu du 19 mai 1870. Je peux toujours les photocopier à la BN, mais c'est tellement plus pratique quand un « chum » peut nous les passer.

Merci et à bientôt.

Jean O'Neil

Joyeux Noël

Décembre avance à pas de loup
Dans la nuit entre les sapins
Le temps fait froid Le vent fait fou
Il poudre encore et les chemins
Seront bloqués demain matin

Je regarde au calendrier
Et le vingt-cinq est pour bientôt
Toutes choses vont m'arriver
Avant que j'ôte mon manteau
Mais vous ou serez-vous tantôt

« Jeunes raisons vieilles folies
Où vont les spectres des monarques
Et les modernes Ophélies
Notre monde atroce démarque
Le royaume de Danemark »

Tais-toi Aragon C'est Noël
Un bruit réveille les bergers
L'ange qui passe dans le ciel
Leur annonce qu'il va neiger
Et que Marie va accoucher

Allons lui porter des cadeaux
Une tourtière des cretons
Un disque de chez Archambault
Un chandail des Bruins de Boston
Ils sont en solde chez Eaton

La mère est de bien bonne humeur
Joseph est plutôt occupé
Leur enfant est beau comme un cœur
Il arrêta pas de pleurer
L'âne et le bœuf l'ont consolé

On réveillonne chez Donat
Après la messe à Saint-Ephrem

Je ne téléphonerai pas
Mais penserai à vous quand même
En mangeant du sucre à la crème

Bonjour, cher ami !

Que Noël vous dorlote et vous apporte le parfum de vos meilleurs souvenirs,
avec la joie de tous les avensirs !

Jean O'Neil

Noël 1996

Montréal, le 14 janvier 1997

M. Jean-Paul Desbiens
5050, Clément-Lockquell
etc.

Bonne année !

Je vous retourne vos choses sans trop savoir ce que j'ai utilisé. Presque rien, je crois. Je n'ai pas lu en entier le texte de la religieuse et je n'ai pas du tout écouté la cassette. J'ai certainement parcouru tous les numéros de *Saguenayensia*, mais j'ignore ce que j'ai pu y trouver.

- Ma foi ! il est fou, direz-vous.

Je l'étais, mais j'en reviens. Le fait est que j'étais en phase terminale et que je cherchais des appuis à ce que je voulais compléter. Pour rien au monde je ne voulais intégrer des éléments nouveaux à mon scénario. Je m'étais fixé un récit à l'intérieur de certains paramètres et, tous les jours, j'étais sollicité par la tentation d'écrire l'encyclopédie du Saguenay. Non. Ce n'est qu'un récit, qui devrait toutefois donner des pistes aux curieux de plus.

Et puis j'ai fini. Le 4 janvier. J'ai même reçu et retourné le texte révisé. Pour la première fois depuis longtemps, j'ai un après-midi de congé, un jour ou deux peut-être, en attendant les épreuves. Parution fin février.

À travers ça, pour des raisons alimentaires, je me suis tapé la révision de deux briques de 200 pages sur les barrages de béton. Inutile de vous dire que je n'y connais rien, sauf que les ingénieurs ont souvent besoin d'un contrefort en matière de langue.

Pour toutes ces raisons, je suis claqué et n'ai pas grand jasette. Je suis quand même récupérable et c'est là la bonne nouvelle.

Je vous laisse avec tous mes remerciements. J'espère que vous allez bien, je vous prie de croire en mon amitié et vous fais mes cordiales salutations.

Jean O'Neil

Montréal, le 11 février 1997

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cher ami !

Encore une fois, en écrivant « Desmaures » j'ai pensé aux Arabes et à saint Augustin, qui travailla chez eux avant qu'ils n'y soient, et je viens de consulter le *Dictionnaire des noms et lieux du Québec*, puis le *Dictionnaire biographique du Canada*, pour enfin savoir d'où pouvait venir ce nom.

Les coïncidences sont maudites !

Je devais déjeuner ce midi avec un ami qui m'a téléphoné hier pour me prévenir qu'il devait me « flusher ». C'est une citation. Il a tout de même pris le temps de me raconter un récent voyage en Louisiane pour me dire son étonnement devant la présence française là-bas au XVIII^e siècle. Bien sûr, il savait, mais il ne savait pas jusqu'où cela allait. S'étant loué une auto, il s'est promené çà et là entre deux corvées pour se ramasser à Natchitoches et découvrir qu'un des héros de la place, sinon le fondateur, était Louis Juchereau de Saint-Denis, né à Québec en 1676. Ce Monsieur Louis est parti pour là-bas avec Lemoyne d'Iberville, frère de Pierre Lemoyne d'Iberville, évidemment, et il y a passé sa vie, trafiquant avec et guerroyant contre les Espagnols, épousant la fille de son ennemi Ramon de Navarro, se retrouvant deux fois emprisonné à Mexico et déclarant sur la fin de sa vie : « Il est heureux celui qui peut quitter la Louisiane, et plus heureux encore est celui qui n'y mit jamais les pieds. » À deux au téléphone, nous nous émerveillions de ces Français - non, né à Québec, c'était un Canadien - qui parcouraient l'Amérique comme nous parcourons le parc du Mont-Royal ou les plaines d'Abraham, et qui affrontaient les alligators, les Indiens et les Espagnols avec un je-ne-sais-quoi de noblesse, de courage et de superbe qui nous fait largement défaut.

Je pensais à cette Louisiane que nous avons perdue et qu'un tiers des nôtres va rechercher à chaque hiver dans une migration qu'on croit nouvelle mais qui est intimement liée à nos débuts nord-américains. Et je pensais aussi à mon aimable voisin de Saint-Joseph-de-la-Rive, Félix-Antoine Savard, qui allait faire son petit tour dans les Florides chaque année, un petit mois à ce temps-ci de l'année, quand il n'en pouvait plus de l'hiver.

Je vous *trail* de dix ans, mon cher ami, et j'ai bien retenu que vous vous en donnez soixante-dix depuis un an pour ne point faire de syncope le jour où vous les aurez pour vrai, ce bientôt 9 mars. J'ai frappé la soixantaine en décembre et l'âge ne m'atteint vraiment que dans l'ennui d'un hiver brouillon à outrance. Mais c'est bien d'âge qu'il s'agit, car je suis très certain que les hivers n'ont pas changé durant ma courte vie, que je trouve parfois assez longue merci. Toujours est-il que je pensais aux Florides, ou aux Louisianes, ou aux Jamaïques, à tout sauf à Cuba que je laisse à Lloyd Axworthy. Je revois ces végétations, ces soleils, ces après-midi capiteux et ces soirées palmées ou palmipèdes... Oui, je rêvais un peu et je me morfondais en songeant que ce serait bien pire dans dix ans si tant est que je m'y rendisse un jour. Et je pensais un peu beaucoup à vous car je savais que je devais vous écrire.

Mais attendez encore un peu que je vous dise le pourquoi.

Toujours est-il qu'en m'asseyant devant mon ardoise électronique (appelez-moi le précieux ridicule !) je me retrouve avec ce maudit « Desmaures » et, une fois pour toutes, je veux savoir d'où il sort.

Or, il sort de Jean Juchereau de Maur, né à La Ferté-Vidame (Eure-et-Loir) vers 1589, passé en Nouvelle-France en 1634, et à qui fut concédée la seigneurie « de Maur ou de Saint-Augustin », dans laquelle se trouve aujourd'hui votre résidence, cher ami. Jean Juchereau de Maur était évidemment, vous l'aurez deviné, le père de Nicolas Juchereau de Saint-Denis et le grand-père de Louis Juchereau de Saint-Denis, qui mourut à Natchitoches après la vie mouvementée que l'on sait.

Ayant ainsi disposé des préliminaires et des coïncidences dites maudites, je puis enfin aborder le sujet de ma lettre qui est d'abord de vous dire bonjour, de vous souhaiter une bonne année en retard (Oh ! mon ordinateur vient de me dire que c'est déjà fait) et un bon anniversaire en avance.

Qui est surtout de m'accuser d'une faute que j'espère très vénielle, celle d'avoir parlé de vous sans autorisation dans *Les Terres Rompues* qui va vous arriver comme une claque sur la gueule d'ici la fin du mois. Il s'y trouve en effet un chapitre intitulé « Deux bleuets » et, en l'occurrence, les deux bleuets sont deux petits-cousins issus de Sixte Bouchard. je ne crois pas avoir été méchant ni avoir porté atteinte à autre chose que votre modestie.

Ce devrait être tout, mais je dois ajouter que j'enverrai copie de la présente à mon ami Vincent Leduc, que vous aimeriez fort, eussiez-vous le bonheur de le connaître. Son péché à lui, c'est le bourbon, et je le soupçonne d'en avoir bu des tonnes lors de son passage au pays de Faulkner et de Juchereau de Saint-Denis. Vous le rencontrerez lui aussi dans *Les Terres Rompues*. Le surlendemain du jour de l'An (ou jour de l'an), c'est moi qui l'avais *flushe* car j'essayais désespérément de terminer mon manuscrit et je cherchais partout qui avait marqué le but gagnant en période supplémentaire le 9 mai 1971, dans la partie qui opposait les Canadiens aux Black Hawks. Vincent, à qui j'exprimais mon désespoir de ne pouvoir déjeuner avec lui et, surtout, de ne pouvoir trouver le précieux renseignement, Vincent, qui est directeur des programmes à TQS, alla fureter dans le coin des sportifs et m'annonça triomphalement que le but des Hawks avait été marqué par Jim Pappin. Dans *Les Terres Rompues*, c'est écrit « par Jim Pappin sur une passe de Vincent Leduc ».

Voilà !

J'espère que l'hiver ne vous magane pas trop et je vous souhaite bien des Louisianes intérieures avec toute mon estime et toute mon amitié.

Jean O'Neil

Copie : Vincent Leduc

Le 9 mars 1997

Jean des Terres Rompues,

Il me semble que j'avais des choses à vous dire en réponse à votre lettre du 11 février, ce que je ferai sans doute, à l'intérieur de la présente. Mais je commence par les *Terres*. Même que je commence par les deux derniers mots : les *Quadran-tides*. À cause de la terminaison en « ide », je me doutais un peu que cela avait rapport à César. C'est le *Quid* qui m'a renseigné. Vous avez donc terminé l'ouvrage dans la nuit du 1er au 4 janvier. On se prend pour Thérèse d'Avila, morte dans la nuit du 4 au 15 octobre 1582, à cause d'un ukase de Grégoire XIII. Vu que nous sommes en carême, par esprit de pénitence et de componction, je me suis retenu d'aller directement au chapitre des *Deux bleuets*. je m'y suis rendu page par page.

À l'heure qu'il est, j'ai lu pratiquement toute votre oeuvre. Votre méthode, si l'on peut parler de méthode, est toujours la même. Vous composez comme un musicien. Je ne suis pas ferré en musique. Je ne veux pas m'enfarger dans mon allégorie, mais enfin, je dis, et je sais un peu, que dans une symphonie, les concertos pour cor de Mozart, *Grand Canyon Suite* (je m'en tiens à de l'archiconnu, quant à moi), il y a des annonces, des développements, des reprises, des finales. Ainsi, il n'y a pas grand-différence entre « Le jardin et le fjord » et « De jardin en jardins »^{*}. Quelques accords supplémentaires.

Dans sa préface, Janouk Murdock utilise l'image de la courtépointe. L'image s'applique non seulement à ce livre-ci, mais à l'ensemble de votre oeuvre : Oka, *Promenades*, *Ladicte coste*, y compris, *Giriki*, *Jeremiah*, *Les Hirondelles*. Pour paraphraser Janouk, nous explorons la grande histoire (ou votre propre histoire) en disant : « C'est donc comme ça que les choses ont dû se passer. » Dieu sait, par exemple, que ma mère nous a souvent parlé du tremblement de terre de 1925 ou 1926. C'était pas de ma faute : je n'étais pas au monde. Un détail revenait, toujours le même : le fer à repasser qui était tombé du réchaud (dont la porte s'était ouverte

^{*} Ce sont les premier et dernier chapitres de *L'Âge du bois*, *Les Terres Rompues*, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1997.

toute seule) sur les ronds du poêle. Quant aux tremblements de terre de 1663, on en disait deux mots dans le manuel d'histoire : c'était une punition du bon Dieu à cause de la boësson que Frontenac vendait aux sauvages.

Vos livres sont toujours informatifs. Je ne me mêlerai certes pas de rectifier une date, une longitude ou l'heure de l'apparition des Laurentides. Quant à l'océan Iapetus, c'est encore mon *Quid* qui me renseigne. Je suis facile à renseigner : « Quel tireur à l'arc manquerait une porte ? » disait Aristote. Sur Alexis le Trotteur, cependant, mon père m'avait raconté l'essentiel. Je ne le croyais d'ailleurs pas trop. Il nous parlait aussi de Pitre Racine, l'homme le plus fort de Métabetchouan. Lui, je l'ai vu, de mes yeux, crochir un fer à cheval entre ses dents. On ne dira rien de Victor de Lamarre, l'homme fort du lac Bouchette. Vous n'en dites rien, vous non plus. Mais votre propos n'était pas de refaire l'histoire du Lac et du Royaume. Soit dit en passant, Desbiens célèbre l'été prochain le 350^e anniversaire du poste. Ghislain Bouchard (*La Fabuleuse histoire du Royaume*) y présentera une manière de « son et lumière » dans la cour située à l'ouest de la maison où je fus provincial résident. Il y occupe déjà une couple de chambres. Pas chères. Les frères, c'est pas des quéteurs - cf Les Enfants de Saint-Vincent (T.-N.) ou d'Alfred (Ont.). Quant aux Enfants de Duplessis, attendons les enfants de Rochon. « Mais nous serons morts, mon frère », comme dit Raymond Lévesque. Je viens tout juste de refuser d'être le président d'honneur de la campagne de souscription. Je n'ai jamais été bien efficace dans les campagnes de « levée de fonds »...

Sur les « clairons ». Mes père et mère disaient clairons, eux aussi. Ma mère précisait que c'étaient des reflets du soleil de minuit sur les glaces du pôle Nord. Autant croire cette explication qu'une autre, même celle de Jean O'Neil. Après tout, nous croyons tous que la Terre est ronde et que Lucien va venir à bout du déficit. Sur le lac des Commissaires. Vous m'apprenez d'où vient ce nom. Même Rosaire n'en savait rien, qui savait tout sur cette région. C'est pourtant « évident » quand on sait que le lac Bouchette tient son nom d'un arpenteur.

Vous ai-je déjà dit que je ne sais pas grand-chose de ma généalogie patri et matrilinéaire ? La raison en est que, du côté de mon père, la parenté restait loin, qu'on les voyait peu et que j'étais « sauvage ». Mais je suis bien loin d'avoir retourné toutes les pierres de mon jardin généalogique. Jeune, on se tient pour acquis, pour nécessaire. Plus vieux, on n'ose pas poser certaines questions, surtout quand on pressent qu'il serait douloureux de mettre au jour quelques terribles se-

crets. J'en sais un peu plus du côté de ma mère, mais il me manque beaucoup de bouts. Ainsi, Charles, l'un des fils de Sixte, n'avait qu'une oreille. C'était une infirmité de naissance. Est-ce la raison pour laquelle il est demeuré célibataire ? Il voyageait passablement, y compris aux États. Il venait assez souvent chez nous. Il disait qu'il écrivait un livre. J'en bavais.

J'ai rêvé toute mon enfance à mon oncle Nelson. Il écrivait à ma mère une fois par année, mais il n'est venu au Lac qu'une seule fois, en 1962. J'étais à Rome ! Il pouvait avoir autour de 70 ans. Ma mère m'a dit qu'il avait été très impressionné d'apprendre que j'avais publié un livre ! Tu parles, Charles !

Nonobstant la crainte révérencielle que m'inspire votre souci « informatif », je me risque à corriger deux erreurs : a) Mon père s'appelait Adélard et non pas Horace. b) Revenant des États-Unis, ma mère passa un an ou deux chez une parente, à Hébertville, et ensuite elle fut accueillie par Sixte Bouchard, et non pas par Henri, un des fils de ce dernier. Jean fut mon parrain et Henri, celui de Mozart. Henri est mort très vieux, à Jonquière, toujours travaillant le bois et entreprenant, à plus de 80 ans, un safari en Afrique.

La « preuve » que ma mère fut accueillie par Sixte, c'est que la maison d'icelui était la dernière de la municipalité de la paroisse, ou la première de la municipalité du village. Où est la preuve ? La voici : mon père, veuf depuis dix ans, et pour la seconde fois, travaillait à ce moment-là chez Ti-Louis Tremblay à Bus, juste de l'autre côté du chemin. Preuve supplémentaire : la maison de Sixte était située à deux maisons de chez nous, du même côté de la rue, en plus. J'allais régulièrement chercher *Le Devoir* après que le Bonhomme Sixte eut pris le temps de le lire. « Va charcher le journal », ma mère disait. En arrivant, je disais : « Chu v'nu charcher le journal. » Un midi, je revins tout affolé : le Bonhomme s'était acheté une radio, haute comme la maison. Je dis à ma mère que mon « oncle » écoutait parler un homme caché dans un meuble. Elle riait de moi, mais, moi, je n'en dé-mordais pas. Je venais tout juste de faire l'expérience ! On n'allait pas m'apprendre ce que c'est que la radio. J'ai jamais cru, non plus, que la Terre est ronde. Une balle de baseball, c'est rond. Or, tout autour de chez nous, c'était plein de coulées. Le Lac-Saint-Jean est peut-être un delta à l'envers. En fait, il a une anatomie féminine mamelons et coulées.

Sur le *De viris illustribus*. Ma modestie étant inentamable, que voulez-vous que je vous dise ? Je n'avais jamais pensé aux rapprochements que vous faites. J'avais pourtant lu *À visage découvert*. J'en fais une brève mention dans *Novembre*, il me semble. Outre une parenté biologique et géographique commune, Lucien et moi, nous partageons Tino Rossi. Rina Ketty, c'est une autre affaire. Plus généralement, et cela concerne l'ensemble de votre entreprise, il est toujours surprenant d'entrevoir la réponse à la très vieille question : d'où venons-nous ? Qu'est-ce que la Bible ? Réponse : une réponse, écrite après coup, en réponse à la question : « D'où venons-nous ? »

On les attend-y assez, les terres rompues de Saint-Jean-Vianney ? Est-il bien vrai qu'on ne connaît pas exactement le nombre des disparus ? Un voisin peut ignorer le nombre d'enfants du troisième voisin, mais quelqu'un d'autre le connaît certainement. À l'heure qu'il est, on doit connaître exactement le nombre des disparus. On n'est pas au Rwanda, quand même ! Il me semble que je vous ai déjà envoyé une photocopie de ce que j'avais écrit dans *La Presse*, ces jours-là. Si tel est le cas, je récidive.

Votre delta inversé est une trouvaille à tous égards. Une véritable invention. La définition que vous donnez d'un delta est autrement plus instructive que la forme de la quatrième lettre de l'alphabet grec. Cette révélation fait oublier la coquille de la page 282, où il faut lire *Genèse* au lieu d'*Exode*.

Sur votre lettre du 11 février. Bon ! J'ai 70 ans depuis le 7, et non le 9. Vous rectifiez les actes de naissance de tous les Murdock et autres McLeod, pourquoi pas le mien ? Non, je n'en fais pas de syncope. Oui, je vieillis. « Le temps de nos années est de soixante-dix ans » (Ps 90, 10). Quatre-vingts pour les potentats de l'âge. Mon erre ralentit et mon aire rétrécit. Pourquoi vous être donné tant de misère avec Desmaures ? On trouve toutes vos trouvailles dans *Le Petit Jean* (Stanké, 1993), comme en font foi les coupures ci-jointes. Et une troisième, pour votre instruction finale.

Vous savez que l'on trouve déjà vos *Terres* au Club Price. C'est pas que l'on soye jaloux, mais enfin, les Éditions Logiques ont vendu exactement 295 exemplaires de *L'Ecole, pour quoi faire ?* Je viens d'avoir le rapport annuel et les droits d'auteur(s) adjacents. Ça paye pas le gin.

Et qu'est-ce que je lis présentement ? Réponse : *Je serai l'amour*, de Fernand Ouellette (Fides, 1997), sous-titré : *Trajets avec Thérèse de Lisieux*.

P.-S.

1. Arthur Tremblay Gadelle aurait aimé lire vos *Terres*, j'en suis sûr. D'autant que sa femme, Pauline, est une Dubuc, fille (petite-fille ?) du fondateur de Val-jalbert.

2. C'étaient les premières vêpres de mon 70e anniversaire de naissance. Il avait neigé toute la journée. En fin d'après-midi, Claudette Nadeau, qui fut ma secrétaire et donc mon boss, du temps que j'étais cependant payé à titre de directeur général du Campus, se présente. Il arrive qu'elle est née un 7 mars, elle aussi. C'est pas donné à tout le monde. Comme vous savez, je distingue très bien père et mère, frères et sœurs. Après ça, je suis aussi « fourré » que le Saguenay l'a été par Alexis. Ainsi donc, j'ai fait lire à Claudette la section intitulée *De viris illustribus*. Compte tenu des erreurs que vous aviez commises, elle s'est mis dans la tête de vous instruire. L'instruction se trouve en annexe à la présente.

Remarquez bien que tout est profit, pour moi, en cette affaire. Je suis un peu plus démêlé. Et puis, *quod (ou quid) hoc ad eternitatem* ? Le plus clair de ce que j'ai ressenti en traversant du *sexa* au *septua*, c'est l'aspect, le côté dérisoire de l'existence humaine, si elle n'est pas illuminée par l'incarnation de Jésus. Que faisiez-vous en 1380, a.d. ? Aussi bien, je me demande comment Janouk peut écrire, par votre plume interposée : « Je ne dis pas que Dieu n'existe pas. Je n'en sais rien. » J'ai comme l'idée que l'origine de Dieu, ce n'est pas Voltaire. A-t-on idée de parler de l'origine de Dieu ! « On m'a dit que j'étais le fils de mon père et de ma mère. je pensais être plus que ça » (Lautréamont ?). Comme si les parents donnaient la vie ! Aristote (384-322, av. J.-C.) savait (trente secondes, avant lan Wilmut, à l'échelle des Laurentides) que *bos generat bovem, et Sol*. Et pendant ce temps, *Pioneer ou Explorer 1* ou Il est sorti du système scolaire (sic). Facile, mais *sic* quand même.

Peureux comme je suis, j'ai assez aimé ce que l'on raconte en quatrième de couverture : « *L'Âge du bois* est un diptyque, dit Jean O'Neil, qui s'était bien gardé de l'annoncer plus tôt, par crainte de circonstances contrariantes. » Un personnage de Jerome K. Jerome dit : « Il se gardait bien de faire des promesses, car il respectait celles qu'il faisait. » Si vous n'avez jamais lu *Trois hommes dans un bateau, sans parler du chien*, vous ne savez pas ce que c'est que l'épanchement de synovie. C'est une histoire cochonne.

Jean-Paul Desbiens

Le 29 avril 1997

Jean O'Neil

Membre temporaire de la société humaine

Cher cosociétaire,

C'est pas « société » qu'il aurait fallu écrire *. Laissez ce mot aux sociologues. C'est « condition ». je suis fatigué de corriger le deuxième meilleur écrivain (contemporain) du Québec. De toute façon, je me fais toujours pogner dans un coin. Les pions, ça se dompte pas, je me répète.

Par discipline, je me suis rendu à la page 8, page par page. Ç'avait été plus exigeant à propos du *De viris illustribus*. Mais c'était durant le carême. Heureux de m'entendre proclamer humble ! Humus, humour, homo, humble, même racine.

Vous devez être assez content de votre « prestation » à Asbestos. Je note quand même, avec un profond et vif ressentiment (un ressentiment est vif ou profond), que vous en dites davantage sur vos livres, à des étrangers, que vous ne m'en avez jamais dit. Vous me faites penser à Ottawa : « Ottawa donne aux étrangers. Duplessis donne à sa province. » Slogan de la campagne électorale de 1948 (?).

* Jean-Paul Desbiens commente ici un passage de l'allocution de Jean O'Neil, invité d'honneur au Salon du livre d'Asbestos. « Je suis toujours étonné d'être invité à ces rencontres, moi qui, de façon délibérée, n'appartient à aucune association, aucun club, aucune union, aucune secte, aucune société, exception faite de la société humaine dont je ne suis membre qu'à titre temporaire. » En fin de lettre, M. Desbiens fait allusion à un autre passage, où Jean O'Neil dit qu'il a passé cinq mois chez les bénédictins de Saint-Benoît-du-Lac.

Dans la guerre actuelle des cochons, un ministre déclare « On n'empestera pas nos campagnes pour fournir du bacon au Japon. » Si jeune et déjà poney. je sais, celle-là, vous ne la comprenez pas. C'est pas mon problème.

Vous parlez des scouts. Il y avait (comment dit-on ?) une meute, à Métabetchouan. Mes parents n'avaient pas les moyens de me payer « l'abonnement ». Je serais peut-être aussi fin que vous aujourd'hui si j'avais été scout.

Vous parlez de vos auteurs non *geignards*. Mon Dieu ! que je suis tanné, moi aussi, des *geignards* nationaux. Dès 1965, j'écrivais que la Conquête avait été une bénédiction historique. L'Angleterre a toujours su sortir, vite et net, de ses colonies américaines, asiatiques ou africaines. La France n'en finit jamais. Si j'étais plus jeune, je m'enrôlerais dans une armée pour la conquête du Labrador. Les vieux ont de ces élans (d'Amérique), comme disent les dictionnaires français.

Je ne crois pas que le « livre soit abandonné depuis la radio, etc. » Le Net, le Web, je ne sais comment dire, renvoient aux livres. Vous le dites, et bien avant vous Valéry imaginait, dans *La Crise de l'esprit*, une espèce de « tuberculose du papier » : la disparition de TOUT ce qui est écrit : bibliothèques, contrats de toutes sortes, billets de banque, poèmes, etc. Il concluait : « Rien ne fait mieux saisir la fragilité du monde organisé et la *spiritualité* [son souligné] du monde social que cette hypothèse fantastique. »

Sous même pli, une critique des *Années novembre* par professeur de lettres à l'université de Sherbrooke, publiée dans la revue *Mæbius*, no 72, printemps 1997.

Ainsi donc, vous avez tâté de (à) la vie communautaire bénédictine. Vous avez été *réduit* à l'érémisme. De toute façon, on y est toujours réduit, à l'érémisme.

Courbaturément (mais pas à cause de vous),

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 2 mai 1997

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Bonjour, si ce mot vous dit encore quelque chose...

Je reçois votre lettre aujourd'hui et j'y réponds illico pour atténuer un tant soit peu l'accablement que vous associez à des courbatures. Je sais toutefois que je n'y peux rien. Je n'oublierai jamais le jour où Jean-Éthier Blais, alias la comtesse Roudoudou, m'avait pris à partie dans *Le Devoir*. À part celui de Réginald Martel, je n'ai lu ni entendu aucun commentaire sur *Les Terres Rompues*. À vrai dire, je n'ai pas été attentif, ayant sombré depuis début mars dans une déprime dont je me tire difficilement, avec un total dégoût de l'écriture, mais avec une nécessité absolue de poursuivre, à moins de rejoindre l'armée des sans-abri qui jonchent les rues de Montréal avec leur sébile en styrofoam. Mais à voir mousser la bave aux lèvres de Jean Forest, j'apprécie le silence qui a entouré ma dernière parution.

Chacun ses idoles, évidemment. Vous avez les vôtres, il a les siennes, et j'ai le plus grand respect pour les idoles des autres, à condition que les autres respectent les idoles des uns. Mais qui est cet immense trou de cul - qui écrit fort bien - qui vit encore des certitudes de Freud ? Lionel Groulx règne toujours, mais celui-là, je croyais qu'il était passé au caniveau comme Karl Marx. Et il croit que vous êtes un attardé.

Dans ma carrière de journaliste et de fonctionnaire, je ne saurais vous dire combien d'imbéciles j'ai rencontrés qui ne vivaient que de psychanalyse et qui étaient les papes de l'information. Leurs boss ont fini par comprendre et, aujourd'hui, ces gens sont payés grassement pour rester cachés dans les garde-robes de l'ENAP et des bureaux et délégations du Québec à l'étranger. Ce que j'ai souffert de ne pouvoir carrément dire à ces personnes d'aller chier et de me laisser travailler !

Et la revue *Mæbius* ! je suis toujours scandalisé de voir que les deniers publics continuent à subventionner ce ramassis de couleuvres. Il y a quatre ans, on m'avait demandé, comme a plusieurs autres, de commenter la phrase de Marguerite Duras : « Écrire, c'est savoir résister à l'écriture. » Je n'avais même pas daigné répondre. Alors, on revint à la charge et je répondis ce que je joins à la présente.

Un tel papier fait très mal, je le sais. Mais avez-vous idée du nombre de lecteurs de *Mæbius* ? Je doute qu'il y en ait 300. Mais le problème, c'est que ce sont tous des profs de secondaire, de cégep ou d'université, une mafia d'impuissants et d'infirmes, intimement liés entre eux pour intervenir auprès des argentiers, des ministères et trafiquer les programmes scolaires, les récompenses littéraires, les bourses, les subventions, etc.

Je pense que vous êtes toujours un lecteur du *Devoir* que je n'ai pas lu depuis des lunes. Avez-vous déjà lu la critique de Jacques Allard sur un livre que vous auriez lu ? Je l'ai lu une fois, quand j'ai publié *Bonjour, Charles !* Conclusion spontanée : il y en a un de nous deux qui ne sait pas lire !

Le délire est omniprésent dans notre société, comme l'intolérance. La raison n'a plus cours, je n'y peux rien et vous non plus.

Vous me reprochez d'en dire davantage aux étrangers qu'à vous, sur mes livres. Deux ou trois fois par année, je suis invité dans des bibliothèques municipales. J'accepte uniquement parce que j'ai besoin des 200\$ qu'offre le Conseil des Arts. La condition, c'est que je montre mon cul et que je parle de mes ouvrages. Cela dure quinze minutes et ensuite on cause, fort plaisamment, d'habitude. je promène le même texte d'un endroit à l'autre, avec des modifications ; de circonstance, et je ne vois pas très bien ce qu'il y a de révélateur pour vous là-dedans. Vous auriez lu *Jeremiah* trop vite ; j'y parlais de ma parenthèse bénédictine.

Si jeune et des japonais. En effet, je ne pige pas. Je me rends à « si jeune et déjà... » Je ne trouve que « poney » et ça ne me fait aucun sens. J'ai cherché tout ce qui pouvait commencer par peau, pau, po et je ne trouve rien. A moins que ce ne soit « si jeune et déjà paumé », mais alors le calembour est fautif.

Pour en revenir à la critique de Jean Forest, j'aimerais bien pouvoir vous aider mais je me sens très impuissant devant pareille connerie. Mon frère Pierre a adoré *Les Années novembre*. Je voulais en relire des bouts, à la lecture de ce torchon, mais je m'aperçois que Pierre ne me l'a pas remis.

Je vous laisse sur une chanson de Claude Arrieu et Agathe Mella que chantait Jacques Douai et que je trouve de circonstance dans votre vie et dans la mienne.

Nathalie, ombre légère,
A l'instant voilà mon cœur
Long, très long ut l'hiver.
Ma petite sœur,
L'averse est passée, souriez.
Voici venir l'embellie,
Nathalie.

Nulle peine, même légère,
Pour un si tendre cœur
Est-il enfui cet hiver,
Dites ma sœur ?
Oublions le triste passé !
Voici venir l'embellie,
Nathalie.

Un acacia aux grappes légères
Abrita les désirs de mon cœur
Et si la neige des blancs hivers,
Chère sœur
Remplace un jour les fleurs passées,
Souriez, souriez,
À nos amours embellies,
Nathalie !

Je vous redis toute mon amitié et vous répète ce que j'ai parfois bien de la misère à croire : le travail guérit de tout.

Jean O'Neil

Montréal, le 19 mars 1993

Madame Lysanne Langevin

Moebius

Montréal

« Écrire, c'est savoir résister à l'écriture. »

Marguerite DURAS.

Bonjour,

Je vous remercie de votre invitation que je n'avais pas l'intention d'accepter mais puisque que vous insistez, la politesse m'oblige tout de même à vous offrir une explication.

À l'époque où je faisais encore de la critique à des fins alimentaires, il y a quelque temps déjà, j'ai pris la résolution de ne plus jamais écrire sur des sujets qui ne m'intéressent pas.

Cette résolution m'interdit de commenter de quelque façon que ce soit les œuvres de Mme Duras. Je trouve dommage qu'elle n'ait pas su résister davantage à l'écriture encore que je lui doive quelque reconnaissance car, avec Alain Resnais et Alain Robbe-Grillet, elle m'a chassé presque définitivement du théâtre et du cinéma, ce qui m'a fait retrouver la clé des champs avec délices. Je vous souhaite tout de même beaucoup de succès dans la réalisation de votre numéro qui, j'en suis sûr, ne manquera ni de lecteurs et de lectrices.

Jean O'Neil

Le 7 mai 1997

Jean O'Neil

Montréal

Cher ami,

Je ne sais pas quel temps il fait à Montréal aujourd'hui, mais, ici, il neige à plein ciel depuis ce matin. Sur l'asphalte, des milliers de vers de terre (lombrics) gros comme des vermicelles. Ils ne bougent pas. Ils sont sans doute gelés. C'était probablement leur première sortie. J'ai déjà écrit que l'hiver était ma saison préférée. Je ne peux pas me dédire. Mais Celui qui tient les deux pôles de la Planète entre le pouce et l'index, comme dit Job, n'a manifestement rien compris.

Merci pour votre rapide réaction à la critique de Jean Forest. Il ne s'agit pas tant d'un éreintement que d'une psychanalyse *in absentia*. Effectivement, un tel papier fait mal. Je ne sais pas clairement pourquoi je vous ai envoyé ladite critique. Peut-être à cause d'un éreintement dont vous fûtes victime, il y a longtemps. Peut-être parce que je l'ai fait voir à deux personnes de mon entourage (extra-communautaire, il va de soi) et qu'elles ne m'ont rien dit en retour.

Jean Forest est professeur de lettres à l'université de Sherbrooke. Il est aussi bibliste, amateur et apôtre de Lacan (comme dans French cancan). Vous avez raison : il écrit fort bien. Je vous conseille son *Anatomie du québécois* (Triptyque, 1996).

Quand je vous ai écrit que vous en disiez davantage aux « étrangers » qu'à moi, c'était une taquinerie. Je voulais dire que votre texte donnait une très bonne « généalogie » de vos livres et de votre vie professionnelle. Cela n'est pas « montrer son cul ». Cela s'appelle poursuivre une conversation engagée par ses livres. Quand on a lu, peu ou prou, un auteur, on est curieux d'en savoir plus long sur lui. Et cette curiosité est de santé.

« Si jeunes et des japonais. » J'ai entendu ce calembour il y a vingt ou trente ans en regardant un documentaire français sur le dressage des chevaux de cirque. Le commentateur avait lâché le calembour suivant sur un ton faussement repentant et délibérément ambigu : « Si jeunes et déjà poneys. » Pour un anniversaire de mon frère j'ai déjà envoyé un télégramme portant ce jeu de mots. Il connaissait la blague. Mais sa secrétaire se demandait bien ce que pouvait signifier ce télégramme d'anniversaire.

De la déprime. C'est mon pain quotidien. « Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude » (Pascal). Quand je l'avoue, et toujours sans avoir l'air de parler pour de vrai, on le prend justement pour une blague. « Déprime d'ado », me répond-on. À quoi je réplique par une autre blague : « Sur ma pierre tombale, je ferai inscrire : je vous l'avais bien dit ! » Je n'ai guère connu cet état durant ma vie « professionnelle ». Un travail commandé est une structure de soutènement. Une bicyclette en mouvement reste debout ; immobile, elle tombe. « C'est le signe d'un grand malheur que de se sentir né pour faire » (Rilke). Poème veut dire : faire. En étirant un peu la remarque de Rilke, ne peut-on pas penser qu'écrire est une activité anxiogène ? Pour aller plus creux, je dirais que, depuis ma retraite, je me sens « de trop », toujours et partout. Avant, je pouvais me croire utile. Certes, « le travail guérit de tout ». Mais, malheureusement, je ne sais pas travailler si je ne suis pas « commandé ». Or, je ne sais rien faire de mes dix doigts. je ne suis pas chef-d'oeuvreur : cuisine, gossage de bois, jardinage.

Je lis, je lis, je lis. justement, à toutes fins utiles, je vous signale les mémoires de Jean-François Revel : *Le Voleur dans la maison vide* (Plon, 1997). Je connais Revel depuis son premier volume, *Pourquoi des philosophes* (Julliard, 1957). J'ai lu une bonne moitié de ses essais postérieurs et d'innombrables articles dans *L'Express* ou *Le Point*. Ses récents mémoires contiennent notamment des portraits féroces de Sartre, Mitterrand, et autres personnages plus ou moins évanouis déjà de la faune politique et journalistique du dernier demi-siècle. Aron lui-même n'échappe pas à sa griffe. Le plus remarquable, toutefois, dans ses mémoires, ce sont ses longues réflexions sur le métier même de journaliste et sur la vie intellectuelle.

À ces sujets, Revel me paraît, en effet, assez exemplaire. Il fut, dès ses études au lycée et à l'école normale, un esprit libre et fantasque. Durant le dernier tiers de sa vie de journaliste, il a connu une forme de purgatoire à cause de son prétendu

virage de gauche à droite. En fait, il n'a pas viré du tout. C'est les autres qui sont repassés devant ses positions, mais qui, en attendant, l'accusaient d'avoir déserté la maison de « Nous-de-la-Gauche », comme dit hebdomadairement et onctueusement Jean Daniel dans *Le Nouvel Obs*. Jean Daniel qui pissait dans ses culottes devant froncement de sourcils de Sartre.

Pour ses mémoires, Revel vient de recevoir le grand prix du livre politique français. On voulait saluer « un intellectuel unique parce qu'il a eu le courage rare des combats solitaires ». Revel a 73 ans. Certes, l'hommage qu'il vient de recevoir se prend bien. Mais il a bien dû connaître des passes serrées. Au fait, plus ou moins rejeté de ses pairs en France, il est depuis longtemps fort bien « reçu » aux Etats-Unis. Le communiqué de l'agence France-Presse contient une erreur qui a dû bien amuser Revel, lui qui dénonce à tour de bras, dans ses mémoires, « l'à-peu-près journalistique. On cite, en effet, un de ses essais intitulé : *Ni Marx ni Jésus*. On écrit : *Ni Dieu ni Marx !*

Et comment va la campagne électorale ? Vous savez qu'après la publication de *Pinocchio*, d'André Pratte, l'Assemblée nationale à l'unanimité moins un (Mario Dumont) a dénoncé l'ouvrage et s'est voté un certificat de véracité. Le club des chauves qui se proclament poilus. Or, Parizeau vient de révéler officiellement qu'il aurait déclaré unilatéralement, et dans les jours suivants, l'indépendance du Québec, s'il avait gagné le référendum d'octobre 1995, au mépris de « l'entente conjointe » du regroupement des oui, laquelle prévoyait, pendant au moins un an, la négociation d'un partenariat avec le ROC.

Note : La présente a bel et bien été commencée le 7 courant. La température ne s'est guère améliorée, moi non plus. Nous sommes le 14, toujours courant, en la fête de saint Matthias, dont le nom fut tiré au sort pour remplacer Judas. Parizeau explique ses explications ; Claire Lamarche défaille en plein combat des coqs. J'ai tapé « fédaille ». Ce lapsus pucier méritait peut-être de survivre.

Jean-Paul Desbiens

Le 22 juin 1997

Jean O'Neil

Nationaliste

Pour me donner contenance (c'est pas un beau mot, ça, non ?),je vous envoie l'article ci-inclus, à toutes fins inutiles, sans doute ^{*}.

Ah ! comme ça, Monsieur envisage d'écrire des poèmes érotiques et des recettes de cuisine. La sœur Berthe de la rue Prud'homme. Épargnez-nous, en tout cas, les quecombres et les « bricolis ». Restez dans les patates irlandaises, que la mauvaise récolte de fut la cause de l'invasion de l'Amérique par les Irlandais. Quant à l'érotisme, il faut être ferré des quatre fers pour battre le *Cantique des cantiques*, ou Verlaine. Je fais un *jump*.

Je vous envoie la page complète du Soleil. Voyez-moi tout ce qui est offert aux citoyens. Salomon, Socrate, Charlemagne, Thomas d'Aquin, Montaigne, Hugo n'avaient pas, au bout de la zappette (ou d'un taxi), la millionième partie de ce que nous avons.

Un orage d'été vient tout juste de faire le tour de Saint-Augustin-des-Arabes-et-de-moitié-moitié-Clément Lockquell. Y a pas de justice. J'ai eu peur des orages durant toute mon enfance. J'ai été guéri, tout sec, au juvénat. Raison ? Un après-midi de juillet, un orage éclate. Nous étions 125 dans une salle dite d'étude. Je panique brièvement et je m'aperçois que je suis le seul à avoir peur. Ç'a fini là, ma peur des orages d'été.

Je viens tout juste de voir le temps « se monter ». Le tonnerre roule sourdement. Les oiseaux se sont retirés. Le vent se lève. Les cimes des arbres se balancent comme des danseuses du Lido. La pluie, déjà, frappe la fenêtre, malgré l'auvent. Bernique ! L'orage a fait le tour. Les petites municipalités n'ont même pas

^{*} Entrevue avec Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*, Québec, 21 juin 1997 .Jean O'Neil y parle de son ouvrage, *Chère chair*, à paraître en 1998.

droit à un bel orage gratis. À l'ouest, de gros nuages blancs comme des montagnes de crème fouettée (35% de gras).

Ce que je viens d'écrire était vrai à 15h. Mais voyant venir les choses, j'ai fait une promenade d'une heure à bon pas, vers midi. Je suis rentré en nage et j'ai dû prendre une douche, chose que je déteste considérablement. Mais il faut bien, de temps en temps. Autrement, tu sens le fromage. Il est maintenant 16h 51. Le temps se monte de nouveau. Le tonnerre roule de nouveau. La crème fouettée a disparu. Même les petites municipalités ont droit à leur orage. Suzy Solidor chantait : « Le ciel est bleu/La mer est verte/Laisse un peu/La fenêtre ouverte. » Un colibri vient tout juste de prendre ses dernières becquetées, pour l'heure.

Votre photo dans Le Soleil me rappelle une remarque de Brutus : « Il a les lèvres minces et il n'aime pas la musique. » Il parlait de César, lequel cachait sa précoce calvitie sous une couronne de lauriers. *Quid* des seins à l'air, à Toronto ? Beau sujet pour un poème érotique. Dernière heure : le second orage a fait le tour, lui aussi.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, dix-neuf fous 1997

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin d'et cœtera

Bonjour, cher ami !

(1) * Bien que nous ayons convenu de ne jamais nous devoir quoi que ce soit l'un à l'autre, je me sens un peu coupable de silence, ou coupable d'un peu de silence. J'ai mes raisons, bien sûr. (2) Votre dernier envoi, sauf erreur, concernait ma tronche dans *Le Soleil* ainsi que ma déclaration sur les pommes érotiques et les recettes de cuisine, ce qui me valut le quolibet de « soeur Berthe de la rue Prud'homme ». Du moment que ce n'est pas la sœur Prud'homme de la rue Berthe, ça peut aller. Vous auriez pu être plus méchant et m'appeler la sœur Angèle de Télé-Métropole.

Mais je reviens au silence. (3) Ce passage au Soleil n'était que la première étape d'une tournée de promotion pour *Les Terres Rompues*, à Québec, au Lac et au Saguenay. Quatre jours de martyre avec des interviewers de radio et de télé qui ne savent pas de quoi vous parlez, que vous emmerdez pendant trois minutes et qui ont bien hâte de se débarrasser de vous pour aborder quelqu'un d'autre qu'ils ne connaissent pas davantage. Dans un sens, ils sont plus à plaindre que moi, mais ce genre de rodéo me tue littéralement. J'ai été malade trois semaines d'avance, je n'ai presque pas mangé de toute cette semaine, et si je vous écris aujourd'hui, c'est probablement que je commence à m'en remettre.

La beauté du Lac et du Saguenay ! Mais les gens ! C'est bien simple, je ne passe jamais par là sans penser au mot de de Gaulle - je l'aime tout particulièrement, lui aussi, comme bien vous pensez ! - sur la France, tellement belle que, pour équilibrer les choses, Dieu créa les Français. (4) Je respecte leur fierté, leur

* Les chiffres correspondent aux commentaires numérotés dans la réponse de Jean-Paul Desbiens à cette lettre, le 22 août 1997.

sens de l'autonomie, mais il y a un bout à être chausson et on compte sur les doigts de la main les gens qui, sortis de là, ont envie d'y retourner « vivre entre ses parents le reste de son âge ». Pas vrai, mon frère ?

(8) J'ai donc passé l'été dans la déprime la plus totale (avec des trous de mémoire, oubliant mes affaires un peu partout chemin faisant), et, dans ces moments-là, je suis malheureusement attentif à tout ce qu'il y a de plus bête autour de nous, les choses les moins importantes qui soient, au fond : la statue de de Gaulle qui détrône celle de Montcalm dans la rue de ce dernier ; la polémique qui s'ensuit chez les grenouilles ; la conférence des pm, pm pour pauvre monde ; le vingtième anniversaire de la mort d'Elvis ; (7) l'accident Lauzon-Tougas et Radio-Canada, en rupture de budget, qui nolise un avion et dépêche une équipe à Kuujjuaq afin d'attiser l'hystérie collective. je suppose que j'en oublie...

(5) La canicule, par-dessus tout ça, que j'ai malheureusement traitée au Ricard, un anesthésique agréable et puissant, mais qui ne guérit rien.

Seuls moments agréables, encore que difficiles et exigeants, la révision d'une brique de quelque 200 pages, en anglais, sur les barrages en béton, pour l'École Polytechnique. (9) Les barrages et leur entretien sont du domaine universel. Inde, Russie, Égypte, Brésil, U.S.A., Saguenay, il y en a partout et les échanges internationaux sur le sujet sont exemplaires. Quand je lis la liste des auteurs cités en référence, je me retrouve dans la tour de Babel, et avec beaucoup de bonheur. La tour de Babel, c'est peut-être prétentieux, mais c'est plus grand que le Saguenay.

Et vous, que devenez-vous en cette presque fin d'été ? À moins que le temps ne se magouille, je me prépare mentalement à vivre le plus beau mois de l'année, encore que je doive me plonger dans des écritures que j'ai négligées. Mais, enfin, je dois vous dire quel déclic m'a décidé à vous écrire, moi qui pense à vous pourtant bien souvent. Hier soir, je me suis forcé à faire une promenade. Pour m'acheter du café, me disais-je. Mais il faisait si beau que j'ai poursuivi jusqu'à la bibliothèque, un peu pour voir les plates-bandes en cette mi-août et aussi pour chercher ce Jean-François Revel dont vous m'avez parlé. Las ! il est toujours sorti et je comprends bien : tout le monde m'en parle ! (6) Mais, par hasard, je suis tombé sur le *Montaigne à cheval* de Jean Lacouture et, avant même de le lire, chemin faisant, je me suis demandé : « Comment se fait-il que nous n'ayons jamais parlé de Montaigne, le frère et moi ? » Ça n'est pas que je le connaisse beaucoup et je

ne vais pas me taper les Essais au grand complet demain matin, mais j'aime tout ce que je sais de lui, et surtout la citation que Lacouture nous offre en exergue « [...] je n'ai aimé d'aller qu'à cheval [...] si les destins me laissaient conduire ma Vie à ma guise je choisirais à la passer le cul sur la selle. »

Je trouve cela magnifique, et, même s'il est seul à l'avoir écrit, je sais que des millions de gens pensent et ont pensé comme lui, l'ont même vécu en silence sans être interviewés par *Le Soleil*, Radio-Canada, ni même par Bernard Pivot.

La grande vie, la dure vie, la vraie vie. À la marge des sottises tonitruantes et éphémères.

Voilà où je crois me retrouver à l'aube d'une nouvelle étape et c'est aussi la grâce que je vous souhaite en toute amitié, le cul sur la selle !

Jean O'Neil

Montréal, le 21 août 1997

M. Jean-Paul Desbiens

Vous-même, n'est-ce pas ?

Bonjour !

Léon Dion est mort noyé dans sa piscine, lui qui ne s'était jamais mouillé.

Curieux, n'est-ce pas ?

Il faisait son beurre de part et d'autre de la clôture.

Y avait-il une clôture autour de sa piscine ?

Nous voilà encore poignés pour pleurer collectivement.

Je finirai par m'ennuyer d'Elvis.

Jean O'Neil

Le 22 zoo 1997

Jean O'Neil

Peddler

J'ai passé les quatre derniers jours (après plusieurs autres auparavant) à relire une thèse de doctorat déjà dûment agréée par une université québécoise, mais que l'auteur veut maintenant publier *at large*. J'ai tenté, entre autres, de remplacer le mot « phénomène » au moins 40 000 fois ; et le mot « incontournable », au moins 20 000 fois. J'ai dû en laisser flotter une bonne moitié, dans chaque cas. L'art d'écrire est foutu. Bel avenir pour les « écrivains publics », comme il en existe au Cameroun. J'ai vu, de mes yeux, en cette lointaine contrée, que La Fontaine appelait globalement le Monomotapa (*Les Deux Amis*, livre VIII, 11), des plaques annonçant « écrivain public », comme pour les dentistes ou les avocats, par ici. Je me dégage en répondant à votre lettre du dix-neuf fous.

1. À relire la thèse j'ai repassé mon pli de pion (au sens de : repasser le pli de son pantalon) .Je vous signale d'abord que vous écrivez : « Bien que nous ayons convenu... » Manquait plus que le « i » après le « y ». Or, il faut écrire : bien que nous soyons convenus... » Le reste de votre phrase est autrement plus important. En effet, nous étions convenus « de ne jamais nous devoir quoi que ce soit l'un à l'autre ». C'est le fondement de la liberté. L'amitié n'est pas lourde et, comme les machines allemandes (ou suisses), elle ne demande pas beaucoup de « maintenance ».

2. Je vous ai appelé « soeur Berthe ». Trois cent dix-sept excuses. je voulais justement dire « soeur Angèle », mais je n'avais pas son nom à l'esprit. Je l'ai poignée à la télé, par hasard, peu après ma lettre à vous. Il était trop tard : ma lettre était partie. J'ignore si elle est vraiment « sœur ». Mais si elle l'est, mieux vaut la cornette que son bonnet de chef et ses sourires commerciaux.

3. Votre tournée de peddler. J'ai connu ça, en moins intense que vous. Votre maison d'édition s'occupe autrement mieux que la mienne de la promotion de ses auteurs. Il est vrai que vous êtes, à vous seul, la locomotive de Libre Expression, ou en tout cas son « fleuron glorieux », comme ceux dont son « front est ceint ». « Serais-tu jaloux de ma gloire ? » demandait Moïse à Josué.

Il est, en effet, un peu humiliant d'être interviewé par une jeune fille ou un jeune homme qui se fout de vous, ne vous connaît pas, n'a pas lu trois lignes de l'ouvrage-en-promotion et qui, de toute façon, doit « en passer » trois ou quatre autres dans la même matinée.

4. « [...] On compte sur les doigts de la main les gens qui, sortis de là, ont envie d'y retourner "vivre entre ses parents le reste de son âge". Pas vrai, mon frère ? » Je ne sais trop comment répondre. J'en suis sorti à 14 ans. J'y ai travaillé pendant huit ans dans mon âge adulte, en deux saucettes. J'y fus convenablement heureux. Il est vrai que j'y étais retourné pour travailler. Or, le travail guérit de tout, comme dit Jean O'Neil. Y retournerais-je sur mes vieux os ? Le fait est que, si je devais quitter mes terres maures, je n'aurais guère le choix qu'entre Desbiens et l'infirmerie de Château-Richer. Je ne suis pas sûr que l'on m'accueillerait à bras ouverts à Desbiens. Il y en a deux ou trois, dans la maison, qui ne m'aiment guère. Je me demande bien pourquoi, vu que je suis indéfiniment aimable. À Château-Richer, on serait obligé de me recevoir.

5. Je vous ai déjà dit que l'été n'était plus ma saison, et j'ai fourni mes raisons. Je me couche avant le soleil, n'ayant plus le goût de lire et encore moins celui d'écrire. Dieu sait pourtant que je lis. Je vous ai parlé des mémoires de Revel dans une lettre antérieure. Depuis, j'ai lu *La Détresse et l'Enchantement* de Gabrielle Roy (Boréal compact). Une autobiographie, dit-elle. Elle récuse le terme « mémoires ». Une reconstruction, je dis. Une pure merveille, quand même, mais où se trouve davantage de détresse que d'enchantement. Et un silence opaque sur son mariage. C'est pourtant le dernier ouvrage qu'elle ait signé. C'est juste pour dire comme sont menteux les écrivains.

6. Montaigne. « Comment se fait-il que nous n'ayons jamais parlé de Montaigne, le frère et moi ? » Bonne question. Je le fréquente pourtant depuis la fin des années 50. C'est Pie XII qui l'a retiré de l'Index. Je ne l'ouvre jamais sans risquer d'y « perdre » une demi-heure, une heure. Je me flatte d'être un des premiers, de

ce côté-ci de l'Atlantique, et en haut du 45e, à avoir signalé que sa « teste bien faicte » s'appliquait aux maîtres et non aux écoliers, contrairement à ce qu'on nous avait toujours laissé entendre. C'est dans le chapitre XXVI, du tome 1, Gallimard, Livre de poche, p. 188. Le chapitre est intitulé : « De l'institution des enfants ». Que sont les instituteurs devenus ?

On sait par ailleurs que Pascal « détestait » Montaigne. Pascal a vécu bandé comme un pénis de chacal, animal dont je n'ai jamais vu l'équipement décisif, mais j'ai souvent vu celui d'un taureau. Ça rend humble. Et Montaigne, surpris en train de faire « la besogne », comme il disait, continua ladite besogne en informant son visiteur (non annoncé, *because* une panne de fax) : « Je plante un enfant. » Revenons à Pascal. Il disait : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois. » Ailleurs, il dénonce « le mol oreiller du doute », cher à Montaigne. Pascal avait le sens du tragique. À sa demande, il termine sa vie à l'hospice des pauvres. Montaigne, maire de Bordeaux, fuit la peste et sa mairie. Pascal meurt à 39 ans et Montaigne, à 72. Tout cela ne « prouve » rien. Mais qu'a-t-on besoin de « preuve » ? C'est dans moi et non dans Montaigne, etc. Au demeurant, si je devais apporter sur une île déserte Montaigne ou Pascal, je choiserais Pascal. Sous pli séparé, un petit cadeau d'un vieux frère à un Irlandais en déprime d'ado.

7. Marie-Soleil. La religion cathodique. Les funérailles dans l'église Saint-Matthieu de Belœil. À la demande de la famine. Le curé tout mal pris, qui minimise le catholicisme. Les catholiques sont minoritaires, on sait ça. C'est justement la raison pour n'être point minimaliste. Les juifs, depuis Abraham jusqu'à Nétanyaou, ont compris ça. Quand Jésus est mort, il était le seul à croire (je ne dis pas à savoir) qu'il était le fils de Dieu.

Digression : à la mort de l'écrivain(e) Colette, l'archevêque cardinal de Paris refusa les funérailles catholiques à Notre-Dame, pour la raison que Colette était une athée publique. Il fit bien. Bien que non musulman, J'enlève mes souliers, si je veux entrer dans une mosquée. Une mère de famille, qui a des enfants et une bru de l'âge de Marie-Soleil, me disait que ces jeunes, qui ont grandi avec Marie-Soleil, étaient tout à fait d'accord avec la cérémonie dans l'église. Fin de la digression.

Marie-Soleil n'était pas baptisée. Elle avait 27 ans. De plus en plus de parents (provisaires) ne font plus baptiser leur(s) enfant(s). Ils disent : il/elle choisira plus tard. Mettons. « Autrefois », on distinguait le baptême d'eau, le baptême de sang (Ce martyr), le baptême de désir. Je suis baptisé depuis 70 ans et quelques mois. Je ne suis pas terriblement avancé dans l'amour du prochain. Marie-Soleil est peut-être morte baptisée du baptême de désir. Elle aimait beaucoup les enfants.

Dans la mesure où l'on adhère à une foi, on est lié par ses sacrements, ses prescriptions, ses rites. Soit dit en passant, l'Église catholique a déjà « reconnu » douze sacrements. Présentement, il y en a sept. Et le dernier, l'extrême-onction, a changé de nom. Il est devenu le sacrement des malades. Provincial à Desbiens, j'ai assisté à l'« extrême-onction » d'une douzaine de vieux frères. C'était quelque part entre 1979 et 1983. L'un des extrême-onctionnés vient de mourir. Par ailleurs, il était « Alzheimer » profond depuis huit ou neuf ans. Il fallait l'attacher sur son lit, pour sa propre protection. J'avais des atomes crochus avec lui. Son surnom était « le Beu ». Du temps que j'étais « décideur », je l'avais « clairé » de sa job d'économiste provincial. Il ne m'en a jamais voulu. C'est Rosaire qui lui a succédé. Il ne l'a jamais blairé. *Such is life without a wife, but it may be worse with one.* Je dis ça sans savoir.

Nous sommes liés, donc. Mais Dieu n'est jamais lié, sinon par son amour pour la multitude, comme il est dit, chaque jour, dans chaque canon de chaque messe. Amen !

8. Vous dites : « Je suis malheureusement attentif à tout ce qu'il y a de plus bête » etc. La lucidité est un don et une disgrâce. Je ne renoncerais pas à ma lucidité. Lucifer non plus n'a pas renoncé à la sienne, comme son nom l'indique. Mais nul n'a jamais été « sauvé », même en ce monde, par sa lucidité.

9. Rien à vous dire sur les barrages, sauf peut-être ceci : l'inclinaison de la Terre a « varié » de quelques (comment dire ?) mini-degrés. Est-ce attribuable aux barrages ? De plus, *El Niño* réchauffe aux mauvaises places. Vous connaîtrez peut-être le « renversement » de votre delta renversé. Ou encore ceci, que vous avez dû lire en pratiquant votre littérature alimentaire : pour construire le barrage de Vence, au Valais, on a mis un poids de béton égal à celui des eaux que l'on voulait retenir. De plus, à certaines places (à Sion, par exemple), une balise indique jusqu'où iraient les eaux si le barrage crevait. Les Suisses se protègent. Ils

accueillirent, sans trop y regarder, « l'or nazi ». Et l'or de Churchill Falls, on s'en fait un cas de conscience social-démo, nous autres ?

J'étonnerai toutes vos patiences, dit le Seigneur. Salut !

Jean-Paul Desbiens

Montréal, vin c'est tout

M. Jean-Paul Desbiens

Cameroun

*Deux vrais amis vivaient au Monomotapa
L'un ne possédait rien qui n'appartint à l'autre*

Pour des raisons que j'ignore mais que La Fontaine aurait acceptées d'emblée, je récitais :

*Deux vrais amis vivaient au Monomotapa
L'un n'avait rien que l'autre n'avait pas*

Et c'est en toute amitié que je vous écris pour vous reprendre sur des fautes que vous me reprochez et qui n'en sont pas.

(1) * Soit dit en passant, je suis fort heureux d'apprendre que le Monomotapa est le Cameroun, car je me suis souvent posé la question, (2) mais êtes-vous bien certain que La Fontaine le savait ? (3) Mes dictionnaires me disent que sa colonisation débute en 1860...

Bye-bye, monsieur de La Fontaine, je ne boirai plus de votre eau.

(4) Le subjonctif du verbe avoir ne prend plus le « i » dans mes dictionnaires *Larousse* et *Robert*. Cela pouvait aller au temps de ma jeunesse folle, mais elle est passée, comme le féminin des consonnes « f, h, l, m, n, r, s » que j'avais pourtant réussi à mémoriser, *God knows why today*.

* Les chiffres correspondent aux commentaires numérotés dans la réponse de Jean-Paul Desbiens à cette lettre, le 3 septembre 1997.

(5) Et puis, le verbe « convenir » se conjugue aussi bien avec l'auxiliaire « avoir » qu'avec l'« être », selon les mêmes documents.

Croyez bien que je ne vous écris pas ces choses pour vous confondre. Bien au contraire, cela, pour moi, remplace le ping-pong, que je n'ai malheureusement pas pratiqué beaucoup.

(7) Vous avez raison et je voudrais vous le confirmer par une référence que je ne trouve plus mais une des principales objections au projet de la baie James était que la rotation de la Terre en serait retardée de quelques soupirs.

Vos lettres sont fines et fraîches comme la rosée du matin.

Mille fois merci.

Jean O'Neil

Montréal, le 31 août 1997

M. Jean-Paul Desbiens

Château d'Yquem

Saint-Augustin-des-Sarrasins

Bonjour !

J'ai reçu une brique par la tête.

Une brique intitulée *Répertoire des idées de Montaigne*.

Je ne vous soupçonne d'aucune malfeasance, mais pourquoi, dans le monde, provient-elle de The Library of York University ? La curiosité me gruge toujours le trou du cul !

J'ai donc reçu une brique par la tête et j'en suis encore tout estourbi.

De plus, je m'y retrouve assez mal, merci. Ah ! ces universitaires...

Chose que je me promets bien, c'est de ne jamais vous parler de Thomas d'Aquin, que l'Église fête le même jour que vous, en même temps que vous-même, car je risquerais d'être as-somme-é.

Merci beaucoup.

Et que l'automne vous soit bel et bon, vous qui ne supportez pas l'été et qui louchez plutôt vers novembre.

Amitiés.

Jean O'Neil

P-S. - Au réveil, J'apprends la mort de Lady Di. Après celle de Léon Dion, c'est un choc. Les massacres algériens, c'est du cinéma, peut-être. Il n'y a que vous et moi qui ne mourons pas !

Le 3 septembre 1997

Jean O'Neil

Montréal

Cher ping-pogneux,

Arbitrage officiel, homologué et psychosomatique des échanges précédents :

1. Le Monomotapa n'est pas le Cameroun. Avantage contre moi.
 2. La Fontaine aurait pu connaître l'existence du Monomotapa : « Monomotapa : 10 000 ans avant Jésus-Christ. XIII^e siècle, empire de Monomotapa (*Quid*). Avantage pour moi.
 3. « Royaume cafre de l'Afrique du Sud ; mais il est évident que La Fontaine veut désigner un pays imaginaire » (Note, *Fables*, Gallimard poche). Avantage contre moi.
 4. Ma lettre disait : « Manquait plus que le i après le y grec. » Monsieur le cafreux n'a pas vu l'ironie. Avantage pour moi.
 5. D'après mes documents, « convenir » se conjugue avec « avoir », au sens de « plaire » ; avec « être », au sens de « décider ensemble ». Mais François Caron (minutieux et infiniment patient) me fait une recherche là-dessus. Avantage suspendu.
 6. Bon ! N'en parlons plus : Montaigne est mort à 59 ans. C'est dans *Le Petit Larousse*. J'avais qu'à vérifier. Mais il n'était pas nécessaire d'informer toutes les téléphonistes du Québec de mon inculture !
 7. Les barrages, et les virages de la Terre. Bravo pour JPD, si mal ferré en matière de science scientifique. Hélas, ce point ne faisait pas partie de la partie.
- Compte final : match nul.

P.-S. 1 - Deux coquilles, au moins, dans ma dernière lettre « cathodique » et non pas « tathodique ». « Teste bien faicte » et non pas « tête bien faicte ». Les eussiez-vous relevées que vous aviez la partie en poche.

P.-S. 2 - Quand ce n'est pas le Québec qui est en deuil, c'est la Planète entière. Je pense à Lady Di. En vérité, il faudra bien, un jour, que nous fassions et payions le deuil des millions d'enfants au ventre ballonné que la même télé nous montre tous les jours, tout autant qu'elle nous montrait Lady Di. Cela viendra. Car enfin, ces enfants ne meurent pas tous. Ils auront 18 ans, un jour. *Petits Blancs, vous serez tous mangés*. C'était le titre (à mon souvenir, je ne l'ai pas sous la main) d'un livre publié au Monomotapa-en-Cameroun, vers 1980.

Le 11 septembre 1997

Je ne numérote plus ni mes remarques ni mes P.-S. On fournit pas. En P.-S. 2, je parle de Lady Di. Pouvais-je savoir que Mère Teresa mourrait six jours plus tard ? Et qu'elle sera sans doute canonisée dans les mois qui viennent, comme Antoine de Padoue le fut, moins d'un an après sa mort (le 30 mai 1232). Mais j'avais bel et bien noté, tout comme vous, que les carnages algériens, c'est du « cinéma ». Je finirai par être millénariste.

Je suis en train de lire *Montaigne à cheval*.

Vous n'avez pas l'air d'apprécier le *Répertoire des idées de Montaigne*. Pour vous empêcher de vous « gruger le trou du cul », voici l'affaire : les bibliothèques pratiquent des échanges entre elles ou, encore, des livres fortement « subventionnés » sont envoyés d'office à certaines bibliothèques. Le bibliothécaire du Campus a donc reçu ledit *Répertoire*. J'imagine que cette brique ne circulait pas beaucoup. Il me l'offrit, voilà quatre ou cinq ans. Quand vous me parlâtes de Montaigne, récemment, je formai l'idée (voyez-moi ce style !) de vous envoyer cette bri-

que, non par la *teste*, mais par la poste. Faites-en ce que vous voudrez. Ce que vous auriez fait de toute façon, que je vous y autorise ou pas, n'est-il pas ?

Qu'il s'agisse de Marie-Soleil ou de Lady Di, je n'arrive pas à comprendre pourquoi les « petites gens », comme on dit, et comme on a vu, se sont tant identifiées à ces deux personnes. Car enfin, les « petites gens », par milliers et par millions, ont vraiment pleuré. J'en ai vu. J'ai regardé les deux funérailles. Et puis, ces millions de fleurs. Les journaux nous informent que les Britanniques en ont acheté pour 45 millions de dollars. Au point que les fleuristes du Royaume-Uni ont manqué de fleurs. Lady Di aura-t-elle été la jument de Troie de la monarchie britannique ?

Un jour que Moïse avait convoqué en grande pompe les 70 Anciens du peuple dans la Tente, il arriva que deux Anciens ne s'y rendirent point, mais qu'ils se mirent à « prophétiser », eux aussi, mais dans le camp. Un jeune homme courut en avertir Moïse. Josué, auxiliaire de Moïse depuis sa jeunesse, dit à Moïse : « Mon seigneur Moïse, empêche-les. » Moïse rétorqua : « Serais-tu jaloux pour moi ? Puisse tout le peuple de Yahvé n'être que des prophètes ! » (Nombres, 11,24-29).

Jean-Paul Desbiens

Participation téléphonique de Jean O'Neil au Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean qui honore Jean-Paul Desbiens

26 septembre 1997

ANIMATEUR : Dans *Appartenance et Liberté*, vous affirmez que l'amitié est une valeur importante pour vous. Je vous cite : « Heureux celui qui a un ami, qui en a deux, qui en a trois... je crois bien avoir des amis. » Fin de la citation. C'est d'ailleurs une chose que l'on constate aisément ce soir. Vous ajoutez que « l'amitié, c'est aussi une conversation ou possibilité de conversation. Les grands souvenirs de ma vie, les grands moments de ma vie, ç'a été des conversations ».

Notre prochain invité est devenu votre ami non pas grâce à des échanges de paroles, car vos conversations ont été plutôt rares. Ce sont davantage des lettres qui vous unissent. Quant à vos rencontres, elles ont été épisodiques, voire même le fruit du hasard. Si l'amitié est une conversation, si brève soit-elle, celle-ci demeurera certainement un de vos grands moments.

Nous avons en ligne avec nous l'auteur Jean O'Neil. Bonsoir, M. O'Neil. M. Desbiens vous entend et peut également vous parler. Mais d'abord, pouvez-vous nous parler de cette amitié si particulière qui vous fie à Jean-Paul Desbiens ?

JEAN O'NEIL, *chantant* : « Tant qu'il y aura des étoiles/ Sous la voûte des cieux... »

Je vous épargne la suite car je chante trop mal, alors que votre mère la chantait si bien, avez-vous écrit.

Mais tant qu'il y aura des étoiles, on pourra s'aligner sur elles pour se guider à travers le laborieux marasme de nos sociologies.

Vous êtes une de ces étoiles. Au mois de juin 1960, je marchais les battures de Charlevoix en lisant vos premières lettres à André Laurendeau, du *Devoir*, et je me réjouissais de voir l'intelligence percer soudain à travers la grisaille intellectuelle de l'époque.

J'aime votre fidélité à ces premiers moments où je vous ai lu.

J'aime votre vigueur, votre robustesse, votre endurance.

J'aime votre immense tendresse pour les gens et les choses de ce pays, et je trouve que nous serons très pauvres le jour où nous n'aurons plus des soldats comme vous.

Des soldats qui ont adopté des valeurs pacifiques et définitives, et qui sont demeurés dans le chemin de leurs opinions avec conviction, mais sans intransigeance.

En plus de ça, vous êtes drôle comme un gars du Lac et austère comme un gars du Saguenay.

« Faire simple » est une expression locale, chez vous, extrêmement décriée, mais, à la réflexion, c'est une très belle expression. D'abord parce qu'il y a « faire », au lieu de laisser faire, et parce qu'il y a « simple », au lieu de compliqué.

Je n'aurais pas honte de faire simple comme vous, frère Pierre-Jérôme, alias Frère Untel.

Mot de Jean O'Neil dans l'album-souvenir du Salon du livre du Saguenay~Lac-Saint-Jean

Montréal, septembre 1997

M. Jean-Paul Desbiens

Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean

Bonjour, mon vieil ami !

Pardonnez-moi d'abord le « vieil ». Il ne fait pas référence à votre âge mais bien au fait que je vous fréquente assidûment depuis maintenant trente-sept ans, à preuve le deuxième paragraphe de *Promenades et Tombeaux*, à la page 43. Et je regrette vraiment que vous soyez l'un des rares auteurs québécois que je fréquente assidûment, non pas que vous soyez ennuyeux, mais les autres... quoique cela reste un vieux secret entre nous.

Je me réjouis de voir votre pays vous recevoir en pleine gloire. « C'est à Chicoutimi que j'écrivis ma première lettre au *Devoir*... » (*Sous le soleil de la pitié*, p. 59). Cette gloire, vous la concevez peut-être comme un enterrement de première classe.

Moi, je la vois autrement.

Vous parlez rarement, crois-je, de votre isolement, mais il est perceptible dans plusieurs de vos interventions, et plus évident dans la correspondance que nous échangeons. Il doit être terrible, car le mien n'est pas piqué des vers, moi qui n'ai pourtant jamais connu la notoriété qui fut vôtre.

Vous étiez un homme écouté, influent, et voici que l'on ne vous consulte plus.

On vous peint, on vous encadre et on vous cloue quelque part dans les corridors de la patrie en disant

« C'était lui. »

Cela m'a particulièrement frappé quand je suis passé à Alma en juin dernier. J'étais en tournée de promotion pour *Les Terres Rompues*, et quand j'ai vu un collège surmonté d'une grande croix, j'ai demandé au journaliste qui me recevait :

- N'est-ce pas là le collège des frères maristes où enseignait le Frère Untel ?

- Oui.

- Est-il toujours occupé ?

- Non, et on ne le rénovera même pas. Le rendre conforme aux nouvelles normes du ministère de l'Éducation coûterait plus cher que d'en construire un neuf. Il sera démoli.

Sans doute s'écroulera-t-il dans une gloire de poussière.

Connaissez-vous le mot ? Il est d'Alphonse Daudet, dans « Installation », des *Lettres de mon moulin*. « [...] au lointain nous voyons le troupeau s'avancer dans une gloire de poussière. »

Il est même cité dans le *Petit Robert*. En art, le mot vient des vapeurs lumineuses dont on entoure le Christ et les saints.

Nos vapeurs ne sont pas lumineuses et nos gloires sont de poussière, comme dans « *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* ».

Aussi bien le savoir et le prendre comme un homme qui fait sa promenade de trente minutes tous les matins, qui reste attentif aux allées et venues des colibris et des hirondelles, comme à celles des hélicoptères et des nuages d'orage autour de Saint-Augustin-de-Desmaures.

Je vous aime beaucoup.

Quand on m'a demandé si j'accepterais de vous écrire, on m'a également interrogé sur les origines et les circonstances de notre amitié. Entre autres indiscretions vénielles, j'ai raconté la rencontre à Québec, fortuite mais prédite, devant un stand de livres plutôt que de crème glacée.

- Je lui ai d'abord donné la main, puis, sans permission, je l'ai embrassé.

Dans cette gloire qui vous importune sans doute plus qu'elle ne vous accommode, je vous souhaite la sérénité nécessaire pour toujours demeurer clans la paix et la joie, sans que je puisse la moindre chose pour vous y aider.

À moins que je n'y arrive en vous citant de nouveau un auteur bien connu * :

« J'ai vécu toutes nos misères et attrapé toutes nos névroses.

Je ne renie rien ; je ne regrette rien ; je ne maudis rien. [...] Complice, ô combien, de nous tous. Je nous aime tels que nous sommes ; j'assume mon histoire, ma pauvreté, mon éducation ; j'assume notre actualité. [...] Car je bascule sans perdre mon assiette." On vit de ce que l'on surmonte et non de ce que l'on vomit." C'est Hippocrate qui disait ça, 460 ans avant Jésus-Christ. »

Vous avez encore votre place parmi nous. N'est-ce pas ce que vos amis Jean Guilton et Gustave Thibon vous diraient ? Et, au nom de tout un peuple, me semble-t-il, c'est le pays de votre enfance qui vous le rappelle aujourd'hui, avec une affection que nous partageons tous.

Je n'ai jamais été aussi solennel dans notre correspondance. Circonstances obligent. Me pardonneriez-vous cela aussi ?

En toute et gratuite amitié.

Jean O'Neil

* Jean-Paul Desbiens, *Sous le soleil de la pitié*, Éditions du jour, Montréal, 1965. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Le 25 novembre 1997

Jean O'Neil

Montréal

Cher ami,

Votre téléphone d'hier m'a un peu ému. J'ai pensé à la fable *Les Deux amis*. Ensuite, comme toujours, vous m'avez eu : si je m'aventure à vous « corriger » ès grammaire, je me fais enfoncer ; si je vous récite un poème, non seulement vous le connaissez, mais vous connaissez une strophe de plus que moi.

Voilà plusieurs jours que j'ai à mon agenda : « Écrire O'Neil ». Dimanche dernier, j'ai passé un bon moment à balancer entre vous écrire ou lire Jerome K. Jerome : *Trois hommes sur un vélo* (Arléa, 1990). C'est Jerome qui a pesé le plus. Je le lis depuis que je le connais (vers 1955). je le relis souvent, c'est-à-dire quand je veux lire gratuit, inutile, sans me forcer. je le « prête » beaucoup. Les volumes prêtés ne reviennent pas tous. C'est ainsi que j'ai perdu *Le Locataire du troisième sur la cour*. Je ne suis même plus sûr du titre exact. Il y a aussi *Trois hommes dans un bateau*, que je vous ai déjà signalé. Toujours est-il (étonnante expression, n'est-ce pas ?), fou comme vous êtes, je serais étonné que vous n'aimassiez pas Jerome K. Jerome.

Digression : « On peut être un imbécile et pratiquer tout de même l'imparfait du subjonctif, cela s'est vu. Mais la haine de l'imparfait du subjonctif ne peut exister que dans le cœur d'un imbécile » (Léon Bloy). Fin de la digression.

Quelques bouffonneries de *Trois hommes sur un vélo*

« C'est partout et toujours humide l'Écosse, s'écria George. Il y a deux ans, j'y ai passé trois semaines et je n'ai jamais pu rien garder au sec ; ni le corps ni le gosier. »

« Je ne voyais pas la nécessité d'inviter George puisqu'il était célibataire et que personne ne bénéficierait de son absence. »

« Harris suggérait d'adopter la guillotine en Angleterre et en vantait les mérites : - C'est tellement plus propre. - Propre ou pas, je m'en fiche, répondit George. je suis Anglais et la pendaison me suffit amplement. »

Voilà déjà deux mois que j'ai été « homologué », tête fromagée, à Jonquière. On ne devrait pas écrire « déjà », car c'est toujours déjà. Vous savez déjà (tiens !), puisque vous avez été sollicité pour mon hommage, que la chose devait être une surprise. Elle le fut en effet et, ma foi, fort agréable. Ce que vous ne saviez pas, mais que moi je savais, c'est que la veille je devais participer à une table ronde avec Michel Tremblay et Nancy Huston. Sujet de la table : « Identité et culture ». Quelques jours avant mon départ pour Jonquière, le directeur du Salon m'informe, fort embarrassé, que Michel Tremblay refusait de se mettre à table en ma compagnie. Or, en l'absence appréhendée de Michel Tremblay, Radio-Canada refusait de faire la « captation » de ladite table, *coast to coast*, captation fort importante pour le Salon, on le comprend. Le directeur du Salon a donc choisi de me remplacer par Michel-Marc Bouchard, l'auteur des *Feluettes*, qui est, je pense, une pièce gaie. Sur le coup, j'envisageai de rester chez moi, tout simplement. Mais je finis par me laisser convaincre d'y aller, pour ne point décevoir « des amis et de longues recherches », comme le directeur du Salon a bien été obligé de me dire.

Surprises il y eut quand même, au nombre desquelles votre intervention par la voie des ondes. Je ne me souviens plus trop de ce que vous avez dit et de ce que j'ai pu improviser, car j'ai l'esprit de l'escalier, quand je suis sans esprit (terme dérivé de spiritueux). Par contre, j'ai votre texte dans le recueil d'hommages. Je relève ceci : « Il [mon isolement] doit être terrible, car le mien n'est pas piqué des vers, moi qui n'ai pourtant jamais connu la notoriété qui fut vôtre. »

Je ne vous apprend pas que l'isolement n'est pas la solitude. La solitude est presque toujours une grâce. Mais, mon Dieu ! qu'on est seul parmi 7, 13 ou 21 personnes qui ne savent pas ce qu'elles disent. C'est pas l'isolement physique, c'est la bêtise qui fait que l'on se sent isolé. La bêtise ou le mensonge. Et J'appelle mensonge, non pas tant le fait de dire le contraire de la vérité, que de ne pas dire la vérité. Quant à l'ignorance, elle est rémédiable et souvent émouvante. Encore qu'il n'y a pas d'« ignorance inutile ».

Dans ma gloutonnerie, je souhaite que votre « hommage » et votre lettre du 26 figurent dans la « correspondance » dont vous me parlâtes récemment. « Gloutonnerie : excès des conduites alimentaires s'observant lors de certaines démenches. » (*Petit Larousse*, 1985) Et par association (un peu lousse) d'idées, ceci : dans *Lignes d'une vie*, Étiemble écrit : « Mes cinquante ouvrages environ chez Gallimard m'auront valu en 1983 : 15 881,33 francs dont je dois déduire les 9 855,50 francs représentant les 10% perçus pour le dernier livre paru en 1982 (787 exemplaires). Reste six mille francs ; un mois du salaire minimum d'une employée de maison. » Il s'agit d'Etiemble, il s'agit de Gallimard, il s'agit de la France.

Je suis revenu de Jonquière le 27, en « Econoline », avec sept amis qui s'étaient déplacés pour me fromager. En cours de route, nous avons tous essayé, vainement, de nous souvenir de votre chanson de la veille. Ce qui prouve que votre réputation de *crooner* est surfaite.

Peu après, je recevais votre lettre datée du 26, dans laquelle, entre autres, vous dégagez un sens à l'expression « faire simple », que ni le *Belisle* ni le *Glossaire* n'ont consigné. Adopté.

Le 26 octobre, je me rendais à Desbiens pour célébrer le centenaire de l'arrivée des frères maristes au Saguenay-Lac-Saint-Jean. Durant ces cent ans, nous y fûmes, successivement, dans 35 écoles et dans 13 villes ou villages. Présentement, nous y sommes 22, dans trois maisons, et un seul qui enseigne à temps partiel. La moyenne d'âge est de 73,5 ans.

Le 6 novembre, je donnais la conférence d'ouverture au colloque organisé par le Centre de recherche sur la civilisation canadienne-française de l'université d'Ottawa, à l'occasion du 30^e anniversaire des États généraux du Canada français. Le 17, je donnais une communication lors d'un colloque de la Direction de la santé publique de Montréal, à titre de « témoin privilégié » de la tuberculose des années 40. On se rend utile !

Cet étalage de mes activités peut donner l'impression que je suis très occupé. Il n'en est rien. Je me sens, au contraire, désœuvré et je me culpabilise, car je n'ai pas de contraintes (femme, enfants, obligation de gagner ma vie) et pourtant je ne fais guère la seule chose que je sais (à peu près) faire : écrire. Il y a cinq ou six mois, j'ai formé le projet d'écrire un « Ce que je crois ». Je ne suis pas avancé. Et

de nouveau, je me pose la question : comment fait-il, l'O'Neil, pour concevoir un livre et en produire un par année ? Ne me répondez pas : « Je travaille, maudit ! »

Nous sommes le 29 novembre. Il est 17h 50. J'arrive tout juste de la récollection dite de l'avent, au couvent des dominicains, Grande Allée, Québec. Je suis seul dans la résidence. je n'ai pas envie de souper. je me mets donc à « entrer » ma journée dans mon journal. Cela donne ceci :

Censure danoise. Entrefilet de l'agence France-Presse publié dans Le Soleil du 28 novembre : « L'ombudsman des consommateurs au Danemark a interdit une publicité vantant une marque de montres ayant recours à des scènes de suicide. Le fabricant danois de montres Rem avait distribué dans quelque 400 cafés et restaurants fréquentés par des jeunes une brochure décrivant en images huit scènes macabres de suicides avec le slogan : "Pourquoi tuer le temps quand vous pouvez vous suicider ?" Cette affaire avait soulevé un tollé dans un pays qui connaît un taux de suicide de 21 pour 100 000 habitants en 1995, l'un des plus élevés d'Europe. »

Samedi, le 29 novembre, de 9h 30 à 16h, récollection de l'avent au couvent des dominicains. Jean-Paul Montminy, o.p., dégage la structure des passages de l'Écriture qui composent les quatre dimanches de l'avent, cette année. À 11h 30, célébration eucharistique en mémoire d'Arthur Tremblay, de Jean-Charles Falardeau et de Fernand Dumont qui furent au nombre des membres fondateurs du groupe où l'on m'a invité il y a quatre ans, mais qui fut formé il y a près de vingt ans. Je retiens que l'espérance conditionne la fidélité, mais implique la vigilance. Si l'on ne guette rien, on ne voit rien venir. *Custos, quid de nocte ?* Sentinelle, où en est la nuit ? L'espérance chrétienne est une espérance qui a fait ses preuves, malgré tous les démentis de l'Histoire. C'est l'espérance incarnée par l'Église et, dans l'Église, l'espérance de tous les saints. Ce n'est pas une espérance qui recommence à zéro, car les saints, justement, ont fixé ses plus hautes pointes. L'optimisme politique n'en donne que l'étiage.

Qui, dans le groupe que nous formons, sera le prochain absent pour cause de mortalité ou raison d'immortalité ? D'après le *Dictionnaire des difficultés de la langue française*, il faut dire « absent pour cause de maladie » ou bien « absent pour raison de santé ».

Nous dînons avec la communauté des frères et des pères. La nourriture est abondante, mais grossière. Chacun se sert comme il veut et s'assied où il veut, à la mode des cafétérias. Je dirais que c'est un style monacal, contre quoi je n'ai rien, mais qui a quand même moins de « style » que les repas au monastère bénédictin.

Le dîner expédié (et qu'avais-je d'autre à faire que de l'expédier ?), je cause pendant trois quarts d'heure avec un vieux père qui assure vingt heures par semaine au pénitencier de Donnacona. Son expérience carcérale est jeune : il exerce ce ministère depuis septembre dernier. C'est un vieux et fort gros père, et fort poussif. Il me relate quelques-unes de ses expériences. Il y a quand même du ciel dans cet enfer sur terre qu'est un pénitencier.

Tous les membres du personnel doivent stationner leur auto de façon telle que les prisonniers ne puissent pas lire le numéro des plaques d'immatriculation. On devine pourquoi. Je lui demande s'il a peur parfois. Il me répond : « Je n'ai plus rien à perdre. » Il ajoute qu'aucun prisonnier ne le perçoit comme « menaçant ». Ils savent qu'il n'est ni un *screw* (un gardien) ni un *stool*.

L'homme dont je parle ne paye ni d'apparence, ni de langage, ni de théologie, tout dominicain qu'il est. Au début de la conversation, je pensais qu'il était un frère ! Il incarne (et massivement) l'espérance chrétienne, dont nous avons parlé de façon beaucoup plus pointue toute la matinée.

Nous parlons aussi de l'église Saint-Coeur-de-Marie, située à deux pas, bâtie en 1918, et qui va fermer ses portes le 21 décembre. Tant qu'à devoir « fermer », voulez-vous bien me dire pourquoi avoir fixé la date au 21 décembre ? On sait, en effet, que dans cette église on pouvait encore entendre du très beau grégorien. Dans le quartier Limoilou, il ne restera bientôt plus que trois églises ouvertes au culte, sur la douzaine qui existent présentement. L'espérance chrétienne a de quoi s'exercer les muscles. Va ! va ! brave petit moi-même, devance tout adieu. L'espérance chrétienne n'a rien à voir avec l'optimisme et les « lendemains qui chanteront ». L'espérance chrétienne est une expérience de pèlerin. Une expérience de draveur : de billot en billot, on atteint la rive « sautant chutes et rapides », comme chante Raoul Roy dans *Les Draveurs de la Gatineau*.

J'espère seulement pouvoir me présenter debout devant Jésus quand il reviendra avec tous les saints. Ainsi parle la liturgie du 1^{er} dimanche de l'avent.

Ne fût-ce que pour sauver la cohérence des événements qui n'en ont aucune, je continue cette lettre commencée le 25 novembre. De toute façon, à cause de la grève des postiers en phase terminale, car il est bien entendu que la poste, qui fut longtemps le symbole même d'une civilisation, n'est plus. Je dis : « n'est plus », je veux dire qu'il n'y a évidemment plus de postillons. J'en ai connu un, dans mon enfance (un postillon à cheval, et en hiver) qui rattelait son cheval parce qu'il avait oublié de porter une lettre dans le rang 2 de Métabetchouan.

Depuis, on a inventé Purolator et mille Courrex. Où est le progrès ? Le progrès se dévore lui-même, comme disait Pascal. Il n'y a plus de poste fiable. Fort bien ! Les gouvernements et leurs agences s'en tirent facilement et à grands frais. Pas plus tard que dimanche dernier, j'ai vu un « livreur », payé par le gouvernement du Québec, livrer une lettre de la CARRA, qui ne pressait pas pantoute. En phase terminale, la poste, je dis. En phase terminale, la civilisation, je répète. Et je ne suis aucunement « millénariste ». Bien au contraire, je pense que tout est « advenu ».

Et quand on pense qu'une civilisation est en « phase terminale », on se sent comment ? Réponse : on se sent très bien. jusqu'à la mort. La sienne. Le jugement, c'est la mort. Qui a dit : « J'ai pas hâte de mourir, mais j'ai hâte d'être mort » ? Je crois que c'est vous qui avez dit ça. N'importe ! Michel Bélanger vient de mourir, à 68 ans, du cancer, comme tout le monde ou presque. Bélanger, de la « commission Bélanger-Campeau ». Il y a deux mois, Roch Bolduc m'avait informé de la maladie de Michel Bélanger. Il ne voulait plus voir personne. Je le comprends parfaitement.

Nous avons connu une grosse année (mettez 14 mois) de deuils : Robert Bourassa, Arthur Tremblay, Fernand Dumont, Léon Dion, Gaston Miron, Marie-Soleil, Lady Di, Mère Teresa, Yves Prévost (89 ans). Parlant d'Yves Prévost, j'ai justement rencontré, cet après-midi, par hasard, quelqu'un dont je pensais (quand j'y pense) qu'il était mort. Il m'a parlé d'Yves Prévost, son ancien boss.

5 décembre. Notes en vrac. La poste a repris son service ce matin. J'ai reçu une facture de MasterCard et un vieux *Time Magazine*. Il a neigé mollement toute la journée. Par ma fenêtre, je vois les lumières des maisons à travers les arbres. C'est beau comme une carte de Noël. Je vous envoie quelques notes que l'on m'a demandées pour la notice biographique du frère Albert Ouellet, mort à 91 ans. J'ai

prêté votre *Fleuve* à un ami. Après en avoir lu quelques pages, il m'écrivit un petit mot de remerciement : « L'homme qui a écrit ce livre n'est certainement pas normal. Normal, je veux dire banal. » En vérité, je vous prive de droits d'auteur. À l'heure qu'il est, j'ai prêté la plupart de vos livres au moins une fois.

9 décembre. Je suis en train de lire *Le temps qui m'a manqué*, qui est la suite de *La Détresse et l'Enchantement* de Gabrielle Roy. C'est le dernier texte qu'elle a écrit. Il s'agit du récit (bref) de son voyage de Montréal à Winnipeg en train pour se rendre aux funérailles de sa mère. Elle venait tout juste de gagner assez d'argent pour pouvoir en envoyer régulièrement un peu à sa mère. La lettre où elle lui écrivait la chose a croisé le télégramme où on lui annonçait le décès de sa mère. Récit d'une infinie désolation. Elle cite la réflexion de Montherlant sur « la terrible nouveauté du malheur ».

J'ai commencé cette lettre le 25 novembre. Il est temps de la poster. Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

Notes pour la nécrologie du frère Albert Ouellet

Quand je pense au frère Albert Ouellet, il me vient spontanément à l'esprit l'idée que l'on peut se faire du caractère de Nathanaël, d'après l'évangile de Jean (1, 45-49) : un homme sans détour, un homme à qui on ne la fait pas, un homme franc, bourru, même.

Je n'ai jamais eu affaire à lui du temps que j'étais jeune frère. En fait, mon premier contact avec lui fut tout à fait gratuit et gratifiant. En 1958, j'avais préparé un fascicule qui indiquait, en regard de chaque nom (nous étions alors 399 frères), le nom de baptême, le lieu et la date de naissance, le statut (stable, perpétuel, temporaire), les diplômes détenus, etc. Le frère Ouellet aimait ce genre de compilations. Il n'était pas théoricien pour deux cennes et il n'était aucunement batteur de plumes. Il m'avait écrit un petit mot d'appréciation que je n'attendais aucunement, qui m'avait beaucoup fait plaisir, que j'ai longtemps conservé, mais que je ne retrouve plus. Autrement, je le reproduirais ici.

Vingt ans plus tard, j'ai vécu avec lui pendant cinq ans, à Desbiens. Entre-temps, il avait dû céder la place au frère Rosaire Potvin comme économe provincial. La décision s'imposait et j'y avais contribué à titre de conseiller provincial. Mais il prit fort mal la chose. Disons autrement : la chose lui fit mal. Mais tout le temps que je fus à Desbiens, et assis en face de lui à table, nous vécûmes en parfaite intelligence. Ses « bourrassages » occasionnels ne me troublaient pas. Beaucoup moins que d'autres « bourrassages », pour la raison, je pense, que lui et moi, nous avions des atomes crochus.

Il s'était réservé, à toutes fins utiles, une salle de télévision personnelle au quatrième étage de la maison. J'y allais souvent passer quelques moments après le souper. Je me sentais bien avec lui, ni redouté, ni flagorné, ni rejeté. Un certain samedi saint, la cérémonie avait été fixée à 19h 30 ou 20h, je ne me souviens plus exactement. Il l'aurait souhaitée un peu plus tôt, *because* une partie de hockey particulièrement importante, je suppose. Revenant de communier, à la fin de la

cérémonie, donc, il me croise et me dit : « Je t'avais dit que la cérémonie finirait trop tard ! » De tout autre que lui, cette remarque m'eût indigné. Venant de lui, elle me fit sourire.

Il disait aussi, avec un humour rentré « Il faut pas servir du beurre qui sort du réfrigérateur. Les frères en prennent trop. Le beurre mou s'étend mieux. » Disant cela, il riait de lui, et peut-être riait-il de son propre comportement du temps qu'il fut directeur et que les directeurs étaient tous plus ou moins proches de leurs sous. Et il le fallait bien.

Le provincial des Frères des écoles chrétiennes, à l'époque, venait deux ou trois fois par année prendre le souper à la maison provinciale. Il connaissait le frère Albert, vu que ce dernier avait longtemps été membre du conseil d'administration du Campus Notre-Dame-de-Foy. Pour saluer le frère Ouellet, il disait : « Ça baisse pas vite, le père ! »

Un midi, juste avant le chapelet, comme je sortais de mon bureau, le frère Albert me dit : « Congé de chapelet, aujourd'hui. La chapelle est occupée par les jeunes de l'école. » Il me disait cela du ton qu'ont les écoliers, justement, à l'annonce d'un « congé de devoir ».

Certains matins de novembre, par grand vent, je disais au frère Albert, pendant le déjeuner : « Ce matin, frère Albert, vous me conduisez au quai de Métabetchouan. » Nous allions admirer le fracas des immenses vagues se brisant à la tête du quai.

Mais mon plus beau souvenir, c'est le suivant. Durant au moins deux ans, je disais périodiquement au frère Albert : « Une bonne fois, nous irons aux atocas. » Une matinée d'octobre, particulièrement ensoleillée et douce, nous partîmes. jeune, j'étais souvent allé « aux atocas », comme nous disions. Cette baie pousse dans les savanes. Il y avait quarante ans que je n'étais pas retourné aux atocas. Nous marchâmes dans la mousse jusqu'à mi-mollets, sans guère trouver d'atocas. Vers midi, nous décidâmes de manger. Il fallut d'abord construire une manière de siège avec du bois de savane, justement. Puis, nous mangeâmes nos sandwiches. On est autorisé à penser que nous avons peut-être apporté un peu de documentation liquide. Il faisait beau. Seules les feuilles de trembles tremblaient. Les trembles, ça tremble tout le temps. Il y avait des ruchers à l'orée de la savane. Je plaçai un

morceau de sucre à la crème sur mon genou. Aussitôt, des abeilles vinrent butiner ce festin inespéré, au moment où les trèfles, à bout de course, sont à bout de sucre.

Nous parlâmes longuement. Nous nous contions nos souvenirs, nos petites et nos grosses peines. Nous revîmes avec exactement sept atocas, qui furent nuis à la disposition de la communauté, pour établir la preuve que nous étions allés aux atocas.

On sait quelles furent les huit ou neuf dernières années de sa vie. Il fut frappé par la maladie dite d'Alzheimer. Le capitaine Albert avait quitté le navire. Tout le long de sa vie, on fait monter du monde dans son navire. Les uns descendent, d'autres montent. Vient le temps où le capitaine lui-même « déserte » son navire, qui n'en continue pas moins de flotter. À quelques reprises, j'ai salué le frère Albert, à l'infirmerie. Il me regardait, les yeux vides. J'ignore tout à fait si même il me reconnaissait. Pour moi, n'importe ! Pour lui, j'ignore.

J'écris ces lignes le 24 août 1997. je viens tout juste de regarder la messe de clôture du 12e rassemblement des jeunes, à Paris. Le capitaine est fort diminué par rapport à ce que nous avons vu et connu depuis 1978. C'est dans l'ordre des choses. Mais il n'a pas été « déserté » par son esprit. Son navire est devenu un vieux rafiote. Mais il en est toujours le capitaine. Cette grâce fut refusée au frère Albert.

Par contre, si je peux ainsi dire, ce jour même, le pape proclame que Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face (car tel était son nom de carmélite) devient la troisième femme docteur de l'Église. Elle est morte à 24 ans, sans avoir quitté son couvent. Mais ne nous égarons point. Revenons au frère Albert.

Eh bien ! je reviens à mon commencement. je n'ai pas vécu avec lui, du temps que j'étais jeune frère et lui, directeur, dans la force de sa maturité. Avait-il la main pesante ? Probablement. Car enfin, il n'avait pas été « gossé » au canif. Il avait été équarri à la hache, le Nathanaël. Les ans, les deuils, les disgrâces ont dû l'amener, à son insu même, à l'acte suprême d'adoration qui se nomme mourir, comme dit Pascal.

Jean-Paul Desbiens

Joyeux Noël

*Noël a mis sa robe blanche
Et de la neige à la fenêtre
Pour un petit qui vient de naître
Car son étoile entre les branches
Dit que l'espoir est un berceau
Perdu dans l'univers immense
Qui s'enfuit hors de toute science
Telle entre les doigts passe l'eau*

*Oui Noël revient en décembre
Avec ses chants et ses lumières
Avec sa dinde et ses tourtières
L'enfant sourit dans l'antichambre
Où les pauvres sont endormis
Sans leurs agneaux Et sans chameaux
Klaxons remplaçant les grelots
Les grands rois viendront en taxi*

*Salut Joseph Salut Marie
Grand merci d'être au rendez-vous
Vous n'avez pas change beaucoup
Entre le bœuf et l'âne gris
Nous aussi sommes revenus
Nous retremper dans la légende
Comme des enfants qui quémangent
Tellement ils se sentent nus*

L'entropie dégrade nos vies

*Et elle gruge notre foi
Autant le quotidien déçoit*

*La moindre fête nous ravit
Toi Noël au bout de nos peines
Tu promets que tout recommence
À la fontaine de jouvence
Où l'amour est a prix d'aubaine*

Pour appuyer Théophile Gautier, avec mon amitié et mes meilleurs vœux.

Jean O'Neil

Noël 1997

Le 22 janvier 1998

Jean O'Neil

Cap-aux-Oies

Ma dernière lettre est datée du 25 novembre. Depuis, on a eu les fêtes, je pense, et trois millions de Québécois ont connu la Grande noirceur glacée. J'oubliais de mentionner la déclaration du cardinal Turcotte sur la « souveraineté du peuple ».

J'ai passé le temps des fêtes seul dans la résidence avec un confrère qui n'a rien à me dire, et réciproquement. Nous ne mangeons même pas aux mêmes heures.

Le 6 janvier, mon ami François Caron m'a montré le projet de lettre qu'il envisageait de publier dans les gazettes en réaction à la déclaration du cardinal. Je voulais y ajouter quelques remarques et nous aurions signé ensemble. Mais le lendemain je devais aller à Chicoutimi (ce que je fis). Le 8, le cardinal faisait une espèce de *mea culpa*. Je n'étais plus trop prêt à embarquer avec François. Et comme il faut réagir assez rapidement en ces matières, François a décidé de sortir tout seul. Son excellente réponse a été publiée le 12 dans *Le Soleil*, *Le Devoir* et *Le journal de Québec*. Mon addition aurait ressemblé à ceci, que je publierai dans mon journal, à des fins d'archive(s).

1. Il fut un temps, pas si lointain, où l'Église du Québec se mêlait sans vergogne de politique. Les hommes de mon âge et même ceux de la génération suivante se souviennent encore du slogan utilisé du haut des chaires : « Le ciel est bleu, l'enfer est rouge. » Ce slogan sonnait clair et net dans l'oreille des fidèles. Aujourd'hui, les fidèles sont clairsemés. On ne désigne plus guère les partis politiques par la couleur bleue ou rouge. Encore que les partis politiques utilisent toujours le bleu ou le rouge, selon le cas, sur leurs banderoles et leurs placards publicitaires.

2. L'Église ne peut pas ignorer le politique. Mais elle ne gagne rien à faire de la politique partisane. Ses fidèles, ses citoyens à elle, son peuple à elle, ne sont pas totalement immergés dans le politique. Pour l'essentiel, un chrétien échappe au politique. Sa référence ultime, son obédience première est au-delà du politique.

3. On sait (ou, en tout cas, on a tous les moyens de savoir) comment, du temps que l'Église ne se gênait pas pour faire de la politique, un Mgr Laflèche s'opposait au cardinal Taschereau. Plus près de nous, on sait comment un Lionel Groulx se sépara du cardinal Villeneuve à l'occasion du référendum de 1942 sur la conscription.

4. Plus près de nous, on sait que l'intervention de l'épiscopat québécois obligea le gouvernement Lesage à retarder d'un an la création du ministère de l'Éducation. Je me souviens encore (j'en fus personnellement témoin) d'une violente remarque de Paul Gérin-Lajoie à ce sujet. « C'est la dernière fois que l'épiscopat fait reculer le gouvernement. »

5. La récente déclaration du cardinal Turcotte connaît, pour l'heure, un accueil complaisant de la part du gouvernement en place, de ce côté-ci de l'Outaouais. Bernard Landry s'est empressé de trouver « pleine de bon sens » la déclaration du cardinal Turcotte. Bon ! Pour l'heure, les choses en sont ainsi. Mais la politique est longue.

6. C'est pas un cardinal qui va décider de mon oui ou de mon *NON*, à supposer que je sois jamais placé, de mon vivant, devant un *OUI* ou un *NON* en ce qui a trait au sujet abordé par le cardinal Turcotte.

7. Ce qui me choque le plus dans la déclaration du cardinal Turcotte, c'est sa référence à la souveraineté du peuple. Tiens ! tiens ! Voici un cardinal de mon Église qui parle de la souveraineté du peuple. Il est censé savoir que le peuple, en général, et son petit reste de peuple, en particulier, est souverainement en rupture avec les proclamations de son propre « chef de parti », Jean-Paul 11, pour être clair. Pour être très clair, je veux dire : le problème de l'avortement, de l'indissolubilité du mariage, des manipulations génétiques, de l'euthanasie, du mariage des prêtres, du mariage des gais, et j'en passe.

8. Si le peuple est souverain, que pourrait dire le cardinal Turcotte advenant que la Cour suprême (elle est tout près de le faire) avalise des lois que l'un ou l'au-

tre des gouvernements promulguerait en ces matières, à l'encontre des positions de l'Église dont le cardinal est le gond ?

Durant la grande noirceur verglacée, j'ai songé à vous téléphoner, mais je ne l'ai point fait. Si l'on téléphone et que l'on n'a même pas une pile électrique à offrir, à quoi bon ? Je n'étais d'ailleurs pas inquiet à votre sujet. « Je suis né à l'électricité, moi ! Je n'en ai aucun mérite, mais je ne vais pas commencer à en faire des complexes » (*Cap-aux-Oies*, p. 70).

Sur la grande noirceur, je n'ai encore rien écrit pour la postérité. Je me suis payé de longues séances de télévision sur cette catastrophe. Je prenais des notes. Bien au chaud et bien à l'abri, j'étais partagé entre l'admiration pour la débrouillardise des gens, leur courage, leur solidarité, et l'indignation devant les m'as-tu-vu de la politique, les quelques exploiters de la misère, les voleurs de génératrices et les détrousseurs de maisons vides. On a beau savoir que là où il y a de l'homme, etc. *The Economist* n'en écrit pas moins : « *Faced with shared calamity, would the Canadians of the pre-electric dark ages have needed to be restrained from such nastiness ?* » Et puis, de voir ces fiers pylônes chiffonnés comme du Vieux papier avait quelque chose d'humiliant. Et puis encore, en moins de dix-huit mois, Bouchard aura été obligé de demander (après deux jours de tergiversation) secours à l'armée du pays ennemi, non seulement pour fournir des lits, des bras et la logistique, mais pour patrouiller les quartiers vidés de leurs habitants. N'empêche que, grâce à son « *exposure* » des dernières semaines, Bouchard va déclencher des élections au printemps.

Cap-aux-Oies, maintenant. je ne l'avais pas encore lu. Il m'est arrivé comme ceci. J'avais prêté *Le Fleuve* à Richard Gervais. Il a aimé, comme vous verrez par le commentaire que je vous fais tenir. Sa femme, Claire, possédait *Cap-aux-Oies*. Richard a voulu connaître davantage l'O'Neil. Il vient de me prêter le *Cap*.

Croyez-moi ou pas, j'ai toujours éprouvé le sentiment que vous dites au sujet du solstice d'été -. « Le solstice nous dit que les jours vont décliner, mais il dit aussi que c'est l'été, et parce qu'il apporte l'été, on feint d'ignorer qu'il l'emporte également » (p. 77). *Jam sol recedit igneus* (Hymne du 1er dimanche après la Pentecôte). J'ai déjà écrit aussi, et je n'avais pas copié, que « le trait d'union n'en prend pas » (p. 8).

En haut de la même page, vous m'apprenez que vous avez « le privilège d'être divorcé ». Le savais-je déjà ou ne le savais-je pas ? Il me semble que je ne me suis jamais posé la question. Le sabbat est fait pour l'homme.

Votre éditeur vous traite bien. Les dessins de Gilles Archambault sont admirables. À l'heure qu'il est, mon préféré, c'est le siffleux (p. 94). À cause, sans doute, de mes propres chasses aux siffleux, à l'âge où l'on est sans pitié. Et toujours à l'heure qu'il est (car je ménage ma lecture), mon chapitre préféré, c'est « De Gaulle ». Il y a autant de hauteur dans ces pages que le bonhomme lui-même en avait.

Je viens d'expédier le manuscrit de mon journal pour les années 1996-1997. Comme titre, je songe à *La justice de l'hiver*. L'hiver, en effet, est assis et rend justice. Et après *Novembre*, où puis-je être, sinon en hiver ?

Non, je ne vais pas très bien. je suis assez souvent assez tanné de moi-même. Je ne vois pas grand-monde. Faut dire que je me force pas. « Il est vain de compter sur le semblable et de lui traîner un semblable à désennuyer. Cette vue glace les courages. Non, c'est de soi qu'il faut être heureux. Et la seule crainte de ne pas l'être assez est un grand malheur. Toutefois le plus grand malheur de notre condition moyenne est la résolution de ne pas être heureux ; c'est une précaution hautaine » (Alain). Je lis, j'écris. Bon qu'à ça ! Dans ma lettre du 25 novembre, j'abordais cette question, ce problème, cette plainte.

Le 23 janvier

Les illustrations (suite). Page 114, à cause de la courbe qui laisse espérer de l'inconnu. Page 226 ; je n'ai guère vu mon père que pipe à la bouche.

Le règne. Mes parents ont toujours dit « règne ». Il a fini son règne ; je verrai pas ça de mon règne, etc.

Douze saisons à Cap-aux-Oies. Et pas un mot soulignant une quelconque hommerie, vilenie, félonie, *nastiness* contre vous ou entre les êtres que vous avez fréquentés. Ça m'étonne. On serait complaisant, ou bien le philtre du souvenir a fait son effet. J'ai lu et relu *Éloge de la fuite*, acheté en 1981, tiens ! Son chapitre sur l'amour n'est pas philtré. Aussi bien, il est insoutenable.

Enfant, j'ai vécu ou j'ai été témoin de la plupart des « choses de la vie » dont vous parlez, et qui se passaient un bon quart de siècle plus tôt. Par exemple : voir tuer un cochon. Voir abattre une vache d'un coup de masse dans le front. Vous saviez certainement, mais vous n'en parlez pas, que les « amis » se réservaient la vessie du cochon pour en faire leur blague à tabac. J'ai vu « sortir l'épine rose » des taureaux, me demandant bien d'où elle venait et où elle se retirait, après la besogne. Un temps, j'eus un fusil à plombs de bonne puissance (un cadeau de mon oncle Nelson des États). Il m'arrivait de viser l'épine, bien protégé derrière une clôture. Car j'avais (nous avions tous) une sacrée peur des taureaux. Ça m'a l'air aussi que votre monde du Cap ne fabriquaient pas leur savon. J'ai aussi entendu des vaches meugler pendant des heures et des heures dans les wagons qui les amenaient à Québec. Les wagons étaient sur la voie d'évitement, attendant que d'autres wagons « rentabilisent » le train. Les vaches avaient soif, en attendant d'aller se faire abattre. Les « temps » étaient *rough*, à l'époque. Maintenant, ils sont tout doux. Brigitte s'occupe des bébés phoques, et je mange des sardines qui ne m'ont jamais fait aucun mal.

Blaise Cendrars disait *bis* à la vie. Il était manchot, terme qui désigne aussi une espèce d'oiseaux. Sans être manchot selon la seconde acception du terme, je ne dis pas *bis* à la vie sous la lune. *Exspecto resurrectionem mortuorum et vitam venturi saeculi*.

Contrairement à vous, toutes les herbes, pour moi, étaient des herbes ; toutes les plantes, des plantes ; toutes les fleurs, des fleurs ; tous les arbres, des arbres ; tous les oiseaux, des oiseaux. Sauf deux espèces : les moineaux et les corneilles. Quant aux plantes, je distinguais cependant la sarracénie de l'avoine, du trèfle, de l'orge, grâce aux frères, lesquels étaient de lointains, mais non moins contemporains de Marie-Vic. Voir coupure ci-jointe. je serais encore bien en peine de composer votre sonnet de la page 163 *. De toute façon, il est fait !

Jean-Paul Desbiens

* « Sonnet » est le titre d'un des chapitres de Cap-aux- Oies, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1980, et 1991 en édition illustrée par Gilles Archambault.

Québec, le 19 décembre 1997

Jean-Paul Desbiens
Résidence Champagnat
Campus Notre-Dame-de-Foy

Monsieur Desbiens,

Quand vous m'avez demandé cet après-midi si vous pouviez envoyer mes notes sur *Le Fleuve* à Jean O'Neil lui-même, j'ai eu un moment d'hésitation. En effet, j'ai eu l'impression que je me présenterais devant un inconnu sans avoir fini de m'habiller. Pourtant, votre suggestion m'a fait aussi immédiatement plaisir.

Je viens de relire les notes en question. Il n'y avait pas matière à scrupule. C'est vrai, je n'ai pas fini de m'habiller - d'ailleurs je continue à lire O'Neil-, mais je suis présentable. (Et puis, l'inconnu doit bien savoir lire...)

C'est sans hésitation maintenant que je vous renvoie ci-joint le texte, réimprimé. Tant mieux si O'Neil en tire profit. (Quand j'écris : « Mais en fait qu'est-ce qu'un écrivain ? Et O'Neil a-t-il un "coin" littéraire ? », j'espère qu'il ne le « prendra pas personnel

Salutations et à la prochaine.

Richard Gervais

P-S. - A propos d'assumer et d'assomption, vérification faite dans Gaffiot (voir note 1 à la fin du texte).

Québec, le 14 décembre 1997

Jean-Paul Desbiens

Campus Notre-Dame-de-Foy

Monsieur Desbiens,

Depuis que vous m'avez passé votre exemplaire du *Fleuve* de Jean O'Neil, j'ai pris des notes avec l'idée de vous les remettre une fois ma lecture terminée. Les voici, révisées et élaguées, livrées sans autre ordre que leur date. Ça fait « journal », mais, rassurez-vous, ça n'a rien à voir avec un pastiche de Jean-Paul Desbiens ! Avec la commodité, plutôt. Pour ce qui est de la longueur, je voulais me faire une idée de cet auteur mystérieux. Et puis, ç'aurait été plus long, écrire moins long ! Sans parler d'un certain plaisir d'écrire.

Lundi, 10 novembre 1997

En parlant à Claire de Jean O'Neil, retour du Campus aujourd'hui (où j'ai trouvé dans ma case l'exemplaire prêté), j'apprends qu'elle possède dans sa bibliothèque un livre de cet écrivain : *Cap-aux-Oies*, qu'elle dit avoir « bien aimé » dans le temps. En fait, maintenant qu'elle me ressort la pièce, je me ressouviens. Et je comprends pourquoi vos allusions à cet auteur faisaient naître en moi une impression de déjà connu. Connaissance toute superficielle, il est vrai, puisqu'elle se limite à peu près aux titres, mais peut-être aussi souterraine. *Cap-aux-Oies* est un titre qui m'émeut. Si j'avais eu à choisir un livre d'O'Neil sur la foi des seuls titres, c'est à n'en pas douter celui-là que j'aurais choisi. Parce qu'à Cap-aux-Oies et dans ce coin de pays, je retourne assez souvent, me rassurer sur le sens de la vie. Ce n'est pas sans émotion non plus que maintenant, feuilletant *Le Fleuve*, j'aperçois puis lis l'hommage funèbre à Mme Perron qui lui sert de conclusion. Cette « authentique femme du fleuve », comme O'Neil la dépeint, héroïne aussi de son *Cap-*

aux-Oies (je crois), je ne suis pas loin de la voir comme en chair et en os dans l'une ou l'autre des maisons réelles dont je conserve l'image. Je lirai aussi *Cap-aux-Oies*.

Mercredi, 12 novembre 1997

Résultats premiers d'un feuilletage plus insistant ~e lis par à-coups, le temps me manquant).

Jean O'Neil : un genre littéraire ?

À se placer du point de vue général de la création romanesque, de la posture fondamentale du romancier au moment d'écrire, O'Neil n'est pas un romancier, bien que par moments il s'en approche. Disons que *Le Fleuve* et *Cap-aux-Oies* par exemple, n'entreront dans la grande catégorie du roman que par pure commodité de classement, pour des raisons de... rayonnage.

Sur le plan du produit ou, pour le dire autrement, du point de vue du lecteur cette fois, il y a comme un mélange de genres : reportage pour pages « voyages », portion de récit, poésie, etc. Ce mélange est-il réussi, intégré ? Est-il l'expression d'un choix littéraire original et soutenu ? Original, oui. Soutenu ? Là je ne suis pas sûr de mon coup. Il faut continuer à lire. Il m'arrive de trouver O'Neil inégal, ici littéraire, là journaliste, parfois créateur profond, parfois reporter élégant. J'y reviendrai.

O'Neil parle de nous (et de moi)

C'est vous qui avez dédié un de vos livres À Gilles Vigneault par qui nos racines chantent. » N'y a-t-il pas du Vigneault dans O'Neil ? La différence est si grande entre les deux que le rapprochement a de quoi surprendre. C'est qu'avec O'Neil pays et paysage font un. L'écrivain a-t-il conscience de cela ? Ça se passe au creux de la création, au secret de l'expression. J'ai en tout cas l'impression que lire O'Neil me fait mieux habiter mon monde, ce monde dont je puis dire qu'il est mon « pays ».

Samedi, 15 novembre 1997

Retour sur les notions de « pays » et de « paysage »

O'Neil fait revivre des paysages que pour ma part je me sens un peu lâche de laisser mourir derrière moi, au retour de vacances. Qu'est-ce que le pays, sinon une assumption (voir la note 1 plus loin) du paysage, l'habitation d'un paysage en commun, un paysage habité par des... « pays » et « payses » (pays : compatriote, né dans le même village, la même région, etc.) ? Pensez à l'intéressant rapprochement étymologique pays/paysage, et insistant puisqu'on le retrouve dans de nombreuses langues (anglais *land/landscape* ; allemand : *das Land/die Landschaft* ; espagnol *pais/paisaje* ; italien : *paese/paesaggio* ; etc.). Le monde dont parle l'auteur du *Fleuve* est celui dont je peux dire qu'il est mon pays, au sens du paysage entendu, celui dont je peux parler à mots entendus avec les pays et payses.

Dimanche, 7 décembre 1997

C'est hier soir seulement que je me suis mis à la véritable lecture du *Fleuve* d'O'Neil, page après page, en commençant par la première, dans l'ordre. Impossible avant. Du tsunami de la session scolaire, j'émerge en effet peu à peu, et encore (voir ma note 2). Quarante pages lues avant d'aller dormir, les trois premiers chapitres. Un certain ravissement. L'impression surtout de mieux comprendre l'« inventaire du pays » auquel se consacre O'Neil. Car c'est cela qui intrigue chez O'Neil. Bien sûr, « inventorier le pays », ça se comprend de soi. On s'occupe de ça par exemple dans les ministères, les évêchés, les universités : inventaire des biens culturels, patrimoniaux, ecclésiastiques ; quadrillage des régions touristiques ; relevé des toponymes ; enregistrement des contes populaires, du folklore, etc. Mais la question que je me posais était la suivante : en quoi l'inventaire du pays peut-il être un choix littéraire, le projet d'un écrivain, sa posture de créateur ? Or je crois comprendre maintenant que c'est cela qu'invente O'Neil, et qui le rend un peu inclassable. Après trois chapitres en tout cas, je peux commencer à en parler

avec plus d'assurance. Au premier abord, je pensais avoir affaire à une sorte de « cycle », quelque chose comme le cycle « saint-laurentien » d'un auteur. Mais on a affaire à l'« essentiel de l'œuvre », lit-on en couverture quatre. Son coin littéraire, c'est là qu'O'Neil l'a planté, comme Gabrielle Roy a planté le sien dans une sorte de longue autobiographie ; comme Alexandre Soljenitsyne l'a planté dans l'« essai d'investigation littéraire » (cf. sous-titre de *L'Archipel du Goulag*) ; Marguerite Yourcenar, dans le roman historico-biographique ou quelque chose de ce genre.

J'ai écrit il y a quelques jours (15 nov.) que je me sentais toujours un peu lâche de laisser mourir en moi des paysages d'ici que je revisite de loin en loin, des paysages comme ceux que *Le Fleuve* redonne à voir et à approfondir. N'y aurait-il pas une réflexion à faire sur la culpabilité citadine à l'égard du pays qu'on n'habite plus, culpabilité du citadin à l'égard du paysan ? Car pays, paysage, paysan, c'est le même mot. Si, comme je disais, le pays est le paysage habité, le paysan en est l'habitant. Établir une maison, une ferme, une école, une boulangerie, une scierie, un village, une communauté ou autres dans un pays, vierge ou neuf, demande du courage, ne serait-ce que par la foule des possibles qu'on élimine, des appels qu'on repousse. Impossibilité de se tailler là une petite vie de consommateur. Pareil courage, l'ont eu les bâtisseurs de ce pays et ses habitants. En ville aujourd'hui, on ne bâtit ni n'habite, on se cultive, on consomme. On y est tous un peu courtisans de sa majesté Progrès ou Civilisation. Le courage du fondateur, et le courage continué de l'habitant, on sent qu'on ne l'aurait peut-être pas eu, qu'on ne l'aurait pas. Bien sûr, cet « établissement », cette « habitation », le citadin les recrée en jouant : ce qui donne le phénomène du chalet. Mais c'est en jouant, justement. On ne peut pas ne pas avoir du respect pour les ceuzes qui l'ont fait pour vrai et le font encore, en même temps qu'un peu de honte pour soi-même, comme à l'égard d'un devoir de perpétuation dont on ne voudrait pas trop se montrer indigne.

Dimanche, 14 décembre 1997

Je trouve de réels bonheurs d'expression chez O'Neil. J'en note quelques-uns ici, en sachant que demain je dépose cette lettre pour vous dans le courrier interne du Campus.

À la page 12 : « [...] nous sommes toujours très pressés d'arriver à l'endroit où nous devons attendre. » (Ça me fait penser, mais dans un autre ordre d'idées, à Richard Desjardins : « Avec ça [la marijuana], t'as super hâte à rien. ») À la page 13 : « Le Saint-Laurent a le temps, lui. Pas toujours beau temps, pas toujours mauvais temps. Mais toujours le temps. » À la page 107, parlant des traversiers des îles aux Grues, aux Coudres et de Baie-Sainte-Catherine-Tadoussac : « Ils sont gratuits parce qu'ils sont la route elle-même. » Page 151, par comparaison avec *l'Island* anticostien planté d'une « éternité d'épinettes » qui vous bloquent la vue : « Le Sahara lui-même a au moins des horizons. » Page 171 : le Saint-Laurent qui « coule de notre passé vers notre avenir ». Page 177 : les pêches à fascines (je crois) tendues « comme des avenues géométriques vers les mystères de la mer ».

Des images aussi, comme celles-ci. Décrivant la formation du paysage à la faveur du retrait du glacier continental, O'Neil écrit : « Toutes sortes de rivières se sont faufilees aux défauts de la plaine comme des couleuvres dans l'herbe : la Châteauguay, la Yamaska, la rivière Noire, la rivière des Anglais... » (p. 25). Les grues du port de Montréal « font le guet devant des tas de toutes sortes d'affaires et devant des conteneurs empilés aussi sagement que des idées reçues » (p. 34). Une météorite « grosse comme un ancien péché mortel » (p. 125).

Des trouvailles d'ironie, comme celle-ci : « Léo Brassard est un illustre inconnu. Inconnu parce qu'il n'a jamais créé de courants d'air. Illustre parce qu'il a fondé les jeunes Explorateurs en 1955 ; parce qu'il a fondé *Le jeune Naturaliste* en 1950 [ancêtre de la revue *Quebec Science*] » (p. 170).

De belles réflexions : « J'ai eu beaucoup de plaisir à rencontrer des filles qui ont ton âge, ta formation, ton métier, ton sourire, et des reflets d'intelligence in-

dispensables au plaisir des vacances dans ces paysages grandioses mais parfois austères » (p. 71).

Dans le chapitre sur « Le nombril du monde », c'est-à-dire sur le Lac-Saint-Jean, il est question de passer « dire bonjour à Jean-Paul Untel » (p. 78). Est-ce de vous qu'il s'agit ?

Le chapitre 4, « Quelle famille ! » (p. 43-50), me semble raté. Trop journalistique ; trop brochure touristique. Pas assez poli, décanté littérairement. On retrouve l'écrivain au chapitre suivant. C'est l'impression que j'ai eue. M'ont déplu également les pages 106 à 110 où l'auteur a trop l'air de remercier les Dufour pour services rendus, de s'acquitter d'une dette morale. Dans ces moments-là, m'est avis qu'O'Neil abandonne la posture de l'écrivain pour celle du journaliste ou de *l'entertainer* stipendié ; il n'est plus fidèle à son *planteamiento* littéraire, à son « coin », comme je disais plus haut. (Mais en fait qu'est-ce qu'un écrivain ? Et O'Neil a-t-il un « coin » littéraire ?)

Un mot qu'O'Neil m'a appris : les « îliens » (p. 56). Le *Petit Larousse* en donne la définition suivante : habitant d'une île (du littoral breton surtout), synonyme d'insulaire. Il y a maintenant les îliens des archipels du Saint-Laurent. Plein d'autres mots m'étaient inconnus dans *Le Fleuve* mais « îliens » m'a surpris parce que je n'aurais jamais eu l'idée de le chercher, insulaire prenant toute la place. D'ailleurs îlien, n'est-ce pas moins isolant qu'insulaire ?

En sortant du « séminaire de lecture » l'autre jour (le 24 novembre dernier), le mot qui m'est venu à propos du *Fleuve*, que j'avais alors commencé à lire par-ci, par-là, a été celui-ci, vous vous en souviendrez : « O'Neil nous dit beaucoup, il nous exprime. » La portion de son « inventaire du pays », dont j'ai maintenant terminé la lecture, ne m'a pas fait changer d'idée, au contraire. Mais, refermant aujourd'hui *Le Fleuve*, je dirais mieux qu'avec O'Neil j'ai refait mes voyages (comme on dit refaire ses classes).

Richard Gervais

1. Ou « assomption ». C'est ce que j'aurais écrit avant de consulter mon Bliorom (le *Petit Larousse* en cd-rom) qui rapporte assomption au latin *adsumere*

et assumer à *assumera*. À voir... (Mon Gaffiot indique la parfaite équivalence entre *adsum* et *assum...*, tout simplement.)

2. En passant, le dernier avis du Conseil supérieur de l'éducation dont la presse rend compte ces jours-ci, « Enseigner au collégial : une pratique professionnelle en renouvellement », est une grossièreté. Et, qu'en termes galants ces cochonneries sont dites ! Qu'en termes « scientifiques », « administratifs » le mépris du professeur s'affiche-t-il là ! Suggestion de titre pour un article critique : « Un Conseil de mauvais conseil ». Mais pour ne pas en rester là, voici un exemple. Il est temps, selon le CSE, de « rendre plus explicite le devoir de chaque enseignant de participer activement à la réalisation des responsabilités et des tâches départementales, incluant les contributions aux instances de programmes... » Rêvons d'un lapsus calami et lisons, à la place de « rendre plus explicite le devoir » : « rendre possible l'exercice du devoir ». Voilà ce qu'une instance comme celle du CSE aurait dû dire et d'abord comprendre. On a muré le professeur dans sa classe pour le lui reprocher ensuite ; on l'exclut pour lui reprocher maintenant son manque de participation. Sans parler de l'insécurité, voire de l'impécuniosité dans laquelle on place près de la moitié d'entre eux, ce qui rend indécents les appels à la participation, et révoltants les reproches. Et quand le professeur regimbe à se faire le jouet de la bureaucratisation de l'enseignement (à « participer », que le CSE appelle ça), c'est des médailles qu'on devrait lui décerner. Qu'on continue à manger du professeur et l'on n'avancera pas d'une semelle dans l'amélioration de l'éducation au Québec. C'est un peu comme vouloir réformer l'armée canadienne en s'en prenant à la piétaille.

De Marie-Victorin

« *Faisons donc l'éloge des hommes illustres.* »

(Éccl. 44, 1)

« *And now, les us praise ourfamous men.* » (*Ibid.*)

Laudamus viros gloriosos. » (*Ibid.*)

Chaque année, dans le cours de son déroulement, présente, une suite d'anniversaires superposés. On en fixe quelques-uns ; le plus grand nombre continue de rouler dans l'oubli. Soi-même, on enjambe, sans le reconnaître, le jour qui deviendra l'anniversaire de sa propre mort... « On s'entretient de vous parfois dans les veillées » (Hugo).

L'année 1985 présente le centenaire de la mort de Hugo et, en avril prochain, l'Institut botanique de Montréal célébrera le centième anniversaire de la naissance du frère Marie-Victorin. L'occasion m'est fournie d'évoquer cet homme intrépide.

Je pars d'un souvenir d'écolier. C'était à l'époque des Cercles des jeunes naturalistes. Le mouvement avait atteint Métabetchouan. Les Frères nous parlèrent d'une plante qui pousse dans les savanes. Je connaissais une savane, ou je ramassais des atocas (canneberges, chez Steinberg). Il s'agit de la sarracénie. J'en trouvais tant que je voulais. J'étais émerveillé de voir que ce que l'on nous disait à l'école pouvait se vérifier. Ainsi donc, on pariait de nous, de nos affaires, de nos plantes même, quelque page dans quelque livre inconnu. Ça donnait de l'importance à mon environnement.

Les noms des plantes sont souvent remarquables. Les uns, par la beauté, la sonorité même du mot : marguerite, par exemple, veut dire perle ; marjolaine est le plus beau mot de la langue française, selon une enquête que la revue *Les Annales*

avait faite auprès d'écrivains français il y a quelques décennies. D'autres noms sont pleins d'humour. Prenez le millepertuis, qui pousse le long des chemins ; « pertuis », dans millepertuis, se retrouve dans l'expression huis clos. D'autres noms encore réfèrent à l'histoire. La sarracénie tire son nom de Michel Sarrasin, médecin du roi à l'époque de Champlain.

La sarracénie est une plante surnoise qui enrichit sa diète végétarienne en dévorant les moustiques qu'elle attire avec l'eau sucrée retenue à la base de son col. Marie-Victorin a longuement décrit cette plante. Voyez plutôt : « Un voyageur isolé s'avance à travers la savane. L'homme a soif, Il s'arrête et cueille sur un coussin de mousse une étrange feuille convolutive, sorte de petite corne d'abondance qu'il porte à ses lèvres et vide d'un trait. [...] Dans la grande chaleur méridienne, des grondements précurseurs ont ému tout ce qui respire à la face de la savane. L'insecte, apeuré, se réfugie dans l'abri propice que lui offre la feuille creuse de la Sarracénie. Elle est vide, et le chemin, tendu de soie, invite à descendre. [...] Au fond de la coupe, ailes repliées, antennes frémissantes, l'insecte s'est blotti. La pluie martèle le souple abri. [...] Un filet d'eau - une trombe pour un si petit être - a giclé violemment dans l'axe de la feuille creuse. Une courte lutte. D'impuissants efforts pour s'agripper à la paroi d'où le repoussent les baïonnettes impitoyables des poils rigides. Et puis la mort après une vie qui fut de deux matins. Ce petit être ardent et lumineux, qui cherchait dans la feuille de la Sarracénie la protection de la Nature, sa mère, a trouvé en son lieu l'urne funéraire dès longtemps préparée pour lui. ³ »

Comme je réfléchissais à mon papier d'aujourd'hui, l'idée me vint de conforter mon souvenir d'écolier. J'ignorais le nom de la plante. Je téléphone à un frère des Écoles chrétiennes dont je savais qu'il relayait, à sa manière, son illustre confrère. Je lui explique mon cas. J'avais à peine terminé ma phrase introductive qu'il me lance triomphalement : la sarracénie. Il ajoutait que c'est précisément cette plante que Marie-Victorin porte dans sa main sur son monument situé à l'entrée du jardin botanique. J'apprenais ces deux choses avec un contentement considérable.

Je fus consolé davantage encore quand il m'arriva de parler de la sarracénie à un jeune finissant d'un cégep. Que pensez-vous qu'il arriva ? Il arriva que le jeune

³ Marie-Victorin, « La Sarracénie, merveille de nos savanes », *Bulletin de la Société canadienne d'histoire naturelle*, mai 1932.

homme connaissait la sarracénie, son nom, ses propriétés, et qu'il aimait cette plante.

Comme tous les parvenus, je me mis à faire du *name-dropping* : Je laissais négligemment tomber la sarracénie au hasard de mes conversations. Je le fis devant trois confrères à moi, et encore plus vieux. Ils connaissaient. Fin de mon arrogance.

Je ne m'attarde pas sans raison sur la sarracénie. J'y vois un symbole et une espèce d'encouragement. Ainsi donc, un jeune Québécois connaît la sarracénie ; de vieux Québécois aussi. Tout n'est peut-être pas aussi compromis que ne le marine mon pessimisme recuit. Il a bien fallu, en effet, qu'un maître, quelque part, parle de la sarracénie à un jeune être, puisque mon neveu la connaît.

Je suis humilié de me promener dans l'univers sans pouvoir le nommer. Shakespeare a bien pu dire qu'il n'est pas nécessaire de connaître les étoiles par leur nom pour les admirer, il reste que je me sens infirme d'appeler tous les oiseaux, oiseau (sauf les corneilles) ; tous les arbres, arbre ; toutes les fleurs, fleur.

Nommer, c'est dominer. Comme tous les génies, Marie-Victorin fut un grand nommeur. Il a nommé la flore laurentienne.

Jean-Paul Desbiens

La Presse, 6 mars 1985

Le 26 janvier 1998

Jean O'Neil,

maraîcher et chef érotique

(Je voulais trois substantifs : maraîcher, chef, érotomane.

Mais érotomane désigne le propriétaire d'une maladie mentale.)

Étrange, la vie ! Ma lettre d'hier est partie vers 9 h. A 10 h, je reçois votre *Chère chair* *. Il arrive de plus que je suis à lire *La Tentation de saint Antoine* (Folio, 1990). Je n'avais encore jamais lu Flaubert, sauf son *Dictionnaire des idées reçues*, que j'avais déniché à la fin des années cinquante, que j'ai prêté à je ne sais plus qui, que je n'ai jamais revu. Je me souviens cependant d'une entrée : « Monument : souvent en érection. »

La Tentation est un incroyable monument d'érudition, pour ne rien dire de l'introduction et des notes. Il s'agit aussi d'un formidable concentré de l'histoire des trois premiers siècles du christianisme. Nous pensons vivre dans une époque tourmentée. Seigneur ! On n'a pas le cuir épais. Les premiers chrétiens se débattaient avec Simon le Magicien et Arius. J'en passe. Du temps d'Athanase, les deux tiers des évêques (dûment évêqués) étaient ariens. Et on accusait Athanase de « troubler » la paix de l'Église (Pascal). Les fidèles, illettrés, se retrouvaient comment ? Réponse : avant une messe (deux ou trois par année, en ces temps), ils demandaient au célébrant de réciter le Credo. *Tu crois à quoi, toi, là, là, en avant ? Dis-nous ça. On verra, verrat !* Après quoi, ils se battaient sur l'perron de l'église. Aujourd'hui, on se bat, à Denver, après une victoire des Broncos (?). (Verrat ! juron préféré de mon ami Bruno Hébert, qui est gros et gras comme un verrat et tout autant frère des Clercs de Saint-Viateur, supérieur des pères et frères à Holiette. Le « H » est voulu.)

* Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1998.

Ainsi donc, le voilà, votre recueil de recettes de cuisine et de poèmes érotiques que vous annonciez dans *Le Soleil* quelque part en juin dernier.

Page 11, vous vous faites des peurs pour rien. En 1993, *La Presse* publiait en feuilleton et avec force détails l'autobiographie d'André Montmorency (*De la ruelle au boulevard*) dans laquelle il décrit ses ébats amoureux de fefi et avec cent autres de la même orientation. Il y a quelques mois, Michel Tremblay déclarait, plein écran de la SRC, qu'il n'avait jamais tant baisé ni avec autant de races que durant l'année de l'Expo. Samedi dernier, Foglia commentait, à sa façon, les anciens bonheurs de Clinton. Tout ça pour dire que le pilori ne se profile pas à l'horizon.

Presque digression : quant aux ingénues de Clinton, elles sont déjà assurées de gagner quelques millions avec les livres qu'elles « écriront » sur la chose. Pas mal plus que vous n'en gagnerez jamais avec toute votre oeuvre. Soit dit en passant, la biographie autorisée de Georges-Hébert Germain sur Céline lui a déjà rapporté un million de dollars. Celle, non autorisée, de Jean Beaunoyer, 125 000 \$. Ce qui n'est pas encore trop mal. Fin de la digression.

Dans le même ordre d'idées, je vous prédis un beau succès avec votre *Chair*, pour trois raisons :

1. « Il reste toujours un peu de curiosité pour le derrière », comme disait Céline (Louis-Ferdinand). Un très vieux frère, qui lisait *Allo Police* en quasi-cachette, m'avait un jour demandé ce que c'était que la fellation.

2. Les livres de recettes sont toujours des best-sellers. Disez-moi un bon équivalent français.

3. Pour peu que la publicité et la critique signalent quelques poèmes particulièrement juteux, vous allez gagner 25 000 femmes. Et voici pourquoi : « Toutes les femmes ont un point commun, c'est la préconception assurée de leur dignité de dispensatrice de la joie. Causa nostrae laetitiae ! Janua coeli ! Dieu seul peut savoir de quelle façon, parfois, ces formes sacrées s'amalgament à la méditation des plus pures et ce que leur mystérieuse physiologie leur suggère !... Toutes, qu'elles le sachent ou qu'elles l'ignorent, sont persuadées que leur corps est le Paradis. *Plantaverat autem Dominus Deus paradisum in principio : in quo posuit homi-*

nem quem formaverat. Par conséquent, nulle prière, nulle pénitence, nul martyr n'ont une suffisante efficacité d'impétration pour obtenir cet inestimable joyau que le poids en diamants des nébuleuses ne pourrait payer. La femme a RAISON de croire tout cela et de prétendre tout cela. Elle a infiniment raison, puisque son corps, cette partie de son corps, fut le tabernacle du Dieu vivant et que nul, pas même un archange, ne peut assigner des bornes à la *solidarité* de ce confondant mystère ! » (Bloy. La ponctuation, les majuscules et les caractères en relief sont de lui.)

Gertrude Stein, mentionnée à la page 69 (comme par hasard !). Sur son lit de mort, elle aurait demandé : « *What is the answer ? Then, after a long silence : What is the question ?* »

Les cinq sens. Vous les ramenez à quatre, ce qui est un réflexe d'avare. Autrement dit : un manque de magnanimité, laquelle est la couronne de la force. Le magnanime ne « voit » même pas la bêtise. Saint Thomas (donc), après Aristote, les disait cinq. À quoi les deux ajoutaient le sens commun, mais pas du tout dans le sens de Descartes. Il (s'agirait) vraiment d'un sixième sens. je dis *sens*. Le réflexe, par exemple, qui vous fait sauter par-dessus une clôture, sans que vous vous en aperceviez, pour ainsi dire, alors que vous ramassez des fraises, et qu'un taureau, la pine rose à l'air libre, les naseaux fumants, et sans doute frustré (je fais de la psychologie du lundi, qui n'est pas meilleure que celle du dimanche), se trouve juste derrière vous. Ça m'est arrivé.

Saint Thomas (après Aristote, donc) disait que le toucher est le sens de la certitude. Après sa résurrection, Jésus dit à Thomas (dont le nom signifie « jumeau », jumeau dans le doute) : « Touche à mes plaies, mets ta main dans mon côté. » Il ne dit pas : « regarde ». Le même soir, Jésus dit : « Donnez-moi à manger. » Quelques jours plus tard, il avait lui-même préparé un *brunch* pour ses disciples qui ne savaient pas encore trop quoi penser. Contrairement à Jean-Paul II « qui ne dit jamais oui » (p. 18). Remarque gratuite et un peu facile. Mais *postea enim sciens*. Je l'écris en latin. Les vieux manuels de morale se mettaient au latin quand ils abordaient les « cas » relatifs aux sixième et troisième commandements.

Le toucher, le sens de la certitude. Et le sens du goût ? Le sens de la sagesse. Sagesse et goûter ont la même racine : *sapere*.

Par contre, la vue est le sens le plus universel, mais le moins sûr. *De loin, une tour ronde paraît carrée*. C'était jadis un exemple de grammaire et non une leçon d'illusions d'optique. Les termes *visionnaires* et *illuminés* sont plutôt péjoratifs.

Le 27 janvier

À 10h 45, un ami me téléphone pour m'informer que « Monsieur O'Neil (sic) passe présentement à la télé ». Je me précipite vers. C'est le moment où vous dites que, oui, les poèmes furent d'abord écrits en anglais. Que vous savez aussi l'allemand, mais que vous n'avez pas eu l'occasion de le « pratiquer ». Je vous prédis deux ou trois appels de Prussiennes d'ici à peu. L'ami qui vient de me téléphoner : a) est maraîcher ; b) est marié et néanmoins cuisineux ; c) ne m'a jamais rien dit sur ses aptitudes langagières.

Digression à la Jerome K. Jerome. Je me souviens d'un voyage en autobus Québec-Desbiens. C'était l'hiver. *In illo tempore*, les autobus n'avaient pas de bécosse à bord. Mais il y avait un homme un peu chaudette qui répétait à tout propos : « Si on peut arriver, j'vas-ti lui faire la passe de l'ours ! » J'ignore comment la passe se passe. Un peu avant le Radar (maintenant démolé), une femme demande à aller pisser. Le chauffeur arrête son véhicule d'assez mauvaise grâce. Nous étions à 40 minutes de l'Étape, où l'autobus s'était arrêté durant un bon quart d'heure. Mais notre ivrogne, voyant sortir la femme, se précipite derrière elle en disant : « Moi aussi, j'ai envie ! » Fin de la digression.

« Le son du cor » et la variante créole que rappelait ce matin votre interviewer me font penser à l'adage latin : *Omne animal, post coitum, triste*. Le taureau du *Cap* (p. 50) semblait vérifier la chose, que Montaigne (plusieurs fois) et Pascal (une fois) appelaient la « besogne ». Très très rétrospectivement, je suis étonné quand je pense que nous disions sans broncher, à 8, 9, 10 ans : « L'acte de chair ne désireras qu'en mariage seulement. - Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement. » Sans broncher, sans explications et sans poser de questions. Je dis : sans broncher. je parle pour moi. Mais j'avais des camarades de classe qui en savaient (et qui en avaient) un sacré bout plus long que moi. L'un d'eux ne désignait jamais le mariage qu'en l'appelant « le sacrement des fesses ». Il était documenté. Si j'étais lacanien, j'écrirais : do(cul)menté. Ils écrivent comme ça, les psy.

J'ai déjà lu : « *déses(père)* ». Tel quel. Y écrivent de même, et y se pensent ben bons !

Le terme *recette* connote l'idée de « retraite » et de « chose reçue ». Le terme *sexe* vient de séparation, division.

Comparé à *Histoire d'O*, votre *Chair* est de santé. Comparés à *Blason d'un corps*, d'Étiemble, vos hors-d'œuvre ou vos amuse-gueule sont crus. Le dictionnaire ajoute : *vosé*. Le plus « métaphysique », c'est le Prick. Rime non voulue.

Au demeurant, je ne me sentirais pas à l'aise de prêter ce livre à deux ou trois de mes amies qui sont, respectivement, veuve, mariée ou dans la bonne cinquantaine et qui sont pourtant de vos lectrices (grâce à moi). L'une d'elles habite une magnifique résidence à Saint-Pierre-les-Becquets. Pourquoi ? De peur, peut-être, qu'elles ne me jugent aussi gourmet que vous. *Dis-moi ce que tu lis*, etc. Par contre, si elles le découvrent elles-mêmes (je parle du volume), je serais fort curieux de connaître leur réaction.

Ces hautes considérations m'amènent à dire que la « condition sexuée » de l'homme, la « condition humaine » (comme disait l'autre, qui vouvoyait sa femme [Clara]), est impure. « J'appelle impur, ce qui s'oppose au faux pur : celui qui refuse de séparer l'ivraie du bon grain ; celui qui accepte le mélange, le milieu entre le tout et le rien ; qui cherche à incarner l'idéal dans la vie quotidienne, familière et sublime » (Guitton, *L'Impur*, Desclée de Brouwer, 1991). Elle est impure (je le dis au sens de Guitton), mais, surtout, elle n'en finit plus d'en arracher avec sa « condition ». je ne vois que Jésus à avoir traité la chose distraitement, si j'ose dire (cf la parabole de la femme surprise en flagrant délit). Encore une digression, c'est plus fort que moi : « Il entra chez lui, trouva le lit vide et le devint. » C'est aussi bon que le « si jeune et des japonais ». J'ai déjà expliqué à Monsieur. Ou encore : Nancy Lyon et Paris-Brest.

Jamais je ne vous inviterais à manger chez moi. Un *Wanted* n'invite pas un shérif Par ailleurs, la fois que j'ai goûté à vos recettes (c'était le 16 août 1996, chez Janouk), je ne les ai guère honorées, *because* le quecombre et le bricoli.

28 janvier

en la Saint-Thomas d'Aquin

Q. De quoi se souvient-on, après tout ?

R. De conversations.

Q. Où converse-t-on le plus profond ?

R. Dans les oaristys et à table. (Pour « oaristys », voir Verlaine, *Vœu*, dans *Poèmes saturniens*.)

Le Thomas disait de Jésus : *Et in mundo conversatus*.

En écho à une remarque de la quatrième de couverture *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*.

Essai de casuistique.

Pornographique, érotique, grivois, licencieux, graveleux, obscène, paillard, cochon, et vingt autres termes.

Étiemble : « La pornographie, c'est notamment le contraire de l'érotisme qu'il ne faut pas, lui, condamner à la légère » (*L'Erotisme et l'amour*, Arléa, 1987).

Pudeur, impudeur, pudibonderie. Vos poèmes ne sont certes pas pudibonds. Ils ne sont pas non plus d'un prud'Homme. Impudiques, alors ? Disons impurs, au sens de Guitton.

Carnaval. D'après l'encyclopédie *Catholicisme*, l'étymologie du mot serait : Carne, *vale !* Adieu, la viande (puisque le carême commençait le lendemain du mardi gras). Ça serait mon choix, mais Littré propose : *carnis levamen*, « action d'enlever la viande ». O'Neil dispose (p. 105) : « Avaler de la viande ». C'est lui, le chef. Mais il a raté sa recette.

Alouette ! (p. 95). Il y a dix ou quinze ans, on avait ouvert un bar de danseuses nues à Albanel (Albanel, vous dis-je). Il s'appelait *Le bar Clito*. On a dû le fermer. Devant le musée Louis-Hémon, à Péribonka, on a placé une sculpture

composée de deux blocs de granit noir avec, entre les deux, ce que l'on a interprété comme la stylisation de « *l'intime fêlure, prophétique d'éternité* » (Sullivan, écrivain et prêtre catholique). Gravés dans le granit ces quelques mots tirés de *Maria Chapdelaine* : « Quelques champs enserrés par l'énorme bois sombre. » Pendant un bon moment, on a dû protéger la sculpture, parce que des citoyens - excités par des citoyennes ? - menaçaient de la masser. (*Masser* : détruire à coups de masse, et non pas presser, frotter, pétrir avec les mains, comme pensent ceux qui ne pensent qu'à « ça ».)

Chaperon rouge (p. 259). S'il s'agit d'un conte, il mérite la postérité. S'il s'agit d'une histoire vraie, elle est aussi incroyable que celle du loup de saint François ou du lion d'Androclès, devenu celui de saint Gerasimus, devenu celui de saint Jérôme.

Gigon (p. 290). *J'espère* qu'il s'agit de Réjean Tremblay.

La prière inaugurale (p. 9). *L'invitoire*, comme on dit aux matines. Vous citez la version française d'avant le Concile. C'est la bonne. Au lieu de : « Que votre règne arrive », on dit maintenant : « Que ton règne vienne. » Ça se prononce bien ! Du français de comité épiscopal.

Le psaume final : splendide. « Toute beauté est tragique, car elle est le chant d'une privation » (Bloy). Malheureusement,

Je n'ai jamais été capable de solfier. je me le ferai solfier par le frère Nazaire, en cachant les mots.

Pieusement,

Jean-Paul Desbiens

P.-S. 1 - Vous devez bien savoir que *À la claire fontaine* et *Au clair de la lune*, pour ne rien dire du *Temps des cerises*, ne sont pas si innocentes qu'elles en ont les airs. Beaucoup plus proche, *Mon cœur est un violon*, chantée par Yvette Giraud, est dure à battre. Pas un seul mot leste. Tout est dans la voix et dans la double entente Vieux garçon, vieux cochon. En vérité, les aménités de la vieillesse, bien davantage qu'une quelconque vertu, m'ont rendu *contemplatif* et plein de

compassion pour ces jeunes êtres & vis au milieu de 500 jeunes filles) qui s'en vont, en riant, vers tant pleurer. Heureusement que je ne suis pas comme mes semblables ! Admirez cette remarque qui se détruit comme une grenade. Bref, je suis largement affranchi de ce « membre inobédient et tyrannique » (Montaigne). En attendant le cancer de la prostate. Rien n'est parfait !

P.-S. 2 - En ce qui a trait à la sauce à 'poche, j'ai ouï une autre explication : on la préparait « au complet », on la faisait geler dur, on l'empochait et, rendu au chantier, on la débitait à la hache.

P.-S. 3 - Je ne détesterais pas lire votre texte commandé par *Reader's Digest* de France. L'édition québécoise est sans doute différente.

P.-S. 4 Je viens de m'aviser (31 janvier) que votre titre est surdéterminé et embossé (?), en plus : Chère, on s'en doutait, est le féminin de cher. C'est aussi nourriture, bombance, ripaille. Le *Robert méthodique* ajoute « ne pas confondre avec chair ». Tu parles !

P.-S. 5 - Hier (le 30 courant, je pense à l'Hydro à Chevrette) on lisait à la messe l'histoire de David et Bethsabée. En deux mots : c'était un après-midi de printemps. David se promenait sur la terrasse de son palais. Il aperçoit, avec une vue imprenable, comme on dit (je le sais : j'ai *fait* Jérusalem ; j'ai fait le tour de la tour de David), une très belle femme qui prenait son bain. C'était Bethsabée, la femme de son meilleur général, lequel guerroyait depuis plusieurs semaines, sur les ordres du roi (car *au retour de l'année, au temps où les rois se mettent en campagne*), 50 ou 60 ou 80 milles plus loin. David fit monter Bethsabée et coucha avec elle. Un mois plus tard j'imagine), cette dernière fit savoir à David qu'elle était enceinte de ses œuvres. David fit revenir le général Ourias, prit des nouvelles des opérations guerrières et lui recommanda d'aller se reposer auprès de sa femme. Une manière de cover-up. Mais Ourias, par solidarité avec ses hommes, passa la nuit à l'entrée du palais avec les gardes du roi. Le lendemain, David invite de nouveau Ourias, soupe avec lui et le soûle. Ourias quitte le palais, ben soûl, et va

se coucher dans la salle des gardes. Alors David écrit en secret à un officier supérieur : « Arrange-toi pour que Ourias se fasse massacrer : faites-le s'avancer, puis retirez-vous à distance ; qu'il soit frappé et qu'il meure ! » David confie la lettre à Ourias en personne. Ce dernier recevait, sous pli cacheté, son arrêt de mort. Il en va de même pour chacun de nous à la naissance.

Après ce crime, David composa son *Miserere*, qui est l'un des rares psaumes (ajoutons le *De profundis*, le psaume 8, et le cantique des Trois enfants [Daniel 3, 51-90]) que l'on peut toujours lire pour son propre compte. Le 30 janvier était un vendredi. Et chaque vendredi, à matines, on lit le *Miserere*. Et le Nouveau Testament signale fortement que Jésus est fils de David, après avoir rappelé que Booz avait couché avec Ruth (une païenne). Voir Hugo.

*Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait, [...]*

Vous saviez que « Jérimadeth » est un jeu de mots ? « J'ai rime à *dait*, pour accoter "se demandait". » Je m'appesantis un peu. Sont de même, les pions. Péguy a écrit 40 pages là-dessus. Elle se demandait quoi, la Ruth ? *What is the question ?* (Gertrude Stein). Au sujet de laquelle je viens de lire (*The New Republic*, 26 janvier) : « Stein goes so far as to propose, through the play of her language, that her genitalia are the full equivalent of a male phallus * ». C'est ben pour dire !

R-S. 6 - (1er février). Puisque je viens de lire un livre de recettes. Ce matin, je me suis préparé une bolée de gruau. Quaker, 100% de grains entiers, sans additif ni agent de conservation. C'est écrit sur le contenant. Ma mère disait : « C'est pas les chevaux de labour qui mangent de l'avoine ; c'est les chevaux de course. » J'ai pas trop bien réussi. je vas m'améliorer. Le « gréau », c'est vieux comme les frères. J'ai toujours mangé du bon gruau, sauf le mien, ce matin.

* « Stein va jusqu'à proposer, avec les jeux de son langage, que ses organes génitaux sont le parfait équivalent d'un phallus masculin. »

Et en faisant ma seconde promenade (s'il devait y en avoir une troisième, je dirais : ma deuxième), vers 11h 45, j'ai été comblé. En sortant, j'ai entendu siffler un train, quelque part vers L'Ancienne-Lorette. Ensuite, j'ai entendu, à un bon 150 mètres de distance, le marteau-pilon d'un pique-bois. Faut-il qu'il y ait de la puissance dans une aussi petite nuque ! Il y en a cent fois plus dans la trompe d'une maringouine ou les pinces d'une fourmi. Je vous raconterai pas la fois que j'étais au Cameroun (mot qui vient de crevette, chevrette, cf p. 34). On m'avait amené voir une colonne de fourmis en déplacement ordonné. Le temps de le dire, j'avais des fourmis (des soldates, disent les connaisseurs) su' a' poche. Enfin, j'ai entendu les cloches de l'église Saint-Nicolas, l'autre bord du fleuve. Le temps était écho. En fait, depuis que je suis levé (6h), je n'ai entendu que les trois bruits susmentionnés. Et ça trouve moyen de se plaindre, ces vieux baptême-là !

En vérité, je souhaite mourir en disant : « Béni sois-tu, Seigneur, pour ton immense gloire et ton éternel amour ». Notion d'espace (immense) ; notion de temps (éternel). Mieux : je souhaite mourir en disant : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. » Amen ! (Mot qui veut dire : c'est ben ça, c'est solide, c'est du roc.)

Quelques heures avant de mourir, François d'Assise demandait qu'on lui apportât un des petits pains de sœur Jacqueline, qu'il avait tant aimés. (Monsieur aura noté l'orthographe de « aimés ».) Et à propos de l'imparfait du subjonctif (vous l'ai-je déjà rapporté ?), Bloy disait (et c'est ma dernière citation, pour cette fois-ci) : « On peut être un imbécile et pratiquer l'imparfait du subjonctif, cela s'est vu. Mais la haine de l'imparfait du subjonctif ne peut exister que dans le cœur d'un imbécile. » Quant à la haine du quecombre et du bricoli, que tous les O'Neil du monde aillent se faire voir chez les Grecs, avec. Rime voulue.

Montréal, le 1er mars 1998

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cher [e chair oups] vous !

Mon ordinateur semble me dire que je ne vous ai pas écrit depuis une pipe. Depuis vos retrouvailles chicoutimiennes de septembre, sauf erreur de sa part, et je vous devrais beaucoup de reconnaissance à retardement si nous *n'étions* (content ?) convenus de...

J'ai beaucoup aimé votre lettre du 26 janvier, mais c'est seulement depuis 48 heures que j'arrive à me reposer comme je ne l'avais pas fait depuis 2 000 ans ! Novembre : remise du manuscrit et coup de foudre, à mon âge ! ⁴ Du même coup, constat d'impuissance total et couraillage de pharmacie en médecin. Décembre : bataille de la révision avec un imbécile qui décide de réécrire le manuscrit à ma place ; examen de la prostate (- Vous avez une belle petite prostate ! - Merci, sortez de là !) et découverte d'une hernie récurrente à l'aine droite ; l'amour s'envole en Italie pour 20 jours. janvier : bataille des épreuves avec quelques défaites qui me mettent en joyeux Golgotha ; contrat de rédaction sur le Canada et les États pour *Reader's Digest* Paris ; nouvel examen de l'hernie inguinale ; examens pré-opératoires (en tout 6 heures d'attente pour quatre examens de cinq minutes) ; publication de *Chère chair* et entrevues (j'adore !). Février : premières critiques, favorables Dieu merci !, décès et funérailles de ma chère amie Thérèse Legendre-René, dites Madame de Stornoway ; chirurgie d'un jour le 11 et traîne la patte depuis ce temps-là ; remise des derniers textes à *Readers Digest* Paris ; examen postopératoire qui constate la réussite ; coupe de cheveux printanière et visite à ma mère, 95 ans aujourd'hui, hospitalisée depuis 10 jours à Sherbrooke, et petit

⁴ « Passe encore de bâtir ; mais planter à cet âge ! »

contrat de fesses pour un album-phototable-de-salon sur les escaliers extérieurs de Montréal.

Y a pas à dire, ça occupe !

Votre lettre est merveilleuse de tendresse et d'érudition. En vérité, vous ne m'apprenez pas grand-chose mais vous ne sauriez deviner à quel point j'ai du plaisir à découvrir que je ne suis pas le seul imbécile à avoir pris le temps de lire tout ça.

Combien de fois le soir

Me suis-je demandé

Si dans la nuit l'espoir

Trouverait rime à dé

Vous dites aussi qu'au Cameroun vous avez eu des fourmis « su'a poche ». je vous trouve bien vulgaire pour un frère mariste et vous rappelle les vers d'Aragon (ver n'est pas fourmi) :

J'ai des fourmis dans les jambes Madame

Quand c'est ailleurs je ne vous le dis pas

Oui, merci pour cette lettre et la toute précédente, que vous m'avez expédiée à Cap-aux-Oies, avec la connivence de M. Richard Gervais. Dites-lui merci. Un jour, après les escaliers, je répondrai peut-être à son analyse, juste pour « astiner » un peu. Et j'aurais voulu aussi commenter vos remarques sur la déclaration du cardinal. Pauvre parmi les pauvres, je lui envoie 25 \$ par année pour « l'Église de Montréal ». À Noël, je les ai plutôt envoyés à un confrère missionnaire aux Philippines, et j'attends la lettre du gros Jean-Claude pour lui en envoyer une maudite belle ! Je lui rappellerai notamment qu'Ambroise à Milan et Augustin à Hippone furent plébiscités à leur poste d'évêque et qu'il n'est pas « game » de s'essayer.

Et si je suis en retard pour vous dire merci, j'ai six jours d'avance pour vous souhaiter un bon anniversaire. Mais vous me parlez quelque part, je ne trouve plus

où, de la fête de Thomas d'Aquin en automne ou en début d'hiver. Peut-être que nous ne fréquentons pas la même église car, avec grand bonheur, je le fête en même temps que vous, et en bénissant les coïncidences qui vous unissent dans le calendrier des saints dont j'ai hérité petit enfant ⁵.

Là, vous ne pouvez pas dire que je ne suis pas fin.

Je vous quitte là dessus pour aller me faire à souper. Potage au cresson, salade de thon à l'espagnole, compote de fruits et biscuits aux flocons d'avoine. Chic, n'est-ce pas ? La solitude dominicale me réussit.

Ah non ! je n'ai pas fini. je ne vous envoie pas mes textes sur le Canada, encore qu'ils soient excellents, comme tout ce qui sort d'ici, mais ils sont strictement documentaires, genre « premier producteur d'or au monde » et « les premières nations représentent 0,5% de la population » (et exigent 100% du PNB). En tout et partout, c'est une vingtaine de petits textes sur des sujets commandés : la faune arctique, Saint-Pierre-et-Miquelon, l'Alaska, etc. Si vous insistez et que vous payez la poste et la photocopie, je ne dis pas non... Par contre, j'exige de recevoir *La justice de l'hiver*. Après novembre et l'hiver je suppose que vous allez attendre vos 90 ans ou votre centenaire pour chanter le printemps et sa résurrection. Je pense que le mot est de Daniel Johnson. Il avait donné mandat à Claude Castonguay d'étudier le système de santé québécois « de l'érection à la résurrection ».

Là, je pense que je vais finir pour de bon. Ne soyez pas « tanné » de vous. Il y a encore des gens qui attendent vos réflexions, vos lettres...

Toute mon amitié.

Jean O'Neil

⁵ Vous devriez parler de Didyme !

Le 31 mars 1998

Jean O'Neil

Montréal

Dear light-footed John,

Montréal *by*

Depuis longtemps je désirais lire votre *Montréal by Foot* ⁶. En fait, depuis que je lis « du même auteur » au début de vos autres livres. À quoi m'attendais-je ? Je ne saurais trop le dire. Je ne m'attendais en tout cas pas à 72 poèmes à sonnettes. Au vrai, il faut beaucoup de « *by foot* » pour rassembler autant d'informations, d'observations, de rêveries. *Metropolitan Boulevard*, par exemple, ou *Museum*.

Je ne m'attendais pas non plus à un livre complet sans un seul signe de ponctuation. Même pas de point final. Il existe des précédents : Pierre Emmanuel et son *Évangéliste* (Seuil, 1961), par exemple, et en vers, également. Je n'avais jamais remarqué les treize personnages sur le fronton de la cathédrale. Nous y allâmes pourtant, fidèlement, tous les dimanches pendant deux ans. Je devais être trop recueilli. La description des attitudes de chaque personnage est fort d'adon et fort piétonnière, sauf celle de saint Hyacinthe : je ne vois pas comment il retient un imprudent piéton. Cela tient sans doute au fait qu'il se trouve sur le dos (et la cassure) de la reliure. Je pourrais bien signaler encore *Universities*, ou *Twist*, le plus tendre, peut-être. Et encore, votre *MNA* qui n'a jamais volé de veston ni tué de poivrots. Curieusement, il ne me détestait pas, le Gérard Godin. Il m'a même une fois écrit une fort belle lettre à propos de mes billets dans *La Presse*.

J'ignore quel accueil a pu recevoir votre *Montréal by Foot*. Mais c'est pas en exprimant le désir de contempler le zizi à Jean Éthier-Blais (p. 38) qu'on se fait

⁶ Jean O'Neil, Éditions du Grinkgo, Montréal, 1983.

admettre dans les chapelles. De toute façon, les chiens ne sont pas coupables de la canicule.

Je me suis amusé à déchiffrer votre *Acrostic*. Je crois qu'il dit : Chérie, je t'aime. L'apostrophe du 10e vers n'est donc pas une faute d'impression ! François Caron, à qui je l'ai fait lire, a trouvé tout de suite. L'embarrassait seulement l'apostrophe. A-t-elle lu, la chérie d'alors ? A-t-elle su ? A-t-elle aimé ? Qu'est cet amour devenu ? Pense-t-elle maintenant : John me célébrait du temps qu'il était fou. Rince-t-il encore des chagrins ?

Je fais l'hypothèse que votre *Aragon & Shakespeare Company LTD* est une pièce à clé(s). J'ai pas trop rien compris. Je manque de culture shakespearienne. Quant à Aragon, je me le mets où je ne mets même pas mon index. Il ne s'agit donc pas des trous du nez ou je ne me prive guère de fourrager.

Comme je fais à tous les deux ans, je suis allé passer une série de tests : diabète, prostate, cholestérol, thyroïde, que sais-je encore ? On vient de m'informer que tout est normal. (Il n'existe pas de test pour déceler la schizophrénie à roulettes, la paranoïa circulaire et la déprime d'ado-de-71 ans.) J'espère que les laborantines ne se sont pas trompées de fioles. Je ne me sens pas si tant bien que ça. Chaque matin, en faisant mon ramonage, je me crache les orteils. Et je « casse » vers le milieu de chaque après-midi.

Hier matin, j'ai posté le manuscrit d'une autre tranche de mon journal, années 1996-1997. Plus de 300 pages. J'ai repris, par tacite reconduction (puisque vous m'y aviez autorisé pour *Les Années novembre*), certaines de mes lettres à Jean O'Neil. J'ai passé, au bas mot, une cinquantaine d'heures à repiquer les corrections linguistiques et typographiques de la réviseuse des éditions Logiques. Le progrès consiste à refiler le travail plus bas, plus loin. Naguère, naguère encore, un auteur envoyait un manuscrit tout croche, tout plein de barbots, de renvois, de flèches renvoyant au verso des pages, etc. Et les éditeurs vous sortaient un livre nettoyé de (pratiquement) toutes coquilles ou fautes. Aujourd'hui, l'auteur doit faire toute la job et fournir le génie en plus. Je mets en fait (comme disait Pascal) qu'il n'y a pas de métier plus mal payé que celui de scribe. Et il *doit* en être ainsi.

Autre chose : le meilleur lecteur qu'un auteur puisse souhaiter n'investira jamais la centième, la millième partie du temps que l'auteur a investi à écrire ses petits sonnets ou autres paragraphes. Mais ce fait aussi est normal : je me nourris

d'auteurs dont chacun pourrait dire ce que je viens de dire. Valéry : « Je préfère être lu mille fois par un seul lecteur à être lu une fois par mille lecteurs. » On dit ça !

Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

P.-S. - En 1980, j'avais écrit *Trompe-Souris by Night*. C'est plus bref que votre *By Foot*, mais c'est deux ans avant ! Au cas que vous ignoreriez encore cette pièce (à conviction), je vous la fais tenir. Par ailleurs, je connais maintenant l'origine de Trompe-Souris (cf. *Journal d'un homme farouche* *, p. 16).

* Jean-Paul Desbiens, Éditions du Boréal, Montréal, 1993.

Trompe-Souris ⁷ by Night *

C'était le 20 décembre. Il fait -25°C, mais pas un brin de vent. La lune allait être pleine le lendemain. Pour le savoir, il fallait consulter le calendrier des Missions étrangères. Il ne manquait vraiment pas grand-chose, en bas à gauche, pour compléter la sphère qui passe pour ironique.

Demain, c'est l'hiver officiel, mais on sait que par ici, et cette année surtout, il n'a pas pris de risque. Voilà trois semaines qu'il est assis comme un qui s'installe pour telle bonne pipée.

C'est le moment de sortie. On est mieux habillé maintenant qu'il y a 40 ans. Les tissus synthétiques sont moins romantiques, mais ils protègent mieux que ceux d'autrefois. On éprouve un sentiment de liberté extraordinaire à s'affirmer ainsi contre le froid. Entendre crisser la neige sous ses pas. Entendre ce bruit que l'on fait. Cette victoire. Voir son ombre découpée sur la neige. On songe au psaume : « Pendant le jour, le soleil ne te frappera pas, ni la lune pendant la nuit » (Ps 121, 6).

Certes, la nature est hostile. C'est un poète méridional, donc doublement menteur, qui a dit que « la Nature nous aime, qu'elle nous tend les bras ». La nature est hostile. Mais ici, la guerre est franche. Il n'y a pas de piège. Le jeu est ouvert : le froid nous déteste ; nous aussi.

Et même, nous déteste-t-il ? N'est-il pas bon que la nature se repose ? Que gèlent les maringouins, les ours et autres couleuvres ? Quelques rares corneilles, pas assez riches pour se pousser dans le Sud, passent l'hiver avec nous. Je me souviens d'une règle de grammaire latine : *Brevior est vita hominum quam cornicum*. « La vie des hommes est plus brève que celle des corneilles. » Elles ont, l'hiver, un cri bizarre, à mi-gamme entre le cri lourd du corbeau et le cri paillard qu'elles

⁷ Trompe-Souris, c'est le nom d'un rang derrière la maison. J'ignore encore l'origine du nom.

* *Le Quotidien*, 31 décembre 1980.

ont l'été. La nuit, on ne les entend pas. je pense à elles comme ça, parce que je les aime depuis toujours, parce qu'elles sont noires et intelligentes. Et, doublement, celles de l'hiver, parce qu'elles sont fidèles. Ça ira maintenant au 10 mars avant que les autres reviennent. Surveillez bien la date : je ne me trompe pas plus que d'un jour ou deux.

Je marche. Je n'entends rien d'autre que le crissement de la neige sous mes pas. Au loin, dans le rang du Poste, je vois les phares des autos. je ne vois, en fait, que des traits de lumière, comme un message en morse, adressé à l'étoile Polaire, juste au-dessus du lac. Je vois aussi le panache de fumée blanche qui flotte sur le moulin. Et, tout à coup, j'entends les cloches. Ma vieille sainte mère, qui est née à Boston, sur les bords de l'Atlantique, nous disait que les cloches chantent : « Cristoforo, Colombo ; cris-toforo-colombo. » Quarante ans plus tard, je trouve que c'est bien ça qu'elles chantent. Ma mère, une fois pour toutes, a déchiffré pour moi la chanson des cloches. Par -25 °C, toutefois, les notes sont moins lisses, moins mouillées ; plus cassantes, plus cristallines.

Je me récite le cantique de l'Univers : « Gels et froidures, bénissez le Seigneur. Montagnes et collines, bénissez le Seigneur. Mers et rivières, bénissez le Seigneur. »

Je suis mon ombre. Façon de parler. Tout à l'heure, c'est elle qui me suivait. Ce que je vois, profilé sur la neige, c'est la silhouette de l'Abominable Homme des Neiges, car je suis habillé comme un scaphandrier. Contre les éléments, l'homme ruse. Contre l'eau ou contre le froid. Et l'homme gagne. C'est le seul animal à pouvoir vivre sous toutes les latitudes. Vivre. N'exagérons rien. Cinq milles plus haut que Dolbeau, il n'y a plus de civilisation. Desbiens est un des derniers postes. Car il n'y a pas civilisation sans paroles. Et vient un point de froid où l'on est trop contracté pour parler.

Oh ! marcher. Pouvoir marcher. Oh ! liberté. Deuxième liberté de l'enfant et dernière liberté du vieillard. En effet, après que l'on est sorti du ventre de sa mère, il y a trois grandes libérations : VOIR, MARCHER, LIRE. Apprendre à voir, cela se passe durant les 5 ou 6 premiers mois. Apprendre à marcher, cela se passe entre le 11e et le 18e mois. Apprendre à lire, cela se passe entre la 6e ou 7e année. Après, c'est foutu. Si l'on n'a pas appris à lire autour de 7 ans, mettons 8, pour être

bien démocratique, bien mou, bien méprisant, c'est foutu. On est condamné à l'image, pour l'éternité. Comme les surmulots. À l'image et aux odeurs.

Marcher, donc. Utiliser la deuxième des trois grandes libertés de l'homme. Marcher. Voir. On ne voit bien que ce que l'on marche. Et se réciter des fables, des bouts de psaumes. Se conter des peurs. Se décolérer, si l'on est en colère. Compter ses pas, si l'on est bien maniaque. Il fait -25°C. La lune se remplit. J'entends mes pas. Je suis au Lac-Saint-Jean. La spirale de ma vie tournaille autour de Métabetchouan. Drôle de corneille, je suis.

Le 5 avril 1998

Dimanche des Rameaux, selon la liturgie
ou Pâques fleuries, selon la grammaire

Jean O'Neil

Montréal

Monsieur le Chevalier * *by foot*,

Vendredi dernier, après que vous eûtes frappé à la porte de ma boîte vocale, j'ai frappé à la vôtre. De répondeur à répondeur, y a plus moyen de parler à du monde. « Tout circule, mais rien ne passe. » Hier, je me trouvais avec une dizaine d'hommes âgés de 60 à 82 ans, tous instruits ès pas mal de choses. Tous se plaignaient des « répondeurs » et tous en avaient un ou deux. Moi-même, moi-même je viens de m'abonner au service télé-réponse de Bell. Je n'ai d'ailleurs pas été capable de le mettre en marche. C'est Claudette qui me l'a organisé.

L'autre jour, donc, j'ai fini par vous parler. En sus du message électronique, vous m'avez dit quelque chose comme ceci : « Me v'là dans le même club que Céline Dion. » Pour nourrir, sevrer ou équilibrer cette remarque, je vous fais tenir *Le Recueil biographique des membres de l'Ordre national du Québec*, en date de juin 1997. J'ai surligné quelques noms en jaune. Je vous envoie également une réflexion de Montaigne sur les décorations. À partir du *Recueil*, vous pourriez composer un couple de sonnets du genre *Metropolitan Boulevard ou Museum*.

Au demeurant, quand j'ai « suscité » votre candidature, j'étais presque sûr de tirer un coup à blanc. Il est arrivé que j'aie tiré à blanc. Je me fais une joie un peu enfantine d'avoir réussi, cette fois-ci. J'aurais manqué mon coup que je n'en serais

* Jean O'Neil vient d'apprendre qu'il sera reçu chevalier de l'Ordre national du Québec le 28 avril suivant et il a demandé quelques informations à Jean-Paul Desbiens qui l'est déjà.

pas mort et vous n'en auriez jamais rien su. En principe, les délibérations du Conseil de l'ONQ sont confidentielles. Le candidat proposé n'est pas censé savoir qu'il l'a été. Fatalement, des « fuites » se produisent. Et c'est ainsi que le bureau du Premier ministre reçoit des appels du genre : « Comment se fait-il que M. X, dont j'ai proposé la candidature, n'a pas été nommé ? »

Je vous rappelle que je n'ai pas le droit, comme membre du Conseil, de proposer des candidatures. Mais j'ai le droit d'en susciter. Dans votre cas, il s'agissait pour moi de *recognition*. je ne connais pas d'équivalent français. Il ne s'agit pas de reconnaissance au sens de gratitude. Disons : proclamation.

L'homme doit être proclamé. Si l'on n'est pas proclamé, on tue (si l'on est fort) ; on se tue, si l'on est faible. *Sunt qui* cambriolent une banque ou attaquent à la machette un bureau de la GRC (cf *La Presse* d'hier). *Sunt qui* se tuent verticalement au bout d'une corde, dans un sous-sol. *Sunt qui* boucanent, boivent ou font les deux. *Sunt qui* attendent la résurrection des morts, mais qui l'attendent pour vrai. On les appelle les saints. Les calendriers catholiques (et les encyclopédies de même obédience) en enregistrent quelques milliers. Les gros : Ambroise, Augustin, Jérôme (j'y tiens !). Mais la très savante liturgie, dans chaque canon de chaque messe, convoque et invoque la multitude innombrable des amis de Dieu. Mon idée là-dessus, c'est que dans cette multitude, c'est tout plein de pères et de mères de famille, de soldats inconnus, jaunes, noirs, cuivres, blancs ou gris *known but to God*.

Le patron des Irlandais (qui, déjà ?), alors qu'il n'était qu'un poupon, s'abstenait de téter sa mère les vendredis, par esprit de pénitence. On raconte la chose dans les hagiographies. Seigneur ! Si tous les Irlandais avaient suivi cet exemple, on serait pas pognés avec des chevaliers de malt.

Ainsi donc, vous voilà dans le club de Céline et de JE. Retirez-en quelque joie pour vous et pour ceux qui vous aiment.

Jean-Paul Desbiens

Le 21 juin 1998

Jean-de-l'été

Prud'Homme à reculons

1. Il est exactement (en quatre mots) 15h 26. La première lettre que je vous ai adressée est datée du 8 février 1993. Je viens de vérifier mes puces au silicium. Mais est-ce bien du silicium ? Vous, les « proclamations » vous traumatisent. Moi, c'est vous qui me traumatisez : j'ose plus rien vous écrire (en matière vérifiable, Grevisse compris) sans paniquer.

2. Hier, je ne sais plus trop qui a commencé le jeu de la boîte vocale. Ça doit être moi. J'assume. « Le téléphone sonne. Monsieur répond » (Guitry), sauf s'il a un *butler* électronique. On répond plus vite au téléphone qu'à n'importe qui de bien proche et de bien présent et de bien attendant.

3. Aussi bien, les malins ont des répondeurs. J'en ai un depuis deux mois. Un lien de plus. je répète : un lien de plus. Du temps que j'avais un appareil à roulette, quand je rentrais dans mes quartiers, après une promenade ou une absence de quelques jours, je ne soulevais pas le combiné, des fois que ça ferait bip-bip. Maintenant, je soulève le combiné. Un lien de plus, vous répété-je. Mais tout le monde (ça fait pas un char de monde) me félicite d'être enfin arrivé au XXe siècle. Y savent pas. Je les attends tous, car il y a longtemps que je suis en avance. En avance, c'est-à-dire démodé, car les modes passent et repassent.

4. Toujours est-il qu'hier, c'est moi, je pense, qui ai appelé le premier, pour la raison que je n'avais pas noté votre nouvelle adresse, et que j'avais le goût de vous écrire. Je ne quêtai pas, car nous étions convenus de ne jamais nous « attendre » l'un l'autre. L'amour (et, à plus *forte raison*, l'amitié), c'est ce qui rend libre. Ne pas confondre la glu et l'amour. Au demeurant, je vous ai appelé, vous m'avez rappelé et, de boîte vocale en boîte vocale, on s'est parlé. Assez creux, d'ailleurs. Vous me disiez que l'Ordre de malt vous avait bouleversé. Je dis que *votre* Ordre national aura été (futur antérieur) une de mes petites et faciles victoires. J'ai procédé dans l'ordre, et en toute étanchéité. Voir ma lettre du 5 avril de l'année cou-

rante. Mme Grenier, qui est une fort fine femme, en est tout heureuse. Et l'abbé Jean-Paul Tremblay attend votre lettre. Il a 80 ans. Ses glandes, comme il dit, en ont toujours fait un optimiste. Il m'a toujours traité de pessimiste. Mais ses glandes le lâchent, ces dernières années. Les miennes ne me lâchent pas : j'en ai jamais eu. Entendons-nous : à 19 ans, j'étais condamné à mort et j'étais tout content d'apprendre que « j'en avais pour six mois » au sens que j'avais six mois de garantis ! D'où il a suivi que j'ai toujours eu peur de signer un contrat de travail pour un mandat déterminé. En un sens, je me suis toujours efforcé de devancer tout adieu. En bas de la sainteté, c'est une bonne technique, une bonne recette pour échapper aux déceptions ou au ressentiment.

5. Et voici que, grâce à un ami, j'apprends que vous « passez » à la télé. C'était à 11h, ce matin. Heure parfaite. Je suis debout depuis longtemps ; j'ai déjeuné ; mes « devoirs envers Dieu » sont remplis. Isabelle Albert a été parfaite. Les femmes aiment le logos. L'amour se fait par l'oreille, quoi qu'en pensent les amateurs de bricoli ou de *Chère chair*. Mme Albert connaissait honorablement votre œuvre et elle vous a posé des questions intelligentes et même « terribles » (votre mot).

6. Vous avez été parfait, vous aussi. C'est-à-dire simple et vrai, ce qui est un pléonasme. Je le dis avec jalousie. Je vous ai déjà écrit que je n'étais pas jaloux de vous, pour la raison que nous ne tendons pas nos collets dans les mêmes *trails*. Mais, à 11h 30, ce matin, j'étais jaloux. jaloux de votre simplicité. Avouer sa jalousie, c'est la nier. Par définition, nul jaloux n'avoue qu'il l'est, ne sait même pas qu'il l'est. « Unifie mon cœur, Seigneur, pour qu'il te craigne » (Ps 86, 11). Je dis ça chaque matin, mais ça vient pas vite !

7. Dans l'émission de ce matin (qui datait de 1995), vous disiez : « J'écris parce que les autres écrivent mal. » Vous m'aviez déjà (déjà) écrit ça. J'avais trouvé ça terriblement vrai. Et vous avez dit de fortes choses, à ce sujet. Notamment, à propos de la verbosité contemporaine. Augustin parle des « bavards muets ». La lito est la marque de l'écriture française. Dans la littérature classique, c'est : « Va, je ne te hais point. » J'ai appris ça au juvénat. Dans l'Histoire, c'est Damiens qui dit, avant d'être écartelé, arrosé d'huile brûlante, etc. : « La journée sera rude. » Si le Damiens n'est pas au ciel, je ne suis pas chrétien.

8. Et ainsi, *ama et fac quod vis*, car si l'on aime, on ne fait jamais de mal. (Augustin via O'Neil.) Bien ! Mais qu'est-ce qu'aimer ? Aimer, c'est rendre libre. Si A

aime B, A libère B jusqu'à rendre B libre vis-à-vis de A. Et A n'en éprouve aucun ressentiment. Au contraire : A a fait sa job.

28 juin

9. Nous sommes plusieurs conversations téléphoniques après le début de cette lettre. je relève votre remarque à propos de « C'est eux, c'est ceux » (p. 268 du journal). Voir les deux pages de Grevisse à ce sujet. Ah ! Et puis ? Qu'est-ce que ça règle ? Il est 16h 01. Le colibri (le gros) vient tout juste de prendre un coup. Quant aux bruants (si ce sont bien des bruants ; François lui-même n'est pas sûr), ils en sont à leur deuxième couvée, puisqu'ils reconditionnent le nid, comme les déménageurs du 1er juillet. Ces volailles sont manifestement sur le BS, colibris et hirondelles compris. Plus besoin de gagner leur vie. Presque tout est fourni gratis par l'État-providence-JPD. Presque tout, je dis, car, enfin, je loge les bruants et je nourris les colibris ; mais si je loge les premiers, je ne loge pas les seconds.

10. Je pourrais bien attendre à demain, ou plus tard, avant de vous adresser la présente. Je dis : attendre à demain, car demain matin, en principe, je recevrai la lettre que vous m'avez lue au téléphone. On verra. Au demeurant, du 5 au 12 juillet, je suis en retraite chez les ursulines de Loretteville. Je déteste souverainement, et depuis toujours, les retraites communautaires. je suis en retrait(e) depuis que je suis au monde. En plus, cette année, je connais le prédicateur pour l'avoir rencontré plusieurs fois, à Joliette, en *bermuda* (lui, pas moi), les poils et le verbe à l'air. Je ne me présente jamais les poils à l'air devant le monde. Quant au verbe, ça dépend.

11. Y a deux moyens de communiquer : a) se toucher ; b) utiliser les mêmes concepts. Dans une même conversation, on peut très bien convenir que le mot « table » voudra dire « cheval ». Aucun problème. Mais, cela convenu, le mot table voudra toujours dire cheval. Et si un interlocuteur n'admet pas cela, on doit tout simplement le compisser, comme disait Aristote. Le traiter comme une souche. Le même Aristote se laissait chevaucher par sa maîtresse. Du moins, c'est dans cette position que le représentent certaines gravures du Moyen Âge. Et on voit des photos de Nietzsche attelé (je dis attelé) à une barouette, promenant Lou Salomé. Après ça, on meurt fou, à Turin, en embrassant un cheval.

30 juin

12. (Donc.) J'ai reçu hier votre lettre datée du 24 juin * et que vous m'aviez lue au téléphone. Vous me parlez d'abord de votre « cure de désintoxication amoureuse ». Je n'ai rien à vous apprendre à ce sujet, mais j'en aurais long à vous raconter. Le *ama et fac quod vis* d'Augustin lui est venu à la sortie d'un long tunnel, dont il fait état dans ses *Confessions*. J'en ai relu plusieurs pages ce matin, fortement soulignées. J'ai pensé en faire des photocopies, et puis je me suis dit : « C'est comme rien, l'O'Neil a sûrement les *Confessions* dans sa bibliothèque. »

13. Vous parlez d'un petit « hiatus » sur la personne de Jésus. Hiatus ? Le *Robert* enregistre trois acceptions : a) en grammaire et en prosodie : « Il alla à Alma » ; b) en un sens vieilli : solution de continuité ; c) en anatomie : hiatus sacré. Vous concluez : « Fin de l'argumentation. » En ce qui concerne Renan, la littérature est abondante : Guitton, dans *Vies parallèles ; Renan* (Laffont, coll. Bouquins, 1984) ; Bloy, *Belluaires et porchers* (Stock, 1946, p. 79-92).

14. Sur les diaristes (Guitton écrit « diariste »). Il ajoute : « Je n'ai pris de plaisir qu'à peu de livres. Je divisais les livres en deux genres : ceux qu'il faut avoir lus ou le paraître, ceux qu'on lit. Dans saint Augustin, on ne lit plus que les *Confessions* ; dans Mauriac, que ses *Mémoires* ; dans Julien Green, que son *Journal*. » Mes palabres sur l'éducation, J'en suis peut-être aussi tanné que vous. Et à moi aussi il arrive d'être « vraiment claqué, et c'est un peu à force de faire des choses gratuites ». Une conférence, une allocution, une entrevue, etc.

* Voir la lettre suivante.

2 juillet

15. L'abbé Jean-Paul * a pris la peine de me téléphoner pour me dire qu'il avait reçu votre lettre.

16. Ces derniers jours, j'ai passé plusieurs fois plusieurs heures avec l'économe provincial qui est en train de « monter », dans chaque communauté locale, un programme informatisé de tenue des livres comptables. L'informatique ne sauve ni temps ni argent. Elle déplace le travail. Désormais, en plus d'écrire dans ce qu'on appelle le grand livre, je devrai pitonner. Après quoi, j'enverrai une disquette à l'économat provincial.

Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

* L'abbé Jean-Paul Tremblay (1918-1999) avait proposé la candidature de Jean O'Neil à l'Ordre national du Québec.

Montréal, le 24 juin 1998

Mr. J.-P Desbiens,

esquire and friar

You know where

J'ai raccroché le téléphone il y a une heure à peine, vous disant que je ne pouvais vous écrire, et me revoici à précisément refaire cela, parce que j'ai continué à vous lire ^{*}, parce que je suis probablement en cure de désintoxication amoureuse, ayant, dans les larmes, le consentement et l'amitié la plus totale, rompu avec ma maîtresse qui est déjà épouse et mère, après avoir convenu ensemble que c'était une aventure trop déchirante pour être poursuivie.

Donc, je vous lis. Au téléphone, nous avons eu un petit hiatus sur la personne de Jésus. Vous m'avez dit d'oublier Renan et m'avez affirmé que Jésus était le fils de Dieu. Je suis parfaitement d'accord avec cela. Vous savez, j'espère, que Jean-Paul Desbiens est également fils de Dieu, tout comme Jean O'Neil, Saddam Hussein, Bill Clinton et Je-ne-sais-plus-qui Milosevic. Fin de l'argumentation.

J'ai beaucoup de plaisir à vous suivre dans votre journal, avec de multiples restrictions quand vous vous attardez sur des sujets qui n'en valent pas la peine. Jean Forest e.g. À quelques reprises dans ma vie, j'ai tenu mon journal, mais de façon si éphémère que j'ai abandonné toute idée de recommencer cet exercice. Je ne suis pas, non plus, un lecteur de journal, ni celui de Mauriac, ni celui de Ciry, ni celui de personne. Excepté vous. Et je ne vous pardonne pas tout ce que vous y introduisez. Vos palabres sur l'éducation, par exemple. J'ai vécu dix ans avec une enseignante merveilleuse qui passait des nuits blanches à me parler des inepties de sa directrice d'école, de sa commission scolaire et de son syndicat. J'ai 61 ans et, pour moi, l'éducation est une cause perdue pour toutes les raisons que vous dites.

* Jean O'Neil lit *À l'heure qu'il est, journal 1996-1997*, Jean-Paul Desbiens, Éditions Logiques, Montréal, 1998. [Livre disponible dans [Les Classiques des sciences sociales](#). JMT]

Je ne suis pas, comme vous, un être d'espérance. J'essaie seulement d'être un être de ténacité... et d'amour pour tout ce qui bouge, y compris la Terre, la Lune, les planètes, le Soleil et les étoiles.

Mais je suis vraiment claqué, et c'est un peu à force de faire des choses gratuites. Une conférence pour l'Association du patrimoine de Potton qui est sans le sou ; une allocution pour le 60e anniversaire d'un très cher ami ; une entrevue à Radio-Canada pour aider la chercheuse que je connais et qui est en difficulté. Tout cela, c'est du temps, des déplacements et un peu beaucoup de caca. Je pense aux mots de saint Bernard que Mgr Savard avait sur une plaque de porcelaine à sa porte : *O beata solitud. O sola beatitudo.*

Un soir de réception à mon logis, j'avais épinglé cette devise sur le mur devant la cuvette des toilettes. Et pourtant, la solitude devient vite aussi pesante qu'une envie de...

Comme je vous disais au téléphone, il aurait fallu que je vous lise en prenant des notes, en soulignant comme vous faites, mais je ne suis pas comme vous et ne tiens vraiment à vous faire qu'un commentaire global quoique hautement ressenti : votre livre m'est un précieux compagnon sur de multiples aspects de la vie, au moment où j'ai grand besoin d'un compagnon.

Mille mercis de l'avoir écrit. Après l'avoir lu en pièces détachées, je le relis de bout en bout.

Tout mon amitié.

Jean O'Neil

Montréal, le 26 juin 1998

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-des-Maures

Monsieur le franc-tireur,

À l'heure qu'il est, 11h, je viens de terminer la lecture complète de votre dernier ouvrage ^{*}.

Sauf qu'avant de vous en parler je vous ferai part de ma plus récente découverte, il y a trente secondes. Vous parlez trois fois de saint Augustin. Avez-vous jamais réalisé qu'il était maure ?

Je viens donc de terminer et j'entame cette lettre que je ne terminerai pas avant de recevoir la vôtre car j'ai horreur des chassés-croisés de la correspondance.

J'ai donc acheté votre livre lundi. Voyage spécial au centre-ville, quelle merde ! avec les jeunes sans-abri affalés sur les murets, en bedaine et en bobettes, Visiblement imbibés de toutes les potions trouvables et introuvables, et qui vous tendent la main en rangs, en vous disant merci quand même, sous le soleil implacable du solstice, dans une humidité idoine.

Votre livre m'a tenu compagnie toute cette semaine avec un intérêt souvent intense, et nul à l'occasion, l'occasion étant que je ne veux plus trop entendre parler de l'éducation au Québec, sauf que je trouve géniale votre suggestion d'un ministre nommé pour un septennat afin d'accoter la syndicocratie. Mais n'aviez-vous pas tiré à boulets rouges sur les surintendants de l'instruction publique, généralement inamovibles, jadis et naguère ?

Je pourrais mettre ça sur le compte de la déprime, mais je préfère mettre ça sur le compte de votre sagacité et de votre talent qui s'aiguisent avec l'âge, je trouve celui-ci plus intéressant que *Les Années novembre*, mais je ne dois surtout pas

^{*} Toujours À l'heure qu'il est.

relire le précédent tout de suite car je suis déjà en retard dans une multitude de choses, comme de couper le gazon et désherber les plates-bandes dont j'ai hérité avec mon nouveau logis.

Votre érudition et votre humour sont hors du commun, de même que la sensibilité aux problèmes de l'époque. Votre dénonciation de la bêtise, sous toutes ses formes et à presque toutes les pages, est faite avec des outils divers, qui vont de la masse à la plus fine épingle.

En cette même semaine, une amie m'a fait parvenir un manuscrit que j'appellerais psychothérapeutique, à la Saint-Denis-Garneau-Anne-Hébert, écrit d'une façon absolument exquise, mais dans une brume permanente. J'ai beaucoup aimé tout en y étant perdu. À tel point qu'hier soir je me suis mis en frais de téléphoner à un ami à la Julien Green.

« Je flotte dans la brume entre ciel et terre, entre le plafond, le plancher et les quatre murs de la pièce. Je ne sais plus où je suis, où je vais, ce que je deviens. »

Je lui ai parlé de mes lectures de la semaine en lui demandant si je devenais fou, s'il pouvait m'indiquer quelques repères.

« Tu ne deviens pas fou, Jean ! Je ne lis plus le genre de romans dont tu parles. Je ne lis plus du tout d'ailleurs, car j'ai trop d'ouvrage à l'université. Et j'admire au plus haut degré Jean-Paul dit Desbiens qui appelle un chat un chat et qui dénonce la connerie partout où il la voit. »

Soulagement ! On me traite souvent de pessimiste, car ce que vous voyez, je l'ai toujours vu. Au contraire de vous, j'ai rarement combattu. Je suis plutôt du côté de *L'Éloge de la fuite* sans jamais avoir été un inconditionnel de Laborit. Vous ne pouvez savoir comme je comprends les populations qui se sauvent du Rwanda au Congo et vice-versa, du Kosovo en Albanie, du Cambodge au Laos et du Laos au Viêt Nam. Je ne résiste pas à la connerie, je me tais ou me sauve, dans les deux sens, comme dit je-ne-sais-plus-qui que vous citez.

Nous ne partageons pas les mêmes visions dans le domaine religieux, et pourtant oui. Il me semble que les religions catholique et protestante possèdent le même fond de tendresse et d'espérance. Quand vous parlez d'Église, vous parlez sans doute de communion des saints, qu'ils soient morts, vivants ou futurs, mais je

comprends mal que votre virulence à l'endroit des politiques et des éducateurs ne se traduise que par des sarcasmes mous à l'égard des « homélistes » et des chansonnettes paroissiales. Y a-t-il quelqu'un qui fasse la différence entre la prédication de Jésus et celle du Vatican ? Il n'y a rien, mais plus rien de commun. Y a-t-il quelqu'un qui fasse une différence entre l'Église de Jésus et celle des curies romaines ? Depuis le Moyen Âge, l'Église catholique officielle est une obsédée sexuelle à la recherche de pouvoirs politiques et financiers dans tous les domaines, brandissant les pénitences dans les confessionnaux et les excommunications du haut de la chaire de Pierre. *Chère chair*, pour paraphraser quelqu'un que je connais.

Quant aux gens que vous fréquentez, il y en a que j'adore, comme Bonhoeffer et Green dont j'ai aimé tout ce que j'ai lu. Vous m'en faites découvrir d'autres que je ne lirai pas parce que votre admiration et vos citations me suffisent et que je n'ai pas le temps de les lire. Mais il y en a un paquet que je méprise, comme Pascal que je considère simplement comme un pauvre petit prétentieux, poussif de surcroît. J'ai donc hâte que l'humanité s'en aperçoive. Bon mathématicien, il « confusionna » la géométrie, la physique, la philosophie et la religion avec un art inégalé.

« Homéliste » et « confusionna », vous voyez que je suis capable d'inventer des mots, moi aussi, sauf que je les guillemette au contraire de ceux qui nous passent « supine », « seigneurerie » et, c'est quoi l'autre ? « imperturbide », encore que je ne fasse qu'« échantillonner ».

Assez pour aujourd'hui. À bientôt.

5 juillet

Ce que votre lettre a nus du temps à se rendre ! J'allais bientôt désespérer. Mais la récompense est grande car je la trouve très belle.

J'ai été ému par vos références au bienheureux Marcellin Champagnat. J'aurais aimé en savoir davantage sur lui, mais il n'est évidemment pas au dictionnaire. Il faut laisser la place à Elvis, Marilyn et Lady Di, sinon que deviendrions-nous ? Ils n'ont jamais enseigné quoi que ce soit à quiconque, mais ils ont galvanisé les peu-

ples par leurs conneries et c'est bien la seule chose qui compte. Vous parlez de Jacques Parizeau qui quitte occasionnellement sa vigne de Provence pour venir taper du pied dans les *reels* québécois. Il faut lire ce qu'en dit Gérard Fillion dans ses mémoires. Il avait rendez-vous chez le Premier ministre Jean Lesage quand il rencontre Parizeau dans le corridor.

- Où vas-tu ?

- Chez le Premier ministre.

Au sortir de sa rencontre, Fillion croise encore Parizeau, toujours dans le corridor.

- Qu'est-ce que le Premier ministre t'a dit ?

- Il m'a dit qu'il faisait beau.

Je voudrais que ma conduite ne permette jamais à qui que ce soit d'écrire de pareilles choses sur mon compte car je n'y survivrais pas. Mais en plus d'y survivre, d'aucuns ont des vignes en Provence et tapent du pied dans les *reels* québécois.

Bon ! Vous êtes en retraite chez les ursulines de Loretteville, et ce, d'aujourd'hui jusqu'au 12. Vous ne lirez pas ma lettre avant d'en être revenu mais, pour donner suite à vos pieux exercices, je vous fais tenir la petite allocution que j'ai tenue le 28 juin, lors du 60e anniversaire de mon ami Jacques Roberge. Nous nous sommes connus à 12 ans, en classe d'éléments latins au Séminaire Saint-Charles-Borromée à Sherbrooke. Je vous la fais tenir parce que nous vivons tous au bord de la rivière, et la Saint-Charles est plus impétueuse qu'une autre à l'abord des ursulines, comme certains frères enseignants. C'est toute la différence entre la Saint-Charles et la Yamaska, sauf qu'au bout du compte, lorsqu'elles arrivent au fleuve étincelant, elles se confondent toutes pour couler près du trône de Dieu.

Bonjour, bon été et toute mon amitié.

Jean O'Neil

Saint-Hyacinthe, le 29 juin 1998

Cher Jacques,

Il y a dix ans, nous étions réunis autour de toi pour célébrer ton demi-centenaire et chacun se souvient de la tendresse avec laquelle tu avais remercié notre ami Laval Mathieu de son amitié^{*}.

Dix ans déjà.

Et comme nous, tu poursuis ta marche vers l'inéluctable, avec une intrépidité, une bonne humeur et un succès qui dépassent souvent les nôtres.

Nous sommes ici pour t'en féliciter, pour te répéter, dix ans plus tard, que nous t'aimons beaucoup et que nous apprécions ta fidélité à tes propres amitiés.

Depuis le temps que je fréquente ta maison de Saint-Hyacinthe, je suis devenu très sensible à la rivière, aux jardins de Monic et à cette atmosphère qui me rappelle toujours les jardins et les heures heureuses du peintre Claude Monet, au bord de la Seine à Giverny.

Plutôt que faire un long palabre, j'ai pensé évoquer ce morceau de béatitude avec une oeuvre du siècle dernier, une chanson de Robert Lowry. Je crois qu'il était pasteur et qu'il a écrit cette chanson à Boston. Je regrette de n'en pas savoir davantage. L'enregistrement que nous entendrons est chanté par Thomas Hampson, sur un arrangement du grand, du très grand Aaron Copland.

Je donne ici une version personnelle du texte, car je n'aime pas celle qui accompagne le disque.

^{*} Lors de son 50, anniversaire, Jacques avait foutu son gâteau au visage de son ami Laval Mathieu, qui était enchanté, évidemment ! (N.D.A.)

Nous rassemblerons-nous près de la rivière
Que des anges de gloire ont suivie
Avec son flot de cristal éternel
Qui coule près du trône de Dieu

Oui nous nous rassemblerons au bord de la rivière
La merveilleuse, la merveilleuse rivière
Nous rejoindrons les saints à la rivière
Qui coule près du trône de Dieu

Bientôt nous rejoindrons le fleuve étincelant
Bientôt notre pèlerinage prendra fin
Bientôt nos cœurs bondiront de joie
En écoutant la mélodie de la paix

Oui nous nous rassemblerons au bord de la rivière

Cette chanson m'en rappelle une autre, de Pierre Seghers, chantée par Jacques Douai, et j'espère que tous me pardonneront de les en affliger. En fait, plutôt qu'à Jacques, elle s'adresse à Marie comme Jacques s'adresserait peut-être à elle, elle qui nous a convoqués autour de lui pour cet anniversaire.

*La rivière de ton dos
La rivière de ton sang
Est-ce rivière ou flambeau
La rivière qui descend
Qui la remonte s'y brille
On s'y perd dans son courant
Un grand eu s'y dissimule
Je m'y suis noyé souvent*

*La rivière de ton sang
La rivière de ton dos
Qui la caresse en passant
Brille son cœur au brûlot*

*Elle creuse un lit de flammes
Qui va du ciel au tombeau
Chacun d'elle se réclame
Est-ce rivière ou flambeau*

*La rivière de ton dos
La main l'éclaire la nuit
Comme une lampe au château
Un feu s'allume un feu luit
Qui entre dans la demeure
En revient comme en rêvant
L'aimer fait la vie meilleure
La rivière de ton sang*

*La rivière de ton dos
La rivière de ton sang*

Mais, de retour à Robert Lowry, à Aaron Copland, à Thomas Hampson et à la rivière. Et je suggère bêtement que, pour l'écouter, nous nous levions en regardant couler la Yamaska sous les saules.

*Shall we gather by the river
Where bright angel's feet have trod
With its crystal tide forever
Flowing by the throne of God*

*Yes we'll gather by the river
The beautiful, the beautiful river
Gather with the saints by the river
That flows by the throne of God*

*Soon we'll reach the shining river
Soon our pilgrimage will cease
Soon our happy hearts will quiver
With the melody of peace*

Yes we'll gather by the river

Voilà !

Bonne fête, cher Jacques.

Et maintenant, à qui le gâteau ?

Le 24 août 1998
en la Saint-Barthélemy,
patron des relieurs et des tanneurs

M. Le Chevalier,

Ce matin, au moment où j'ai reçu votre appel téléphonique, je n'avais pas encore reçu les documents de l'Ordre national du Québec. Je m'apprête moi-même à voter, selon ce que je vous disais au téléphone. L'an prochain, il y aura une ou deux vacances parmi les représentants au Conseil de la région dite de Montréal. Je forme le souhait que votre nom soit soumis. Soit dit en passant, des honoraires honorables sont versés aux membres pour l'analyse des dossiers de candidatures.

« Vos livres se vendent mal, dites-vous. Les gens ne lisent plus, les livres coûtent trop cher, on regarde la télévision. » Pensez-vous que les miens, de livres, se vendent ? Deux cent soixante-quinze exemplaires de *L'École, pour quoi faire ?* C'est encore la Commission du droit de prêt public (organisme fédéral) qui « rapporte » le plus. Vu l'imposante liste de vos ouvrages, je présume que vous devez toucher entre 3 000 \$ et 4 000 \$ par année. Les gens ne lisent plus : ils courent les festivaux (sic).

Quelque part cet été, vous m'avez lu spontanément une page de votre prochain livre. De plus, ce matin je vous ai demandé si cela vous ennuyait de lire quelques pages du journal que je continue d'écrire à force de me forcer. Vous y trouverez bien quelques échos aux sentiments que vous éprouvez ces temps-ci. M. Le Chevalier est prié de ne point faire attention aux coquilles. Une autre paire d'yeux est nécessaire pour les corriger.

Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

P.-S. - La reproduction ci-jointe est une peinture de Gustave Doré intitulée *Le Novice*. Elle vous rappellera l'air que vous aviez du temps que vous cherchiez la paix chez les bénédictins. *Vita hominum militia est* (Job), peu importe où.

Montréal, le 28 août 1998

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-d'où-vous-savez

Cher vous !

C'est de la magie. je reçois votre lettre en ce 28 août alors que mon *Old Farmer's Almanach* me signale la fête de St. Augustine of Hippo. C'est également la date de naissance de Roger Tory Peterson, le patron nord-américain des zoizos que vous saluez quotidiennement lors de votre promenade matinale.

Beaucoup de plaisir à vous lire et à vous entendre penser. Effectivement, il y a quelques coquilles, mais je ne m'en suis pas occupé, sauf celle-ci, à la page 21, qui risquerait de passer inaperçue : « Le têtard mue en grenouille, et cela prend six ou sept ans. » Sans doute vouliez-vous dire « semaines ».

Tout cela est fort intéressant au bout d'un été plutôt catastrophique où mon travail a été annulé par un veto qui n'est pas totalement injustifié, encore que le manuscrit soit magnifique, mais impossible à publier dans un contexte de respect social : homme déjà éprouvé, femme déchirée et garçon merveilleux qu'il ne faut pas exposer à plus de problèmes.

Bon !

Je partage avec plaisir toutes vos réflexions sur Clinton, Lewinsky et compagnie mais, comme je vous l'ai dit au téléphone, je comprends mal que l'on ne passe pas les bobettes de Kenneth Starr au scanner. Plus prudent que Monica, sans doute les fait-il nettoyer à l'occasion. Et votre référence à Mitterand est superbe. Comme vous dites, ces gens flottent sur des océans de silences (et de mensonges) et je vous rapporte une anecdote que je crois tout à fait authentique.

Cela se passe à l'école que fréquente la fille de la maîtresse de Mitterand (j'ignore son nom). Il y a une de ces réunions parents-maîtres et une institutrice attire à l'écart la mère de l'enfant.

- Votre fille souffrirait-elle de mégalomanie ? On dirait qu'elle fabule. L'autre jour, nous avons une discussion sur la diversité des métiers nécessaires dans la société et les enfants racontaient celui de chacun de leurs parents : « Mon père est avocat à la cour des cassations » ; « Ma mère enseigne à la Sorbonne » ; « Mon père est employé aux PTT » ; « Ma mère est cuisinière à la SNCF », etc. Quand est venu le tour de votre fille, elle a dit : « Mon père est président de la République ».

- Mais c'est vrai.

J'ai beaucoup aimé dans votre journal la référence à David et Bethsabée, mais si beau et si poignant que soit le *Miserere* je l'attribuerais plutôt à un poète de cour. Salomon, fils de Bethsabée, savait arranger les choses... y compris en introduisant la Sunamite chez son père pour régler la succession.

Vos lectures sont toujours enrichissantes, bien que Jean Guittou m'ennuie royalement, et pour une raison bien simple. Le soir de la mort de Paul VI, il avait passé la soirée au petit écran alors que j'attendais je ne sais plus quoi. Et il était d'un ennui qui me fait penser à votre prédicateur de retraite. Non, pas vraiment pour moi.

Quant à la *Marseillaise* de votre économiste provincial, voici la version que nous chantions, scouts et ados.

*Amour sacré de mes bretelles
Qui soutenez mes pantalons
Vous m'étiez restées toujours fidèles
Jusqu'au dernier de mes boutons
Maintenant qu'il n'm 'rest' plus de boutons
Vous me tombez sur les talons
Aux armes couturières
Armez-vous de boutons
Pour coudre, pour coudre mes pantalons
Qui m'tombent sur les talons.*

Vous mentionnez le « zippergate ». je ne trouve plus la référence mais la fermeture éclair a été inventée en 1891, année de la mort de Rimbaud, par W. L. Judson, qui était né, crois-je, un 16 décembre, comme Ludwig van Beethoven et comme le petit je.

Merci pour le Gustave Doré dont je ne connaissais que les illustrations des fables de l'autre Jean.

Merci, surtout, de votre amitié, et très cordiales salutations.

Jean O'Neil

Le 10 septembre 1998

Jean O'Neil

Montréal

Ô l'autre Jean,

0.1. Le premier jean, d'après votre lettre du 28 août, c'est le Bonhomme, comme on dit quand on connaît l'inépuisable premier Jean. Encore que Jean le Baptiste et Jean l'Évangéliste ne sont comme pas à passer sous silence.

0.2. J'ai ben de la misère avec ô, oh, ho. Toujours est-il que :

1. Les têtards. J'ai demandé à mon recherchiste bénévole, Raymond Boutin, frère *marianiste* (il existe une grande variété de grenouilles de sacristie), de tâter un peu du côté des têtards. À *l'heure qu'il est* (réclame gratuite), il m'informe que le ouaouaron met deux ans à passer de l'état d'œuf à l'état nubile, le moment où il émet ses notes de guitare, comme dit Gabrielle Roy, quelque part. Il ajoute, par association d'idées ou de recherches, que la cigale met quinze ans à parcourir je ne sais quel cycle, et que le hanneton en met quatre. On sait jamais : mes sept ou huit ans têtardataires se vérifieront peut-être. juste à temps pour une réédition (sur laquelle je ne compte pas ; je ne suis pas de l'écurie de Libre Expression), et votre éventuelle confusion.

2. Le *Miserere*. je ferai faire quelques recherches à ce sujet par mon bibliste également bénévole (mais lui, il est père *marianiste*. Ne pas confondre avec les pères *maristes*. *Él* existe une grande variété de pissenlits dans les prairies de l'Eglise). Pour l'heure, l'attribution du *Miserere* à David est difficile à soutenir, d'après les commentateurs/ traducteurs contemporains (*cf.* un article de l'encyclopédie *Catholicisme* a ce sujet). Mais sur ce point et quelques autres, j'en reste à mes premières informations, à mes premières amours. Les premières perceptions, dans quelque ordre que ce soit, sont déterminantes ou, en tout cas, difficiles à dé-

loger. Par exemple, l'idée de bonté (morale et métaphysique), disait Aristote, s'enracine dans la sensation de « bon » que ressent le nourrisson au contact du sein et du lait maternel (*cf Chère chair, passion*).

3. Jean Guitton. Bon ! N'en parlons plus. C'est un cas de mauvaise perception initiale. Voir no 2, ci-dessus. À ce sujet, il ne me reste plus qu'à prier pour votre conversion intellectuelle. J'avais écrit « intellectuelle ». Il y a de ces lapsus (lapsi ?) « *calami* » que l'on devrait sauver.

4. Profanation de *La Marseillaise*. J'attends de revoir mon économe provincial pour comparer les deux versions blasphématoires.

5. Fermeture éclair. « Invention, 1851, Elias Howe. Dépôt du brevet, W. Judson, 1890 », et non 1891, comme vous écrivez. Source : Quid, 1996. Jusqu'à plus ample informé, qu'il s'agisse des têtards, du *Miserere* ou du zipper, je considère que la séance d'information est ajournée, comme dirait Gérald Larose qui fut, un temps, « rédempterroriste », comme vous fûtes bénédictin.

6. Fermeture éclair présidentielle. Les journaux du jour nous informent que le rapport de Kenneth Starr est déposé aujourd'hui et qu'il sera incontinent sur Internet. À supposer même que Clinton évite un blâme officiel du Congrès ou même la destitution ou encore qu'il ne décide pas de démissionner, comment pourra-t-il terminer son mandat avec la *fly* ouverte ? Il eût mieux fait de confesser son péché, comme David, quitte à dire pour s'excuser et renvoyer la balle plus *Haut* : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum ; et in peccatis concepit me mater mea*. Au demeurant, je pense tout à coup à une remarque de Cioran : « Dans une métropole, comme dans un hameau, ce qu'on aime encore le mieux est d'assister à la chute d'un de ses semblables. » Nous sommes tous en chute, sauf moi, évidemment. Le péché, dans toutes les cultures, traditions, religions connues, est le plus vieux souvenir de l'humanité. Et jamais on n'aura autant entendu parler de pardon.

7. Visite d'une voisine. La veille, j'avais vu sur vidéo le film de Hitchcock *I confess* (1952) en noir et blanc et en version française. Habile suspense, comme on peut s'y attendre. je n'avais jamais vu le film. Ma visiteuse non plus. Mais elle ignorait ce que c'est que le « secret de la confession ». N'importe ! plus guère personne ne se confesse. Internet et Claire Lamarche ont pris le relais. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent pardonner. Dieu seul peut pardonner. En hébreu, un même mot signifie « pardonner » et « créer ». « Crée en moi un cœur pur », dit notre psaume.

Je ne me souviens plus comment j'ai été amené à parler de Hitchcock avec ma voisine. Je ne comprends pas non plus pourquoi vous regrettez de me l'avoir présentée. En mon absence de la résidence (le 6 septembre), elle m'avait laissé un mot : « Je suis venue pour vous rencontrer. Je venais de parler à Jean O'Neil qui m'a si souvent parlé de vous. » C'en était assez pour que je fusse curieux de la rencontrer. La porte de mon bureau qui mesure 2,5 M2 était grande ouverte (on peut écrire aussi : grand ouverte) et il y avait un fort tirant d'air. je l'informe quand même que je fume et j'allume. Elle me dit qu'elle est allergique à la boucane, que cela lui donne la migraine et la nausée, et dans cet ordre. je fais valoir la dimension du bureau et le courant d'air. Elle m'assure alors qu'elle ne me donne pas trois ans à vivre. je rétorque : « Qu'en savez-vous ? » Je réduis quand même le rythme de ma consommation, tant et si bien qu'elle reste près de quatre heures. Ni migraineuse, ni nauséuse.

(Ça me revient, le pourquoi de la mention de Hitchcock : en m'expliquant la structure de son roman, elle me parle d'un premier amour qui me fait penser à l'histoire du curé (dans le film, Montgomery Clift et Anne Baxter). Pathétique, son désir d'être publiée. Pathétique, maladroit, mais non ridicule. Quand je pense à mes premiers articles dans la revue de l'hôpital Laval... C'était il y a 50 ans ! La revue s'appelait *Le Sourire*. C'est-y assez ?

8. Divers. François est un peu plus jeune que moi et il en joue. Si je lui fais remarquer qu'entre lui et moi la différence est quand même minime, il rétorque : « Quand on a passé la soixantaine, la différence d'âge, si minime soit-elle, est remarquable. Les années sont des périodes. » Dont acte.

Céline Dion fait partie des 40 personnalités les mieux payées du monde du divertissement. Les chiffres publiés ne tiennent compte que des revenus liés aux activités artistiques de chacun. Céline est au 12e rang : 55,5 millions de dollars US. Faites-en autant et arrêtez de pleurer sur vos faibles tirages. Je vous ai déjà écrit que Valéry disait : « Je préfère être lu mille fois par un seul lecteur à être lu une fois par mille lecteurs. »

Il y aura bientôt un referendum dans Québec métro au sujet des jeux de 2010. C'est Fernand Labrie-de-la-prostate qui pilote l'affaire. Il assure le monde qu'il n'y aura pas d'injections d'argent gouvernemental, mais des retombées de 162 millions de dollars (can.). Douze ans avant le méfait, c'est dans le précis. Je voterai

NON, évidemment. Déjà que je paye une surtaxe sur la boucane pour votre Stade. La taxe ne devait durer qu'un an. On ne peut pas fumer dans ledit stade. Je n'y ai jamais mis les pieds. Je fume par patriotisme.

Dimanche, le 6 septembre, Christian Nolin et moi étions convenus de faire une visite au cimetière de Sillery où se trouve la tombe de René Lévesque. Malheureusement, je donne une mauvaise indication au chauffeur de taxi. Et je me retrouve au cimetière Saint-Patrick, majoritairement « peuplé » d'Irlandais ! Rendu sur les lieux, je me rends bien compte que ce n'est pas le bon endroit, mais je ne sais plus trop où je me trouve, car je ne connais pas bien ce secteur de la ville. Je vois quelques personnes devant une maison de l'autre côté de la rue. Je m'informe. Ils sont eux-mêmes en visite chez des amis et ils ne peuvent me répondre. Une jeune fille cependant me fait de grands signes pour me dire qu'elle sait où se trouve la tombe de René Lévesque, mais elle est muette. Son frère, son père, qu'en sais-je, m'informe de la chose. Tel quel. Elle finit par entrer dans la maison. Elle revient avec une espèce de guide touristique. Je me rends compte que le cimetière que je cherche est à un bon trois kilomètres. Pas question de m'y rendre à pied, car je suis déjà en retard et je sais que Christian m'attend. Je fais venir un autre taxi. Christian, de son côté, s'était demandé s'il ne s'était pas lui-même trompé d'endroit, et il était parti. D'assez loin, il finit par m'apercevoir. Nous cherchons ensuite la tombe, chacun inspectant un secteur du cimetière. Je finis par trouver la tombe. Il me faut ensuite retrouver Christian ! jusque-là, ça m'avait coûté 30 \$ de taxi.

Je voulais vérifier de mes propres yeux qu'il n'y a aucun symbole chrétien sur la pierre tombale. Tel est bien le cas. Je copie ensuite la phrase gravée dans le granit : « La première page de la vraie belle histoire du Québec vient de se terminer... Dorénavant, il fait partie de la courte liste des libérateurs de peuple » (Félix Leclerc, 2 novembre 1987). Désespérante platitude ! La première page... C'est gravé dans le granit. Au lieu de faire « l'inventaire du Québec » et d'être assez sûr de ne pas le « déparer » (vos mots), vous feriez bien mieux de retourner chez les bénédictins. Ou mieux : enregistrer sur disque vos réponses chantées dans votre boîte vocale.

La vérité, c'est qu'il faut devancer tout adieu. Non pas par indifférence, mais par détachement, ce qui est bien un des noms de la liberté. Le détaché est libre ; et aimer, je me tue à le dire, c'est rendre libre.

Je prends ensuite l'autobus avec Christian pour nous rendre chez lui, rue Cartier. À un moment donné, je cède ma place à une assez vieille dame. Presque aussitôt, un jeune homme m'offre son siège. Je le remercie, mais je refuse. Le geste du jeune homme me surprend et me plaît, puis je me dis : « Mon Dieu ! ai-je donc l'air si vieux ? » On ne se voit pas « s'en aller ». Le défilé (au sens géographique) de la mort débouche sur l'éternité, qui est le fruit du temps. Ma voisine, l'autre jour, dans son roman (dont elle tenait à me lire deux ou trois pages), parlait de l'entonnoir de la mort. Pascal disait que la mort est le dernier acte d'adoration. Vous m'avez déjà écrit : « J'ai pas hâte de mourir, mais j'ai hâte d'être mort. » Vous cité-je bien ? Chu même pas sûr de mon « cité-je ». Vaut-il encore la peine de se forcer pour écrire (je parle pas de parler) le français ? Aucunement. Cependant, dans une conversation entre amis, je dis amis, on exerce une grande force tout simplement en demandant : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? » Sans oublier, par la même occasion, que l'on s'efforce de savoir ce que l'on veut dire. Le problème, c'est que *parsonne* n'est intéressé à savoir ce que l'on dit et ce qu'il dit.

La preuve, c'est que dès que vous demandez : « Qu'est-ce que vous voulez dire ? », le monde est fourré aux os. Nous n'avons pourtant bien que trois moyens de communiquer

- Parler,
- Se toucher,
- Tuer.

Je ne sais même plus pourquoi j'ai ajouté un « divers ». Aussi bien je vous salue tout net.

Jean-Paul Desbiens

Le 23 décembre 1998

Jean O'Neil

Montréal

Jean Le Chevalier,

Nous sommes bel et bien le 23 décembre et, ce matin, il faisait -22°C, plus vent moyen. Les chemins du Campus sont couverts de glace, mais j'ai des bottes à crampons à penture. Je suis ferré à la glace comme sont (étaient) les chevaux. Les crampons sont *made in Switzerland*, mais les cordonniers n'en « tiennent » pas tous. « Je sais de quoi vous parlez, me disait mon cordonnier, mais j' en tiens pas ; c'est plus en demande. » J'ai dû faire deux voyages chez un cordonnier de L'Ancienne-Lorette. Il n'en tenait pas, lui non plus, mais son « fournisseur » en tient.

J'avais besoin aussi de faire recoudre mon porte-monnaie en *genuine leather, made in China*. Il m'a dit : « J'peux ben vous le faire, mais ça va vous coûter plus que le porte-monnaie. » Il m'a offert quelques mètres de fil de nylon j'imagine) en s'informant si j'avais une bonne aiguille à coudre. J'avais. J'ai même un dé à coudre. Ça faisait partie de mon trousseau quand je partis pour le juvénat, en juillet 1941. Il me reste encore, dudit trousseau, un rouleau de fil à coudre noir n° 10. Une pièce (désormais) de collection. Il reste encore quelques mètres de fil autour. Vous m'offrez combien pour ? Bien ! Assez pour la cordonnerie.

Vu la qualité de la poste autrefois royale, pas chère et fiable, et vu l'état de la poste chère, erratique et syndiquée que nous connaissons, cette lettre vous parviendra quelque bar (sic, et je souhaite) en 1999. Au fait, je n'ai rien de spécial à vous dire. je vous ai déjà fait mes meilleurs *vieux* de la saison. J'ai reçu votre poème par télécopie ; je l'ai fait lire lors d'une petite rencontre (*three is a crowd*), mais la lecture fut assez mal rendue. N'importe ! Ce sont des gens qui vous connaissent, qui vous lisent.

Il y a un bon moment, vous m'aviez dit que le verset 3 du psaume 1 était votre préféré. Or, il arrive que j'ai mis la main sur le psaume 1 en hébreu, avec traduction en anglais. La traduction est mot sous mot et doit se lire de droite à gauche. On est prié de considérer la chose comme mon cadeau de Noël.

Justement : nous sommes aujourd'hui le 25. Il est 13h 29. Je viens de faire ma seconde promenade de la journée avec mes bottes à crampons. La première, je l'ai faite à 6h 30. Pas un chat, pas une auto à six kilomètres à la ronde. Tenez, un petit fait vrai : vendredi dernier, j'ai été interpellé par deux policières en patrouille dans une auto de la CUQ. Interpellé poliment, mais avec quelque insistance. Je comprends : un homme, adossé à une école, à cette heure-là. Il attendait un complice en train de voler des ordinateurs ? Les policières faisaient leur job. Dans leur rapport, elles ont dû écrire : « Interrogé, ce matin, vers 5h 40, sur le Campus, juste devant l'école, un vieux qui nous a semblé inoffensif, » Je suis offensant contre mon gré, mais inoffensif de gré.

C'est encore glace vive sur les chemins du Campus. Les crampons mordent bien. je suis seul jusqu'au 17 janvier prochain avec un confrère dans cette immense résidence. Ledit confrère a fait réchauffer son dîner à 10h 30 (pré-préparé depuis trois jours) au sortir de la messe du jour (de Noël, soyons précis) et il mange à 11h précises. Noël pas Noël. Même pas question de faire semblant de prendre un apéro. Ce dont je suis tout à fait capable de m'occuper seul. Néanmoins, *ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Dans ces conditions, *two is a crowd*. Dans d'autres conditions, c'est encore pire. Au demeurant, nos événements nous ressemblent. Je suis depuis toujours, il me semble, un *lone ranger*.

Je viens de faire ma tournée téléphonique de Noël : 1) Ma sœur aînée, à Roberval. Elle donnait le réveillon hier (ce matin). Ils étaient 14. Elle est veuve depuis 1973. A eu cinq enfants. Toujours de bonne humeur, toujours égale, jamais une plainte. 2) Mon frère Mozart, à Chicoutimi. Quatorze ou vingt mois plus jeune que moi, je ne sais plus trop. Un saint. A commencé à gagner sa vie à 14 ans, avec une « septième année scientifique », comme il dit. Fallait ben un peu de « gagne » (voir *Glossaire*) : j'étais parti pour le juvénat, moi, l'aîné des garçons. A deux enfants. Voulait se pousser au Sud avec sa femme, à 55 ans. Il avait tout (et bien) planifié en conséquence. Il a maintenant 70 ans. Il va mourir au Nord.

Je me disais, l'autre jour, que Noël est la suprême offense l'offense de la puissance qui refuse la force.

La litote est la figure de style par excellence du français. Litotement, je vous dis que je prends quelque plaisir à vous écrire. « La journée va être rude », disait Damien. Vous connaissez le reste. Mais je prends pas de risque : cela se trouve dans *L'Actuel et l'actualité*, p. 134, en date du 27 février 1985. Quand on se relit, on s'admire ! Il reste que j'ai failli taper 1885. Dans un an et quelques jours, nous pourrions tous dire

« C'était au siècle dernier. » J'ai pas dit : le dernier siècle.

Jean-Paul Desbiens

P.-S. 1 - Pour faire écho à « nos événements nous ressemblent », un texte que vous comprendrez. Il y est question d'un prêtre polonais.

Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il faudrait leur obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement (Pascal).

Chacune de nos vies est le produit d'un nombre incalculable de circonstances qui découlent elles-mêmes des *événements* et de la *nécessité*. A commencer par notre propre existence. Le groupe que nous formons ce soir est lui aussi le produit d'un nombre incalculable de circonstances et cela est vrai de n'importe quel groupe.

L'occasion qui nous rassemble ce soir tient à l'arrivée de Janusz au Campus en 1966. Claudette et André y travaillent déjà. Puis ce fut au tour de Gérard, Gragina, Bernard (deux Polonais naturalisés canadiens) et moi-même de tomber sous le charme slave.

Selon le *Larousse du XXe, siècle*, le mot « slave » se rattache à une racine qui signifie *gloire ou parole*, racine qui se retrouve dans nombre de noms propres (Boleslav, Iaroslav, etc.). Et voilà qui plaira à Janusz. Mais, à cause des guerres des Germains, le mot « slave » est dérivé en celui d'« esclave ». Là-dessus, j'ai

gagé trente sous avec Janusz, chez Claudette, le 24 octobre dernier, juste avant l'arrivée de Gérard. J'ai jamais vu la couleur de mon trente sous. Après quoi nous mangeâmes force saumon fumé, avec des câpres. Même les Slaves et assimilés finissent par devoir manger.

À un moment ou l'autre et, pour plusieurs d'entre nous, de façon régulière, nous nous sommes rencontrés chez Claudette, chez André, à Valcartier, chez moi. Et, très souvent, dans l'appartement de Janusz, après la célébration de l'Eucharistie. Nous prolongions la réflexion sur les passages de l'Écriture du jour et sur l'homélie. Peut-être le faisons-nous avec la provisoire pétulance qui accompagne les alcools jubilatoires honorés par Jésus. Disant cela, je pense à un verset du *Pange lingua : Et in mundo conversatus*. « Il est venu demeurer avec nous. »

Janusz aurait pu demeurer aux États-Unis ; il a choisi la nationalité canadienne. C'est encore la seule qu'il détient. Le Canada, comme le barrage du lac Saint-Jean, accueille tous les Polocks, quitte à en bétonner quelques-uns dans un barrage. D'où le nom innocent que nous donnions, dans mon enfance, aux cigarettes roulées « à la main ». « Tiens ! Une polock. »

Janusz aurait pu demeurer au séminaire Saint-Augustin ; il a choisi le Campus Notre-Dame-de-Foy. Et, sur le Campus, il a voulu laisser sa trace. Je pense ici à la place Varsovie ; à la chapelle de la résidence marianiste, avec la collaboration de Roberto ; à combien de tapisseries, d'icônes, d'objets d'art polonais ou mexicains, chez l'un ou l'autre d'entre nous.

Sa trace, il l'a laissée surtout par son enseignement, par le spectacle de sa liberté d'esprit, par sa fidélité à ses amis. Ajoutons : par son sens de la fête.

Sous l'effet du soleil, et selon le moment de la journée, un vitrail prend des tonalités diverses. Sous le soleil de l'amitié, mais aussi selon le moment où elle se produit, la rencontre d'un groupe prend une gravité spéciale. Ces dernières semaines, nous avons revu Janusz après une longue éclipse. Dans quelques jours, il retournera aux frontières de la Pologne, de la Lituanie, de la Biélorussie, de l'Ukraine. Déjà qu'ukraine, en russe, veut dire frontière.

Nous faisons notre la prière qui termine l'encyclique que Jean-Paul II vient de publier : « Puisse le Trône de la sagesse être le refuge sûr de ceux qui font de leur vie une recherche de la sagesse ! Puisse la route de la sagesse, fin ultime et authentique de tout véritable savoir, être libre de tout obstacle, grâce à l'intercession

de Celle qui, engendrant la Vérité et la conservant dans son cœur, l'a donnée en partage à toute l'humanité pour toujours ! »

Vu que nous sommes en avent, j'emprunte un passage d'une hymne de Patrice de La Tour du Pin :

*C'est notre nuit qui t'a reçu
Fais que son voile se déchire.
Fais que tressaille son silence
Sous ton Esprit.
Tu n'as pas dit que l'homme croisse
Vers son néant,
Mais tu as fait, en descendant,
Qu'il ne se heurte à son impasse.*

P.-S. 2 - J'aimerais avoir la troisième strophe du poème de Théophile Gautier :
« Le ciel est noir, la terre est blanche. » Vous me l'avez chantée au téléphone durant le présent siècle.

P.-S. 3 - Vu qu'il m'en reste, j'imprime une page de la présente (on est né ménager) sur du papier de fantaisie, acheté chez Zellers ou Wal-Mart.

Joyeux Noël

Enfin Enfin Voici Noël
Bonjour petit enfant nouvel
Dont la risette est l'étincelle
Qui nous refait penser au ciel
Sonnez cloches Claquez crécelles
Et que nous pleuvent les bébelles
La neige viendra avec elles
Et ses glaçons ses ribambelles
Accompagnées des ritournelles
Que l'on chante à NOËL
Comme au jubé de la chapelle
Tandis que Paul avec sa belle
S'offre un bécot dans la ruelle
Où Jean-Guy sacre après sa pelle
La charrue arrivera-t-elle
Avant le réveillon Bordel
Et avant cet enfant nouvel
Qui prend ma place à la mamelle
De Marie la femme éternelle
Que nous saluons à Noël
Au son des cloches des crécelles
En proie à l'espoir éternel
De nos amours à tire-d'aile
À genoux parmi les bébelles
Et les bécots dans les ruelles
Enfin Enfin Voici Noël
Bonjour petit enfant nouvel

À un grand ami auprès duquel j'ai grandi, comme un frère, peut-être.

Jean O'Neil

Noël 1998

Le 28 janvier 1999

en la fête de saint Thomas d'Aquin

Jeremiah O'Neil

Montréal

Comme je vous l'annonçais hier au téléphone, vous trouverez sous même pli les lettres que j'ai reçues de vous depuis le 12 février 1993, y compris les poèmes de Noël. Depuis six ans, donc. Ce n'est pas rien, vu mon âge. « Soixante-douze ans, à votre âge, c'est rare », comme dit San-Antonio. Sur certaines lettres, vous remarquerez des notes que j'écrivais sur vos lettres en vue d'une réponse. Mes photocopies sont paginées.

J'ai bien hâte de voir comment vous allez trafiquer le Livre des Prophètes. Les volte-face politiques de Jérémie sont piquantes. Ne manquez pas de jeter un coup d'oeil sur Balaam et son ânesse (Livre des Nombres, ch. 22). Je ne mentionne pas Jonas, il est « incontournable ». Il a même eu droit à une chanson de folklore : Jonas, dans la baleine, disait au capitaine, etc.

« The Economist states that Salvador Allende was murdered. It is a well-knownfact, even recognised by Chile's left, that Allende committed suicide * »
lettre publiée par *The Economist*, 2 janvier 1999).

Rétrospectivement,

Jean-Paul Desbiens

* « The Economist affirme que Salvador Allende fut assassiné. C'est un fait bien connu, et même reconnu par la gauche chilienne, qu'Allende s'est suicidé. »

Le 14 mars 1999

Jean-des-Dixmonts

Sur les flancs du Réal

Votre appel téléphonique du 6 courant m'a fourni l'occasion de vous dire pas mal de choses touchant vos *Montérégiennes* ^{*}. Je n'ai pas le goût de les reprendre par écrit. C'est ben l'fun, une conversation, mais ça « vole » : *verba volant*, etc. Cependant, je suis obligé de retenir à deux mains mon exemplaire, au moins devant deux amis, lesquels, À *l'heure qu'il est* (je plogue une pub), seraient bien partis avec.

Cependant, vous me fîtes part d'une prochaine comparution sur le thème de l'eau. À toutes fins utiles, je vous signale, avec crainte et tremblement :

- La dernière page de *Terre des hommes* : « toi si pure au ventre de la terre ».
- Valéry (Oeuvres 1, Pléiade).

Jean-Paul Desbiens

^{*} *Les Montérégiennes*, Jean O'Neil, Montréal, 1999.

L'eau *

Ma première prise de conscience du problème de l'eau remonte à ma très tendre enfance.

Nous habitions sur une ferme dans la banlieue de Sherbrooke et le puits, peu profond, était à une centaine de mètres de la maison. La situation financière de mes parents ne permettait pas de le faire creuser davantage, et encore moins de le rapprocher. De sorte que, la canicule venue, le puits s'asséchait et les quatre garçons traversaient la route avec des seaux pour aller s'approvisionner au robinet de la grange des Bradley.

Quotidiennement, il fallait au moins deux seaux pour la cuisine, et trois ou quatre pour les cabinets.

Inutile d'ajouter que, pour éviter de trop nombreuses parades, les pipis se faisaient derrière notre propre grange et que nous n'allions jamais courir les bois sans avoir glissé quelques feuilles de papier hygiénique dans nos poches.

Je me souviens aussi qu'à l'école, si mai était trop sec, les religieuses nous faisaient prier et, le dimanche à l'église, on substituait volontiers les oraisons de l'ordinaire par celles pour demander la pluie.

« Ô Dieu en qui nous avons la vie, le mouvement et l'être, accordez-nous la pluie dont nous avons besoin, afin qu'étant suffisamment soutenus par les biens temporels nous recherchions avec plus de confiance les biens éternels. Par Jésus-Christ notre Seigneur. »

À la Secrète, c'était

« Laissez-vous apaiser, Seigneur, par ces offrandes, et accordez-nous le secours opportun d'une pluie suffisante. »

Finalement, au moment de la Postcommunion, cela devenait :

* Allocution prononcée par Jean O'Neil devant le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement, le 18 mars 1999, et dont il envoya copie à Jean-Paul Desbiens.

« Donnez-nous, s'il vous plaît, Seigneur, une pluie salubre et répandez miséricordieusement les eaux du ciel sur la surface desséchée de la terre. »

Cette première expérience des problèmes de l'eau se doublait de mes lectures dans *L'Encyclopédie de la jeunesse* où l'on voyait, en caravane, les Touaregs conduire leurs chameaux près du squelette de l'un d'eux, à moitié enfoui dans le sable.

La radio, les journaux nous annonçaient chaque année des inondations printanières dévastatrices, surtout dans la Beauce, le long de la rivière Chaudière.

Ainsi ai-je appris très jeune que l'eau n'est pas toujours au bon endroit au bon moment. Mais l'eau m'a conduit à des découvertes très importantes.

Dans la baissière où était notre puits naissait également un ruisseau quelconque. Toutefois, il n'était pas rendu de l'autre côté de la grange qu'il nous permettait déjà d'y faire barboter quelques canards. J'y passai de longues heures à pêcher des têtards pour les voir devenir grenouilles dans un pot.

Je n'étais pas cruel, j'étais ignorant.

En contournant le potager pour s'en aller chez le voisin, l'eau faisait un dévion qui emmenait le ruisseau sous la route nous reliant à la ville. Vilains enfants que nous étions ! Au printemps, avec mes frères et mes voisins, nous bloquions le ponceau avec de la neige et, le temps que nos parents s'en aperçoivent et viennent saboter nos travaux avec messieurs Hubbard, McLean et Bradley, nous avions réussi à inonder la route et les champs en amont.

Cachée sous les réprimandes, il y avait un peu d'admiration, mais nous faisions semblant de ne pas nous en apercevoir.

Au-delà du ponceau, l'eau emmenait le ruisseau sur le terrain de golf où elle me fit connaître les grenouilles, les écrevisses, les couleuvres, que je me mettais dans le cou pour les faire sortir par ma culotte, les ratons laveurs, toute une variété d'arbres et d'arbustes, des oiseaux, des papillons et des fleurs, des fleurs à n'en plus finir, cachées dans l'herbe, les bosquets et les bois. Sans compter les pommiers et les cerisiers qui m'offraient de quoi mâchouiller chemin faisant.

L'eau m'initia également à la géographie, car, en suivant le ruisseau, je découvris les collines, les vallons, les étangs, les marais, les marécages.

Après avoir traversé le terrain de golf à la diagonale, l'eau m'invitait sur la ferme de M. Grime, parmi des champs de hautes herbes, puis, au-delà du chemin Beckett, nous entrions ensemble en forêt où une série de belles chutes emmenait mon ruisseau à la rivière.

La rivière, c'était la Saint-François, mais mon ruisseau n'avait pas de nom. Peu importe, il m'avait sorti de chez moi pour m'emmener ailleurs par la magie de l'eau, et je n'ai jamais cessé de suivre la magie de l'eau.

Au collège, je l'ai d'abord suivie par la fenêtre de la classe où je m'ennuyais à mourir. Je regardais la rivière Magog rejoindre la Saint-François pour couler doucement vers les monts bleus de Stoke et j'aurais voulu couler avec elle jusqu'au lac Saint-Pierre où elle rejoint la Yamaska et le Richelieu parmi les roseaux et sous les saules dans des labyrinthes de chenaux. Mais j'entendais soudain la voix du professeur qui, me voyant ailleurs, demandait :

- Monsieur O'Neil, pouvez-vous répéter ce que je viens de dire ?

- Vous venez de dire que tout triangle rectangle inscrit dans une circonférence a, pour hypoténuse, le diamètre de cette circonférence.

- Monsieur O'Neil, veuillez prendre la porte.

Dans le corridor, on ne voyait plus la rivière, même que je ne voyais plus rien dans ma confusion la plus intime.

M'en voulez-vous de parler de mes propres histoires au lieu de vous dire : « Vous devriez », « Nous devrions », « Il faut que ci », « Il faut que ça » ?

Avec les multiples variantes de la vie, mes propres expériences sont les vôtres selon des paramètres auxquels personne n'échappe. Notamment, que votre corps et le mien sont constitués d'eau à 60% ; que nous perdons au moins deux litres et demi d'eau par jour et qu'il faut les récupérer quotidiennement. Cela peut se faire en mangeant des concombres, qui contiennent 95% d'eau, des fraises, qui en contiennent 90%, en mangeant des pommes, qui en contiennent 82%, des pommes de terre, qui en contiennent 75%, des oeufs, qui en contiennent 66% ; en buvant du lait, qui en contient 87%, et en buvant de l'eau qui, comme par hasard, en contient 100%. Aucune statistique pour la bière, le vin et le whisky.

Fort de cette nutrition adéquate, je reviens au pays et à ses eaux.

Le Québec est un réservoir d'eau et, fort méconnue, c'est sa première richesse naturelle. On évalue le territoire québécois à 1 546 636 km² et son territoire maritime à 184 600 km², ce qui ne comprend que le fleuve et une portion de golfe mal définie, pour une proportion d'eau de 11%. Mais attention, les lacs Memphrémagog, Mégantic, Saint-Jean et Mistassini ne sont pas dans ces chiffres, pas plus que les réservoirs Cabonga, Baskatong, Gouin, Manicouagan. Et le nord du Québec est littéralement grêlé de lacs, à tel point qu'une carte à petite échelle nous met au défi de savoir s'il y a plus de terre que d'eau.

Oui, le Québec est un réservoir d'eau et l'eau raconte l'histoire du Québec, car tout s'est passé par les chemins de l'eau.

Cartier arrive par le golfe et, en s'y reprenant à deux fois, il se rend jusqu'à Montréal où il est stoppé par le Sault-Saint-Louis, devenu pour nous les rapides de Lachine. Immédiatement après lui, Roberval envoie des hommes remonter le Saguenay jusqu'au lac Saint-Jean.

Soixante-sept ans plus tard, voici Samuel de Champlain qui décide de s'attaquer aux rapides du Sault-Saint-Louis. Peine perdue, même que deux de ses hommes s'y noieront. Il se consolera en remontant le Richelieu jusqu'au lac qui porte son nom, et en remontant l'Outaouais jusqu'au lac Nipissing, la baie Georgienne et le lac Huron.

Ensuite, ce sont les missionnaires et les coureurs des bois qui prendront la relève.

Il y a, dans le vieux Montréal, une ruelle Chagouamigon, et il y a, au bout du lac Supérieur, une baie Chequamegon, ainsi qu'une rivière Montréal et une ville Radisson dans l'État du Wisconsin. La relation entre ces endroits, ce sont les chemins de l'eau que Radisson et Des Groseillers empruntèrent pour amorcer le commerce des fourrures, fourrures qui furent l'or de la Nouvelle-France. Par les chemins de l'eau, ce commerce emmena les nôtres jusqu'aux Rocheuses à travers les vastes plaines, et jusqu'aux solitudes nordiques.

Quand le marché de la fourrure périclita, ce fut le marché du bois qui prit la relève et voilà nos hommes repartis, remontant le Saguenay, la Shipshaw, la Chaudière, la Saint-François, le Saint-Maurice, l'Outaouais, la Gatineau, la Lièvre et quelle autre encore ?

Chemins de la prospérité, les chemins de l'eau furent aussi, et surtout, les chemins de la guerre. je suis féroce­ment opposé à la guerre mais mon opposition n'y changera jamais rien et je suis muet d'admiration devant les exploits de ceux qui se sont battus, autant sous le Régime français que durant les escarmouches de la révolution américaine et durant la guerre de 1812.

Mon admiration ne va pas à leurs exploits guerriers mais bien à leur vaillance sur les chemins de l'eau. Ces chemins sont également praticables en hiver. On marche mieux sur une rivière gelée qu'à travers une forêt touffue, et un François Hertel avec sa troupe, de même qu'une couple de frères Lemoyne bien accompagnés eurent tôt fait de remonter la Chaudière, la Saint-François et le Richelieu pour aller porter la guerre en Nouvelle-Angleterre.

Plus remarquables encore sont les va-et-vient lors des affrontements qui marquent la naissance des États-Unis. Un seul exemple, Robert Rogers et sa troupe qui partent d'Albany, dans l'État de New York, qui descendent le Richelieu jusqu'au lac Saint-Pierre, se présentent à l'embouchure de la Saint-François où ils incendient le village abénaquis, remontent la Saint-François jusqu'aux Grandes Fourches, prennent la rivière Magog, le lac Memphrémagog et, par une suite de passe-passe que je ne comprends pas trop, s'en vont rejoindre une brigade sur le fleuve Connecticut.

On pourrait citer Benedict Arnold, aussi, qui remonta ce même Connecticut, pataugea dans les marais de sa source, se rendit jusqu'à la Chaudière et vint attaquer Québec en pure perte.

Ils ne sont pas seuls. je ne veux surtout pas louer leurs exploits guerriers, mais ces gens-là, et il y en aurait des centaines à nommer, prenaient les chemins de l'eau comme vous et moi prenons le métro. Un portage, pour eux, était tout simplement une correspondance qui les orientait vers un autre bassin, une autre destination.

Aujourd'hui, nous avons des aventuriers qui s'attaquent aux Torngat, aux pôles, voire à l'Everest, mais je n'en connais pas qui aient l'endurance et l'audace d'emprunter encore, à l'aviron et à pied, les chemins de l'eau de mon pays.

Il faut dire que, depuis un siècle, les chemins de l'eau en ont pris pour leur rhume avec l'arrivée du chemin de fer et de l'automobile. Sur des routes parallèles à nos cours d'eau, nous avons développé des réseaux autonomes, et notre fleuve,

nos rivières sont devenus, pour un temps, les égouts de notre civilisation industrielle.

Les choses se corrigent petit à petit et nous redécouvrons l'eau pour notre plus grand plaisir.

Mais d'où vient l'eau ?

C'était dans *L'Encyclopédie de la jeunesse*, ça aussi. Mélangez de l'hydrogène et de l'oxygène dans un ballon et agitez. Il ne se passe rien. C'est l'air tel que nous le respirons, avec azote en moins. Ajoutez-y une étincelle électrique et boum ! l'explosion a créé une goutte d'eau.

J'appelle cela le paradoxe de l'eau. Vous savez probablement que la mante religieuse, un insecte très suspect, dévore habituellement le mâle avec qui elle vient de s'accoupler. Et voici le paradoxe de l'eau. L'eau a besoin du feu pour que s'accouplent l'hydrogène et l'oxygène. Ensuite, l'eau servira à éteindre le feu.

D'où nous vient l'eau ?

Nous ne le savons pas avec certitude. D'aucuns prétendent que notre planète, immense boule gazeuse, s'est un jour enflammée et que la combustion a créé l'eau de nos océans, de nos rivières, de notre atmosphère. Une théorie plus récente soutient que la Terre a été bombardée par des comètes qui n'étaient que de gigantesques balles de neige.

La science finira peut-être par résoudre l'énigme, mais il ne faut pas attendre la science pour respecter l'eau.

À ce sujet, j'ajouterai volontiers que les écologistes sont souvent de sacrés fatigants qui nous prennent tous pour des imbéciles. Le malheur, c'est qu'ils ont souvent raison.

Les grandes entreprises de la révolution industrielle n'étaient sans doute pas conscientes des dommages qu'elles pouvaient causer en déversant n'importe quoi n'importe où. Sans doute faut-il encore les surveiller et faut-il mettre en place des mécanismes de contrôle adéquats, car il est bien évident que, si nous ne traitons pas bien l'eau, l'eau se vengera en s'occupant de nous.

Mais les écologistes ne doivent pas aller trop loin, eux non plus. La prolifération du phoque dans les eaux du golfe est une malédiction, comme la nuée des

oies blanches sur les terres agricoles de la Côte-du-Sud au printemps et l'envahissement des vergers des Cantons-de-l'Est par les chevreuils.

L'eau est notre plus grand trésor et je ne voudrais pas qu'un amas de lois et de règlements empêchent M. Morneau d'aller pêcher la petite truite dans les ruisseaux de la baie des Rochers ou mon ami Jacques de faire de la voile sur le lac Memphrémagog.

Je terminerai en citant deux écrivains émérites qui ont parlé de l'eau. Paul Valéry, d'abord.

« Comment ne pas vénérer cet élément essentiel de toute vie ? [...] Considérez une plante, admirez un grand arbre, et voyez en esprit que ce n'est qu'un fleuve dressé qui s'épanche dans l'air du ciel. L'eau s'avance par l'arbre à la rencontre de la lumière. Où l'eau existe, l'homme se fixe. Quoi de plus nécessaire qu'une nymphe très fraîche ? C'est la nymphe et la source qui marquent le point sacré où la vie se pose et regarde autour d'elle. [...] Le langage lui-même est plein des louanges de l'eau. Nous disons que nous avons soif de vérité. Nous parlons de la transparence d'un discours. Nous répandons parfois un torrent de paroles... Le temps lui-même a puisé dans le cours de l'eau pure la figure qui nous le peint. »

Et Saint-Exupéry maintenant :

« Eau, tu n'as ru goût ni couleur, ni arôme, on ne peut pas te définir, on te goûte sans te connaître. Tu n'es pas nécessaire à la vie : tu es la vie. Tu nous pénètres d'un plaisir qui ne s'explique point par les sens. Avec toi rentrent en nous les pouvoirs auxquels nous avons renoncé. Par ta grâce s'ouvrent en nous toutes les sources taries de notre cœur. Tu es la plus grande richesse qui soit au monde, et tu es aussi la plus délicate, toi si pure au ventre de la Terre. »

Fin de la citation.

Oui, l'eau est notre univers et, par elle, nous sommes sur Terre pour en jouir notre vie durant, avant d'aller jouer dans l'au-delà.

Jean O'Neil

Le 3 avril 1999

Samedi saint

Jean-de-Saint-Hilaire

Montréal

Cher ami,

1. Sur *L'Eau*. J'ignore comment votre texte a été reçu par le BAPE. Mais était-ce le BAPE ? N'importe ! Le sujet est vieux comme l'eau, qui est vieille, mais toujours neuve. Un corps humain peut vivre 20 jours et plus sans nourriture solide ; il peut vivre quelques jours sans dormir. Combien d'heures peut-il vivre sans eau, couché sur un lit, dans une chambre obscure ? J'ignore la réponse. Une quatre-vingtaine d'heures ?

2. Votre texte en fauche large : des souvenirs d'enfance, en passant par la Secrète et la Postcommunion ; l'histoire et l'écologie. Mais voulez-vous bien me dire pourquoi un professeur vous a fait prendre la porte à propos du triangle rectangle, etc. ?

3. Durant la veillée pascale, l'Église bénit l'eau. Elle bénit aussi la cire de la mère abeille (*apis mater*), laquelle s'occupe davantage à pondre par-dessus pondre qu'à aller butiner à trois kilomètres à la ronde, par tous les temps et tous les vents. Chez les abeilles, comme chez les hommes, toujours l'essentiel aura été assuré par d'immense cohorte des humbles ».

4. Sous même pli, une lettre au *Soleil* de Jean-A. René. Je la trouve ambiguë. Est-ce qu'il pratique l'antiphrase ? Est-il d'accord, oui ou non, avec la « destruction des idoles » ? J'avais lu la lettre en question quand un ami m'a téléphoné, le jour même, pour me la signaler. Sa conclusion à lui, c'est qu'il n'est plus possible, au Québec, d'exprimer une quelconque dissidence. Êtes-vous pour ou contre *L'Erreur boréale* ? Pour ou contre *Notre-Dame- de-Paris*, de Luc Plamondon ? Pour ou contre la délégation des écrivain/nes au Printemps de Paris ?

5. Le 7 avril 1939 (qui était le Vendredi saint, cette année-là), Mussolini envahit l'Albanie. Cette année, on y déverse le Kosovo.

Vous recevrez cette lettre après Pâques. Je n'aime pas dire ou écrire joyeux Noël ou Joyeuses Pâques. Une hymne du temps pascal porte ceci :

*Nous avons asséché les sources de la vie.
Nous avons sacrifié aux forces de la nuit.
Nous avons nié Dieu en face de la peur.
Nous avons déserté le lieu de nos combats.
Nous avons perdu cœur à force de trahir.*

*Mais ce matin, notre naissance, notre lumière,
Notre pardon, notre espérance, notre bonheur
Ont jailli du tombeau ! Jésus est vivant.*

Nous irons jouer dans l'eau-delà. Par chez nous, on appelle ça une trouvaille.

Jean-Paul Desbiens

Un auteur qui détruit nos idoles *

Je suis suffoqué. J'ai beaucoup de difficultés à comprendre. Que se passe-t-il donc ? Dans son dernier livre publié chez Libre Expression, *Les Montérégiennes*, Jean O'Neil s'attaque avec une immense ironie à l'un de nos fleurons : le *Refus global* : Paul-Émile Borduas et ses disciples. Comment cet auteur que j'ai toujours admiré ose-t-il s'attaquer à cette confrérie illustre à laquelle *Le Devoir* consacrait un supplément de 25 pages, cet été, pour en souligner le cinquantenaire ? Et même les enfants du *Refus global*, ces fils et ces filles de Borduas, Riopelle, Leduc, Mousseau, Cormier, etc., qui se plaisent à nous raconter les malheurs qu'ils ont vécus, étant donné le grand engagement de leurs parents.

Et voilà que Jean O'Neil, en quelques pages, détruit toute leur oeuvre et met en doute les qualités artistiques des signataires du *Refus global*. Contester le *Refus global* en 1999, c'est aussi grave que si l'on avait contesté la religion catholique en 1949. J'ose espérer que même avec sa plume élégante et son vocabulaire imagé, Jean O'Neil ne pensait pas vraiment ce qu'il écrit. Que l'auteur de *Cap-aux-Oies*, de *L'Île aux Grues*, de *Stornoway*, etc., se permette une telle liberté, on en vient à regretter la censure et l'Index.

Pour que l'on regrette la censure et l'Index, il faut que les mots employés aient détruit comme de véritables mines antipersonnel des idoles et des veaux d'or élevés à notre québecitude.

Et pourtant, je connais Jean O'Neil. Je le sais sage, inspiré, réfléchi, délicat, sentimental, poète. Je le connais cultivé, intelligent, immense. Pourrait-il avoir raison ? Se pourrait-il que Borduas et les automatistes n'aient été que des fumistes, des mystificateurs ? Il est vrai que Riopelle nous laisse une oeuvre immense, surtout si l'on pense à la porte qu'il a consacrée à Maurice Richard. Se pourrait-il que des Marc-Aurèle Fortin, des Jean Dallaire, des Alfred Pellan, des Jean-Paul Lemieux, des Ozias Leduc soient supérieurs à tous les artistes du *Refus global* ? Se pourrait-il que l'on ait ainsi souligné le cinquantenaire d'une niaiserie ?

* *Le Soleil*, lettre d'un lecteur, Jean-A. René, 31 mars 1999.

Avec de telles idées et un tel mépris pour le *Refus global*, il est compréhensible que O'Neil n'ait pas été invité à cette grande fête de la littérature québécoise qui se tient présentement à Paris. Il aurait détonné. Il fallait montrer une image plus linéaire de notre littérature québécoise contemporaine.

Tant mieux si l'on a fait disparaître la censure et l'Index. Je ne me serais peut-être pas posé ces questions. Je relirai *Les Montérégiennes* de Jean O'Neil. Il a peut-être raison. Souvent les idoles ont des pieds d'argile et sont le fruit de l'imagination populaire, imagination que nos *smarts* se plaisent à alimenter.

Jean-A. René

Sainte-Foy

Le 5 décembre 1999

Jean Couillard,
dit O'Neil,

Nous sommes, vous et moi, car le temps, c'est du transport en commun, comme les autobus, nous sommes, dis-je, le 5 décembre 1999. je viens de faire lire à un confrère, à « haute et intelligible voix », votre poème de Noël 1999. Il m'a demandé une photocopie. Chose faite, puisque dite. Je lui ai dit que je vous rapporterais la chose. Chose faite, puisque dite.

Pédalons par en arrière. Le 3 décembre, vous faisiez le malheureux, l'oublié, le seul. *Ego sum pauper et unicus*. C'est ce que Dieu dit de lui-même à son propre sujet. Noël en est la preuve. J'ai pas assez d'instruction pour en faire la démonstration, mais c'est ma conviction.

Ainsi donc, vous êtes le « ténébreux, le veuf, l'inconsolé », etc. Or, le 4 décembre, vous voici en pleine page dans *Le Devoir*. Je ne suis pas jaloux, je ne suis pas jaloux, je ne suis pas jaloux. je note quand même que l'Odile Tremblay, qui vous a si bien traité, n'avait rien trouvé de mieux à dire, à propos du *Journal d'un homme farouche*, que : « Le Frère Untel a rendez-vous avec le Frère Untel. » Point. C'est pas que je soye jaloux, mais je suis r'noteux. Mais qu'est-ce que vous leur faites, aux éditeurs, aux chroniqueurs, bref, aux médias, pour qu'ils vous traitent de la sorte ? Qu'est-ce que vous faites manger à Gilles Archambault pour qu'il vous « illustre » si bien ?

Hivers *, donc. N'importe qui aurait pu écrire ça. Un bon matin, tu penses à l'hiver. Tu notes : neige, bois de chauffage, poudrerie, fret, blancheur, Noël, etc. Après ça, tu fourres le monde. Tu parles de Chantal et d'Aglaé. Tiens ! que se dit le virginal lecteur, l'O'Neil a une fille qui s'appelle Aglaé (votre poème). M'en avait jamais parlé.

* Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 1996.

Et puis, comme toujours (c'est votre marque de fabrique), l'information. Je veux dire qu'à partir de vos chiffres, dates, distances, latitudes, prix et poids du déneigement de Montréal, le lecteur n'a pas à barguigner. Il peut citer. L'O'Neil l'a écrit.

Et surtout, cette révélation, ce dévoilement, ce déneigement des grands marcheurs. Albanel, Rousseau, Hamelin. Léon Bloy a écrit un livre oublié, et qui n'eut aucun succès, intitulé : *Christophe Colomb, le révélateur du Globe*.

Vous êtes (et, dans le courant du prochain millénaire, on dira que vous aurez été) le révélateur du Québec. Davantage que Parizeau, mettons. Mettons pas. Voyons donc ! Se sont tous poussés au Sud ou en Provence. Marie-Claire Blais, elle vit où ? Et Anne Hébert ? Kamouraska, alléluia. Expulsé *manu militari* de l'URSS, Soljenitsyne choisit de s'établir parmi les bouleaux du Vermont. Retourne en ex-URSS. Fait rire de lui dans les médias russes. On riait aussi de Noé, pendant qu'il bâtissait son arche. En avant, arche ! La majorité des Américains pensent que la femme de Noé s'appelait Jeanne d'Arche. Pourquoi pas ?

L'affaire n'est pas là. L'affaire, c'est la dérision de l'existence sous la lune. By *the way*, êtes-vous bien sûr que la Terre tourne autour du Soleil ? Tout ce « monde-là » s'en va en spirale à 55 km/h, à cause de Chevette. je dis « en spirale ». Je n'en sais rien. D'après ce que je vois, le soleil se couche et se lève. Comme moi. Pas aux mêmes heures. Mais, ça, c'est pas mon problème.

Le 12 décembre, vers 15 h, je vous ai dit plein de choses sur vos *Hivers*. je n'avais pas encore lu votre pièce *Fêter la pénitence*. Je ne suis pas à l'aise vis-à-vis de ce style. Il est prophétique, en ce sens que le français est foutu, comme fut le latin. Mais dans ce range-là, Michel Tremblay vous a battu la piste. Le français est foutu. On se créolise et on n'est même pas « noère ». Louis Hémon a assez bien « rendu » la langue de Péribonka. Elle est encore lisible et intelligible. je n'ai jamais été puriste, je n'ai pas le bec pointu. Je ne dis ni n'écris tous les « ne pas » ou les « ne que ». Laurent Laplante me le reproche dans son dernier livre (*La Mémoire à la barre*, les éditions Ecosociété, 1999), qui vaut (néanmoins) le détour.

Et vu que nous sommes bientôt à Noël, voici le *Silent Night* récemment publié dans la Bible :

*Cum enim quietum silencium contineret omnia,
Et nox in suo curso iter haberet,
Omnipotens sermo tuus de caelo a regalibus sedibus.*

(Sg 18, 14-15)

Malgré votre interdiction hautaine, je traduis avec un œil sur Osty. Mon latin tient plus de la mémoire que du savoir.

*Alors qu'un silence paisible enveloppait toutes choses,
Et que la nuit atteignait le milieu de sa course,
Du haut des cieux, ton Verbe tout-puissant s'élança du trône royal.*

Cordialement,

Jean-Paul Desbiens

P.-S. - Une colle. Que veut dire Y2K que les revues et journaux américains utilisent pour désigner l'an 2000 ? N'allez surtout pas répondre : *Year 2 Thousand*.

Le 16, c'est votre anniversaire de naissance. Sois sans temps. On a été mis au monde, on a été baptisé. Ces deux événements sont documentés. On est enfant de Dieu et héritier du ciel. Ces deux réalités sont objets de foi. On a quand même souvent la fale basse. Pourtant on cite volontiers Bloy : « Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints. » Au demeurant, « ce qui peut-être me rassure le plus dans la foi, c'est l'existence des saints » (Guitton).

Joyeux Noël

*Les plus beaux oiseaux sont partis
Vers les Florides et les là-bas
Mais les moineaux sont restes là
Nerveux sautillants et transis
À piailler dans le lilas*

*Ils ont voulu fêter Noël
Avec les enfants du quartier
Chantal Nicole et Aglaé
Qui sautillaient à la marelle
Aux grandes chaleurs de l'été*

*Jésus est né à Bethléem
Devers les bergers et les rois
Pour la deux millième fois
Et combien sont nés de poèmes
Écrits pour souligner l'exploit*

*Soleil au milieu de la nuit
Il prend l'histoire dans ses mains
Mieux qu'aujourd'hui sera demain
Son sourire nous l'a promis
Qui illumine le sapin*

*Lors on entend dans les lointains
Au parmi des nuages gris
En étrange polyphonie
Les cantiques de chérubins*

Et les moineaux disent Oui Oui

302

Tout a l'heure ils auront du pain

À la porte de la cuisine

Gracieuseté de la voisine

Quand sortiront Charles et Martin

Pour jouer au hockey-bottines

L'enfant est né à Bethléem

Et dans les maisons de ma ville

C'est jour d'oublier l'inutile

Bonjour l'amour Adieu problèmes

Adieu bogue de l'an deux mille

Jean O'Neil

Noël 1999

Montréal, le 12 juillet 2000

Jean Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Cher Jean-Paul Desbiens !

Tel que dit au téléphone, j'ai reçu votre dernier-né hier matin *, en même temps que le manuscrit révisé du *Livre des prophètes*.

J'ai tellement aimé votre livre que je croyais ne pas pouvoir terminer mes travaux. Au contraire, quand je n'en pouvais plus de lire, je revenais à votre journal, ce qui me reposait beaucoup et me permettait de retourner à mon potage. Debout à 2h la nuit dernière, j'ai commencé par me farcir quarante-cinq minutes d'*Ainsi donc... et ensuite j'ai foncé dans mon travail que j'ai pu remettre à un messenger à 9h 30 ce matin.*

Et le plus beau, c'est que je n'ai pas terminé *Ainsi donc...*

Dans quelques heures, j'aurai récupéré *À l'heure qu'il est* dont je me souviens mal et auquel vous faites parfois référence. Je pourrai alors suivre mieux le cheminement du monsieur.

Tout de même, soit que je vieillisse ou que vous rajeunissiez, il me semble que c'est ce que j'ai lu de meilleur de vous depuis *Sous le soleil de la pitié*. De telles affirmations ne doivent pas vous emballer plus que moi quand on me dit que mon meilleur est *Promenades et Tombeaux*, paru en 1989, et par-dessus lequel j'en ai empilé treize depuis.

Des remarques plus ponctuelles, maintenant. Vous n'irez pas à vos funérailles s'il n'y a pas de grégorien. Superbe ! J'endosse d'ailleurs toutes vos remarques sur les pratiques actuelles du culte, auxquelles je ne participe que dans des circons-

* *Ainsi donc... Journal 1998-1999*, Jean-Paul Desbiens, Éditions Logiques, Montréal, 2000.

tances obligatoires, mariages, baptêmes, funérailles de proches. C'est horrible. Aux funérailles de Mme Legendre, l'héroïne de *Stornoway*, le célébrant, un confrère de classe, s'est interrompu trois fois dans sa liturgie pour, croyant me faire plaisir, citer des passages du livre. J'étais humilié et dégoûté.

1. Je suis généralement d'accord aussi avec vos commentaires sur la jeunesse, mais quand vous dites qu'une majorité d'universitaires ne possède même pas les rudiments de votre grammaire de 1908 (ou 1904 ?), je vous signalerai humblement que vous vous vantez d'avoir démolì le cours classique, alors qu'à mon avis il fallait en multiplier l'accès géographique. Quand les étudiants passent deux heures ou plus chaque jour dans les autobus jaunes, ils n'apprennent pas grand-chose et sont crevés en arrivant à la maison. En 1978, J'ai dû sortir mon fils d'une polyvalente où il n'apprenait strictement rien, la Jacques-Rousseau de Longueuil, ainsi nommée en l'honneur d'un de nos plus grands savants, fondateur de l'ACFAS par surcroît. Il faut le faire. Peut-être pensiez-vous que les laïcs seraient aussi dévoués que les prêtres, les frères et les religieuses. Dieu sait que ce ne fut pas le cas.

2. Votre érudition bibliographique est toujours superbement intéressante (sauf pour Jean Guitton que vous aimez beaucoup et qui m'ennuie dans la même mesure). J'ignore où vous avez trouvé qu'Aristote se faisait chevaucher. Ça ne faisait pas partie de nos cours en histoire de la philosophie. Vous réhabilitez Montherlant et Pascal qui ne m'ont jamais séduit plus qu'il ne faut. Mais votre façon de dire et de discuter me semble plus profonde et plus drôle que jamais.

3. Parlant de discussion, vous savez que je ne discute jamais et que je ne perds jamais mon temps à lire des discussions ou des « Journal », sauf les vôtres dont je me délecte. Et vos coups d'épingle sont toujours très réussis : le cardinal, Bourgault, les gais, votre petit-cousin, les jeux d'hiver, etc. Parlant des gais, je disais moi-même à quelqu'un l'autre jour : « Pourquoi ne s'assoient-ils pas à la table avec nous ? Avant, ils se cachaient en dessous de la table, et maintenant ils montent debout dessus. » Jean-Paul II s'est attristé de la démonstration des gais l'autre jour. Il avait bien raison, mais il aurait pu se taire, car, si j'avais été là, je lui aurais répondu : « As-tu fait le ménage dans ta maison, mon Pit ? On ne lance pas de cail-loux quand on habite une maison de verre. »

4. Autre petit reproche, on ne sait jamais qui sont ni ce que font vos amis. (Avec Jean O'Neil, je n'ai pas de problème, et vous affirmez même que je suis le meilleur écrivain du 45° au 50° parallèle, où un autre prend la relève. C'est vous déprécier. L'autre meilleur est plus près, au 46° 49°.) Vous ne nous les présentez pas par discrétion ? Peut-être, car c'est quand ils meurent qu'on sait d'où ils sortent et où ils vont.

5. « On est-y ben quand on sait rien faire » est un autre bijou. J'ai failli m'étouffer comme Jean-Marie Laurendeau.

6. Je suis toujours d'accord avec vos réflexions politiques. C'est-y pas maudit !

7. J'aime beaucoup vos commentaires sur l'Évangile et j'ai la plus grande admiration pour la personne de Jésus, encore qu'on l'affabule de bien des choses auxquelles il n'a pas prétendu. Et dans les célébrités, vous parlez de Marguerite Bourgeoys, avec qui je cause tous les jours. J'apprécie surtout vos commentaires sur trois épisodes de l'Évangile de Jean et j'y vais de mon anecdote. Mon frère Pierre est né le 27 décembre, deux ans avant moi, et la religieuse qui s'occupait de ma mère la pressait de l'appeler Jean, le saint du jour. Ma mère lui expliqua que, advenant un garçon, le prénom de Pierre était choisi depuis longtemps, mais qu'en remerciement de ses services elle réservait le prénom de Jean au prochain, s'il en venait un autre. Il arriva le 16 décembre, deux ans plus tard, mais par accident. Je suis en effet un prématuré de deux mois. Déjà, je ne savais pas attendre. J'ai d'ailleurs commence, il y quarante ans, une pièce de théâtre dont l'évangéliste est le personnage principal. Elle n'est pas très avancée, mais elle est encore dans mes tiroirs.

Bon, suffit pour ce matin. Je poursuis ma lecture et vous reviens dans les meilleurs délais.

Suite de l'épître de Jean au Saguenayen

8. Si vous n'aimez pas le mot « incontournable », moi, c'est le verbe « questionner » que j'abhorre, mais c'est comme les grands imbéciles de la société. Ils sont partout et il n'y a rien d'autre à faire que de « vivre avec ». Je puis questionner

une circonstance, une situation, mais quand je me parle à moi-même ou que je parle avec un être humain, j'interroge.

9. Bravo pour votre commentaire à Daniel Jacques, qui doit beaucoup vous aimer. Je n'aborde plus souvent ce sujet du nationalisme et de la souveraineté. À l'âge que j'ai, ils peuvent bien faire ce qu'ils veulent qu'ils ne me dérangeront pas beaucoup. Peut-être vous l'ai-je déjà écrit, mais je considère ce débat comme une chicane de fonctionnaires qui ont réussi à faire croire au peuple que c'était une question nationale. Nous sommes plus indépendants aujourd'hui que jamais car, tandis qu'ils se chicanent, ils nous fichent la paix. Quand nous n'aurons qu'un seul gouvernement, il va s'occuper de nous, à notre grand regret. Voyez le sort des enfants de familles monoparentales. Et voyez comment, dans son budget, Landry a réagi au budget de Martin. Sans Martin, Landry n'aurait pas baissé la barre, et sans la crainte de Landry, Martin non plus. Mon fils, très souverainiste, avait à faire un topo là-dessus l'autre jour pour un examen à la radio. Il connaissait un peu ma position, ce pourquoi nous n'en parlons jamais, sauf qu'il avait besoin d'arguments. Je lui en ai donné, à partir de Hocquart, qui jugeait les Canadiens ingouvernables. Vous aviez besoin d'eux pour quelque raison ? Ils avaient pris le bois. Et pendant tout le Régime français, ils ont dressé l'un contre l'autre l'intendant et le gouverneur. Quand l'enfant a seulement un papa ou une maman, un non est un non. Quand il a les deux, des accommodements sont possibles d'un côté ou de l'autre. Incidemment, cassé et tanné de l'être, j'ai fait des demandes de bourse au Conseil des arts du Canada et à celui du Québec. L'an dernier, ils m'avaient tous deux dit non.

10. Vous avez commencé à lire San-Antonio en 1965 ? Tiens ! tiens ! J'étais au cahier Arts et lettres de *La Presse* et Gilles Marcotte m'avait demandé de le remplacer à la critique littéraire pendant ses vacances. Je fouille dans les livres proposés, plus d'une vingtaine, je crois, et je tombe sur *Le Standinge*, que j'ai dévoré en vingt-quatre heures. J'en ai fait une pleine page avec illustrations de Berthe et de Béro à l'appui. Le chef de pupitre a pris peur et s'en est allé consulter le rédacteur en chef *ad hoc*, Roger Champoux (Gérard Pelletier venait d'être mis à la porte). « C'est un peu gras », avait dit Champoux. « Nous sommes le jour de la tombée et je n'ai rien d'autre », avait repris le malheureux chef de pupitre. « Bah ! Allez-y, après tout, ce sont les vacances. » Le papier, et les illustrations surtout, firent sensation et j'eus la gloire de faire entrer San-Antonio au Québec. Remar-

quez qu'il serait entré sans moi, mais il est entré par la grande porte alors que tous les médias québécois avaient sans doute reçu un exemplaire du volume et qu'on le lisait probablement en cachette en se serrant les fesses. Comme j' en ai entendu parler ! Mais je ne le lis plus depuis longtemps. L'orgue de Barbarie, c'est bien joli, mais je n'écoute pas ça pendant vingt-quatre heures au coin de la rue. C'est évidemment son vocabulaire plutôt que ses récits qui survivra.

11. J'ai sursauté en lisant que « curé » venait de l'anglais *care*. En fait, les deux viennent du latin *cura* qui a cent significations, dont « soins », « sollicitude », « garde », « gardien », « culte », « service (divin) ». Ce qui explique qu'on ait « cure » et « curé » sans expliquer que d'aucuns n'en aient cure, des curés. C'est comme en littérature, les bons sont rares. Il en est ainsi des professions sans diplôme. Quand un chirurgien oublie ses ciseaux dans le ventre d'un patient, il a fini d'opérer. Vous êtes très porté sur l'étymologie et je ne déteste pas ça. Vous contentez-vous du *Robert* ou connaissez-vous quelque dictionnaire d'étymologie recommandable à prix idoine ?

12. Page 276, vous avez une phrase qui est, presque mot pour mot, la finale de la prière scout. La connaissez-vous ? La phrase est-elle de votre cru ou cela vient-il de plus loin ? « Seigneur Jésus, apprenez-moi à être généreux, à vous servir comme vous le méritez, à donner sans compter, à combattre sans souci des blessures, à travailler sans chercher de repos, à me dépasser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que je fais votre sainte volonté. »

13. Vous dites que l'Église s'occupe des langes des peuples qui rejettent ensuite l'Église alors que les peuples sont pourtant flambant nus. Combien de gens, et de Jean, voudraient rejoindre l'Église si elle pouvait mettre fin à son infantilisme et à son obsession sexuelle ? À son meilleur, qui est affreux, l'Église fait du racolage télévisuel en jokes et en chansons. Aux funérailles de Maurice Richard, Jean-Claude cardinal Turcotte dit au cadavre qu'il va trouver au ciel d'autres fameux pêcheurs, les premiers amis de Jésus, avec qui il va pouvoir s'entretenir, et il lui souhaite bonne pêche. J'ai plus d'admiration pour Richard que pour l'homéliste, mais je trouve la canonisation un peu hâtive. Ensuite, v'là-t-y pas Ginette Reno qui entre en scène. Je parle pour ne rien dire, vous êtes le premier à chialer contre ce qui se passe dans nos églises, le premier à vous sauver. L'Église s'occupe des langes du peuple et jette le bébé avec l'eau du bain.

15. Les petites communautés pauvres bâtissaient, au-dessus de leurs moyens, de magnifiques églises aux siècles derniers (p. 281). C'était leur heu de rassemblement et d'échange. Elles y mettaient le paquet. Montréal a fait de même durant le dernier quart de siècle quand elle s'est construit un stade olympique, la nouvelle cathédrale de Montréal, une cathédrale moderne où même le cardinal lançait la première balle de la saison 1999, une cathédrale qui s'épluche déjà et que l'on fréquente de moins en moins.

15. Fête de la sainte Famille le 26 décembre (p. 191) ? Dans mon vieux missel, c'est toujours la fête de saint Étienne et la sainte Famille se fête le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie. Je suppose que l'Église a changé ça comme elle change les langes des peuples.

16. J'abhorre également l'expression « en clair » que je tiens pour un anglicisme.

17. Einstein n'est pas l'homme de la Bombe. Il est l'homme de la relativité, de la gravitation et de l'espace. Il a posé les premiers jalons pour permettre à l'homme de gagner l'espace, d'aller voir la Terre d'un peu plus loin. La Bombe ! Quand l'ennemi est armé jusqu'aux dents et qu'il envahit tout un continent, Europe ou Asie-Pacifique, un simple soldat a-t-il le droit de dire à son général que son armée est « toute nue » ?

18. Merci pour l'accord par syllepse. je le pratiquais sans le connaître vraiment. Comme d'aucuns se masturbent sans savoir ce qu'est l'onanisme.

19. Vos réflexions sur le temps ! Le temps, c'est l'espace, et l'espace, c'est le temps. je n'ai pas de problème avec ça. Mathématiquement, je comprends très bien et cela s'applique tout aussi bien à nos vies. Moi, mes problèmes vont vers l'électricité, l'argent et l'amour. Un ami ingénieur électricien me dit que l'électricité est une course d'électrons sur un conducteur, mais personne (n')a vu ça. On déduit, et ça fonctionne ou ça pète. Un soir, lors d'une de mes rarissimes sorties, je me suis retrouvé chez notre amie Denise Bombardier, assis entre Jacques Parizeau et Pierre Péladeau. J'en ai profité pour leur parler de mes petits problèmes sur l'électricité et pour leur demander naïvement : « Vous qui connaissez ça, dites-moi donc ce qu'est l'argent. » Pauvre nono ! Quelques mois plus tôt, Parizeau avait fait sa déclaration sur l'argent et les ethnies. Sans un mot, il s'est levé et s'est dirigé vers le buffet. Ce voyant, Péladeau a souri, a haussé les épaules et a dit :

« L'argent, c'est la confiance. » Je n'ai jamais osé lui demander ce qu'était la confiance. Et l'amour, je n'ose le demander à personne. Jacques Rueff dit que l'étude de l'infiniment petit et de l'infiniment grand nous apprend ce que nous sommes. Le noyau neutron-proton et le couple Terre-Lune seraient donc l'image du coup de foudre incontournable (Hi ! hi !), et la relation Soleil-Galaxie, l'image d'une attraction plus lointaine, moins vive, mais tout aussi réelle, comme l'amitié ? La haine serait-elle la valeur + et - des pôles magnétiques et des atomes qui se repoussent sans pouvoir former de molécules, ou comme ces comètes qui, après être venues flirter avec le Soleil, le fuient à l'infini ? Si ce n'est déjà fait, il vous faut absolument lire, de Jacques Rueff, *Des sciences physiques aux sciences morales* (Payot, 1969) ainsi que *Les Dieux et les Rois* (Hachette, 1968). Rueff était surtout économiste, abondamment consulté par De Gaulle.

20. Très beau mot du supérieur général de la communauté (p. 357) .Jean-Paul Il a tenté de l'imiter au début de l'année. J'ajoute que la vieillesse embellit les vertus du jeune âge et en accentue les défauts. Si les défauts du vieillard sont supérieurs à son amabilité, c'est qu'ils l'ont toujours été.

21. *O beata solitudo ! O sola beatitudo !* est bien de saint Bernard. Félix-Antoine Savard avait cette citation inscrite sur une plaque de céramique à la porte de sa maison, lui qui, dans son grand âge, supportait la solitude moins bien que quiconque.

22. « La conversation est rare, comme toute chose précieuse » (p. 364). Depuis quelques années déjà, je n'en ai plus guère qu'avec vous. J'en avais d'excellentes avec ma collaboratrice Janouk, mais nous avons des projets qui n'ont pu décoller et nous trimons tellement de part et d'autre pour gagner notre sel que « l'espace augmente avec le temps ».

Voilà ! je n'ai pas lu tous les documents. Dans le journal proprement dit, certains sujets ne m'intéressent guère, mais vous êtes terriblement amusant. Dans les documents, certains sujets ne m'intéressent guère et vous êtes terriblement sérieux. J'espère que cette lettre, qui se voulait toute d'amitié, ne ressemble pas à un éreintement. J'ai adoré vous lire, mais votre esprit critique déteint sur moi. Je relirai, comme j'ai relu des passages de *À l'heure qu'il est*. Vous n'êtes point lu autant que vous aimeriez l'être, mais « *O beata solitudo...* » s'applique en littérature comme dans son appartement.

Nous sommes le 13 juillet maintenant. je m'en vais payer le gaz, l'électricité, Master Card et Visa en attendant d'entendre demain, j'espère, *La Marseillaise*, dans son orchestration de Berlioz, avec un chœur de deux cents voix, peut-être. Les paroles sont affreuses mais la musique est somptueuse. Il en est souvent ainsi dans l'opéra. Quand les paroles sont bonnes et la musique, pourrie, ça ne passe jamais.

Merci mille fois et bon été.

Jean O'Neil

Le 18 juillet 2000

Jean O'Neil en or ⁸

Montréal

Ma dernière lettre est datée du 5 décembre du siècle dernier. Votre dernière lettre est datée du 12 juillet et fut livrée le 17.

Nous sommes maintenant le 20 juillet. Le 18, Claudette, ne pouvant pas aller jouer au golf à cause de la température, s'est offerte à venir continuer à m'aider à mettre de l'ordre dans mes fichiers électroniques. Une telle offre, ça ne se refuse pas. Hier, J'ai passé la journée sur le terrain de golf avec Jean-Noël, Claudette et deux inconnus. Je n'avais jamais mis les pieds sur un terrain de golf. je n'y allais pas pour jouer, mais pour accompagner les joueurs, à pied. La santé par la plante des pieds. Près de cinq heures de marche et d'attente et, du même coup, pénétrer un peu dans cet univers particulier. Un monde en soi. Dans les jeux (des échecs au bridge), l'homme se donne des règles auxquelles il se soumet avec une obéissance totale, une ascèse qui dépasse celle des cisterciens de stricte observance.

Dans un des premiers paragraphes de votre lettre, vous notez que, « debout à 2h la nuit dernière », vous avez travaillé en ligne jusqu'à 9h 30. De jour ou de nuit, je serais bien incapable de travailler pendant sept heures d'affilée. Vous passez ensuite à des « remarques ponctuelles » et numérotées. Les mots placés entre guillemets sont tirés de votre lettre.

1. ^{*} « Vous vous vantez d'avoir démolì le cours classique ». je ne l'ai certes pas démolì tout seul. Le fait est, cependant, que je me suis laissé subjugué par le rapport Parent (pour parler synthétiquement). Au fond, par Arthur Tremblay.

⁸ En or, parce que scrupuleux, le scrupule étant la plus petite monnaie d'or, à Rome.

^{*} Les chiffres correspondent aux paragraphes numérotés dans la lettre du 12 juillet 2000 de Jean O'Neil.

Mais contrairement à ce que je vous promettais oralement ces derniers jours, je renonce à commenter davantage. Ce que l'on a appelé la Révolution tranquille, et notamment la réforme scolaire, s'était préparé souterrainement depuis le début des années 50. je me suis longuement et souvent expliqué là-dessus. Je ne vous renverrai tout de même pas à *L'École, pour quoi faire ?*, publié en 1996, après avoir été publié par tranches dans *La Presse*, à compter de 1992.

3. Sur les gais. Si tu es gai, ris donc ! Premier calembour que j'aie compris sans qu'on me l'expliquât et dont la ronde perfection m'émerveille encore (François Nourissier, *À défaut de génie*, Gallimard, 2000).

4. « On ne sait jamais qui sont ni ce que font vos amis. » Je ne sais comment résoudre ce problème. Dois-je préciser à chaque mention que Claudette Nadeau est mon ancienne secrétaire du temps que j'étais directeur général du Campus (à compter de 1972) ; qu'elle est célibataire ; qu'elle a maintenant 55 ans ; qu'elle est intelligente et ordonnée ; qu'elle est généreuse et patiente ; qu'elle est pacifique et saine, etc. ? Dois-je préciser que Thérèse Gagné fut ma première secrétaire (1964) au ministère de l'Éducation ; qu'elle est mère de deux enfants ; veuve, petite cinquantaine ; grande liseuse et fort intéressée par les questions religieuses, etc. ? Dois-je préciser que Jean-Marie Laurendeau est un « gars de la construction » ; qu'il sait tout faire ; qu'il est surintendant de la maintenance du Campus ; qu'il forme, avec Doris, un couple uni ; que je le vouvoie (contre sa volonté), etc. ? Dois-je préciser que Dollard Beaudoin est un professeur de géographie à Laval ; qu'il forme, avec Andrée, un couple uni ; qu'ils ont deux enfants, etc. ? A leur sujet, j'ai déjà dit que Dollard est un « lac de montagne » et Andrée, un « geyser ». Dois-je préciser que Jean-Noël Tremblay n'est pas l'ancien ministre des Affaires culturelles, mais un anthropologue, etc. ? Or, dans l'index, je dois mentionner tout le monde ou personne, et je fais l'hypothèse, extravagante, j'en conviens, que 13 de mes 145 lecteurs connaissent déjà tous ces détails à propos de ce que sont et font mes amis, puisque je les « répute » avoir lu mon oeuvre complète, et pas seulement « mon » livre. Quand je serai dans la Pléiade, quelqu'un se sera chargé de trouver qui était qui. Mais nous, nous serons morts, mon frère.

8. Incontournable. J'ai fait une recherche sur mon disque dur (icône Édition, rechercher). J'ai écrit « incontournable » trois fois, et chaque fois sur le mode ironique. je n'ai rien contre le mot ; j'en ai contre l'abus qu'en font les médias écrits et

électroniques. Vous ne me verrez jamais non plus écrire « peaufiner », et pour la même raison.

Remarque non numérotée par vous, mais formulée au téléphone : « en clair ». Le *Robert* donne l'acception suivante : *dépêche en clair* : dépêche en langage ordinaire, par opposition au langage chiffré. Vous m'avez dit aussi que saint Jérôme était un faux jeton. J'ai griffonné la chose sur votre lettre, mais je ne me souviens plus du contexte. Jean Forest (tiens ! tiens !) me dit la même chose, à quoi je réponds : Jérôme, n'y touche !

11. Étymologie. J'en raffole depuis toujours (il me semble) et certainement depuis 1955 quand un de mes professeurs à Laval nous en révéla l'importance. Pour vérifier l'origine d'un mot, je vais d'abord dans le gros *Robert* (six volumes, achetés en 1965).

Je vais ensuite à mon dictionnaire latin-français de Quicherat et Daveluy, édition de 1895. Je vais surtout voir dans le *Dictionnaire des racines des langues européennes* de Grandsaignes d'Hauterive (Larousse, 1948). Croyez-le ou pas, cherchant ces détails, je remarque de nouveau (puisque je l'avais déjà soulignée) la mention suivante : « Il est interdit d'exporter le présent ouvrage au Canada, sous peine des sanctions prévues par la loi et par nos contrats. » Allez savoir pourquoi.

Vous écrivant ces choses, je me souviens d'avoir noté quelques remarques adjacentes dans mon journal en cours qui s'intitulera peut-être : *À quoi bon ?* Je vous les envoie. Et j'ajoute que Joseph de Maistre affirme que « cadavre » vient de *cadaver* : *caro data vermibus. Se non è vero, è bene trovato. En clair : si c'est pas vrai, ça devrait l'être*. En fait, cadavre dérive de « tomber », d'après le dictionnaire des racines mentionné plus haut.

12. Je ne savais pas que la prière dont je parle (p. 276) est la prière scout. J'ai déjà lu dans un vieux recueil de prières qu'elle est de saint Ignace de Loyola. Quoi qu'il en soit, je la récite tous les jours. À propos de scoutisme, jeune, j'en avais entendu parler je crois même me souvenir d'en avoir vu passer un groupe (une bande ?) à Métabetchouan. Dieu que j'aurais aimé en faire partie ! Je serais peut-être aussi fin que vous aujourd'hui en matière de flore, de coquilles et autres « étoiles sous la voûte des cieux » (Tino Rossi). Mais mes parents n'avaient pas les moyens de me scouter.

15. Le 26 décembre dernier tombait un dimanche. Le nouveau calendrier liturgique y a placé la fête de la sainte Famille, qui a priorité. Exit saint Etienne. Il retrouvera sa place l'an prochain.

Vous m'avez donné une longue réaction écrite sur *Ainsi donc*. Réaction confirmée par vos appels téléphoniques. Vous ai-je assez bien dit la joie que vous m'avez faite ? Je venais tout juste de relire Marie Noël dans ses *Notes intimes* (Stock, 1984) : « Des amis m'ayant fait compliment de mes lettres, j'étais devenue coquette de ma plume, je me mirais dans mes phrases, tant que je me le suis reproché comme une grande vanité et que, parfois, je n'ai plus osé bien écrire. Il m'est arrivé de raturer tels mots pour retrancher une parure, pour m'ôter l'orgueil. Mais maintenant, quand je trouve ma phrase bien jolie (après avoir raturé, gratté et tant griffonné que souvent il faut recommencer tout par propreté élémentaire), je me laisse aller tout bonnement à être contente comme un petit chat qui vient de faire sa toilette. Je ris, je me moque un peu de moi devant le Bon Dieu qui me regarde : "N'est-ce pas que c'est magnifique !!!" Et j'envoie la lettre sans remords. » Comme Jean O'Neil qui dit : « J'écris parce que les autres écrivent mal. »

Retour sur votre remarque 3 : même si vous n'aimez pas les journaux, je vous mets à jour avec quelques récentes entrées ci-jointes.

Jean-Paul O, journaliste.

8 juin * :

J'apprends la mort, à 78 ans, de Frédéric Dard, le créateur du commissaire San-Antonio. Un ami suisse me l'avait fait découvrir en 1965. Mon premier San-Antonio s'intitulait Vas-y Beru !, qui venait tout juste de sortir. Par la suite, j'ai bien dû lire une soixantaine de ses polars. Dans les Cahiers de l'enseignement collégial, j'avais placé San Antonio dans la liste des auteurs recommandés pour un des quatre cours obligatoires de français. Personne n'avait relevé l'incongruité de la chose. Plusieurs édi-

* Extrait du journal de Jean-Paul Desbiens.

tions plus tard, ce nom avait disparu de la liste ! J'ai été surpris de l'importante couverture médiatique que nos médias ont accordé au décès de cet auteur.

Le jour même, Jean O'Neil me téléphone pour me présenter ses sympathies ! Il m'apprend qu'il a « lancé » San-Antonio au Québec, en 1965 justement, du temps qu'il travaillait à La Presse. Il avait alors signé une critique dithyrambique, j'imagine, de cet auteur. Tant et si bien que trois jours après on ne trouvait plus aucun San-Antonio dans les librairies de Montréal. Parole d'O'Neil qui me dit, du même coup, qu'il ne lit plus San-Antonio depuis longtemps.

L'été dernier, j'avais dit à la blague que, si j'en avais les moyens, je me procurerais le Dictionnaire San-Antonio, publié en 1998, et dont je venais d'apprendre la publication. Le 7 mars dernier, Marie-Claude me l'a offert en cadeau !

10 juin

[...]

Hier soir, longue conversation téléphonique avec Jean O'Neil. Nous parlons, entre autres, de Maurice Richard. Je lui demande s'il a regardé la cérémonie religieuse du 31 mai. Réponse : oui. Je lui demande s'il a aimé l'homélie du cardinal Turcotte. Réponse : oui. Il l'a trouvée d'adon, ajustée, etc. Sauf qu'il aurait aimé que le cardinal se fût présenté sans crosse, sans mitre, bref, en col roulé. Et l'O'Neil avait bien aimé la phrase globale, finale et terminale de l'homélie : « Bon repos. Bonne pêche. » Lui et moi, nous étions aux antipodes l'un de l'autre.

Je n'ai point aimé l'homélie du cardinal Turcotte. Cela importe peu, ni en soi ni pour moi. Car nous sommes ici en matière d'opinion ou, en tout cas, de mentalité. En matière d'opinion, nul ne peut trancher, à moins que n'intervienne une évidence. Non point une évidence rhétorique (ce qui ne règle rien), mais une évidence rationnelle. En matière de mentalité, les choses se présentent autrement. On peut s'efforcer de sortir de la mentali-

té régnante. Par exemple : le pauvre a toujours raison. Or, il ne suffit pas d'être pauvre pour avoir raison. Autre exemple : la réussite scolaire. N'importe quel gouvernement va te varloper les résultats des examens. Mais il reste et restera que l'intelligence est aristocratique. Quelle intelligence ? Celle que mesurent des tests extérieurs et finals. Pour me limiter simplement à la maîtrise du français, je maintiens que nul élève de 5e secondaire ne devrait être admis au collégial s'il commet plus de cinq fautes dans une dictée de 300 mots. Point. Je sais très bien qu'une mesure aussi simple est politiquement inapplicable. Fort bien ! Mais alors ? Changeons la langue française. Elle a déjà changé depuis Pascal, pour ne rien dire de Montaigne. Je sais cela. Écrivons donc philosophie au lieu de philosophie. Je viens de parler de l'intelligence. De l'intelligence mesurée par des tests. Je me doute un peu que l'intelligence, cette intelligence-là, n'est qu'un bouchon de liège à la surface de notre être. Dire cela, ce n'est que refouler la question. Quelle est la vraie question ? Réponse : c'est le caractère. Et qu'est-ce que le caractère ? Réponse : c'est ce qui fait que l'on devance tout adieu. Cela exclut l'indifférence, mais cela exige le détachement, qui est bien un autre nom de la liberté. Et que faites-vous de l'amour ? Réponse : aimer, c'est rendre libre. Sans chichi, sans récupération anticipée, sans manipulations occultes. Occulte, je veux dire même à l'insu du manipulateur. La besogne est rude. Elle exige avant tout la lucidité, exercice périlleux.

Montréal, en ce dernier jour du mois de Jules
et à la veille du premier jour du mois d'Auguste *

M.Jean-Paul Desbiens
Saint-Augustin-de-Desmaures

Bonjour !

En quatrième de couverture de *Ainsi donc....* vous citez une phrase mnémotechnique sur les conjonctions : mais ou est donc Nicaror ? D'autres disent Carnior ou Ornicar je viens enfin de trouver la perle mnémotechnique que je tenais à vous refiler. Le quatrain qui donne le chiffre et les 31 premières décimales du nombre pi. J'ignore malheureusement qui en est l'auteur.

*Que j'aime à faire apprendre un nombre utile aux sages !
Immortel Archimède, artiste, ingénieur,
Qui de ton jugement peut priser la valeur ?
Pour moi ton problème eut de pareils avantages.*

* Le 31 juillet 2000.

Vous n'y comprenez rien ? Alors voici.

Que j'aime à faire apprendre un nombre utile aux sages !

3 1 4 1 5 9 2 6 5 3 5

Immortel Archimède, artiste, ingénieur,

8 9 7 9

Qui de ton jugement peut priser la valeur ?

3 2 3 8 4 6 2 6

Pour moi ton problème eut de pareils avantages.

4 3 3 8 3 2 7 9

Ce qui donne joliment :

3,141592653589793238462643383279.

Si j'étais boursier ou rentier, je m'amuserais peut-être à allonger le poème.

Amitiés

Jean O'Neil

Le 29 juillet 2000

Jean l'Impécunieux

Montréal

Avant hier soir, je vous ai appelé, mais j'ai regretté de l'avoir fait : vous n'étiez vraiment pas en air. La conversation fut brève et sèche. Mais il fallait que je vous précise, même si je l'avais déjà fait, que je serai absent du 2 au 6 août inclusivement. Hier soir, c'était *Qui ambulans ibat et flebat portans ad seminandum sementem / Veniens veniet in exultatione portans manipulos suos*. Osty traduit : On s'en va, on s'en va tout en pleurs, portant et jetant la semence ; on s'en vient, on s'en vient avec des cris de joie, en portant ses gerbes. (Ps 126, 6). Commencée dans les pleurs, notre conversation s'est terminée en chantant le *Pange lingua, l'Adoro Te* et le *Ubi caritas et amor*. Si nos appareils téléphoniques étaient « tapés », le tapeur aurait conclu que deux fous braillaient en latin.

31 juillet

Les demandes de bourses. Il n'y a pas à y couper, il faut être pistonné. Mon expérience personnelle à ce sujet se résume comme suit : à deux reprises, j'ai « pistonné » un professeur du cégep de Sainte-Foy auprès de la fondation Gérard-Dion (deux fois 2 000 \$), et un ami pour la même somme. Résultats rapides et positifs pour la raison que Gérard Dion était mon ami, et ce, indépendamment du sérieux des projets présentés. Dans le même ordre d'idées, j'étais membre du conseil de l'Ordre national du Québec lorsque votre candidature a été soumise. *En clair*, il est fort utile d'avoir un ami autour de ce genre de « table » et, symétriquement, fort nuisible d'y compter un « ennemi ». Je ne connais aucun des membres des deux conseils des arts auprès desquels vous avez soumis vos récentes demandes. Il est fort possible qu'il s'y trouve des personnes que vous avez grafi-

gnées dans l'un ou l'autre de vos livres. À supposer, par exemple, que Jean-Éthier Blais se fût trouvé à l'une ou l'autre de ces tables...

Je ne vous apprends certes rien. Par ailleurs, je comprends parfaitement qu'on ne peut pas vivre avec 1 400 \$ par mois. Mon budget personnel (comme nous disons) pour l'exercice 1999-2000 était de 7 231 \$. Cela ne comprend pas les dépenses « communes » : loyer, pension, lessive, auto, salaire de la cuisinière, abonnements au *Devoir* et au *Soleil*, etc. Bref, les dépenses totales (personnelles et communes) pour notre communauté de trois ont été de 70 866 \$.

Et tant qu'à être entré dans ces considérations, poursuivons. Vu que nous sommes trois, nous avons besoin d'une cuisinière. Si je soustrais le salaire de la cuisinière, nos dépenses personnelles et communes sont d'environ 16 000 \$ par personne par année. Précisons encore que nous vivons sous le parapluie de la communauté, advenant des dépenses importantes (maladie, soins dentaires, etc.). Vu que je n'ai pas d'auto, j'ai flirté un moment avec l'idée de me trouver un logement en ville, de sorte que je pourrais faire mes courses à pied ou en autobus, choses impossibles, situé où je suis. Or, j'ai besoin de murs pour mes livres, donc d'un appartement assez grand. À ce compte-là, on ne trouve rien en bas de 1 000 \$ par mois. Une solution de rechange consisterait à me réfugier à Château Richer, maison pour les vieux frères plus ou moins autonomes et pour nos malades (l'infirmier). En toutes hypothèses, la dernière escale.

28 août, en la fête de saint Augustin d'Hippone

et non moins de Desmaures

J'ai commencé cette lettre il y a un mois. Entre-temps, nous avons communiqué par téléphone beaucoup plus souvent qu'à l'accoutumée, puisque vous aviez décidé de ne plus m'écrire. Ce qui ne vous a pas empêché de m'adresser une « perle mnémotechnique » sur le nombre pi.

Vous savez déjà que je serai absent du pays du 11 septembre au 12 novembre pour participer à une session dite de « ressourcement spirituel et mariste ». Cette session est offerte aux frères (francophones) qui ont 65 ans et outre, et qui n'ont

jamais participé à ce genre de session. La session se déroulera à l'Hermitage (près de Lyon) et à Rome, à la maison généralice (sic). Ma dernière chance, peut-être, de me convertir à la vie chrétienne.

Dévotement,

Jean-Paul Desbiens

Montréal, le 12 novembre 2000

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-de-Desmaures

Queuque part au ras Québec

C'est bien effrayant comme j'ai la mélancolie à fleur de peau.

Le soleil est doux et dore les feuilles brunes que j'ai laissées traîner sur le patio. Là, elles sont parfaitement inertes, mais j'aime bien voir le vent se jouer dedans, car alors je vois l'invisible, le vent lui-même. Le plus souvent, il remonte de la ruelle, longe le mur du garage, tourne en rond le coin de la maison voisine et revient vers ma fenêtre dans une farandole de feuilles qui ne savent plus où donner de la tête ni de la queue.

J'ai la mélancolie à fleur de peau et, pour me consoler, je me suis fait venir la pire chose qui soit, *Platero et moi*, *Platero y yo*, de Juan Ramón Jiménez, un livre que j'ai acheté souvent, mais que j'ai prêté une fois de trop.

Vous ai-je déjà parlé de *Platero* ? Cent trente-huit petits textes sur Moguer, l'âne Platero et le poète lui-même. Tout un univers d'exquise tendresse. La préface est de Jean Giono, que je ne peux presque plus lire. J'y apprends que Jiménez reçut le Nobel le 25 octobre 1956 et que son épouse Zénobia mourut trois jours plus tard, le 28. Ils étaient mariés depuis le 2 mars 1916. Quarante ans et demi, c'est pas pire quand même. Malade, il ne put se rendre à Stockholm et, dans le message qu'il fit lire par un représentant, il disait : « C'est ma femme Zénobia qui est la vraie gagnante de ce prix. Sa compagnie, son aide, son inspiration de quarante ans ont rendu possible mon travail. Aujourd'hui je me trouve sans elle désolé et sans forces. » Ayant fui la révolution espagnole, il vivait à Porto Rico d'où Zénobia était originaire. Il mourut le 29 mai 1958. Son corps et celui de sa femme furent transportés à Moguer où un musée a été installé.

C'est de Moguer que Colomb est parti découvrir l'Amérique, mais le port est depuis longtemps ensablé. Ce qui me rappelle le poème de José Maria de Heredia :

*Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines P
artaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.*

*Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde occidental.*

*Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;*

*Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignore
Du fond de l'océan des étoiles nouvelles.*

On ne se rappelle pas très bien ici que Cuba et Porto Rico ont été les dernières possessions espagnoles en Amérique. De Heredia est de Cuba, comme José Marti (*Guantanamera*). La guerre hispano-américaine a mis fin à cela en 1898.

De Heredia, Marti et Jiménez étaient de très grands poètes. Tous amis de Garcia Lorca qui, resté en Espagne, fut fusillé par les hommes de Franco, dès 1936, l'année où Jiménez quittait l'Espagne.

Je lis encore un peu de Platero et je vais ensuite m'acheter de la farine, du sucre et du saindoux. Oui, le temps des beignes est dans l'air.

Bon dimanche.

En ce même dimanche

J'ai bien fait mes courses, mais non les beignes. Petit repas, petite sieste et Platero encore, mais j'ai laissé les poèmes à un certain moment pour relire la préface de Giono. Il a des affinités avec un fou que je connais bien. Il voulait refaire tout l'itinéraire de Jiménez à travers Moguer, une ville à moitié abandonnée parce que le port est ensablé et parce que le phylloxera a détruit les vignobles. La ville repose sur des caves interminables, autrefois remplies de tonneaux, et Giono voit des fantômes partout. Ces quelques lignes m'ont particulièrement frappé, alors qu'il parle de la tristesse des pays du Sud :

« Sa tristesse est solitaire ; elle participe du Hadès, c'est un enfer qui n'a pas besoin de souterrains, le soleil est son couvercle, l'horizon du ciel pur, ses parois infranchissables. Seuls les peuples du Nord trouvent le soleil gai ; les peuples du Sud savent qu'il aplatit. Qu'il assourdit, qu'il est par excellence le grand escamoteur ; mieux que la brume, il absorbe et fait disparaître les objets et les âmes qu'il enveloppe. Quoi qu'on possède, il vous dépossède. C'est le grand instrument de la solitude, du dépouillement, de la nudité : nudité qui ne s'arrête pas à la peau. Il fait table rase. Il est l'ennemi du concret, le roi de l'immatériel, le maître du mirage. Il ne laisse subsister dans l'homme que ce qui l'assujettit à l'image. »

Seuls les peuples du Nord trouvent le soleil gai !

Ce me semble tellement vrai, et, d'après le comportement des peuples que nous décrivent jour après jour les bulletins d'informations, on dirait qu'il n'y a rien de plus vrai. Je n'ai jamais vu plus beau, plus luxuriant pays que la Jamaïque, et c'est invivable à moins d'être millionnaire et de vivre en marge de la vraie société, comme faisait Hemingway à Cuba.

Ma ratatouille est prête et je vais faire sauter mes filets de sole.

À une autre fois.

17 novembre

Bonjour et bon retour au pays après vos vagabondages dans les Europes.

Nous nous sommes déjà parlé au téléphone depuis, mais je préfère continuer au courriel, par snobisme, évidemment, puisque c'est la seule chose que je fais comme tout le monde...

Ce matin donc, première station au Salon du livre de Montréal avec mon ami le peintre Gilles Archambault. Pour commencer, deux gamins sont venus nous faire autographier des signets. Puis, un monsieur d'un certain âge s'est approché timidement pour me demander :

- Êtes-vous le Jean O'Neil dont le frère Untel parle dans ses livres ?

- Euh ! Oui.

- Ah ! je l'aime beaucoup !

- Moi aussi.

Et la conversation se poursuit sur votre façon de penser. Il vous trouve fort intéressant. (C'est gentil pour moi !)

- Notre correspondance devrait être publiée d'ici le printemps.

- Oh ! J'ai hâte de voir ça !

D'autres visiteurs s'arrêtent et l'avant-midi se passe de façon plutôt agréable.

Voici maintenant une dame.

- Est-ce de vous que Jean-Paul Desbiens parle dans ses livres ?

- Oui, des fois, madame.

- Cela m'amuse toujours.

- Vous n'avez pas fini de vous amuser, madame. Regardez ce que j'ai ici dans ma serviette. Notre correspondance depuis 1993. Mon éditeur passe la prendre tout à l'heure.

Puis, c'est Johanne Guay, la nouvelle p.-d.g. de Libre Expression, qui passe et qui s'informe de la correspondance.

- Fannie Morin, l'éditrice adjointe, en a lu des bouts. Elle se tordait de rire et trouvait ça formidable.

Enfin, André Bastien est passé lui-même pour prendre le paquet.

- Minute ! Minute ! Je ne l'ai pas encore paginé.

- Énerve-toi pas ! J'vas commencer par photocopier, la brique et on discutera ensuite de la pagination.

Son intention est de passer le tout au scanner (je ne savais pas que le mot était au dictionnaire, ce qui nous évite le balayage électronique) pour la composition. J'espère qu'il réussira, car je plains la personne qui devrait retaper tout ça. Au fait, il n'y a pas d'urgence, mais j'imagine que tous vos envois peuvent être remplacés par une copie disquette. Les miens aussi, sauf ceux que j'ai perdus et dont vous m'avez fourni copie papier. Mais espérons qu'il réussira.

Mme Guay m'a confirmé que Libre Expression visait le premier trimestre 2001. Inutile d'ajouter qu'il ne se fera rien sans que vous ayez relu, corrigé et paraphé le tout.

Voilà les nouvelles pour aujourd'hui. Voyez comme vous êtes au Salon du livre de Montréal sans y être. La suite aux prochains placotages.

Voici la suite en ce 20 novembre.

Un téléphone d'André Bastien. Téléphone absolument gratuit à 17h.

Il se délecte dans la correspondance et vous trouve, je cite, « extraordinaire ».

Il est grand temps qu'il s'en aperçoive mais je ne le lui ai pas dit.

Amitiés et à plus tard.

Le 1er décembre

Bon ! On s'est parlé au téléphone et vous m'avez promis un dictionnaire étymologique que vous aviez trouvé sur les quais à Paris. Je l'ai bel et bien reçu par la poste et je patauge dedans à temps perdu. Quand j'ai raconté ça à Bastien, il m'a répondu :

- Écrivez-vous et arrêtez de vous téléphoner.

Alors je vous écris pour vous dire que décembre commence avec l'anniversaire de Woody Allen dont je fus pendant un temps le parfait sosie, vu d'en dehors. Vu d'en dedans, c'est pire et ça dure encore. Comme dit Janouk : « Vous autres, vous avez juste des maladies qui se voient pas. » Ensuite, il y aura saint Nicolas et j'entends encore ma défunte tante Andrée chanter :

*Saint Nicolas Patron des écoliers
Apportez-moi du sucre plein mon p'tit panier
J'irai à l'école J'apprendrai bien mes leçons
Et je serai bien sage comme un p'tit mouton*

Dans un autre répertoire, elle nous chantait également

*Malbrough s'en va-t-en guerre
Pète en haut pète en bas pète en l'air(e)*

Sa soeur Antoinette lui faisait alors les gros yeux en disant « Mais voyons donc, Andrée ! »

Faut croire que ça chantait beaucoup dans cette famille, et dans les chambres aussi bien qu'au salon, car ma mère chantait aussi :

*C'est le curé d'L'Ancienne-Lorette
Qui dans l'église lâche un gros pet
La servante lui demande
Ah oui bien
Cassez-vous des amandes
Et vous m'entendez bien*

Les couplets faisaient le tour des paroisses voisines de Québec avec la même verdeur, mais, outre le premier, je n'ai évidemment retenu que le suivant :

*C'est le curé de Saint-Raymond
Qui aimait bien les p'tits garçons
La servante lui demande
Ah oui bien
Savez-vous où les prendre
Et vous m'entendez bien*

Je n'ose penser à ce qu'aurait dit Antoinette à cette bonne mère, qui aura quatre-vingt-dix-huit ans six jours avant que vous n'en ayez soixante-quinze, et qui m'en voudrait beaucoup si elle savait que je vous fais ces confidences.

Après Nicolas, ce sera Ambroise puis l'Immaculée Conception qui était la fête du cochon dans nos campagnes avant l'arrivée du congélateur. Le 13, ce sera Lucie, patronne de ma filleule. Votre dictionnaire étymologique m'apprend que le nom vient de l'indo-européen *leuk*, « idée de briller », qui a donné *lux*, *lucis*, « lumière » en latin. Lucie avait sa fête le 23, souvent jour du solstice, du retour de la lumière, mais quand Grégoire XIII réforma le calendrier en coupant dix jours après le 4 octobre, la pauvre se ramassa le 13. Ainsi va la vie ? Oui, et la mort aussi.

Viendront ensuite des amis, dont Beethoven et Arthur Fiedler qui sont nés le même 16. Je me demande si Beethoven aurait aimé les Boston Pops.

Là, j'ai une trâlée - c'est du Vieux français mais je ne le trouve pas dans mon nouveau dictionnaire étymologique ! -, une trâlée d'amies qui se bousculent jusqu'à Noël. Entre elles, il y aura saint Thomas-au-doigt-dans-le-trou le 21, et Jésus lui-même qui nous offrira une éclipse partielle de soleil.

Jean O'Neil

Montréal, 8 décembre, fête de Marie
et de son messager Gabriel

M. Jean-Paul Desbiens

Et le reste s'il en reste

Bonjour, cher ami !

Comme c'est curieux, la présente ne devrait pas faire partie de notre « correspondance », mais il semble y avoir des lacunes dans icelle.

Voici le matériel manquant, si tant est qu'il existe.

1. Y a-t-il quelque lettre de vous ou de moi entre le 24 février et le 15 septembre 1994 ? Dans la mienne du 15 septembre, je semble répondre à une des vôtres et peut-être y en a-t-il d'autres, bien que j'aie été très occupé avec mes chroniques de *La Presse* sur le fleuve et avec le bouquin lui-même.

2. Dans votre lettre du 20 septembre 1994, vous parlez de « quelques écritures récentes ». Il s'agit probablement de pages de votre journal. Lesquelles ?

3. Dans votre lettre du 23 janvier 1995, vous me joignez un texte de la revue *Dialogue*. Je ne le retrouve pas.

4. Votre lettre du 2 février 1995. S.v.p., référence exacte du *Petit Catéchisme*. Titre complet, page (ou numéro ; il me semble que « Où est Dieu ? » était le n° 18), année.

5. Y a-t-il des lettres entre le 2 et le 22 septembre 1995 ? Cette fois, j'étais sur la Côte-Nord.

6. J'ai un problème avec ma lettre du 26 juin 1996. je dis avoir reçu votre livre et, dans le paragraphe suivant, je vais l'acheter (?).

7. Auriez-vous la lettre de JON qui précède la vôtre du 29 avril 1997 ?

8. Auriez-vous copie de la critique de Jean Forest sur *Les Années novembre* ? Je crois que je m'étais fait un devoir de la détruire.

9. Dans votre lettre du 13 décembre 1998, vous dites m'envoyer « quelques coupures ». Lesquelles ?

10. En 1999, j'ai des lettres de vous le 28 janvier, le 14 mars (avec pages du journal), le 3 avril et le 5 décembre. Rien de moi. Faut croire que je téléphonais à plein ! Si vous trouvez autre chose...

11. De toute façon, il faudra bien concocter une introduction où l'on dit que l'informatique, le téléphone et la négligence ont perturbé notre correspondance qui ne prétendait pas à la publication jusqu'au jour où les gens vous ont demandé ce que JON pouvait bien vous écrire pour que vous lui répondiez si souvent et ont demandé à JON s'il était le mec dont parle JPD dans son journal.

12. À deux reprises, je crois, le 28 janvier 1999 en tout cas, vous fêtez saint Thomas d'Aquin alors que pour moi c'est toujours le 7 mars, comme un certain JPD.

13. Vous seriez bien aimable de me téléphoner pour me dire que vous trouvez ou que vous ne trouvez pas et de « sapper » ce que vous trouvez à la poste au p.c.

14. J'aimerais bien aussi avoir une dernière lettre de vous, commentaires sur l'Europe, peut-être, déjà entrés dans votre journal. Quant à moi, j'en ai une dernière en cours de rédaction.

Mais quel job ! Je laisserais tomber le tout si Bastien ne s'était montré aussi intéressé.

Avec mes très cordiales salutations en attendant plus rigolo.

Jean O'Neil

Le 11 décembre 2000

Jean-le-Goupil *

que *Le Devoir* du jour parle de,
avec un placard de 15 cm sur 28 cm

Ce qui serait déjà une raison de m'atteler à la besogne que vous me demandez. En clair (sic), accoupler mon wagonnet à votre train tiré par trois locomotives, comme les frets qui partent de Chicoutimi pour Montréal et qui doivent traverser les Laurentides. Trois locomotives, donc : la locomotive Libre Expression, la locomotive Gilles Archambault et la locomotive JON. Ainsi donc (on plogue comme on peut), et tel qu'il a été convenu, je réponds à votre courriel du 8 décembre.

Sous même pli, vous trouverez :

- La liste de nos lettres selon l'ordre chronologique.
- Une photocopie de votre courriel et mes réponses ou commentaires en regard de chaque numéro.

1. ** Il manque deux de vos lettres. Photocopies incluses.

2. Probablement, en effet, mais je ne peux pas vous dire lesquelles.

3. Pour l'heure, je ne retrouve pas le texte en question. Il m'avait été envoyé par Jacques Tremblay ; il portait sur la solitude de l'écrivain ; il était signé Paul Robinson, crois-je me souvenir. Un goupil interneteux pourrait retracer la chose. On connaît la date : janvier 1995 ou automne 1994.

* Référence à l'ouvrage *Le Roman de Renart*, Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 2000.

** Les chiffres correspondent à ceux de la lettre de Jean O'Neil du 8 décembre 2000.

4. Tout est déjà indiqué dans ma lettre, sauf la page (p. 12). L'avez-vous lue ? Quant à la question : « Où est Dieu ? », c'est la question 12. Quant aux « yeux du corps », il s'agit des drôles de tétons avortés qu'ont les mâles de l'espèce humaine. Cette identification des « yeux du corps » est authentique. Elle venait d'un élève à qui un frère avait demandé ce que signifiait ce « Dieu est partout, mais qu'on ne peut voir avec les yeux du corps ».

5. Non. Voir liste.

6. Incapable de vous répondre.

7. Il n'y a pas de lettre, mais il y a copie de votre communication au Salon du livre d'Asbestos d'avril 1997. Vous aviez simplement écrit sur la première page : « Lire surtout p. 8 », où vous aviez deux mots minables à mon endroit.

8. Oui. Photocopie incluse.

9. Dans mes lettres, j'ai deux versions différentes et je ne sais laquelle je vous ai adressée. Cette fois-là, j'avais eu un problème d'ordinateur et je m'étais donné des instructions à même une des versions. Problème à régler lors d'une éventuelle et nécessaire rencontre entre vifs.

10. C'est durant votre période de bouderie, entrecoupée de nombreuses conversations téléphoniques. Bref, du 28 août 1998 au 12 juillet 2000, aucune lettre de JON.

11. Je ferai une introduction et vous aussi. Ça peut être amusant.

12. Avec la réforme du calendrier liturgique de Vatican II, la fête de saint Thomas a été déplacée du 7 mars au 28 janvier. Tout catholique est réputé savoir la chose. Et je vous l'ai déjà écrit. Mais il est de plus en plus clair que vous ne lisez pas mes lettres.

13. Ce fut fait le 8 décembre, à 9h.

14. La « relation » de ma session de ressourcement spirituel et mariste est en cours. Je ne sais trop quelle forme elle prendra. Sans doute un long développement dans mon journal.

P-S. 1 - Il est entendu que *job* est féminin.

P-S. 2 - Je n'ai pas encore lu le « Goupil » ni *Le Livre des prophètes* *. D'où que je ne vous en parle pas *À l'heure qu'il est* (titre d'un remarquable ouvrage d'un écrivain québécois). Je n'arrive pas à me déterrer de ma correspondance en retard ; des réunions au Campus, vu que je suis président de la corporation ; de quelques petits textes que j'avais promis de faire à des confrères de la session, etc. Jerome K. Jerome fait dire à l'un de ses personnages : « Il ne faisait jamais de promesses, car il les tenait. » Excellent exemple du *nonsense* britannique. En voici un autre, qui n'est pas britannique, mais que j'ai entendu à Rome : Q. : Qu'est-ce qu'un égoïste ? R. : Quelqu'un qui ne pense pas à moi. Et comme de bien entendu, je n'arrive pas à souder la dernière entrée de mon journal (3 septembre 2000) avec aujourd'hui. Et je vois bien que je vais passer pas mal d'heures avec et sur ma correspondance avec JON. Certes, comme je vous l'ai dit au téléphone, me relire, c'est une occasion de m'admirer. Mais je ne peux toujours pas *écrire* ça ! Et que va mon journal devenir ? C'est tout ce que je publie. Je ne suis pas JON, moi, pour sortir trois volumes par année. Pour tout dire, je ne suis pas à marée montante. je crois, cependant, que :

*Par lui tout demeure en genèse,
Nos jours dans leur vieillissement
Se dressent
À leur éveil vers sa jeunesse,
Car il se lève à l'Orient.*

Citation d'une hymne de l'Office (le terme Office est employé absolument. C'est une contraction de *Opus Dei*, à quoi saint Benoît ramenait *la* job des moines), dont l'auteur est Patrice de La Tour du Pin. J'aurais virgulé autrement, car je suis virguleux. Mais on ne corrige pas un poète. J'en connais un qui a écrit tout un volume de sonnets à sornettes, sans point ni virgule. Virgule veut dire petite verge, comme vous savez sans doute, vieux cochon comme ils le sont tous. Je suis virguleux par sublimation psychanalyisable. Jean Forest ne se prive pas de le faire.

* Jean O'Neil, Libre Expression, Montréal, 2000.

Il vient de récidiver à propos de « Ainsi soit-il donc ! » Dont photocopie incluse. C'est pas méchant ; c'est même amical. Mais je n'y comprends rien.

On sait en effet (mais d'où vient cet « en effet » ? que les clochers sont un symbole phallique. À quoi Chesterton répond qu'il n'aurait pas été facile de construire des églises sur le clocher. Sans parler de la difficulté d'y entrer dans cette position.

Je viens de parler d'hymne (au féminin). Avez-vous lu, aujourd'hui même, que Vladimir Poutine vient de proclamer que la Russie aura deux hymnes (au masculin, en l'occurrence) nationaux : celui des tsars et celui des Soviets. Les symboles, le mot le dit, c'est ce qui tient ensemble. Le diable, c'est ce qui divise. Comme dans diagonale et dialogue. Ne pas confondre dialogue et conversation, car il est dit de Jésus (par Thomas, dont la fête est le 7 mars ou le 28 janvier. je rive mesquinement mon clou) que : *Et in mundo conversatus*.

P.-S. 3 - Le 16, c'est votre anniversaire de naissance, en la fête de sainte Alice, née près d'Oxford, morte vers 1270. je dis ça à toutes fins utiles. Alice rime avec Patrice, entre autres. La messe du 16 propose le modèle d'Élie, Ecclésiastique, ch. 48. Laborieusement,

Jean-Paul Desbiens

Le 12 décembre 2000

Jean-le-prophète

comme l'ânesse d'on sait qui,

Ma réponse à votre courriel du 8 décembre était déjà sous enveloppe cachetée et déposée à la poste du Campus. Mais aujourd'hui, à cause de la tempête, l'école est fermée. Même pas de réceptionniste. Pour finir par ne joindre personne (je dis : personne), il faut déjà avoir « fait » le 1, le 2, jusqu'à 8. Après quoi, la même voix vous dit, calme et infatigable : si vous désirez, etc. Voici donc une addition : cette lettre, et la dernière critique de JE par Jean Forest, qui n'est pas inamical, je le répète. Il est enfermé dans sa « lecture » psychanalytique de lui-même, de moi et principalement de l'Écriture. Bien qu'il se déclare athée. Comme si un athée pouvait simplement dire qu'il l'est. C'est comme si je disais que je suis a-jupiter. Ou a-apolon. A-vénus, tant qu'à dire n'importe quoi.

Bénies soient les tempêtes ! Ce matin, je suis sorti à 5 h 30, mais il y avait tant de neige et si fort vent que j'ai « fait » ma demi-heure en pilassant devant le tambour de la résidence. Je me pâmais et j'étais déporté par le vent. Je ne suis pas allé à la messe, à six cents pas. Le postillon, lui non plus, n'est pas venu livrer le courrier. Par contre, j'ai eu le temps de lire (vu que j'avais « sauvé » le temps de la messe. On a ses routines du matin et faut pas que je me mêle) le premier chapitre du *Livre des prophètes*. Ce que j'en connaissais par un courriel tout croche que vous m'aviez envoyé ne prophétisait pas ce que vous venez de sortir.

C'est une transposition, une interprétation (au sens musical du terme). Interprétation : un concerto de Mozart porte toujours les mêmes notes, mais chaque interprète le recrée. Votre *Elie*, donc. Une petite merveille de recreation. Pas d'accent aigu sur le premier « e ».

Je le ménage, car, aujourd'hui, j'ai autre chose à faire qui est, entre autres, de relire mes lettres à JON pour pouvoir toucher, moi aussi, mon à-valoir. J'ai hâte à demain matin pour retrouver mon Jonas, le Jonas dont Jésus lui-même se réclamait, prophétisant sa propre sortie du ventre de la baleine. D'après ce livre humo-

ristique (car le livre de Jonas n'a jamais été tenu pour une histoire vraie), les Ninivites se convertirent, au grand désespoir de Jonas, d'ailleurs. Quant aux contemporains de Jésus, ils se moquèrent de lui. Ça continue. On a remplacé le sentiment du tragique par la culture de la dérision. Du temps de Noé aussi, on se moquait de ce patient constructeur d'arche dont la femme s'appelait Jeanne d'Arche, d'après un sondage récent auprès des Américains. Mais cette histoire-là, comme celle de la tour de Babel, comme celle de la pomme et du serpent ne sont que des illustrations, écrites des millions d'années après coup (quel coup ?), de la condition humaine. Il me paraît, en tout cas, qu'Internet (je parle par manière de symbole) est un *remake* de la tour de Babel. Plus personne ne sait où l'on va. Or, si tu ne sais pas où tu vas, regarde d'où tu viens. La savante liturgie catholique nous y invite en ce temps de l'avent. L'avent, ce rappel annuel de *Celui qui est, qui était et qui vient*, « petit Papa Noël ». Chanson de Tino, comme on sait, que j'aime beaucoup, presque à l'égal du *Petit Renne au nez rouge*. Ce qui ne m'empêche pas de noter que le XXe siècle n'aura produit que trois noëls inusables : *White Christmas* et les deux précités. De toute façon, aucun de ces trois noëls ne fait référence à Jésus. Contrairement à *Il est né, le divin Enfant* et sa naïve mention : *Depuis plus de quatre mille ans* (quatre mille), *nous le promettaient les prophètes*. Passez-vous ça dans le clavier.

C'était mon homélie du jour.

Jean-Paul Desbiens

Montréal, 18 décembre 2000

M. Jean-Paul Desbiens

Saint-Augustin-du-bout-de-la-fin

Bien le bonjour.

J'ai tout reçu et vous en remercie vivement.

Étienne, les Innocents, Thomas déplacé et Sylvestre termineront la parade de décembre, et vivement le nouveau centenaire qu'on a fêté un an d'avance, comme les bébés qu'on fête à leur naissance, à leur année zéro, alors qu'on les fête autant sinon plus qu'à leur premier anniversaire.

Quant à y être - ou doit-on dire « tant qu'à y être » ? et je ne vous laisserai pas l'occasion de me répondre -, je terminerai notre parade à nous en vous refilant mon « pouême » annuel avec toute mon amitié, avec mes remerciements pour la vôtre et avec mes vœux les plus discrets et les meilleurs.

Jean O'Neil

Joyeux Noël

Étoile rouge sur la branche
Lundi est un second dimanche
Trésor au fond des bas de laine
Voici Noël qui se ramène

Après la fête de Lucie
La lumière nous rebondi
Juste au moment où le solstice
Touche le fond du précipice

Oui Une minute de plus
Tel est le cadeau de Jésus
En ce jour ou même les grands
Deviennent de petits enfants

Bah Tant pis si la lune est noire
Ils se racontent des histoires
De blancheur sur des sapins verts
De clartés au cœur de l'hiver

Et le bon vieil espoir s'accroche
A la farandole des cloches
Aux échos d'un cantique ancien
Où flottent dans ses vieux refrains

Les années qui ne passent pas
Quand un enfant naît dans nos bras
Pour nous rappeler que la vie
Recommence dès aujourd'hui

Jean O'Neil

Noël 2000